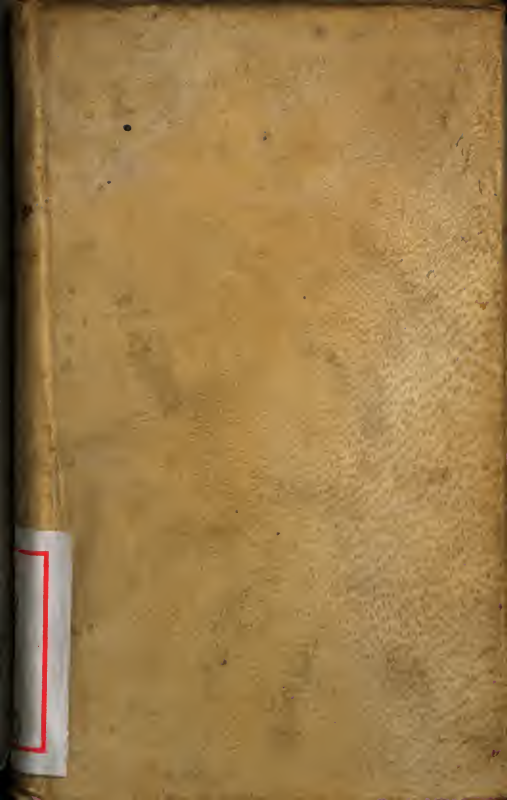


VIE
DU DAUPHIN,
PERE DE LOUIS XVI.

VIE
DU DAUPHIN,
PERE DE LOUIS XVI.

Ecrite sur les Mémoires de la Cour.

PRÉSENTÉE AU ROI,

ET A LA FAMILLE ROYALE.

Par M. l'Abbé PROYART.



A PARIS,

Chez { C. P. BERTON, Libraire, rue S. Victor. La Veuve HERISSANT, Libraire, rue Notre-Dame.

M. DCC. LXXVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Ce Livre ſe vend,

A Rouen. Chez la veuve BESONGNE & Fils, Imprimeurs-Libraires, rue de l'Aumône.

A Lyon. Chez BRUYSET PONTHUS, Imprimeur-Libraire, rue S. Dominique.

Et ſe trouve chez les Libraires des principales Villes du Royaume.



A U R O I.



IRE,

L'Ouvrage dont il a plu à Votre Majeſté d'ordonner la publication, & d'agréer l'hommage, eſt bien propre à intéreſſer un fils ſenſible & un bon Roi : c'eſt la vie d'un Prince vertueux, du Dauphin votre auguſte Pere. Vous le verrez agir & parler, vous reconnoîtrez

des traits dont vous fûtes vous-même témoin : peut-être aurai-je l'avantage de vous apprendre quelques détails qui auroient échappé à votre connoiſſance ; & par-tout, SIRE, votre cœur s'attendrira au ſouvenir d'un Pere qui vous chériſſoit & que vous chériſſiez également. Vous admirerez ſa piété, ſes lumieres, ſon zele pour la Religion, ſon amour pour les Peuples, ſon application à préparer leur bonheur, toutes les qualités enfin d'un Prince accompli, modele de tous les Princes deſtinés à régner. Et, en conſidérant ces traits aimables qui caractériſent le grand Prince, autrefois l'objet de nos eſpérances, la Nation, SIRE, tournera ſes regards vers le Monarque qui fait aujourd'hui ſes délices : elle croira

reconnoître dans sa Personne auguste le sage héritier du plus saint des Rois d'Israël, occupé à élever l'édifice mémorable dont la piété de son Pere avoit préparé les matériaux.

Je suis avec le plus profond respect,

De Votre Majesté,

SIRE,

Le très-humble, très-obéissant & très-fidele serviteur & sujet.

L'Abbé PROYART.



AVERTISSEMENT.

DEs circonſtances particulieres ont retardé cet Ouvrage, pour la publication duquel Sa Majeſté vient de donner ſes ordres, en me permettant de lui en faire ſpécialement hommage. Pour ne rien haſarder, dans un ſujet de cette importance, j'ai fait paſſer ſucceſſivement mon Manuſcrit par des mains reſpectables, & les plus à portée de m'indiquer les erreurs qui auroient pu s'y gliſſer. Une grande Princeſſe a pris la peine d'y faire quelques obſervations dont j'ai profité. Du reſte, la lettre ſuivante, qui eſt de l'Abbé Soldini, Confeſſeur de la Dauphine, peut faire juger juſqu'à quel point on doit compter ſur la fidélité des Mémoires d'après leſquels j'ai travaillé. Elle eſt écrite de Verſailles en date du 19 Juillet 1774 : » Je ſuis charmé, Monſieur, » que M. l'Archevêque vous ait adreſſé à » moi, parce que perſonne n'eſt plus en

» état de vous satisfaire, & ne s'y portera avec plus de zele. J'ai rassemblé, » sous les yeux & par les ordres de feue » Madame la Dauphine, tout ce qu'elle » avoit concernant la vie & la mort de » Monseigneur le Dauphin ; & je ne » crains pas de trop avancer, en vous disant que je puis seul vous fournir les » matériaux pour lui élever un monument digne de lui. Si vous voulez, » Monsieur, dans le courant de la semaine prochaine, me faire l'honneur » de passer chez moi, je vous recevrai » avec reconnoissance :... je vous remettrai trois gros in-quarto qui n'ont encore été confiés à personne. Ce qu'il » y a de plus précieux, ce sont des » extraits de différens Ecrits du Prince & » de la Princesse, des Mémoires de M. » l'Evêque de Verdun & de M. l'Abbé » Collet. Je ne parle pas de ceux que » j'ai recueillis moi-même, & dont Madame la Dauphine m'a dit que la lecture l'avoit fait bien pleurer. Je vous

» remettrai aussi un Essai sur la vie de » cette vertueuse Princesse, où vous » trouverez des choses intéressantes J'ou» bliois de vous dire que parmi les Mé» moires relatifs à Monseigneur le Dau» phin, il y en a de fort détaillés par » le feu Duc de la Vauguyon.....

» Je suis, &c. »

SOLDINI, Confesseur du Roi.

Parmi tant de matériaux, j'ai fait choix de ceux qui m'ont paru les plus intéressans; & des différens Ecrits du Dauphin, tous précieux en eux-mêmes, je n'ai cité que les morceaux assortis à mon sujet, & les plus propres à faire connoître ses sentimens & ses vues.

VIE



VIE
DU DAUPHIN,
PERE DE LOUIS XVI.

LIVRE PREMIER.


'HISTOIRE que j'entreprends eſt d'un genre nouveau : on n'y trouvera pas un grand nombre de ces actions d'éclat qui étonnent ; mais on y verra un enchaînement aimable de vertus qui raviſſent. Si le Prince dont j'écris la vie, eût gagné vingt batailles, tout le monde m'eût dit : courage, vous avez beau champ ; votre ouvrage intéreſſera. Mais qu'eſt-ce qu'un Prince qui ne ſe montreroit grand que dans un jour de bataille ? N'être grand que dans les grandes occaſions, c'eſt ne l'être que la moindre partie de ſa vie ; mais ſçavoir, comme le Dauphin, donner l'empreinte de la perfection

à tout le corps de sa conduite, c'est être grand d'une véritable & solide grandeur, c'est annoncer du sublime pour les grandes occasions.

Je ne doute nullement que cet Ouvrage n'intéresse, au moins pour le fond, tout ce qu'il y a en France de cœurs sensibles à la vertu; & si j'avois le pinceau assez sûr pour oser me répondre de rendre au naturel le portrait que j'ai à tracer, je ne craindrois pas d'annoncer un chef-d'œuvre.

Sous quelque point de vue qu'on envisage le Dauphin, dans la société comme dans son cabinet, en santé comme au lit de la mort, pourvu qu'on l'apperçoive tel qu'il fut, tout Juge impartial le placera immédiatement après Saint Louis, pour ses vertus morales; & pour les qualités de l'esprit & du cœur, à côté des meilleurs Princes, & des plus grands Héros de sa Race.

Quelques personnes m'ont fait observer, qu'il n'étoit pas d'usage d'écrire une histoire, surtout celle d'un Prince, sitôt après sa mort; mais il me semble que cet usage s'introduiroit bientôt, si tous les Grands de la terre, comme le Dauphin, ne laissoient après eux que des actions louables à raconter. Il y auroit même de l'inconvénient à en différer la publication. Celui qui dans cinquante ans mettroit au

jour cet Ouvrage, pourroit, en citant ses garans, passer pour un panégyriste : en le faisant aujourd'hui, mille témoins déposeront que je ne suis qu'un Historien fidele.

Pour ne pas séparer ce que le Ciel avoit si heureusement uni, je joins à la vie du Dauphin un Précis assez circonstancié de celle de la Dauphine, quoique le titre de l'Ouvrage, que j'ai voulu simplifier, ne l'annonce pas.

Pour suivre quelque méthode dans une narration, qui ne me paroît pas susceptible de l'ordre rigoureux de la Chronologie, je divise cet Ouvrage en six Livres. Dans le premier, je conduis le Dauphin depuis sa naissance jusqu'après son mariage avec la Princesse Marie-Josephe de Pologne. Le second offrira le détail des qualités de son esprit, & des vertus du Prince. Le troisieme fera connoître son cœur & les vertus de l'homme. Le quatrieme son ame & les vertus du Chrétien. Le récit des circonstances de sa maladie & de sa mort fait la matiere du cinquieme. Dans le sixieme j'acheve le portrait déjà commencé de la Dauphine.

La France, que le regne glorieux de Louis XIV avoit épuisée, respiroit sous le gouvernement pacifique de Louis XV, son arriere-petit-fils. Ce Prince avoit épousé en 1725 MARIE LECZINSKI, fille de Stanislas, Roi de Po-

logne; Princeſſe que ſes vertus perſonnelles, jointes à celles de ſon fils, ont ſouvent fait comparer à la Reine Blanche, mere de Saint Louis.

Dieu avoit déjà béni cette alliance par la naiſſance de trois Princeſſes ; mais le Trône étoit encore ſans héritier ; & la Nation paroiſſoit ne goûter qu'à demi les douceurs d'une paix que la perte d'une ſeule Tête pouvoit lui ravir. Les momens de la Providence n'étoient pas encore arrivés : le Roi & la Reine les attendoient avec confiance, & les ſollicitoient par leurs prieres & leurs bonnes œuvres. Le 8 Décembre de l'année 1728, jour de la Conception de la Sainte Vierge, tous deux lui offrirent d'une maniere ſpéciale leurs vœux & ceux des Peuples ; & dans la ferveur d'une Communion, (*) ils la conjurerent de pourvoir à la tranquillité d'une Nation qui la reconnoît pour Patrone, en lui obtenant du Ciel un Prince qui pût la gouverner un jour. Le 4 Septembre de l'année ſuivante la Reine mit au monde le Dauphin, dont j'écris la vie. Cette pieuſe Princeſſe ne doutant pas qu'elle ne fût redevable à la

(*) La Reine elle-même fit part à pluſieurs perſonnes de la convention qu'elle avoit faite avec le Roi, de communier à cette intention.

Sainte Vierge du bienfait de sa naissance, lui en témoigna sa reconnoissance tous les jours de sa vie.

Le Prince fut ondoyé par le Cardinal de Rohan, grand Aumônier de France. Il est d'usage de baptiser ainsi les Enfans de France sans les cérémonies accoutumées, qu'on supplée lorsqu'ils sont en âge d'en comprendre la signification, & de ratifier eux-mêmes les engagemens que leur impose la qualité de Chrétiens. Louis XV, qui n'avoit pas oublié les soins que la Duchesse de Ventadour (*) avoit pris de son enfance, voulut qu'elle les continuât à ses enfans. Elle étoit chargée des petites Princesses; on lui remit encore le Dauphin.

Le Roi avoit déjà dépêché vers Stanislas, pour lui faire part de cette heureuse nouvelle.

(*) Cette Dame joignoit à une piété solide toutes les qualités de l'esprit & du cœur, qu'on peut desirer dans une personne chargée d'élever les enfans des Rois. Je ne puis m'empêcher de citer un trait bien honorable à sa mémoire. En 1741 où la disette étoit extrême dans la plupart de nos Provinces, elle fit distribuer aux pauvres, tant de Versailles que de ses terres son revenu, & quatre-vingt mille francs au delà. Son Intendant lui ayant représenté que sa charité passoit les regles de la prudence, elle lui fit cette belle réponse: » Donnons toujours, & » empruntons tant qu'il sera nécessaire pour ne laisser

La Capitale & les Provinces en furent aussi-tôt informées ; & des couriers extraordinaires la porterent à nos Ambassadeurs dans les Cours étrangeres. Louis XV étoit chéri de ses peuples, & respecté de tous ses voisins. La joie qu'il ressentit de la naissance d'un fils, fut également celle de toute la France & de l'Europe entiere. Il fut aussi-tôt complimenté par tous les Princes du Sang, les Ambassadeurs & les différens Corps de l'Etat, auxquels il ne dissimula point que depuis son avénement à la Couronne, jamais on ne lui avoit fait compliment qui lui fût si agréable.

On rendit par-tout à Dieu de solemnelles actions de graces. Le Roi assista au *Te Deum* qui fut chanté dans l'Eglise de Paris. La Capitale donna les fêtes les plus brillantes, & fut imitée par toutes les Villes du Royaume. Mais le Roi sçachant combien ces appareils de magnificence sont peu propres à consoler le malheureux qui est dans la souffrance, répandit d'abondantes aumônes, & fit élargir grand nombre de prisonniers, dont il acquitta les det-

» personne en danger de périr de besoin. Nous ne manquerons jamais ni moi ni ma famille; dans l'état où je suis, il ne m'est pas bien difficile, & ce n'est pas un grand mérite pour moi de me confier à la Providence.

tes. A l'exemple du Prince, plusieurs Corps, qui n'avoient pas disposé des sommes qu'ils destinoient aux réjouissances, les employerent à la délivrance des prisonniers. C'est ainsi que la bienfaisance sembloit préparer les voies à cet enfant de bénédiction, & consacrer en quelque sorte les premiers instans de sa vie.

En mémoire de cet heureux événement, on fit frapper une médaille, sur laquelle sont représentés le Roi & la Reine. La légende porte : *Lud. XV, Rex Christianiss. Maria Fr. & Nav. Regina. Louis XV, Roi très-Chrétien : Marie, Reine de France & de Navarre.* Le revers de la médaille représente la terre assise sur un globe, tenant le Dauphin entre ses bras. La légende porte : *Vota orbis. Les vœux de la terre.* L'exergue : *Natales Delphini IV Septembris MDCCXXIX. Naissance du Dauphin, le 4 Septembre 1729.*

Les Orateurs & les Poëtes célebrerent à l'envi le bonheur de la Nation ; & se faisant les interpretes de ses vœux, plutôt que des inclinations de l'enfant que rien ne pouvoit encore manifester, chacun d'eux offroit par avance, comme son portrait, celui auquel il lui paroissoit beau qu'il ressemblât. On eût pu les appeller alors des flatteurs ; mais l'événement

a fait d'eux des Prophêtes ; (*) & toutes les vertus qu'ils ont préſagées dans le Dauphin, ce Prince les a depuis fidélement retracées dans ſa conduite.

La Reine avoit déjà fait acquitter un vœu qui avoit eu pour objet ſon heureuſe délivrance ; & dès que ſon état le lui avoit permis, elle étoit venue rendre à Dieu ſes actions de graces dans l'Egliſe de Paris. Sa reconnoiſſance cependant ne fut pas encore ſatisfaite ; & peu de tems après elle fit un voyage de dévotion à Notre-Dame de Chartres, pour conſacrer d'une maniere ſpéciale à la Sainte Vierge le jeune Prince, qu'elle regardoit toujours comme un bienfait de ſa protection. Ces actes extérieurs de Religion n'étoient point dans la Princeſſe des repréſentations & de pures cérémonies. De ferventes prieres, de ſaintes communions, & d'abondantes aumônes les accompagnoient toujours, en faiſoient tout le prix. Et c'eſt ainſi qu'une grande Reine donnoit aux Dames chrétiennes l'exemple de cette piété ſimple & ſincere trop peu connue de nos jours, quoique ſi propre à attirer ſur une

(*) Voyez le Recueil des Pieces qui parurent à la naiſſance du Dauphin, 2 vol. in-4°.

famille les graces & les bénédictions du ciel.

Cependant le Prince se fortifioit de jour en jour, & sourioit déjà d'un air aimable à ceux qui l'approchoient. On le portoit souvent chez le Roi & chez la Reine, qui lui rendoient eux-mêmes de fréquentes visites.

La tendresse que le Roi témoignoit au petit Dauphin fit juger à plusieurs particuliers, que déjà il pourroit être pour eux le canal des graces. Un jour que le Roi étoit allé dans son appartement, il y trouva cette petite piece de vers, que lui avoit présenté un pauvre Officier dont on avoit réduit la pension.

Si le fils du Roi nôtre Maître,
Par son crédit faisoit renaître
En son entier ma pension,
(Chose dont j'aurois grande envie)
Je chanterois comme Arion,
Un Dauphin m'a sauvé la vie.

Le Roi souscrivit à la requête, & fit rétablir la pension de l'Officier. Une pauvre femme, dont le mari étoit en prison pour dettes, avoit imaginé de présenter un placet au Dauphin pour obtenir son élargissement. L'embarras étoit de le lui faire agréer. La tendresse conjugale est bien ingénieuse : elle borda son placet de fleurs & de guirlandes ; & au moment où la Duchesse de Ventadour faisoit promener le

jeune Prince dans le Parc de Verſailles; elle ſe mit en perſpective ſur ſon paſſage. L'enfant qui apperçut le beau placet, n'attendit pas qu'il lui fût préſenté : il fit ſigne qu'on le lui apportât. Il le tourna ſous tous les ſens & s'en amuſa beaucoup pendant ſa promenade. A ſon retour au Château, il le montra au Roi, à qui le ſtratagême de cette femme parut aſſez plaiſant ; il ordonna qu'on payât les dettes de ſon mari.

Le Dauphin cependant n'avoit encore d'autre part à ces actes de bienfaiſance, que d'y donner occaſion. Voici la circonſtance où ſon cœur parut reſſentir les premieres émotions de la ſenſibilité : il ne parloit pas encore, lorſqu'un jour qu'on le menoit promener, il apperçut un pauvre, qui demandoit l'aumône, en peignant éloquemment ſa miſere de la voix & du geſte. Perſonne cependant n'y faiſoit attention que l'enfant qui s'agitoit beaucoup ; ſe tournant tantôt vers ſa nourrice, tantôt vers le pauvre. On s'arrêta pour découvrir ce qui pouvoit lui cauſer tant d'inquiétude : on apperçut le pauvre qu'il fixoit de ſes yeux & qu'il montroit de ſes petits bras. On lui fit l'aumône, il laiſſa ſon air de ſuppliant, & le Dauphin ſes inquiétudes.

Quand il commença à parler, on remarqua

en lui une curiosité qu'on avoit quelquefois peine à satisfaire. S'il voyoit un ouvrier travailler, il lui demandoit le nom de ses outils, quelquefois le sien & celui de ses enfans ; pour qui, & pourquoi il travailloit ? Jusques dans les productions de la nature, il vouloit qu'on lui rendît compte de tout ; & souvent il faisoit des questions qui eussent pû embarrasser, si l'on eût eu à répondre sur le champ, à tout autre qu'à un enfant. Une feuille configurée autrement qu'une autre ; un fruit rouge à côté d'un blanc ; un melon qui se traînoit par terre, au lieu de pendre à un arbre, c'étoit pour lui la matiere d'autant de *pourquoi ?* Un jour qu'il sortoit de chez lui, porté sur les bras de sa Nourrice, il remarqua que le Garde du Corps qui étoit en faction à la porte de son appartement avoit une croix de S. Louis. Il lui fit signe de s'approcher. Il lui prit la Croix, qu'il considéra attentivement. Se tournant ensuite vers la Duchesse de Ventadour, il lui dit : » Pourquoi donc cela, Maman ? La Dame lui ayant fait entendre que c'étoit une marque de distinction, que le Roi accordoit à ceux qui l'avoient bien servi, il fixa attentivement le Garde du Corps, lui sourit, & lui présenta sa main à baiser. Depuis ce tems-là quand il appercevoit un Chevalier de Saint

Louis, il le montroit à sa Gouvernante en lui disant : » en voilà encore un qui sert bien le » Roi.

La Ville de Paris, suivant un ancien Privilege, demanda à Louis XV, son agrément pour présenter au Dauphin ses premieres armes. Le Duc de Gêvres qui en étoit Gouverneur, se rendit à Versailles à la tête du Corps de Ville, & présenta au jeune Prince, une épée, un fusil, & deux pistolets, le tout travaillé avec beaucoup de délicatesse, & proportionné à son âge. Le Président Turgot, Prévôt des Marchands, le complimenta. Il présagea dans son discours l'usage qu'il feroit un jour en faveur de l'Etat, de ces armes qui n'étoient encore, ajouta-t-il, qu'un amusement dans ses jeunes mains. En effet, le Dauphin étoit beaucoup plus frappé de leur brillant, que du compliment flatteur auquel elles donnoient occasion. Il les examina l'une après l'autre, il ne se lassoit point de les admirer. Pendant que le Duc de Gêvres lui ceignoit sa petite épée : » ah ! » s'écria-t-il, que je suis content de la bonne » Ville de Paris ; je l'aime de tout mon cœur.

Quoiqu'il fût d'usage de laisser les Princes entre les mains des femmes jusqu'à l'âge de sept ans, comme le tempérament & l'esprit avoient prévenu l'âge dans le Dauphin, on jugea

jugea aussi à propos de le faire passer aux hommes avant l'époque ordinaire ; & dès qu'il eut atteint la sixieme année, le Roi lui donna pour Gouverneur le Comte, depuis Duc, de Châtillon. Ce Seigneur joignoit la vertu à la naissance, & avoit fait preuve de valeur dans nos armées. On lui nomma pour Précepteur l'Evêque de Mirepoix, Prélat, qui n'avoit pour prétendre à cet emploi important, d'autres titres que ceux qui l'avoient fait connoître à la Cour, son mérite & son austere probité. Il eut pour sous-Gouverneurs les Comtes du Muy & de Polastron ; & pour sous-Précepteur l'Abbé de Saint-Cyr. Son Lecteur fut l'Abbé de Marbœuf.

Quand le Dauphin apprit que le Comte de Châtillon étoit nommé son Gouverneur, il lui en fit son compliment, & lui en témoigna la plus grande satisfaction : » Je suis ravi, lui dit-» il, que le Roi vous ait fait mon Gouverneur, » je vous aimerai de tout mon cœur. Il dit à-peu-près la même chose à son Précepteur. Cependant le moment de sa séparation d'avec la Duchesse de Ventadour fut cruel. On lui dit qu'il falloit remercier cette Dame des soins qu'elle avoit pris de son enfance : il courut aussi-tôt se jetter à son cou. Mais il ne put lui témoigner sa reconnoissance que par l'a-

bondance de ses larmes, langage du cœur toujours plus expressif que celui des levres. Quoi qu'on pût faire pour le distraire & l'amuser, il conserva pendant plusieurs jours un fond de tristesse qui se peignoit sur son visage, & donnoit même des inquiétudes pour sa santé. C'est à ces traits qu'on commence à connoître le bon cœur & l'heureux naturel d'un enfant.

A peine le Dauphin fut-il sorti de sa premiere enfance, & en âge de discerner le bien d'avec le mal, qu'on découvrit en lui une souveraine horreur pour le vice & pour toute espece de bassesse. Il n'eût pas souffert qu'on proférât en sa présence une seule parole qui pût blesser la religion, l'honnêteté, ou la réputation d'un absent. Une des Princesses ses sœurs, âgée d'environ huit ans, ayant laissé échapper un propos indiscret, il la menaça de renoncer à son amitié, & il lui fit une réprimande si vive, qu'elle ne l'a pas encore oubliée. A cette aversion pour le vice, qui lui étoit comme naturelle, il joignoit un grand respect pour la Religion. Tout ce qui y avoit quelque rapport, paroissoit l'intéresser. On commença bientôt à entrevoir quel seroit le fond de son caractere : une physionomie prévenante, un air ouvert, annonçoient sa franchise. Ordinairement, & plus souvent qu'on n'eût

voulu, il étoit disposé à rire & à folâtrer. Une tournure d'esprit fine & agréable, lui fournissoit toujours quelque expédient heureux pour se soustraire aux reproches. Sans avoir recours au mensonge, ni à la ruse, il sçavoit faire agréer une excuse à ceux qui étoient chargés de son éducation. Il laissoit appercevoir dans l'occasion, la fermeté d'ame & le courage d'un homme fait. Il lui étoit survenu un abcès à la joue droite. Les médecins ayant jugé néceſſaire qu'on en fit l'ouverture, on lui rendit compte de leur avis. Sur le champ il consentit à l'opération, s'y prêta de la meilleure grace, & la soutint avec une constance que tout le monde admira. Le Roi qui étoit présent, en fut touché jusqu'aux larmes, & l'embrassa tendrement.

De toutes les bonnes qualités qui commençoient à se développer en lui, la sensibilité de son cœur étoit celle qui se manifestoit davantage. Un jour qu'il voyoit passer un Officier de bonne mine, mais qui n'avoit pas l'air des plus aisés, il s'informa qui il étoit, & où il alloit? Sur ce qu'on lui apprit que c'étoit un brave Officier qui alloit rejoindre son régiment, dans lequel il servoit depuis longtems avec honneur; il le fit appeller, lui donna, sans compter, tout l'argent qu'il avoit

dans sa bourse, & l'obligea même de recevoir plusieurs petits bijoux qu'il portoit avec lui; & qui lui plaisoient beaucoup.

Un autre Officier qui avoit contracté une incommodité au service du Roi, étoit venu solliciter à la Cour une gratification qui le mit en état de se faire guérir. Le Dauphin ayant eu occasion de le voir, fut si touché de son état, qu'il demanda à son Gouverneur la permission de lui faire lui-même la gratification qu'il vouloit attendre du Roi. On le lui permit: il lui donna sur le champ, avec une satisfaction incroyable, le double de ce qu'il demandoit, en lui disant: » Tenez, Monsieur, » vous viendrez, si vous voulez, solliciter » votre gratification, quand vous serez guéri. Son Gouverneur ayant remarqué plusieurs fois, qu'il donnoit sans assez de discrétion, tout ce qu'il avoit, au premier qui lui demandoit; fixa à un écu ses libéralités envers les pauvres mendians. Alors, quand il en rencontroit un, dont l'état lui paroissoit plus misérable, il glissoit adroitement un louis sous l'écu qu'il lui donnoit. Il fut un jour si touché de la misere d'une pauvre femme, que ne pouvant pas la soulager aussi efficacement qu'il l'eût voulu en présence de son Gouverneur, il lui dit tout bas de se rendre de-

vant son appartement pour le tems qu'il lui assigna. A l'heure marquée, il ouvrit sa fenêtre, reconnut la femme, & lui jetta quelques louis.

A l'âge d'environ huit ans, on suppléa les cérémonies de son Baptême. Il fut nommé Louis par le Duc d'Orléans & la Duchesse Douairiere de Bourbon. Cet acte de Religion fit sur lui une impression assez avantageuse pour qu'on pût en conclure, malgré la légéreté de l'âge, qu'il avoit le cœur fait pour goûter un jour les charmes de la vertu. Les commencemens de son éducation cependant furent assez orageux; & à travers ses bonnes qualités naissantes, on découvrit en lui le germe de plusieurs autres qui donnoient quelqu'inquiétude. Si on en excepte un petit nombre d'enfans qu'on pourroit appeller malheureusement nés, & un plus petit nombre encore en qui il sembleroit qu'Adam n'eût pas péché, il est assez ordinaire de remarquer dans l'enfance, ce conflit de bonnes & de mauvaises inclinations, quoique plus ou moins marqué, selon la diversité des caracteres. Mais les plus grandes ames pour l'ordinaire, nourrissent en elles, dès l'âge le plus tendre, je ne sçais quel principe d'activité & de force, qui, selon qu'il vient à se fixer dans la suite, les éleve à l'héroïsme, de la

vertu, ou les précipite dans les excès contraires. Tel étoit le jeune Prince; il étoit aisé de pressentir qu'il ne seroit jamais à demi ce qu'il seroit. Il avoit le caractere ardent & impétueux : il s'irritoit facilement quand on combattoit ses goûts, & il étoit entier dans ses réponses à ceux qui vouloient le troubler dans la possession de faire ses volontés. Il n'avoit pas encore dix ans que son esprit, dans ces occasions sur-tout, se produisoit déjà par ces saillies vigoureuses qui décelent une ame faite pour penser d'après elle-même. Le Cardinal de Fleury assistant un jour à son dîner, entreprit de lui faire une leçon de modération : il fit pour cela l'énumération de tout ce qui l'environnoit, & à chaque chose qu'il nommoit, il ajoutoit : » Cela, Monsieur, est au Roi; » cela vient du Roi, rien de tout cela ne vous » appartient. « Le Dauphin écouta fort impatiemment la remontrance, sans pourtant interrompre le Cardinal. Quand il eut fini, voyant qu'il avoit tout donné au Roi, sans lui rien laisser : » Eh! bien, reprit-il avec émotion, » que tout le reste soit au Roi, au moins » mon cœur & ma pensée sont à moi. « Une replique d'un si grand sens, étonna le Roi & toute la Cour, & annonça que l'enfant qui étoit capable de la faire, ne seroit pas un hom-

me ordinaire, & qu'il étoit de la plus grande importance de ne rien négliger, pour plier de bonne heure ses inclinations au bien.

Du caractere dont étoit le Dauphin, il est aisé d'imaginer, que ce qui offensoit son amour-propre, le piquoit toujours au vif. Ayant sçu qu'un de ses Valets de Chambre avoit parlé au dehors d'une chose qu'il croyoit de son honneur de tenir secrette, il lui en témoigna son indignation; & l'on eut toutes les peines du monde à l'engager à lui pardonner. On remarquoit encore en lui de l'éloignement pour les choses sérieuses, & quelquefois même pour les personnes qui vouloient l'y appliquer. Les leçons de son Gouverneur lui plaisoient beaucoup plus que celles de son Précepteur. Examiner un automate qui représentoit un cheval de bataille, voir faire l'exercice, assister aux revues du Roi, monter à cheval, voir ruiner un tertre par une batterie de petits canons, tirer sur du gibier qu'on lui rassembloit dans un fossé, c'étoient là autant d'exercices qui le transportoient, & l'occupoient tout entier.

Louis XV, pour exercer ses troupes pendant la paix, ayant ordonné un Camp devant Compiegne, profita de la circonstance pour donner à son Fils, âgé de dix ans, la premiere

leçon d'expérience dans l'Art Militaire. Ce qui se passe entre deux armées ennemies, attaque, défense, prise de Place, retraite, marche, contre-marche, ruse de guerre, tout, excepté l'effusion du sang, étoit imité au naturel par les troupes du Camp partagées en deux corps. Le Dauphin suivit toutes les opérations avec un intérêt incroyable ; rien n'échappoit à son attention. Son Gouverneur eût voulu pour la premiere fois se contenter de lui faire faire les grandes observations ; mais il l'obligeoit par ses questions à descendre jusques dans les moindres détails. Toute espece d'occupation tumultueuse étoit du goût du jeune Prince. Mais quand il falloit ensuite passer au sérieux de l'étude, prendre une leçon de Géographie, d'Histoire, ou de Langues, on ne sçauroit imaginer combien il lui en coûtoit, & il lui arriva quelquefois de dire net qu'il n'en feroit rien ; qu'il ne falloit pas être Dauphin de France pour avoir tant de mal. Cependant on tenoit ferme, & il falloit que la tâche qu'on lui avoit imposée fût remplie, sous peine de rester en pénitence, & de ne point sortir de son appartement. L'expérience qu'il en fit quelquefois, l'obligea à marquer dans la suite moins de résistance.

Louis XV prenoit quelquefois plaisir à lui

faire raconter ses petites peines. Quoique ce Prince aimât tendrement ses enfans, il souscrivoit toujours aux dispositions de ceux qu'il avoit préposés à leur éducation, & faits dépositaires de son autorité en cette partie. Il se permettoit seulement de solliciter de tems en tems quelques graces en faveur du Dauphin, mais sans jamais les exiger, & souffrant même qu'on lui représentât quelquefois, qu'il ne seroit pas à propos qu'on les lui accordât. Les Enfans des Princes sucent, pour ainsi dire, avec le lait, le sentiment de leur grandeur. Toutes les marques extérieures de respect que leur prodiguent ceux qui les environnent, leur font bientôt appercevoir qu'ils sont au-dessus de tous. Jamais enfant ne commença à le sentir plutôt que le Dauphin. Mais ce qui choquoit toutes ses idées, c'étoit de voir qu'au milieu de ces égards & de cette soumission générale, quelques particuliers prissent avec lui le ton de maîtres, & prétendissent lui faire la loi, & contredire habituellement ses penchans les plus chers. » Monsieur de Saint Cyr, » disoit-il un jour au Roi, est un homme qui » n'entend point raison. Je conçois bien, ré» pondit le Prince, que votre raison ne doit » pas être tout-à-fait d'intelligence avec la » sienne, mais avec le tems elles pourront se

» rapprocher, & faire la paix. » Jamais prédiction ne se vérifia plus parfaitement.

L'Abbé de Saint Cyr étoit un de ces hommes rares, faits pour suivre avec succès l'éducation d'un jeune Prince. Il joignoit à une ame solidement vertueuse un esprit orné de toutes les connoissances nécessaires ou utiles à son Eleve. Il étoit d'un caractere modéré, ferme & uniforme, sçachant employer à propos les motifs les plus capables d'exciter l'émulation d'un enfant, & les moyens les plus sûrs pour lui rendre la vertu aimable & le travail agréable. Convaincu que son premier devoir étoit d'être utile à son Eleve, il ne négligeoit rien pour gagner son affection ; mais il étoit fort éloigné de la mendier en flattant ses goûts, ou en dissimulant ses défauts. Et c'est-là, sans doute, la regle que suivroient les instituteurs de la jeunesse, sur-tout ceux des Grands, s'ils étoient toujours conduits par la Religion, ou même par une prudence mieux entendue sur leurs véritables intérêts. Il est bien rare qu'on prépare sa fortune, en se faisant le fauteur ou le ministre des passions d'un enfant. Mais un maître fidele aux devoirs sacrés de sa profession, est toujours sûr de l'estime de son éleve : &, si c'est une ame bien née, il peut compter sur toute sa reconnoissance. C'est ainsi que le Dau-

phin, après ſon éducation, admit l'Abbé de Saint Cyr au nombre de ſes amis les plus intimes.

Ce qui dégoûte des ſciences les eſprits les plus propres à s'y diſtinguer, & rebute ſurtout les caracteres vifs, c'eſt la ſéchereſſe des premiers élémens : ils n'apperçoivent pas d'abord le but où l'on veut les conduire ; ils s'irritent, & déſeſperent de jamais y arriver ; mais ce premier obſtacle ſurmonté, on les voit s'avancer à grands pas, & laiſſer bien loin derriere eux, ceux qui courent la même carriere. Quand une fois le Dauphin commença à entendre les Auteurs qu'on lui faiſoit expliquer, la curioſité lui en rendit la lecture agréable. Un dégré de connoiſſances qu'il acquerroit, le charmoit & lui faiſoit déſirer d'en acquérir un nouveau. Quelque jeune qu'il fût, il ne ſe borna jamais, comme la plupart des enfans, à rendre des mots pour des mots : les choſes étoient toujours ce qui l'occupoit le plus; & ſouvent le déſir de voir le dénouement d'une négociation, ou l'iſſue d'une bataille l'emportoit beaucoup au-delà de la tâche qu'on lui avoit aſſignée, & lui faiſoit oublier de prendre ſa récréation. Voici ce qu'écrivoit de lui un homme qui ne ſçut jamais flatter, l'Evêque de Mirepoix ſon Précepteur : » à peine

» fut-il forti de l'enfance, qu'on remarqua » en lui une conception aifée, une mémoire » qui s'emparoit de tout, une curiofité fçavan» te qui étonnoit fes maîtres, des applications » promptes & juftes de ce qu'il fçavoit déjà. » Jufques dans les inftans d'ennui, que la fé» chereffe des premiers élémens lui apportoit » quelquefois, il laiffoit échapper des traits » qui décéloient fes difpofitions; & l'on pref» fentoit à fon infçu, que dans le genre qu'il » voudroit, il feroit un jour fçavant, pour » ainfi dire, malgré lui.

Ayant lu dans la vie d'un ancien Philofophe, qu'il ne parloit jamais fans néceffité, & que pour dire des chofes fenfées, il lui prit envie de l'imiter; &, fans communiquer fon deffein à qui que ce fût, il prit tout à coup un air grave & compofé, des manieres férieufes, & contre fon ordinaire, il fe mit à l'étude en filence; il étudia avec la plus grande application. Si on lui adreffoit la parole, il ne répondoit que par monofyllabes. Quand fon Précepteur, en lui donnant fa leçon, vouloit, felon fa coutume, l'égayer par des réflexions amufantes: » Suivons notre objet, lui » difoit-il, ne faifons pas les enfans. » Si on lui difoit quelque chofe qui ne fût pas du plus grand fens, il gardoit un filence ftoïcien, ou

il

il répondoit : *Fades propos, paroles inutiles que tout cela ; quand est-ce que les hommes penseront avant de parler ?* Le personnage étoit trop étranger à son caractere, pour qu'il pût jamais se le rendre propre. Il le soutint néanmoins quelque tems, & jusqu'à acquérir assez d'empire sur son imagination pour pouvoir étudier, sans se distraire, deux heures de suite le matin, & autant le soir. Ce qui lui coûtoit alors, n'étoit plus tant l'étude, que le passage des amusemens & de la récréation à l'étude. Un jour que l'Abbé de Saint Cyr l'avertissoit qu'il étoit tems de prendre sa leçon : » Je suis bien sûr, lui » dit-il, qu'on n'a pas assujetti tous les Prin» ces à apprendre le latin comme moi ; par» lez-moi en conscience, cela n'est-il pas vrai ? » Je ne vous le dissimulerai pas, lui répondit » l'Abbé, cela n'est que trop vrai, nos Histoi» res en font foi, & nous offrent quantité de » Princes qui se sont rendus méprisables par » une grossiere ignorance. » Le Dauphin sentit toute l'énergie de cette réponse ; il ne l'oublia jamais, & elle fut dans la suite comme une barriere insurmontable à la vivacité de son caractere. Passer de l'amusement du jeu au sérieux du travail, lui paroissoit bien dur ; mais être un Prince ignorant avoit quelque chose de si humiliant à ses yeux, que rien ne lui

sembloit impossible pour en éviter la honte Quoique ce ne fût encore là que sacrifier une passion à une autre, l'amour du plaisir à l'amour de la gloire, on fut cependant charmé d'appercevoir ces dispositions dans le jeune Prince, persuadé que la Religion viendroit avec l'âge les épurer & les perfectionner.

Le Dauphin, fort jeune encore, étoit très-curieux de sa bibliotheque, il n'y vouloit que de beaux livres; & n'étant pas encore en état d'apprécier le mérite de l'Auteur, il portoit son jugement sur celui de l'Imprimeur & du Relieur. C'est à la délicatesse de son goût que nous sommes redevables de plusieurs belles éditions du Louvre faites en sa faveur. Il avoit sur-tout une prédilection marquée pour les livres de piété qui étoient à son usage, il en prenoit un soin particulier. Il lui prit un jour envie de faire relier en verd tous ceux qui étoient d'une autre couleur. Il en parla à l'Abbé de Saint Cyr, qui lui dit qu'il le satisferoit volontiers, s'il pouvoit lui donner quelque raison plausible de ce goût qui ne lui paroissoit qu'une fantaisie d'enfant. L'Abbé, en disant ces paroles, passa pour un instant dans une chambre voisine. Le Dauphin piqué de ce qu'on supposoit qu'il pût se déterminer sans raison, en chercha une que la vivacité de

ſon eſprit lui préſenta ſur le champ. Il l'écrivit promptement ſur le premier morceau de papier qu'il trouva ſous ſa main ; & avant que l'Abbé de Saint Cyr fût rentré, il la mit ſur ſon bureau, elle étoit en Latin, & conçue en ces termes : *naturam ſequi ducem ac Magiſtram ſemper debemus : cum autem natura ſit ubique viridis, non immeritò volo omnes libros meos devotionis eſſe virides.* Ce qu'on peut rendre ainſi ; » nous devons toujours nous rapprocher » de la nature, & la prendre pour modele ; » or, comme la nature n'offre par-tout à nos » regards que de la verdure, ce n'eſt pas ſans » fondement que je demande que tous mes » livres de piété ſoient reliés en verd. « Si le goût étoit d'un enfant, il faut en convenir, la maniere de le juſtifier, étoit bien d'un homme fait.

Cependant la Reine ne ceſſoit de demander à Dieu que le fils qu'il lui avoit donné, pour être l'appui du Trône, devînt auſſi celui de la Religion : & comme ceux qui étoient témoins des gémiſſemens de Monique ſur les égaremens d'Auguſtin, diſoient : que le fils de tant de larmes ne pouvoit pas périr ; ceux auſſi qui connoiſſoient tout ce que faiſoit cette Princeſſe mere pour obtenir de Dieu que le Dauphin fût un Prince ſelon ſon cœur ;

eussent pu dire également que le fils de tant de bonnes œuvres, ne pouvoit manquer de devenir un modele de vertu. Tout l'argent dont cette Princesse pouvoit disposer étoit employé en œuvres de charité ; & comme le Dauphin avoit aussi sa cassette, elle en dirigeoit l'usage en faisant semblant de le lui abandonner, & tâchoit sur-tout de le former par ses exemples à la compassion pour les malheureux. Ayant appris que l'éducation des pauvres enfans de Paris étoit abandonnée, elle résolut d'y pourvoir autant qu'elle le pourroit ; & pour inspirer au Dauphin les mêmes sentimens, elle lui peignit un jour le malheur de ces pauvres enfans qui, lorsqu'il avoit lui-même tout en abondance, manquoient des secours les plus essentiels pour le corps & pour l'ame. Elle lui ajouta qu'elle étoit disposée à contribuer à leur faire donner une éducation Chrétienne. Le Dauphin dit aussi-tôt qu'il vouloit avoir part à cette bonne œuvre, qu'il donnoit tout ce qu'il y avoit dans sa cassette. C'est ainsi qu'une mere Chrétienne sçait tirer de ses vertus le double mérite de les pratiquer, & de les inspirer à ses enfans.

Mais rien peut-être ne fut plus avantageux à l'enfance du jeune Prince, & ne contribua plus efficacement à adoucir & former son ca-

ractere, que l'étroite amitié qu'il lia avec Madame Henriette & Madame Adélaïde. Il ne m'eſt permis de parler ici que de l'aînée de ces deux Princeſſes. Quoiqu'elle fût d'un caractere aſſez oppoſé à celui du Dauphin, elle ſçu gagner toute ſa confiance; dont elle uſa toujours pour le porter au bien, & lui inſpirer le goût de la vertu. L'étroite union qui régnoit entre eux charmoit le Roi & la Reine. Ils ne ſe voyoient jamais aſſez : leurs entretiens étoient toujours trop courts à leur gré: Ils euſſent paſſé enſemble les journées entieres ſans s'ennuyer. Dans un de ces momens ou ils s'ouvroient leurs cœurs avec cette aimable franchiſe que donne une confiance réciproque; » mon frere, dit la jeune Princeſſe au Dauphin, nous ſommes environnés de flatteurs » intéreſſés à nous déguiſer la vérité; notre » intérêt pourtant eſt de la connoître; convenons d'une choſe : vous m'avertirez de mes » défauts, je vous avertirai des vôtres. « La propoſition fut acceptée. Il étoit bien rare que le Dauphin trouvât matiere à ſa cenſure dans la conduite de la Princeſſe; mais cette régularité même qu'il remarquoit en elle, le diſpoſoit de plus en plus à la confiance, & donnoit un nouveau poids aux avis qu'elle lui donnoit. Long-tems avant qu'il fit ſa Premiere

Communion, elle l'entretenoit de la grandeur de cette action, & de l'influence qu'elle a sur tout le reste de la vie ; & ces leçons d'amitié faisoient sur son cœur les plus heureuses impressions.

Il reçut le Sacrement de Confirmation au mois de Février 1741. On continua ensuite à lui faire les instructions qui devoient le disposer plus prochainement à sa Premiere Communion : il la fit au mois d'Avril de la même année à la Paroisse du Château. Il n'avoit pas encore atteint l'âge de douze ans. Les sentimens de foi & d'amour qu'il fit paroître aux approches & le jour de cette auguste cérémonie, annoncerent qu'il sentoit parfaitement le bienfait du Seigneur qui se communiquoit à lui. Il avoit dès-lors l'ame ferme & constante : sa piété ne ressembla point à celle de la plûpart des jeunes gens, qui s'affoiblit insensiblement, & paroît quelquefois entierement éteinte peu d'années après une Premiere Communion : elle alla toujours croissant, sans jamais se démentir ; & sa persévérance doit sans doute être attribuée à la résolution qu'il forma & suivit toujours fidelement, de faire toute sa vie un saint & fréquent usage du Sacrement qu'il recevoit pour la premiere fois.

Personne ne douta plus alors que ses inclinations ne se fixassent dans le bien. Il lui échap-

poit encore de tems en tems quelques fautes; mais elles étoient du nombre de celles qu'on pardonne aiſément à la jeuneſſe; & toujours ſon cœur les déſavouoit. Son Précepteur lui faiſant un jour parcourir la Table Chronologique des Rois ſes Ancêtres, lui demanda auquel de tous il aimeroit mieux reſſembler : » A » Saint Louis, répondit-il auſſi-tôt, je vou» drois bien devenir un Saint comme lui.

La vertu dans un jeune Prince a des attraits bien puiſſans : le François, naturellement attaché à ſes maîtres, ſembloit éprouver pour le Dauphin un amour de prédilection, qu'il lui témoignoit dans les occaſions. Le jour qu'il fit ſa premiere entrée dans Paris, fut pour lui le plus beau jour de triomphe, & pour les Habitans un vrai jour de fête. Curieux de jetter un regard ſur la Capitale; après avoir entendu la Meſſe dans la Cathédrale, il monta ſur une des tours de cette Egliſe, d'où il contempla à loiſir la vaſte enceinte de la Ville. Il partit enſuite pour le Château de la Meute; d'où il ſe rendit l'après dîner au Jardin des Thuilleries. Les rues par où il paſſa étoient bordées d'une foule innombrable de peuple, qui pouſſoit des cris de joie, & qui jettoit ſur lui les regards de complaiſance d'une mere ſur ſon fils unique. Il croyoit découvrir dans

sa physionomie les indices de son bonheur futur. Il étoit charmé de l'air de noblesse & de bonté qui étoit peint sur son visage; & il jugeoit par tout son extérieur, que la flatterie n'avoit point de part aux éloges qu'on donnoit tous les jours aux qualités de son cœur. Le jeune Prince avoua lui-même que cette joie universelle dont il avoit été le témoin, l'avoit flatté beaucoup plus agréablement que le brillant appareil de la cérémonie.

La légéreté de l'âge, jointe aux autres défauts dont nous avons parlé, avoit retardé pour un tems le progrès de l'éducation du Dauphin; mais comme le cœur n'avoit aucune part au vice du caractere, il céda bientôt à la réflexion : la raison éclairée par la Religion ne lui en eut pas plutôt fait reconnoître les écarts qu'il n'eut besoin que de lui-même pour les réprimer. Ses heureuses inclinations ne trouvant plus d'obstacle, se développoient de la maniere la plus sensible, au grand contentement de la Famille Royale. Chaque jour sembloit ajouter quelque chose au précédent. C'est alors que la Reine parut entierement satisfaite: & dans un de ces momens où elle goûtoit pleinement la douce consolation de se voir être mere d'un Fils vertueux, on lui entendit dire : » Je n'ai qu'un Fils : mais le Ciel qui me l'a

» donné, a pris plaisir à le former sage, ver» tueux, bienfaisant, tel enfin que j'aurois à » peine osé l'espérer. «

Ce que le Dauphin corrigea le plus difficilement dans son caractere, ce fut un penchant violent pour la plaisanterie mordante, grand défaut pour un grand Prince : on lui attribue plusieurs allusions ingénieuses, plusieurs bons mots pleins de sel & d'énergie. On raconte qu'un jour qu'il faisoit une promenade à pied, il passa le premier un petit ruisseau qui se rencontra dans la plaine pour présenter la main aux Dames qui étoient de la promenade. Mais quand il en fut venu à la derniere, il fit semblant de ne pas l'appercevoir & rejoignit la compagnie. On lui fit observer qu'il avoit laissé la Dame dans l'embarras : comment, dit-il, par une maligne allusion à son nom : Madame dans l'embarras ? Est-ce que le poisson a peur de l'eau ? Sa vivacité naturelle lui avoit fait contracter dès l'enfance l'habitude de remuer les pieds lorsqu'il se tenoit debout. Une Dame de la Cour qui avoit coutume de lui dire librement sa façon de penser lui donnoit un avis à ce sujet. Le Prince qui avoit appris depuis peu que la même Dame s'étoit conduite dans une affaire d'une maniere peu conforme aux principes rigoureux de droiture dont elle se pic-

quoit, lui répondit en plaisantant. » Je vous » avoue, Madame, que plus j'étudie la Cour, » plus je me persuade qu'il est bon de sçavoir » s'y tenir tantôt sur un pied, tantôt sur l'au- » tre. « La Dame, qui ne manquoit pas d'esprit, sentit bien où le coup portoit; & le Courtisan qui entend à demi-mot n'eut pas besoin d'explication. Une tournure d'esprit délicate & enjouée lui fournissoit quelquefois des traits de satyre désespérans pour ceux qui en étoient atteints. Il s'éleva un jour à cette occasion une contestation fort vive entre lui & le Chevalier de Montaigu, l'un de ses Sous-Gouverneurs. Comme ils ne purent pas s'accommoder, le Dauphin prétendant que le propos qu'il avoit tenu, n'étoit qu'une vérité qu'il étoit permis de dire sans conséquence, & le Chevalier de Montaigu soutenant qu'il renfermoit une médisance impardonnable, on convint de part & d'autre de prendre l'Abbé de Saint Cyr pour arbitre du différent. Comme il étoit absent, le Dauphin lui écrivit. » On » pourroit peut-être, lui dit-il dans sa lettre, » m'accuser de médisance, si je disois que » Monsieur N. n'entend rien à la guerre: que » Monsieur N. remplit sa charge à faire pitié: que » Monsieur N. a manqué sa vocation: mais » me faire un cas de conscience d'avoir dit

» mon ſentiment ſur la conduite de Monſieur » N. c'eſt pouſſer trop loin le ſcrupule. Au » reſte ; nous vous avons fait l'arbitre de no» tre Procès, vous pouvez prononcer, votre » jugement ſera notre regle. « L'Abbé de Saint Cyr lui répondit qu'il étoit fâché de ne pouvoir faire pencher la balance de ſon côté; qu'il auroit pû, ſur ſon expoſé, ſoupçonner le Chevalier de Montaigu d'être d'une morale trop auſtere ; mais qu'il lui étoit tombé entre les mains une piece qui faiſoit preuve contre lui en faveur de ſon Adverſaire : il lui indiqua la date de la lettre que nous venons de citer, & lui ajouta, qu'en ſa qualité de Juge, il le condamnoit à tous dépens & dommages envers les perſonnes lezées ; & que pour compenſer le droit d'épices, dont il vouloit bien lui faire remiſe, il l'obligeoit ſeulement à réciter le troiſieme chapitre de l'Epître de Saint Jacques. C'eſt ſur ce ton de plaiſanterie que l'Abbé de Saint Cyr donnoit ſes leçons au Dauphin, quand il reconnut qu'il ſuffiſoit de lui montrer le bien, pour qu'il s'y portât. Ce ne fut cependant que par de longs efforts de vertu qu'il vint à bout de réprimer cette humeur ſatyrique qui le dominoit dans ſa jeuneſſe. Il en éprouva même encore quelquefois les ſaillies dans un âge plus avancé ; mais c'étoient alors des ſurpriſes que

sa vivacité naturelle pouvoit excuser, & que son bon cœur & sa religion ne lui pardonnoient jamais.

Depuis quelque tems un Seigneur & une Dame, par des assiduités indiscrettes, procuroient aux Courtisans la double satisfaction de pouvoir charmer leur désœuvrement en exerçant leur malignité. Le Dauphin avoit ouï parler plus d'une fois du prétendu commerce de galanterie qu'on supposoit entre ces deux personnes. La Dame, sur ces entrefaites, vint faire sa cour au Prince. Dans la conversation elle lui offrit une occasion si favorable de placer un bon mot relatif aux bruits qui couroient sur son compte, qu'il n'y résista pas; mais le trait ne fut pas si-tôt parti, qu'on eût dit qu'il s'en étoit blessé lui-même; & plus on s'en divertissoit à la Cour, plus il sentoit augmenter son regret: » Non, disoit-il, je ne me pardon-» nerai jamais d'avoir si cruellement affligé » cette pauvre Dame, que j'ai toujours cru » dans le fond plus imprudente que coupa-» ble ». Ce sentiment du Dauphin étoit d'autant plus juste, que ce qu'on pouvoit imaginer de plus mordant, le seroit moins que la plaisanterie qui lui étoit échappée, Mais je crois offenser sa mémoire en redonnant une nouvelle publicité à un trait de satyre qu'il a lui-même

même désavoué par le repentir, & qu'il eût voulu pouvoir ensévelir dans le plus profond oubli.

Les différentes occasions mettoient de jour en jour en évidence la noblesse de ses inclinations. Lorsqu'en 1744 il vit que le Roi se disposoit à partir pour se mettre à la tête de ses armées, (il n'étoit alors âgé que de quatorze ans) il le conjura avec mille instances de lui permettre de se joindre à lui pour aller combattre les ennemis de l'Etat. Le Roi ne crut pas devoir le lui accorder; mais pour adoucir la peine que lui causoit ce refus, il fut obligé de lui promettre qu'ils feroient ensemble la premiere campagne, & nous verrons qu'il lui tint parole.

Ce fut pendant cette guerre que Louis XV essuya la maladie cruelle qui pensa l'enlever à la France. Le Prince Charles, frere de l'Empereur, ayant passé le Rhin, & pénétré dans l'Alsace, le Roi avoit laissé sous les ordres du Maréchal de Saxe les troupes qu'il avoit jugé nécessaires pour contenir les Impériaux du côté de la Flandre; & lui-même avec le reste de son armée avoit dirigé sa marche vers la Lorraine. Arrivé à Metz, il fut attaqué d'une maladie, dont le danger parut d'abord extrême. La Reine, à la premiere nouvelle de cet ac-

cident, étoit partie pour se rendre auprès de lui. Le Dauphin voulut la suivre, & dès le lendemain il se mit en route. Le Roi en fut informé, & craignant autant pour la santé de son fils que pour la sienne, il lui envoya ordre de reprendre le chemin de Versailles. Il étoit déjà à Verdun, quand il rencontra l'Officier chargé de lui notifier les intentions de Sa Majesté. Ce qui l'eût arrêté en toute autre circonstance, ne lui parut pas un obstacle en celle-ci; & consultant plus son cœur que son Gouverneur, il se persuada qu'il étoit dans le cas où la tendresse pouvoit le dispenser de l'obéissance; il se trouvoit d'ailleurs à très-peu de distance de l'endroit où le Roi étoit malade: il ne put se résoudre à retourner sans l'avoir vu. Le Duc de Chatillon le suivit plutôt qu'il ne le conduisit. Mais où parut d'une maniere bien touchante toute la sensibilité de son cœur, ce fut au moment où on lui donna le faux avis que le Roi étoit à la derniere extrémité, & sans espérance de guérison. Un jeune homme de quinze ans, fils moins affectionné, eût pû découvrir dans le brillant d'une Couronne & dans la perspective de l'indépendance, un motif de consolation: mais le Dauphin ne vit dans la nouvelle qu'on lui annonçoit que le malheur affreux de perdre un pere;

& c'eſt dans le premier tranſport de ſa douleur, que lui échappa cette exclamation ſi attendriſſante, dont on a parlé par-tout la France : » Ah ! pauvres peuples, qu'allez-vous de-» venir ? Quelle reſſource il vous reſte ! moi.... » un enfant..... ô Dieu ! ayez pitié de ce » Royaume ; ayez pitié de moi. » A ſon arrivée à Metz, le Roi diſſimula ſa ſanté & le reçut avec bonté ; mais comme il régnoit des maladies dans le pays, & qu'il avoit eu un léger accès de fievre en arrivant, il le fit partir peu de jours après pour Verſailles. Les allarmes que cauſa cette maladie de Louis XV, firent voir d'une maniere bien frappante combien eſt cher à une Nation le Prince qui s'applique par lui-même à la rendre heureuſe, & qui ſçait être à propos pacifique & guerrier. Ces qualités dans un Roi, ne peuvent manquer de lui gagner l'affection de ſes ſujets, & s'il ne lit pas toujours dans des inſcriptions publiques le titre de *Bien-Aimé*, il peut compter qu'il eſt profondément gravé dans les cœurs. Ce fut à l'occaſion du voyage que le Dauphin fit à Metz, que le Duc de Chatillon reçut ordre de ſe retirer dans ſes terres. C'eſt avec peine qu'on voit la diſgrace de ce Seigneur. On ne ſçauroit dire cependant qu'elle n'ait pas été méritée, n'eût-elle eu d'autre fon-

dement que de n'avoir pas obligé le Dauphin de retourner à Verſailles, lorſqu'il ſçut que c'étoit la volonté du Roi. Les ordres du Prince, quand ils ſont formels, ne doivent point être interprétés, mais exécutés; à moins qu'on ne ſe trouve dans la circonſtance rare de ne pouvoir le faire, ſans manquer à ce qu'on lui doit, ou à ce qu'on doit à ſa propre conſcience. Mais il paroît aſſez probable que le motif principal de la diſgrace du Duc, fut qu'ayant cru la maladie du Roi déſeſpérée, il avoit donné au jeune Prince ſon éleve, des conſeils relatifs à la poſition où il le croyoit; & cette conjecture eſt fondée ſur ce que diſoit un jour Louis XV à un Seigneur qui tenoit note des anecdotes de la Cour : il lui demanda s'il ſe rappelloit ce qui étoit arrivé il y avoit quatre ans à pareil jour? Sur ce que le Seigneur lui répondit qu'il ne ſe le rappelloit pas : » Conſultez votre Journal, lui dit le Roi, vous » y verrez la diſgrace du Duc de Châtillon. » Vraiment, ajouta-t-il, il ſe croyoit déjà Maître du Palais ». C'eſt ainſi que ce qui pourroit être enviſagé comme un trait de ſageſſe, devient quelquefois, par l'événement, une imprudence impardonnable. Le Dauphin fut vivement affligé d'une diſgrace qu'il s'imputoit à lui-même. Plein de reſpect cependant pour les

volontés du Roi, ses regrets ne furent mêlés d'aucunes plaintes. Il s'abstint même pendant quelque tems de parler de ce Seigneur. La premiere fois qu'il le fit, ce fut en se promenant dans le Parc de Versailles avec l'Abbé de Marbœuf : » Je me rappelle, lui dit-il en lui » montrant un banc, qu'un jour que j'étois » assis en cet endroit avec M. de Châtillon, » il me donna des avis que je n'oublierai ja- » mais. Il lui resta toujours sincérement attaché. Il se fit un devoir de le protéger en toute occasion, lui, sa famille, ses amis ; & le Roi, loin de s'en offenser, applaudissoit à son bon cœur.

Cependant la maladie que Louis XV venoit d'essuyer, le fit penser à affermir son Trône par le mariage du Dauphin. Il jetta les yeux sur Marie-Thérese, Infante d'Espagne. M. de Vauréal, Evêque de Rennes, fut chargé de négocier cette alliance auprès de Philippe V. Elle étoit trop honorable à ce Prince, pour qu'il ne s'empressât pas de la conclure. Mais la Princesse parut beaucoup plus flattée de l'exposé fidele qu'on lui fit du mérite personnel du Dauphin, que de la perspective du premier Trône de l'Europe. La surveille du jour où elle devoit arriver, le Roi s'avança avec le Dauphin à sa rencontre. Ils se joignirent un

peu au-dessus d'Etampes ; où ils revinrent coucher. Le lendemain on dîna à Seaux. Le Roi & le Dauphin partirent le soir pour Versailles. La future Dauphine s'y rendit le lendemain matin, 23 Février 1745, jour auquel étoit fixée la célébration du mariage.

Marie-Thérese ne manquoit d'aucune des qualités qui pouvoient lui attacher le Dauphin. Elle avoit de l'élévation dans les sentimens, de la douceur & de l'aménité dans le caractere, une piété solide. Dieu bénit une alliance où deux jeunes époux, sous les auspices de la Religion, se consacroient mutuellement les prémices de leur cœur : & le tems qu'ils vécurent ensemble, ils le passerent dans l'union la plus intime, sans que le plus léger nuage refroidît d'un seul instant leur tendresse réciproque. Mais il n'est rien de stable ici bas : joie, félicité, plaisirs, ce ne sont-là que des êtres de nom, que nulle puissance humaine ne sçauroit fixer à sa suite. Cette Princesse ne fit, pour ainsi-dire, que se montrer à la Nation ; mais elle le fit d'une maniere si avantageuse, qu'elle emporta en mourant ses regrets les plus sinceres. Elle laissa une Princesse qui ne lui survécut que deux ans.

La tendresse que le Dauphin avoit pour son Epouse, n'avoit point de bornes : la douleur

qu'il reſſentit de ſa perte, fut extrême. Et quoiqu'il ſe ſoumît par religion aux ordres de la Providence, il étoit aiſé de s'appercevoir que la plaie faite à ſon cœur n'étoit pas encore fermée. Cependant comme il étoit ſeul héritier du Trône, on lui propoſa bientôt de nouveaux engagemens; l'amour du bien public obtint ſon conſentement, malgré ſes répugnances; & ſix mois après avoir perdu une épouſe qu'il aimoit uniquement, il donna ſa main à la fille d'un Roi qui étoit aſſis ſur le Trône de ſon Aïeul. C'eſt ainſi que les alliances des enfans des Princes, au lieu d'être pour eux, comme pour les particuliers, le plus doux exercice de leur liberté, ſont ſouvent de vrais ſacrifices commandés par l'intérêt de l'Etat, ſacrifices pourtant dont il eſt bien rare qu'on leur tienne compte. Mais les bienfaits oubliés des hommes, ſont ceux que le Ciel prend ſoin de récompenſer plus libéralement. Marie-Joſephe de Saxe, que le Dauphin n'épouſa que par la ſeule conſidération du bien public, fit le bonheur de ſa vie par ſes vertus, comme elle faiſoit celui de l'Etat par une heureuſe fécondité.

Cette Princeſſe étoit fille de Frédéric-Auguſte, troiſieme du nom, Roi de Pologne, Electeur de Saxe. Elle nâquit à Dreſde le 4 Novembre 1732. Quelques perſonnes ont cru

que ſa mere, par un amour de prédilection, avoit ſuivi plus particulierement ſon éducation que celle des autres Princeſſes ſes Sœurs; mais cette Reine étoit trop judicieuſe & trop bonne mere, pour ne pas partager également ſes faveurs & ſes ſoins entre tous ſes enfans: cette conjecture n'étoit fondée ſans doute que ſur les progrès rapides que fit la jeune Princeſſe dans les différens genres d'étude auxquels on l'appliqua. Juſqu'à l'âge de ſept à huit ans, on ne lui mit en main que des livres de Religion; on ne lui donna que des leçons relatives à cet objet. Elle ſçavoit dès-lors l'hiſtoire de l'ancien & du nouveau Teſtament. Elle étoit parfaitement inſtruite ſur les régles de la morale. Elle avoit ſur le dogme toutes les connoiſſances qui conviennent à une Princeſſe: & ce ne fut que par un certain reſpect pour l'uſage qu'on différa de lui faire faire ſa Premiere Communion. Sa piété répondoit à ſes connoiſſances: & une perſonne qui a partagé les ſoins de ſon éducation, & qui l'a ſuivie en France à ſon Mariage, écrivoit qu'elle étoit née vertueuſe; & que depuis qu'elle eut le premier uſage de la raiſon juſqu'à ſa mort, elle ne s'étoit point apperçue que ſa ferveur ſe fût ralentie un ſeul jour. » Sa piété, ajou-» te-t-elle, fut toujours également vive, ſince-» re & active. « Elle étoit d'un caractere ai-

mable, mais vif & ardent. Elle avoit l'esprit juste ; & sans aimer à disputer, elle tenoit assez à son sentiment, qui étoit en effet presque toujours le meilleur. Quoique plusieurs des Princes & Princesses ses Freres & Sœurs eussent sur elle l'avantage de l'âge, elle avoit le talent de les amener à sa façon de penser, sans même qu'ils s'en apperçussent. Mais ayant l'ame élevée & le cœur bon, jamais elle n'usa que pour des vues louables, de cette espece d'empire que lui donnoit la supériorité de son esprit & de ses connoissances. Outre sa langue naturelle, on lui enseigna la Latine, la Françoise, & l'Italienne. L'Histoire, le Dessein, la Danse & la Musique entrerent aussi dans le plan de son éducation. Elle étoit d'une avidité extraordinaire pour apprendre. Lorsque les Maîtres, chargés de lui donner ses différentes leçons, retardoient de quelques instans : » Voilà, leur disoit-elle en regardant sa mon-» tre, tant de minutes perdues. « Ses progrès répondoient à son ardeur pour l'étude, & étonnoient ses Instituteurs. Elle parvint à expliquer, à livre ouvert & avec la plus grande aisance, les Auteurs Latins & Italiens, Poëtes & autres. Le François étoit, des Langues qu'elle sçavoit, celle qui lui étoit la moins familiere ; mais peu de tems après son arrivée

en France, elle l'écrivit & le parla dans sa plus grande pureté; &, à un petit accent près, qu'elle conserva toujours dans la prononciation, & qui ne déplaisoit pas, on n'eût point soupçonné, à l'entendre, qu'elle parlât une Langue étrangere.

La Princesse étoit âgée d'environ treize ans, lorsqu'il lui fut annoncé d'une maniere assez singuliere, qu'elle deviendroit Dauphine de France. La curiosité l'avoit conduite dans l'intérieur du Monastere des Dames du Saint-Sacrement à Varsovie. Etant entrée dans les dortoirs, qu'elle parcouroit à pas précipités, une Religieuse qui vivoit dans la maison en grande réputation de sainteté, se trouva sur son passage, la prit sans façon par la main, & l'arrêta tout court au milieu d'un dortoir. » Madame, lui dit-elle, en la fixant attentivement, connoissez-vous celle qui a l'honneur de vous tenir la main? Je crois, lui » répondit la Princesse qui l'avoit déjà vue, » que vous êtes la Mere Saint Jean. Oui, lui » repliqua la Religieuse; mais je m'appelle » aussi Dauphine: & je vous déclare, souvenez-vous-en un jour, qu'une Dauphine tient » la main d'une autre Dauphine. « Autant le compliment eût paru flatteur dans une autre circonstance, autant il parut déplacé, & en

quelque ſorte impertinent dans l'état actuel des choſes. Car outre que les intérêts de la Cour de France étoient abſolument oppoſés à ceux de la Maiſon de Saxe, Louis XV avoit déjà fait la demande de l'Infante d'Eſpagne pour le Dauphin. Les Gazettes avoient annoncé par toute l'Europe la concluſion de cette alliance. Les Dames du Saint-Sacrement ne l'ignoroient point. Auſſi la jeune Princeſſe attribua-t-elle à la foibleſſe de l'âge ce que lui diſoit la Religieuſe : Elle dit même aux Dames de ſa ſuite que la Mere Saint Jean commençoit un peu à radoter ; & elle ne fit pas plus de cas de ſa prédiction, que n'en fait une perſonne ſenſée des pronoſtics d'un diſeur de bonne aventure : enſorte que lorſqu'elle fut ſur le point de ſe vérifier, elle ne ſe la rappella nullement. Mais quelques jours avant ſon départ pour la France, la Religieuſe lui fit dire, qu'elle lui demandoit pour grace de ne la pas regarder comme une radoteuſe. La Princeſſe fut étrangement frappée, en comparant l'événement avec la prédiction qui lui en avoit été faite. Les Dames du Saint-Sacrement rendirent la choſe publique à Varſovie : & bientôt on en parla en France, & ſur-tout à la Cour. Mais comme la Dauphine n'en avoit jamais rien dit, les perſonnes prudentes avoient

toujours traité ces bruits de fables populaires. L'Abbé Foldini, son Confesseur, étoit de ce nombre ; & pour être en état de les décréditer avec plus d'autorité, il en parla à la Dauphine, & la pria de lui dire ce qui auroit pû y donner occasion. La Princesse le surprit beaucoup, en l'assurant que tout ce qu'on lui avoit raconté, étoit vrai, jusques dans la moindre circonstance. Elle ajouta qu'elle ne croyoit point que ce fût à elle à divulguer ce fait ; mais que puisqu'il étoit bien aise d'en être éclairci, elle ne pouvoit se dispenser de rendre ce témoignage à la vérité.

Laissant à chacun, comme la Dauphine, la liberté de penser ce qu'il voudra sur la nature de cette prédiction, il me semble au moins qu'on ne sçauroit méconnoître dans son accomplissement cette providence admirable, qui préside à tous les événemens, qui tourne à son gré le cœur des Rois, & donne de tems en tems à l'Univers de ces spectacles qui étonnent & déconcertent la politique & la sagesse humaine : un traité de paix avoit assuré à Frédéric la possession de la Pologne, & conservé seulement à Stanislas le titre de Roi. Mais quel fond peut-on faire sur un traité, par lequel un Roi céde sa Couronne ? C'est un feu qu'on a couvert & qui peut au premier souffle

se rallumer avec plus de fureur. Louis XV, en Prince judicieux & sincerement ami de la paix, crut qu'il n'y avoit pas de moyen plus sûr de la fixer entre les deux Puissances que le mariage du Dauphin avec une Princesse de la Maison de Saxe ; il le fit proposer : le Duc de Richelieu fut chargé d'aller faire la demande de la Princesse Marie-Josephe, dont le mérite n'étoit pas inconnu à la Cour de Versailles. La proposition surprit agréablement le Roi de Pologne. L'Alliance fut conclue, & peu de tems après la Princesse partit pour la France. Deux jours avant son arrivée à la Cour, le Roi & le Dauphin s'avancerent à sa rencontre : on se joignit près de Brie-Comte-Robert, la Princesse descendit la premiere de voiture, & courut se jetter aux genoux du Roi, en lui demandant son amitié. Le Roi la releva en l'embrassant, & la présenta au Dauphin. Après les complimens de la premiere entrevue, le Roi, le Dauphin & la Princesse monterent dans le même carrosse, & vinrent coucher à Corbeil. On dîna le jour suivant à Choisy. Le Roi & le Dauphin en partirent le soir pour Versailles. La Princesse y arriva le lendemain huit Février 1747 : jour auquel étoit fixée la célébration des Noces.

Par cette Alliance, la Maison de Saxe a

servi à perpétuer les descendans d'un Prince qu'elle avoit dépouillé de ses Etats : nous vîmes habiter sous le même toît les deux premieres femmes de la France, dont la mere eût pu dire à sa fille : votre pere a détrôné le mien. Mais où parut bien l'empire de la religion, c'est dans cette union inaltérable & cette intimité réciproque de la Reine & de la Dauphine : c'est sur-tout dans cette tendre affection que Stanislas témoigna toute sa vie à la fille de celui qui étoit assis sur son Trône. Ce Prince la regarda toujours comme sa fille : les malheurs qu'elle essuya pendant son séjour en France devinrent les siens par la part qu'il y prit : il reçut à sa Cour, & il combla de mille marques de bonté le Comte de Lusace son frere, & la Princesse Christine sa sœur. Les lettres qu'ils s'écrivoient, annonçoient de part & d'autre la confiance & l'intimité. En voici quelques-unes de la Dauphine :

» Monsieur, mon frere, & très-cher grand-
» pere, ne pouvant avoir le bonheur de par-
» tager avec Mesdames le plaisir de vous
» voir, je ne puis du moins me refuser la
» foible consolation de témoigner à Votre Ma-
» jesté toute l'envie que je leur porte, & de
» la prier en même-tems de me conserver tou-

» jours sa précieuse amitié, & d'être persuadé
» du tendre attachement avec lequel je suis,
» Monsieur, mon frere, & très-cher grand-
» pere.

Votre respectueuse petite-fille. MARIE-JOSEPHE.

» Monsieur, mon frere, & très-cher grand-
» pere, les bontés que Votre Majesté m'a tou-
» jours témoignées, me font espérer que vous
» voudrez bien aussi les accorder, à ma re-
» commandation, au Comte de Lusace, qui
» aura l'honneur de vous faire sa cour & de
» vous remettre cette lettre. Ce sera pour moi
» un nouveau sujet de reconnoissance, mais
» qui ne sçauroit pourtant augmenter le ten-
» dre & respectueux attachement avec lequel
» je serai toute ma vie, Monsieur, mon fre-
» re, & très-cher grand-pere, de Votre Ma-
» jesté,

La très-respectueuse petite fille. MARIE-JOSEPHE.

Ce 2 Juin 1758.

» Monsieur, mon frere, & très-cher grand-
» pere, je ne puis exprimer à Votre Majesté
» toute ma sensibilité pour la part qu'elle veut
» bien prendre à ma juste douleur. Si ma santé

» y a résisté, je ne puis attribuer ce bonheur » qu'au tendre intérêt que vous voulez bien » y prendre; car vos bontés sont toujours pour » moi une source de consolations. Celles que » la Reine m'a témoignées dans cette triste oc- » casion, peuvent mieux se sentir que s'expri- » mer; mon cœur en est pénétré. Je supplie » Votre Majesté d'être bien persuadée du ten- » dre & inviolable attachement avec lequel je » serai toujours, Monsieur, mon frere, & » très-cher grand-pere,

Votre respectueuse petite-fille.
MARIE-JOSEPHE.

A Versailles, ce 27 Octobre 1763.

» Monsieur, mon frere, & très-cher grand- » pere, je voudrois pouvoir exprimer de vive » voix à Votre Majesté toute la reconnois- » sance dont je suis pénétrée pour les bon- » tés dont vous venez de combler ma sœur; » mais je ne puis que la sentir. Plus heureuse » que moi, elle vâ être à portée de vous » faire sa cour; j'ose encore vous la recom- » mander. La douleur que j'ai de me séparer » d'elle, ne trouve d'adoucissement que dans » les bontés que vous lui témoignez: elle les » mérite, si l'attachement le plus tendre & le » plus respectueux pour Votre Majesté peut

» être un titre pour les mériter. C'eſt avec ces » mêmes ſentimens que je ſerai juſqu'à la fin » de ma vie, Monſieur, mon frere, & très- » cher grand-pere,

Votre très-reſpectueuſe petite-fille. MARIE-JOSEPHE.

Verſailles, ce 30 Mai 1763.

La raiſon peut bien admirer ces beaux ſentimens, mais ils ne ſçauroient être que le triomphe de la religion; il n'y a qu'une religion ſainte & divine qui puiſſe rapprocher ainſi & unir ſi étroitement des cœurs, que les intérêts les plus puiſſans & les plus ſenſibles sembloient devoir mettre pour jamais en oppoſition.

La Dauphine, à la vérité, ne manquoit d'aucune des qualités naturelles & acquiſes qui peuvent intéreſſer; mais les qualités les plus rares aux yeux de la prévention ne ſont ſouvent que des défauts: & dans une Cour auſſi polie, mais moins religieuſe que ne l'étoit celle de France, c'eût été beaucoup pour la jeune Princeſſe que ſes empreſſemens n'euſſent été payés que par des froideurs; & tout ſon mérite ne l'auroit point miſe à l'abri de bien des déſagrémens. Dès ſon arrivée à Verſailles, elle reconnut la diſpoſition des cœurs, & jugea

qu'elle n'avoit à craindre de qui que ce fût ni reſſentiment, ni indifférence ; mais cela ne lui ſuffiſoit pas. Pouvant aſſez compter ſur l'amitié du Roi, puiſqu'elle n'étoit à la Cour que par ſon choix, elle voulut d'abord gagner l'affection de la Reine, le cœur du Dauphin, la confiance de la Famille Royale & l'eſtime de tous. L'entrepriſe étoit digne de ſon cœur & de ſa religion ; elle y réuſſit.

La France & l'Europe entiere avoient les yeux fixés ſur cette jeune Princeſſe, & la plaignoient de ſe trouver dans une ſituation ſi critique. On ſe demandoit comment elle vivroit avec la Reine, comment elle gagneroit l'affection du Dauphin ? Le peuple politiquoit ; le Courtiſan examinoit ; mais Dieu agiſſoit, ſa ſageſſe dirigeoit la Princeſſe, qui parut toujours la moins embarraſſée de tous. Nous nous contenterons de citer ici quelques traits pris entre une infinité d'autres, qui tous étoient bien propres à lui concilier les cœurs, & à donner de ſa perſonne l'idée la plus avantageuſe. Quand le Dauphin, la premiere nuit de ſes noces, entra dans ſon appartement, à la vue de pluſieurs meubles qui avoient été à l'uſage de ſa premiere Epouſe, tous les ſentimens de ſa douleur ſe réveillerent ; quelques efforts qu'il fit, il ne fut pas maître de rete-

nir ses larmes ; la Dauphine les vit couler. Toute autre, en pareille occasion, eût cru s'être tirée avec adresse, en feignant de ne pas les appercevoir ; mais elle entra dans les sentimens du Dauphin ; elle prit part à sa douleur, & mêlant ses larmes aux siennes : » Donnez, Monsieur, lui dit-elle, un libre » cours à vos larmes, & ne craignez point que » je m'en offense ; elles m'annoncent au con- » traire ce que j'ai droit d'espérer moi-même, » si je suis assez heureuse pour mériter votre » estime. » Le troisieme jour après son mariage elle devoit, suivant l'étiquette, porter en bracelet le portrait du Roi son pere. Quoiqu'on se fût déjà fait de part & d'autre des protestations bien sinceres d'oublier pour toujours les démêlés des deux Cours, on sent assez qu'il devoit en coûter à la fille de Stanislas, de voir porter comme en triomphe dans le Palais de Versailles le portrait de Frédéric. Une partie de la journée s'étoit déjà passée, sans que personne eût osé fixer ce bracelet, qui avoit quelque chose de plus brillant que ceux des jours précédens. La Reine fut la premiere qui en parla : » Voilà donc, ma fille, lui dit- » elle, le portrait du Roi votre pere ? Oui, » maman, répondit la Dauphine en lui pré- » sentant son bras ; voyez qu'il est ressemblant. »

C'étoit celui de Staniſlas. Ce trait fut admiré & applaudi de toute la Cour. La Reine ſentit tout ce qu'il valoit : elle en témoigna ſa ſatisfaction à la jeune Princeſſe, qui lui devenoit plus chere de jour en jour.

Cependant le Dauphin n'avoit pas encore perdu le ſouvenir de ſa premiere Epouſe ; il en parloit toujours avec complaiſance ; la Dauphine de ſon côté paroiſſoit pleine de vénération pour ſa mémoire : elle engageoit elle-même le Dauphin à l'entretenir de ſes rares qualités & lui proteſtoit en toute occaſion, que tous ſes ſoins ſe porteroient à connoître ſes vertus, & toute ſon ambition à lui reſſembler. Des procédés ſi généreux ne pouvoient manquer de faire la plus vive impreſſion ſur le Dauphin. Il ſentoit croître de jour en jour ſon attachement pour ſa nouvelle Epouſe, & pouvoit à peine en croire ſon cœur. Mais rien ne lui fit mieux connoître le tréſor qu'il poſſédoit en ſa perſonne, & combien elle étoit digne de toute ſa tendreſſe, que la maladie qu'il eſſuya en 1752. C'étoit une petite vérole, qui s'annonça par des ſymptômes effrayans. La Dauphine s'étant rappellée qu'un jour il lui avoit dit qu'il redoutoit cette maladie, parce que ſouvent elle ne laiſſoit pas au malade le tems de ſe reconnoître, elle forma

le dessein de lui en laisser ignorer la nature, & elle y réussit. Elle imagina de composer & de faire imprimer exprès pour lui une Gazette de France dans laquelle, sans avancer cependant rien de faux, elle parloit de sa maladie en termes équivoques, & propres à éloigner de son esprit tout soupçon que ce pût être la petite vérole. Elle passoit la journée entiere auprès de lui, & ne sortoit de sa chambre que fort avant dans la nuit, lorsqu'on l'obligeoit d'aller prendre quelque repos. C'étoit peu pour sa tendresse de lui présenter elle-même tout ce qu'il prenoit, de chercher à l'égayer par ses propos, elle avoit la plus grande attention à lui procurer une situation commode dans son lit; elle se livroit avec un air de satisfaction aux offices les plus rebutans, & dont je craindrois que le détail n'offensât la délicatesse du lecteur : ensorte qu'un célebre Médecin, * qu'on avoit mandé par extraordinaire, & qui ne connoissoit point la Cour, frappé de tout ce qu'il voyoit faire à la Princesse, la prit pour une garde malade. » Voilà, dit-il en la montrant à quelqu'un, » une petite femme qui est impayable pour

* M. Pousse.

» ses attentions, son air aisé & son assiduité à
» servir M. le Dauphin. Comment l'appellez-
» vous ? » Sur ce qu'on lui répondit que c'étoit Madame la Dauphine, il se reprocha beaucoup de ne lui avoir pas donné dans les occasions les marques de respect qui lui étoient dues. » Oh bien, s'écria-t-il ensuite, que je
» voie encore nos petites Dames de Paris fai-
» re les précieuses & craindre d'entrer dans
» la chambre de leurs maris lorsqu'ils sont ma-
» lades, comme je les enverrai à cette école. « Un jour qu'on représentoit à la Princesse le danger auquel elle exposoit elle-même sa santé en se ménageant si peu, & en respirant habituellement l'air d'une maladie contagieuse, elle fit cette belle réponse : » eh qu'importe que
» je meure, pourvu qu'il vive ! La France ne
» manquera jamais de Dauphine, si je puis lui
» conserver son Dauphin.

Ce Prince sentit tout le prix des attentions de sa vertueuse Epouse ; & pendant sa convalescence, il ne se lassoit pas d'en parler.
» Non, disoit-il quelquefois, ce n'est qu'à
» ses soins & à ses prieres que je suis redevable
» de la vie. Vous m'avez fait prendre le chan-
» ge sur la nature de ma maladie, lui disoit-
» il un jour en riant, cela n'est pas bien : avez
» vous eu soin d'en tenir note dans votre exa-

» men de conscience ? Oh ! vraiment, lui ré-
» pondit la Dauphine, j'aurois bien de la pei-
» ne à m'exciter à la contrition de la faute que
» vous m'imputez ; car il me semble qu'en pa-
» reille occasion, j'y retomberois tout de
» nouveau.

Fin du Livre premier.



VIE



VIE DU DAUPHIN, PERE DE LOUIS XVI.

LIVRE SECOND.



OUT sembloit inviter le Dauphin à se produire sur le théatre de la Cour : son rang, son âge & son esprit pouvoient lui répondre qu'il y paroîtroit d'une maniere distinguée. L'appas étoit séduisant, mais le Prince étoit prudent, il sçut s'en défendre. Il ne s'en tint pas là : persuadé que l'héritier du Trône, sans chercher à faire valoir son esprit, ne devoit songer qu'à l'orner des connoissances nécessaires au gouvernement des Peuples, il se livra tout entier aux études les plus profondes, & s'appliqua à donner le change au Courtisan sur l'étendue de ses vues & le genre des ses

occupations. Il y réussit parfaitement. Pendant son enfance on ne parloit que de son esprit ; mais après son éducation, il sembla rester dans l'inertie, on n'en fit plus mention. Ceux qui parloient le plus avantageusement du Dauphin, disoient de lui, » c'est un bon Prince. « On relevoit quelquefois les qualités de son cœur ; mais on gardoit le silence sur celles de son esprit. Comme les intrigues de Cour, le jeu, la table & tous ces amusemens frivoles qui occupent l'oisiveté de la plûpart des Grands, ne prenoient aucun de ses momens, bien des gens ne pouvoient imaginer à quoi il passoit le tems : rien n'étoit plus ordinaire que d'entendre faire cette question : » *Qu'est-ce donc que fait le Dauphin ?* A cela, les uns répondoient d'un air de pitié : » *Hélas ! On n'en sçait rien.* » D'autres d'un ton affirmatif & en gens mieux instruits, disoient : » *il passe le tems à apprendre la musique ; on l'entend souvent chanter avec la Dauphine.* » Le Prince, au lieu de se montrer, pour faire tomber ces bruits impertinens, se cachoit avec un nouveau soin, comme s'il eût été bien aise de les accréditer. Mieux instruit que personne des affaires, il se comportoit en public comme s'il n'y eût pris aucune part : ses conversations ne rouloient jamais que sur des objets indifférens & de nulle conséquence. Il avoit,

il eſt vrai, le talent d'orner les choſes les plus communes de toutes les graces du diſcours. Mais ceux qui avoient la ſimplicité de croire, que les matieres qu'il traitoit en leur préſence, étoient ſes affaires ſérieuſes, devoient naturellement le mettre au rang de ces hommes qui parlent en grand, & ne penſent qu'en petit. » Avouez, Madame, diſoit-il un jour à une » perſonne d'eſprit qui aſſiſtoit ſouvent à ſes » repas, que pour quiconque à un bon eſprit, » nos propos ſont bien fades, & nos conver- » ſations bien décharnées. Mais que faire ? Il » faut bien nous monter à l'uniſſon : com- » ment donner notre confiance à des hommes, » dont les uns ſont continuellement ſur la dé- » fenſive avec nous, & les autres ne nous » écoutent que pour tirer des conſéquences » ridicules à l'occaſion d'une parole qui nous » ſera échappée ſans deſſein ?

Quelque déſir cependant qu'eût le Dauphin de laiſſer ignorer les qualités de ſon eſprit, elles jettoient par elles-mêmes un ſi brillant éclat, qu'il eût eu peine à y réuſſir, ſi l'envie ne l'eût ſecondé : mais il avoit trop de vertu pour que bien des gens ne profitaſſent pas avec empreſſement de la facilité qu'il leur offroit de lui ſuppoſer peu de lumieres. La nouvelle Philoſophie, ſur-tout, ne lui donna jamais

qu'un esprit très-borné : & bien convaincue que son régne finiroit où commenceroit celui de ce Prince, on eût dit qu'elle vouloit préparer par avance une sorte de consolation à son impiété, en s'efforçant d'obscurcir la gloire de celui qui devoit lui porter le dernier coup. Le Dauphin étoit parfaitement instruit de cette disposition de la secte à son égard, & il en rioit : un jour qu'un Seigneur de sa confiance, après avoir passé quelque tems à Paris, venoit lui faire sa cour : » Eh bien, » lui dit-il, en plaisantant, que disent nos » grands génies & nos Philosophes de Paris ? » Qu'ils ont bien de l'esprit, & que le Dau- » phin en a une bien petite dose ? « Il aimoit la vérité ; on lui avoua qu'il devinoit juste ; » vraiment, reprit-il, il y auroit là de quoi » me donner de l'amour-propre : j'ai toujours » cru qu'un Dauphin, qui avoit quelqu'esprit, » devoit en employer une moitié à cacher » l'autre ; je croirois presqu'avoir réussi. »

Quand ce Prince eut fini son éducation, à cette époque périlleuse où tant de jeunes gens follement épris des charmes d'une liberté qui se perd par l'usage, s'avancent vers le repentir par la voie même des plaisirs, c'est alors qu'on le vit s'attacher plus fortement à la pratique de la vertu & faire ses délices d'une

vie sérieuse & occupée. Il compara, sans se flatter, ses connoissances avec l'étendue des devoirs d'un Prince destiné à régner : cette comparaison l'effraya, & lui fit sentir, comme il le disoit un jour à l'Evêque de Senlis, la nécessité de *reprendre son éducation sous œuvre.* Cette parole qui fut rendue publique induisit bien des gens en erreur; & parce qu'il avoit assez bien profité de ses premieres études, pour en sentir l'insuffisance, & la nécessité de s'y perfectionner, on jugea qu'il les avoit entierement négligées, ou qu'il n'en avoit tiré qu'un médiocre avantage : la conclusion n'étoit pas juste. Il n'étoit encore qu'un enfant, que l'idée seule de l'ignorance l'effrayoit ; & toute sa vie il la regarda comme un vice capital dans un Prince. » Il est rare, dit-il, qu'un » Roi forme de sang-froid le projet de mettre » ses Sujets en esclavage : l'humanité s'y op- » pose, son intérêt propre l'en détourne ; mais » l'ignorance y conduit : de là tous les maux. « D'après ce principe, & pour mieux assurer l'exécution du plan qu'il s'étoit tracé, il associa à son travail l'Abbé de Saint-Cyr, dont il connoissoit les lumieres, & qui eut alors plus de peine à modérer son ardeur pour l'étude, qu'il n'en avoit eu à l'exciter dans son enfance.

Il reprit d'abord l'étude des Belles-Lettres,

Belles-Lettres.

Cicéron & Horace étoient parmi les Latins ses Auteurs favoris. Il lut les discours & les ouvrages philosophiques du premier. Il fit des notes sur son Traité des Offices, & il les écrivit de sa main sur la marge d'un exemplaire de l'Edition de l'Abbé d'Olivet. Ce livre est dans la Bibliotheque de Louis XVI. Horace lui étoit si familier, qu'il le sçavoit presqu'entierement par cœur. » Quelque piece de ce » Poëte qu'on lui commençât, me disoit le » respectable Prélat, Précepteur des Princes ses » Fils, il étoit prêt à la continuer. » Il sçavoit apprécier les beautés de la Langue Latine, il en sentoit toute la délicatesse à la simple lecture. M. le Beau, Professeur d'Eloquence au College Royal, lui présenta un jour un discours qu'il avoit composé à l'occasion de la paix. Il voulut le lire avec lui : les plus beaux morceaux ne lui échapperent pas. Après avoir porté son jugement, qui ne pouvoit manquer d'être à l'avantage de l'Auteur, il lui fit remarquer qu'un certain verbe dont il avoit fait usage, étoit moins énergique & moins propre qu'un autre qu'il lui cita : l'Académicien sentit & avoua aussi-tôt que la réflexion du Prince étoit juste, & substitua le mot indiqué.

Sa facilité pour apprendre les Langues, étoit si grande, qu'ayant entrepris d'apprendre l'An-

glois ſans le ſecours d'aucun Maître., il parvint en fort peu de tems à le ſçavoir parfaitement. Il prenoit plaiſir à traduire les endroits les plus intéreſſans des meilleurs Ouvrages écrits en cette Langue. On ne ſera pas fâché ſans doute de voir ici quelques extraits de ſes Traductions. Ce qui ſuit eſt du *Spectateur Anglois.* » Je ne connois pas de plus grand mal » ſous le Soleil, que l'abus de l'eſprit ; & ce- » pendant il n'y a pas de mal plus commun. » Il eſt répandu dans les deux Sexes & dans » tous les états. Cette malheureuſe affectation de » paroître aviſé plutôt qu'honnête, ingénieux » plutôt que d'un bon naturel, eſt la ſource » la plus féconde des mauvaiſes habitudes de » la vie.... il n'y a rien de plus monſtrueux » dans la nature, qu'un méchant homme qui » poſſede de grands talens.

» J'ai ſouvent réfléchi ſur cette étrange hu- » meur des femmes, qui ſont toujours frap- » pées de ce qui a de l'apparence, & n'eſt » que ſuperficiel..... Je me rappelle une jeu- » ne Dame que deux Rivaux importuns re- » cherchoient en mariage avec un égal empreſ- » ſement. L'un & l'autre pendant pluſieurs » mois firent tout ce qu'ils purent pour ſe faire » valoir par leurs manieres officieuſes & par » l'enjouement de leurs converſations. Cepen-

» dant comme la rivalité subsistoit toujours, & » que la Dame n'étoit point encore détermi» née sur son choix, l'un de ces jeunes amans » s'avisa d'ajouter un galon de plus à ses habits » de livrée ; ce qui fit un si bon effet, qu'elle » l'épousa la semaine d'après.

» La conversation des femmes contribue beau» coup à entretenir en elles cette foiblesse de » se laisser prendre par les dehors & les ap» parences. Parle-t-on de nouveaux mariés ? » Elles demandent d'abord s'ils ont un carrosse » à six chevaux, de la vaisselle d'argent, &c. » Prononcez le nom d'une Dame absente, il » y a dix contre un à parier que vous appren» drez quelque chose de sa robe & de sa coëf» fure. Le Bal leur est d'un grand secours pour » les conversations. Une parure de pierres » précieuses, une juppe, une veste, un cha» peau avec un bouton de diamant, font des » sujets toujours prêts pour elles. Elles ne con» siderent dans les personnes que leur habil» lement, sans jamais porter leurs regards sur » ces ornemens de l'ame, qui les rendent il» lustres par elles-mêmes & utiles aux autres.

» Amélie, quoique femme de grande qua» lité, met ses délices dans la vie retirée de la » campagne, où elle passe la plus grande » partie de son tems. Son mari qui est en mê-

» me-tems son ami le plus intime, & son
» compagnon dans la solitude, n'a jamais
» cessé de l'aimer depuis qu'il l'a connue. Ils
» ont beaucoup de bon sens, une vertu achevée.... Leur famille est si bien réglée qu'elle semble être une petite république. On y
» partage son tems entre les devoirs de la piété,
» les occupations, les repas & les amusemens....
» Ils sont aimés de leurs enfans, adorés de
» leurs domestiques. Ils sont les délices de tous
» ceux qui les connoissent.

» Combien est différente la vie de Fulvie !
» Elle regarde son mari comme son intendant.
» L'attention sur l'économie & sur-tout ce qui
» se passe dans la maison, lui paroît de petites vertus bourgeoises & indignes d'une femme de qualité. Elle croit perdre son tems,
» quand elle est dans sa famille. Elle s'imagine
» n'être pas au monde, quand elle n'est pas
» à des Cours, à des Spectacles, à des assemblées. Elle ne se trouve jamais bien dans un
» endroit, quand elle pense qu'ailleurs il y
» a plus de monde. Manquer à la premiere représentation d'un Opéra, lui feroit plus de
» peine que de perdre un de ses enfans. Elle
» a pitié des personnes les plus estimables de
» son sexe, qui menent une vie décente,
» modeste & retirée. Elle dit qu'elles n'ont ni

» esprit, ni politesse. Quelle mortification ne » seroit-ce point pour Fulvie, si elle sçavoit » que plus elle se fait voir, plus elle paroît » ridicule, & qu'elle devient plus méprisable » à mesure qu'on la voit davantage!

Ce Prince lisoit volontiers Pope. Voici comment il rend sa comparaison d'Homere avec Virgile : » Homere fut le plus grand génie, » & Virgile le meilleur Artiste. Dans l'un » nous admirons plus l'Auteur, & dans l'au- » tre l'ouvrage. Homere nous transporte & » nous entraîne avec empire & impétuosité ; » Virgile nous attire par une majesté séduisante. » Homere répand avec une généreuse profu- » sion ; Virgile distribue avec une magnificen- » ce réglée. Homere, semblable au Nil, verse » ses richesses avec une espece de déborde- » ment ; Virgile est semblable à une riviere » qui, renfermée dans ses limites, coule avec » constance & modération. Quand je consi- » dere leurs batailles, ces deux Poëtes me pa- » roissent ressembler aux Héros qu'ils ont cé- » lébrés. Homere, comme Achilles, ne con- » noît ni limites, ni résistance : il renverse tout » ce qui s'oppose à lui : & plus sa témérité » augmente, plus il paroît brillant ; Virgile » hardi, mais avec tranquillité, comme Enée, » paroît sans trouble au milieu même de l'ac-

» tion. Il arrange tout ce qui eſt autour de lui ; » & il eſt encore tranquille après la victoire. » Quand nous conſidérons leurs Divinités, Ho- » mere, ſemblable à ſon Jupiter, ébranle l'O- » lympe, fait briller des éclairs, & met tout » le Ciel en feu. Virgile reſſemble au même » Dieu, lorſqu'il tient ſes conſeils avec les Dieux » inférieurs, qu'il forme des plans pour l'Em- » pirée, & qu'il met l'ordre & la regle dans » tout ce qu'il a créé.

Le ſoin que prit le Dauphin de cultiver cette langue étoit conforme à ce qu'il dit dans un de ſes Ecrits : » Il convient qu'un Prince ſça- » che la langue des peuples avec leſquels il » doit traiter plus ſouvent, & ſur les matie- » res les plus importantes.

Il joignoit à cette grande facilité pour les langues, une mémoire heureuſe, dont il faiſoit ſur-tout uſage pour apprendre les plus beaux morceaux, & quelquefois des pieces & des diſcours entiers des meilleurs Auteurs anciens & modernes. Le Chancelier Dagueſſeau étant venu lui faire ſa cour.. » M. le Chancelier, lui » dit-il, me réciteriez-vous bien le diſcours » que vous avez prononcé en telle occaſion ? Tout ce que ce ſçavant Chef de la Magiſtra- ture pût s'en rappeller, c'eſt qu'il étoit de tous ceux qu'il avoit faits, celui dont il étoit le

plus content. » Eh bien, lui dit le Dauphin ; » je suis charmé que mon jugement s'accor-» de avec le vôtre : j'ai trouvé cette piece » si belle, que je l'ai apprise par cœur : & je » crois me la rappeller assez bien pour vous » la déclamer ; » ce qu'il fit sur le champ, mais en mettant dans son action tant d'ame & de feu, que le Chancelier en fut attendri jusqu'aux larmes, & avoua depuis, que jamais ses productions ne lui avoient paru si énergiques, que dans la bouche du Dauphin.

Ce Prince retenoit aussi sûrement qu'il apprenoit avec aisance ; six mois après qu'on lui avoit parlé d'une affaire, il se la rappelloit dans toutes ses circonstances, comme si on l'en eût entretenu le jour même. Il demandoit à l'Evêque de Mirepoix ce qu'il pensoit d'un article d'une Bulle que le Pape avoit donnée depuis long-tems ? L'Evêque lui répondit : qu'il n'avoit point d'idée de cet article ; » vous » n'avez donc pas lu la Bulle, lui dit le Dau-» phin ? Je l'ai lue, reprit le Prélat, mais je » ne l'ai pas apprise par cœur. Ni moi non » plus, repliqua le Dauphin ; mais je vous » dirois bien encore tout ce qu'elle contient ». En même-tems il en fit l'analyse avec autant de netteté & de précision, que s'il n'eût fait que de la lire.

Tant

Tant d'heureuses dispositions, jointes à un travail suivi, lui ornerent l'esprit des plus belles connoissances. Après avoir étudié, il composa lui-même à l'âge de dix-sept ans, ayant donné tous ses soins à quelques discours d'éloquence, il les porta à un degré de perfection qui les eût fait regarder plutôt comme les chef-d'œuvres d'un maître de l'art, que comme le travail d'un jeune Prince. » Il écrivoit, dit le » Cardinal de Luynes, avec toute la pureté » d'un Grammairien, & en même-tems avec » cette noblesse de style, si bien assortie à la » sublimité de son rang. J'ai vu des morceaux » de sa composition, dignes des plus grands » Orateurs. » Quand il étoit plein de son sujet, il le traitoit avec une aisance merveilleuse, les tours & les expressions les plus heureuses ne lui coûtoient rien. Un de ses Secrétaires m'a assuré qu'il avoit souvent écrit sous sa dictée, des pieces qui avoient toute la perfection de style dont elles étoient susceptibles. Nous aurons occasion de citer dans la suite quelques morceaux de sa composition qui ont été imprimés tels qu'il les avoit dictés, & qui portent l'empreinte du bon goût.

Cependant l'Abbé de Saint-Cyr, qui craignoit que son attrait pour la littérature ne dégénérât en passion, & ne lui inspirât de l'éloi-

gnement pour les études les plus essentielles à un Prince, lui en parla avec sa liberté ordinaire : il lui fit un jour, relativement à la Rhétorique, une question semblable à celle que Philippe faisoit à son fils Alexandre au sujet de la danse ; il lui demanda s'il n'avoit pas honte d'en connoître si bien les regles : il lui représenta qu'il étoit tems de se porter à de plus grandes choses ; que le grand art d'un Prince de son rang n'étoit pas tant de sçavoir bien parler, que de sçavoir gouverner avec sagesse. Quoique jeune encore, le Dauphin sentit parfaitement combien l'avis étoit sensé, & faisant céder le goût au devoir, il résolut de faire désormais son unique occupation du soin de préparer le bonheur des peuples. C'est vers ce but qu'il dirigea toutes ses études.

Philosophie. Il s'occupa d'abord de la Philosophie. Il en sçavoit déjà ce que sçait un écolier au sortir de ses classes : il l'étudia dans les sources. Il lut les anciens & les modernes qu'il compara. Il fit des notes sur Platon. La réputation avec laquelle l'Abbé Nollet * donnoit ses leçons

(*) Le Dauphin ayant lu avec le plus grand plaisir les ouvrages de l'Abbé Nollet, lui conseilla de les présenter à un homme en place qui pourroit lui faire du

dans l'Université de Paris, lui fit desirer de l'entendre ; & ce célebre Physicien fit plusieurs voyages à Versailles pour exécuter devant lui ses expériences. Les Mathématiques lui plurent beaucoup, il y fit de grands progrès en peu de tems. Il possédoit parfaitement le génie & l'architecture ; il mesuroit des yeux la largeur d'un fossé, la hauteur d'une muraille, toutes les dimensions d'un bâtiment. Il se plaisoit à conférer avec les plus habiles Ingénieurs : il examinoit avec eux le plan d'une Citadelle, les fortifications d'une Place frontiere, il les entretenoit avec une égale facilité sur les différentes parties de leur art. » Au » premier coup d'œil, disoit un ancien Officier très-versé dans le Génie, M. le Dau» phin jugeoit une Place ; il en indiquoit sur » le champ le fort & le foible : il nous ex» posoit comment il en formeroit le siége, & » les moyens qu'il voudroit employer pour le

bien : l'Abbé obéit ; mais celui à qui il les présenta lui dit d'un ton de mauvaise humeur : » Je ne lis pas de » ces ouvrages-là, M. l'Abbé. » Le Physicien qui n'étoit pas accoutumé à de pareils complimens, lui répondit : » Souffrez au moins, Monseigneur, que je » laisse mes livres dans votre antichambre, il pourra » arriver que quelqu'homme d'esprit s'en amuse en » attendant votre audience.

» soutenir. Il entendoit assez les fortifications;
» pour s'appercevoir de certaines fautes qui
» échappent quelquefois aux plus grands maî-
» tres, & pour faire voir comment on eût pû
» les éviter, & ce qu'on pourroit faire pour
» les réparer. » Quelquefois il prenoit plaisir à tracer le plan d'une Forteresse ou d'une Maison Royale, & par-tout on reconnoissoit son goût. Ce fut lui qui distribua, quelques mois avant sa mort, le Camp que le Roi avoit ordonné devant Compiegne. Les personnes à portée d'observer ses inclinations, n'étoient pas sans une certaine appréhension qu'il ne donnât dans le faste ruineux des bâtimens, lorsqu'un jour il leur fit connoître d'une maniere non équivoque, que l'amour des peuples auroit toujours un empire absolu sur ses goûts particuliers : il montroit à l'Evêque de Verdun le plan d'une Maison Royale, qu'il avoit tracé avec beaucoup de soin. Le Prélat loua l'économie de la distribution, l'élégance des décorations, la noblesse de l'ensemble. Quand il eut fini ses observations : » Vous me pa-
» roissez avoir du goût, lui dit le Prince;
» je crois cependant que vous n'avez pas ap-
» perçu ce qu'il y a de mieux dans mon châ-
» teau. L'Evêque l'examina encore, & ne trouvant matiere à aucune nouvelle observa-

tion, il pria le Prince de vouloir bien lui indiquer ce qu'il n'appercevoit pas lui-même. » C'eſt, lui répondit-il en riant, que ce beau » château ne ſera jamais bâti qu'en crayon, » & qu'il ne coûtera rien au peuple.

Le Dauphin examina auſſi les productions de ces hommes que notre ſiecle, fort improprement, ſelon lui, qualifie du nom de Philoſophes. » Autrefois, diſoit-il à l'Abbé de » Sailly, le nom de Philoſophe, inſpiroit de » la vénération : aujourd'hui, dire à quelqu'un, » vous êtes un Philoſophe, c'eſt une injure » atroce ; & pour laquelle il pourroit vous » faire des affaires en Juſtice. Je les ai étu- » diés, diſoit-il en une autre occaſion, j'ai » paſſé de leurs principes à leurs conſéquen- » ces ; & j'ai reconnu dans les uns des hom- » mes libertins & corrompus, intéreſſés à dé- » crier une morale qui les condamne à étein- » dre des feux qui les effraient, à jetter des » doutes ſur un avenir qui les inquiete : dans » les autres, des eſprits ſuperbes, qui, em- » portés par la vanité de vouloir penſer en » neuf, ont imaginé de raiſonner par ſyſtême » ſur la Divinité, ſes attributs & ſes myſte- » res, comme il eſt permis de le faire ſur » ſes ouvrages. » Ce ne fut pas aſſez pour ce Prince d'avoir, ſi je puis ainſi parler, recon-

nu ces ennemis de Dieu & de l'Etat ; il voulut encore les combattre lui-même ; il réfuta ceux de leurs ouvrages qui faisoient le plus de bruit par la célébrité de l'Auteur, ou l'impiété de ses assertions ; & il le fit d'une maniere simple, précise & lumineuse, se contentant presque par-tout de les opposer les uns aux autres, leurs principes à leurs conséquences, eux-mêmes à eux-mêmes. Le mensonge & l'erreur ne soutiennent point ce parallèle. » Suivant les principes de nos nouveaux Philosophes, dit ce Prince dans un de ses Ecrits, » le Trône ne porte plus l'empreinte de la » Divinité : ils décident qu'il fut l'ouvrage de » la violence, & que ce que la force eut le » droit d'élever, la force a le droit de l'abattre & de le détruire..... que le peuple » ne peut jamais céder l'autorité, qu'il ne peut » que la prêter, toujours en droit de la communiquer & de s'en ressaisir, selon que le » lui conseille l'intérêt personnel, son unique » maître.

» Ce que les passions se contenteroient d'insinuer, nos Philosophes l'enseignent ; que » tout est permis au Prince quand il peut tout ; » & qu'il a rempli ses devoirs quand il a contenté ses desirs : car enfin, si cette loi de » l'intérêt, c'est-à-dire du caprice des passions

» humaines, venoit à être généralement adop- » tée, au point de faire oublier la Loi de » Dieu ; alors toutes les idées du juſte & de » l'injuſte, de la vertu & du vice, du bien » & du mal moral ſeroient effacées & anéan- » ties dans l'eſprit des hommes : les Trônes » deviendroient chancelans, les Sujets ſeroient » indociles & factieux, les Maîtres ſans bien- » faiſance & ſans humanité. Les Peuples ſe- » roient donc toujours dans la révolte ou » dans l'oppreſſion. » Pouvoit-on mieux ſaiſir les conſéquences de ces monſtrueux ſyſtêmes ?

Mais il importe peu à ces hommes audacieux d'être réfutés. Fût-ce par un grand Prince, ils n'en deviennent que plus vains. » Qu'im- » porte à un de nos Philoſophes, diſoit le » Dauphin à l'Evêque de Verdun, qu'on brûle » ſon livre au pied du grand eſcalier, ſi on » le laiſſe tranquillement dans ſon cabinet en pré- » parer un plus méchant encore ? « C'eſt d'après cette conſidération, qu'il ſollicita du Roi une Déclaration contre ces Ecrivains ; & qu'en toute occaſion il preſſa les perſonnes en place *

* Un de nos premiers Magiſtrats, [M. Séguier, requiſitoire du 7 Septembre 1775,] entroit bien dans les vues du Dauphin, lorſqu'invitant le Clergé & la Magiſtrature à une ſainte ligue contre ces Ecrivains auda-

d'user contr'eux de toute la sévérité des Loix. Il fit plus encore : ce fut lui qui leur mit en tête l'Adversaire * le plus incommode qu'ils aient eu dans ce siecle ; & qui l'encouragea à

* L'Auteur de l'Année Littéraire.

cieux, il disoit au milieu des Chambres assemblées avec cette éloquence qui lui est propre : » le moment est arrivé où le Clergé & la Magistrature doivent se réunir, » & par un heureux accord écarter les atteintes que » des mains impies voudroient porter au Trône & à » l'Autel. Les Magistrats, en veillant à la tranquillité » publique, & en rendant la justice aux Citoyens, fe» ront en même-tems respecter nos Saintes Ecritures, nos » Dogmes sacrés, nos divins Mysteres : & les successeurs » des Apôtres, qui sont dépositaires de la doctrine & » Juges de la foi, en annonçant la parole de Dieu & » en instruisant les fideles, feront respecter l'autorité » des Loix, entretiendront les Peuples dans la soumis» sion qu'ils doivent à leurs Souverains, & leur appren» dront à regarder les Oracles de la Justice, comme » une portion de la Justice Divine elle-même, qui veut » qu'on obéisse aux Puissances que le Ciel a établies » sur la terre.

» Cette précieuse harmonie bannira bientôt du mi» lieu d'un Peuple religieux & soumis, cette foule » d'Ecrits licentieux, de Brochures scandaleuses, de » Libelles impies, qui attaquent également & la Majesté » Divine & la Majesté Royale. Les Ecrivains du siecle » que rien n'a pû contenir jusqu'à ce jour, redoute» ront cette union tant désirée du Sacerdoce & de » l'Empire ; ils craindront également & les cen-

dévoiler en toute rencontre le poiſon de leurs Ecrits. En un mot, il fit contre cette Secte impie tout ce que pouvoit faire un Dauphin, & il laiſſa voir ce qu'il eût fait s'il eût été Roi.

L'étude des Loix occupa long-tems ce Prince. L'Abbé de Saint-Cyr, homme fort inſtruit dans cette partie, fut ſon premier guide. Il lut les ouvrages les plus eſtimés, qui traitent du Droit public & des Loix du Royaume. Il en fit, ſelon ſa coutume, des extraits, auxquels il ajouta ſes propres réflexions. Il diſtribua tout avec ordre dans deux traités qu'il écrivit de ſa main, & qui contiennent chacun pluſieurs Livres. On ne ſera pas fâché que j'en cite ici quelque choſe. » Dans un Etat Monarchique, » dit ce Prince, le Souverain eſt le ſeul Ju- » ge naturel des différends des particuliers; il Loix.

» ſures Eccléſiaſtiques & les regards vengeurs des Mi- » niſtres de la Loi. On ne les verra plus tourner en » dériſion les allégories Sacrées employées dans nos » Saintes Ecritures; ils ne ſe feront plus un jeu de ré- » pandre à pleines mains ce ridicule que la gaieté fran- » çoiſe ſaiſit avec avidité, qu'ils prodiguent au défaut » de raiſons, & qui finiroit par détruire l'antique » croyance de nos peres, dont la ſimplicité, étoit » bien préférable à la légéreté de nos principes & de » nos mœurs.

» faut cependant un corps dépositaire des Loix.
» Le Conseil du Prince ne sçauroit l'être seul,
» n'étant pas assez fixe, ni assez nombreux.

» D'abord nos Rois ne donnoient les Offices
» de Judicature, qu'en forme de Commissions
» annuelles. Ensuite ils les conférerent à titre
» d'Offices, mais sans limitation de tems, &
» révocables à leur volonté. Enfin ils ordonne-
» rent que personne ne perdroit sa charge,
» qu'en cas de mort, de résignation, ou de for-
» faiture : & ce fut Louis XI qui le premier
» fit ce Réglement. .....

» Les défenseurs de la vénalité des charges,
» ont dit pour la justifier, qu'elle est autori-
» sée par l'exemple des Romains ; que les Offi-
» ces faisant une partie des fruits & des re-
» venus du Domaine, le Roi peut bien les
» donner, les vendre & les multiplier tant
» qu'il voudra : que cette vénalité est un sûr
» garant de la fidélité des Officiers, qui ont
» dans leurs charges une grande partie de leurs
» biens ; & qu'en assurant leurs possessions aux
» gens riches, ils en feront moins sujets à se
» laisser corrompre par les présens. Mais je pen-
» se au contraire, que par là le mérite est
» écarté ; le Prince n'a plus le choix des Su-
» jets ; le Juge épuisé par l'achat de sa Char-
» ge, peut-être tenté de se faire payer par

» les Parties. Delà les frais, les délais, la lon-
» gueur & la multiplication des procédures ; la
» foule d'Officiers inutiles, ou plutôt de fai-
» néants ; la ruine des familles, & l'estime
» honteuse des richesses. « Il parle des Parlemens, des fonctions de Conseillers d'Etat, des regles que doivent suivre les Magistrats dans l'administration de la Justice. Personne ne connut mieux que lui la considération & l'étendue d'autorité qu'un Prince sage doit accorder à ces Tribunaux respectables, chargés de rendre en son nom la justice qu'il doit à ses Sujets. Il avoit à cet égard les vrais principes, ceux que suit son Auguste Fils : principes d'après lesquels la Magistrature jugera, le Sacerdoce enseignera, & le peuple jouira. Il aimoit à consulter le Chancelier d'Aguessau & M. d'Aubert, Premier Président du Parlement de Flandres. Il eut avec eux de fréquentes conférences.

Il prit sur le Droit civil toutes les connoissances qui peuvent convenir à un Prince, en qui devoit résider un jour la plénitude du pouvoir législatif. Ce fut toujours avec une véritable indignation qu'il entendit parler des chicanes & des rapines de ces Officiers subalternes, qui, s'attribuant les premiers droits sur les biens qui sont en litige, rendent la justice onéreuse

aux particuliers & leur font redouter de gagner un procès. Il ne dédaignoit pas de suivre certaines Causes qui se plaidoient au Palais. Celle de M. du Lau, Curé de Saint Sulpice, l'intéressa d'une maniere si particuliere, que lorsqu'il apprit qu'elle avoit été jugée en sa faveur, il lui écrivit en ces termes. » J'aurois » peine à vous exprimer, Monsieur, la joie » que j'ai ressentie du succès de votre affaire, » & plus encore de la maniere dont la Paroisse » se y a applaudi. Jouissez de votre triomphe, » il n'est point celui de l'orgueil, mais de la » vertu, qui sçait toujours recouvrer ses droits, » quand elle est véritable. Elle doit aussi vous » être un sûr garant de mes sentimens. «

Histoire. Le Dauphin fit pendant plusieurs années une étude sérieuse de l'histoire, qu'il appelloit *La leçon des Princes*, *& l'école de la Politique.* » l'Histoire, disoit-il un jour à l'Abbé de Marbœuf, » est la ressource des Peuples, contre les erreurs des Princes. Elle donne aux enfans les » leçons qu'on n'osoit faire au pere ; elle craint » moins un Roi dans le tombeau, qu'un paysan » dans sa chaumiere. « M. le Beau lui ayant présenté deux volumes de son Histoire du Bas-Empire, il les montra à l'Abbé de Saint-Cyr, & lui dit en riant : » L'Abbé, avis aux Prin- » ces. » Vous avez raison, Monsieur, lui ré- » pondit

» répondit l'Abbé ; & c'eſt un avis ſur lequel » on peut compter : le Prince le plus puiſſant » ne le ſeroit point aſſez pour corrompre l'Hiſ- » toire : en gagnant un Hiſtorien, il n'auroit » fait que lui fermer un œil, mais elle en a » cent. Oui, reprit le Prince, les Hiſtoriens » ſont des échos fidelement indiſcrets, qui ne » manquent jamais de répéter au ſiecle futur » ce qu'ils ont entendu dans le leur.

On eût dit à entendre raiſonner le Dauphin ſur l'Hiſtoire, qu'il avoit fait ſon unique étude de cette partie. Il ſçavoit l'Hiſtoire Sacrée & Profane, l'Hiſtoire ancienne & moderne, celle des Peuples Etrangers & celle de la Nation. Le ſoin qu'il avoit d'étudier l'Hiſtorien avant ſon Hiſtoire, rendoit ſa critique ſage & judicieuſe. Le Duc de Nivernois, & le Préſident Hainault, eurent avec lui pluſieurs entretiens, dont ils ſortoient toujours pénétrés d'admiration. On étoit ſur-tout étonné de la ſageſſe avec laquelle il ſçavoit apprécier les faits conteſtés & les préſenter ſous le point de vue le plus vraiſemblable. » Monſieur le Dauphin, » diſoit le Préſident Hainault, m'a quelquefois » inſtruit en me conſultant ; & j'avoue qu'en » une occaſion il m'a mis en défaut.

Outre la ſcience des faits, le Dauphin avoit trouvé dans l'étude qu'il avoit faite de l'Hiſtoi-

qu'il en doit faire pour le bonheur des peuples, & la gloire de celui de qui ſeul il la tient. Pour cet effet il veut qu'on parcoure d'abord l'hiſtoire de la Nation, que l'on conſidere les différens regnes dans leur enſemble plutôt que dans les détails. Pour rendre l'ouvrage le moins volumineux qu'il eſt poſſible, on n'entre point dans les diſputes qui partagent les Sçavans : on ne s'occupe que du fond, & l'on compte pour peu les circonſtances qui n'y changent rien. On entre dans le Conſeil du Prince, on y appelle ſes Miniſtres ; on examine ſi c'eſt à eux ou à lui, ou à tous enſemble, qu'on doit attribuer le bonheur ou la miſere des peuples. Le commerce a langui dans un regne, on en cherche la cauſe. La guerre s'eſt allumée dans le tems où l'on eût eu le plus beſoin de la paix, quelle en a été l'occaſion? L'ambition du Prince, ou les intérêts particuliers d'un Miniſtre. L'iſſue de cette guerre a été funeſte : eſt-ce au découragement des troupes, ou à l'inexpérience du Général qu'on doit l'attribuer ? Tel Prince ſe fit aimer de ſes peuples, lors même qu'ils étoient dans la miſere ; tel autre en fut déteſté au milieu de l'abondance. Celui-ci contint tous les Ordres de l'Etat dans le devoir, & en fut reſpecté : celui-là leur laiſſa uſurper une partie de ſon autorité, & en fut

méprisé. D'où viennent ces différences ? En un mot à quelles causes doit-on rapporter la prospérité qui en tel tems a élevé la Nation, & les revers qui en tel autre l'ont humiliée ?

De l'histoire de France on passe à celle des peuples étrangers, & d'abord à celle des peuples qui, par leur voisinage, doivent avoir plus d'intérêts à concilier avec la Nation. On examine sur-tout leur génie, leur caractere, leurs prétentions. On passe enfin à l'histoire des différens peuples, qu'on parcourt d'une maniere plus générale, & toujours suivant la même marche & les mêmes vues de politique. Ce plan honorera sans doute son Auteur dans les siecles futurs; & nos neveux béniront avec attendrissement la mémoire d'un Prince qui s'occupoit de leur bonheur, en traçant des leçons de sagesse & de modération à ceux de ses descendans qui devoient les gouverner. Les différentes occupations auxquelles se livroit le Dauphin ne lui permettant pas de composer lui-même cet ouvrage, l'exécution en fut confiée à M. Moreau. Si elle répond au plan, nous aurons un chef-d'œuvre, & l'on est en droit de l'attendre de l'Auteur.

Après avoir étudié les hommes dans l'histoire, le Dauphin s'appliqua encore à connoitre d'une maniere plus particuliere ceux au milieu des-

quels il avoit à vivre. Cette connoissance lui paroît essentielle à un Prince. » Connoître les » hommes, dit-il dans un de ses Ecrits, est la » véritable science des Rois. « Et dans un autre endroit : » Le plus grand art des Rois est » celui de connoître les hommes, d'apprécier » leurs talens, & de les placer dans les emplois » qui leur conviennent. « Pour arriver plus sûrement à la fin qu'il se proposoit, il se garda bien de se précipiter dans le tourbillon. En vrai sage, il se tint à l'écart, assez près pour tout reconnoître, assez loin pour n'être apperçu de personne. Du fond de son cabinet, seul avec la Dauphine & quelques amis choisis, il contemploit à loisir ce choc continuel des passions qui se rassemblent tumultuairement autour du Prince, pour se disputer les faveurs qui tombent de sa main & qui leur servent d'aliment. Il suivoit, dans leurs plus sombres détours, ces manœuvres de l'ambition, ces rivalités, ces intrigues d'intérêts qui se croisent : rien ne lui échappoit. Ayant, si je puis ainsi parler, la clef du systême général, il sçavoit à quel parti tel ou tel appartenoit : il n'étoit pas surpris que celui-là fût le patron de la Philosophie moderne ; que cet autre opinât dans le Conseil en faveur d'une autre secte. Le fruit qu'il tiroit de ces observations étoit d'examiner comment un Prince ju-

dicieux & fans foibleffe, pourroit, finon fixer abfolument ces agitations, au moins les calmer affez pour qu'elles ne nuififfent pas au bien général. » Il faut fur-tout, felon lui, que les hom-
» mes en place, & dignes d'y être, foient af-
» franchis du foin de faire face à leurs envieux,
» & c'eft au Prince à pourvoir à ce qu'ils ne
» foient point réduits à la condition de ce peu-
» ple malheureux, qui ne pouvoit fervir fa pa-
» trie que d'une main, ayant à combattre fes
» ennemis de l'autre.

Un quart-d'heure de converfation fuffifoit ordinairement à ce Prince pour connoître un particulier. Quelques queftions qu'il lui faifoit comme au hafard, & dont il comparoit enfuite les réponfes, lui donnoient le tableau de fon ame, fans qu'il fe doutât qu'il eût été étudié. Quoiqu'il fût fi habile dans l'art d'analyfer les caracteres, il fe plaignoit cependant quelquefois de ne pouvoir parvenir à la connoiffance des hommes qu'à force de travail, & en les étudiant chacun en particulier. » Plus
» j'acquiers de connoiffances, difoit-il un jour
» à M. d'Aubert, plus je fens qu'il manque aux
» Princes, élevés comme moi au fein de la
» grandeur, une multitude d'idées communes
» & familieres aux particuliers, fur-tout de cel-
» les qui aident à difcerner les caracteres &

» le mérite des hommes. Les Princes me pa-
» roissent à cet égard dans le cas d'une per-
» sonne qui ayant besoin de devenir très-élo-
» quente, n'auroit cependant pour s'exprimer
» qu'un tiers ou la moitié des lettres de l'alpha-
» bet. « Le Magistrat lui répondit que les Princes avoient au moins l'avantage de pouvoir s'approprier l'expérience d'autrui : » c'est
» ce que j'ai tenté, lui dit le Dauphin ; je me
» suis livré à plusieurs personnes de ce pays-
» ci ; mais je m'en suis repenti. Vous pou-
» vez m'en croire, lui ajouta-t-il en riant,
» puisque vous me voyez donner toute ma con-
» fiance à un Flamand. » Voici ce qu'il écrivoit à un homme qu'il consultoit volontiers, pour l'engager à lui communiquer ses lumieres sur la connoissance du cœur humain. » Que votre
» premiere lettre soit sur les moyens de con-
» noître à fond les hommes, l'aptitude de
» leur esprit, la droiture ou la duplicité de
» leur cœur, les motifs qui les dirigent, l'in-
» térêt qui les anime, l'étendue de leurs lu-
» mieres, leur degré de sagacité, & singu-
» lierement l'étendue de leurs connoissances
» sur des matieres sur lesquelles je ne suis
» nullement ou que médiocrement instruit. Car
» cet article me paroît la magie noire, ainsi
» que de juger des sentimens du cœur. Trai-

» tez toutes ces matieres méthodiquement, in-
» telligiblement & avec étendue. Qu'aucun
» des moyens pour parvenir à cette fin ne vous
» échappe : conduisez vous-même mon esprit
» dans tous ceux que j'aurai besoin de con-
» noître ; introduisez-le dans les cœurs les plus
» tortueux, employez s'il le faut des cahiers
» entiers. Si par-dessus tout cela, vous m'ap-
» prenez à éviter les jugemens téméraires, je
» dirai que vous avez rempli toute justice. «
Ne pourroit-on pas conclure de cette lettre,
qu'il étoit en état de donner lui-même des le-
çons sur la matiere sur laquelle il en demande ?
» Je vous estime heureux, disoit-il un jour à
» l'Abbé de Marbœuf, vous voyez souvent
» des hommes. Il me semble, Monsieur, ré-
» pondit l'Abbé, que vous en voyez bien autant
» que moi. Vous vous trompez, reprit le Dau-
» phin ; ceux qui sont pour vous des hommes
» ne sont plus devant nous que des personna-
» ges de tapisseries, des automates que nous
» ne faisons remuer que par ressorts. « Le
Courtisan plus ouvert en apparence, est se-
lon lui, le plus dissimulé de tous. Il cherche
dans les inclinations du Prince, les vertus qu'il
peut montrer & les vices qu'il doit cacher.
» Les Courtisans, dit-il dans un de ses Ecrits,
» conduits par l'ambition ne se montrent au

» Prince que du côté favorable, pour tâcher, » par une vertu affectée, de gagner son estime & de se faire croire capables d'être mis » en place. Ces hommes, dit-il dans un autre endroit, cherchent à se concilier les bonnes graces des Princes par la flatterie & par » une complaisance outrée pour toutes leurs » volontés. Dès qu'ils voient une passion s'élever dans leur cœur, au lieu de les avertir » d'être en garde contre elle, ils cherchent à » la fomenter, afin de conserver leur crédit, » en s'en faisant les ministres. Craignant toujours de leur déplaire, jamais ils ne leur » disent des vérités dures qui les blessent. Rien » pourtant de plus nécessaire aux Rois, que de » connoître la vérité. «

Ces belles maximes n'étoient point oisives dans le Dauphin. Il ne négligeoit aucuns des moyens de connoître la vérité. Il l'accueilloit lorsqu'elle se présentoit. Il l'invitoit lorsqu'elle n'osoit se produire. Le Président d'Aubert, en lui parlant pour la premiere fois, paroissoit un peu embarrassé. » Eh quoi, lui dit-il, du » ton le plus capable de le rassurer, vous » vous troublez, est-ce que je vous intimiderois ? Il le prit par la main, & le fit asseoir dans un fauteuil à côté de lui, en ajoutant : » Songez que je ne prends ici avec vous

» que la qualité d'ami. « Par ce libre accès qu'il donnoit aux gens de bien, souvent il sçavoit ce que tout le monde ignoroit à la Cour. Il est des vérités qu'on dit rarement aux Princes, telles sont celles qui choquent ouvertement leurs inclinations : une personne de la Cour ne craignit point de donner un jour au Dauphin un avis de cette nature. Ce Prince, trop parfait pour se croire sans défaut, le reçut avec reconnoissance & ne s'en vengea que par des bienfaits.

La prudence, vertu utile à tous les hommes, est essentielle à un Dauphin. Héritier de la Couronne & le second du Royaume, il est aussi le premier des Sujets, & sa conduite doit être en tout la plus soumise & la plus respectueuse envers la personne du Prince. Les passions des hommes lui rendent encore la circonspection plus nécessaire. Il est rare qu'il ne se trouve pas dans les Palais des Rois, de ces faux zélés, qui s'efforcent d'établir leur crédit aux dépens de celui des enfans de la maison, dont ils se constituent les observateurs & les juges, toujours prêts à interprêter malignement les intentions les plus droites. Vrais ennemis du bonheur des Princes, en qui ils alterent cette confiance & cette cordialité réciproques, qui doivent régner entre le Pere & le Fils, le

Frere & le Frere, & qui font le plus doux charme de la vie. Le Dauphin connoiffoit tout le prix de la prudence & il fçavoit en faire ufage. » La diffimulation & la défiance, di» foit-il, font des vices odieux : la prudence » porte des fruits plus utiles & plus affurés ; » elle eft la vertu propre des grands Princes. » Il faut, dit-il encore, qu'un Dauphin pa» roiffe un homme inutile ; & qu'un Roi s'ef» force d'être un homme univerfel : « Sa conduite répondoit à ces principes : un des plus grands Seigneurs de la Cour l'avoit prié de parler au Roi fur une affaire fort délicate & de la plus grande importance. Il s'en défendit d'abord ; le Seigneur infifta : le Dauphin l'écouta avec bonté, & fe contenta de lui dire en fouriant : » Je vois bien, Monfieur, que vous » n'avez jamais été Dauphin. «

Il n'alloit jamais au Confeil, fans avoir mûrement réfléchi fur les matieres qui devoient s'y traiter. Ayant l'efprit jufte & pénétrant ; jamais les graces de l'éloquence & l'harmonie des mots ne lui firent illufion fur le fond des chofes. Son avis étoit fouvent conforme à celui de Louis XV ; & l'on fçait que ce Prince joignoit à l'expérience d'un long regne un difcernement exquis. Le premier jour qu'il fut admis au Confeil des Dépêches, (Il avoit alors

vingt-un ans) M. de Moras, Contrôleur Général, commença le rapport d'une affaire très-délicate concernant les Domaines du Roi, mais il ne put, pendant cette Séance, qu'établir ses principes. Le Dauphin lui dit en sortant: » Le » Bret jette beaucoup de lumieres sur cette » matiere : il me semble, d'après vos princi» pes, que vos Conclusions différeront peu » des siennes. » Elles devoient en effet être les mêmes. M. de Moras, qui ne croyoit pas le Dauphin si instruit, fut si frappé de ce trait qu'il le racontoit encore plusieurs années après.

Ce fut particulierement dans le Conseil d'Etat qu'on fut à portée de reconnoître l'étendue de ses connoissances, sur tout ce qui concerne l'administration publique. Il étoit âgé de vingt-huit ans quand il y fut admis. Eclairé dans ses vues, juste dans ses principes, prudent dans ses moyens, il ne hazardoit point un avis, qu'il ne l'eût auparavant comparé avec les regles invariables de la Religion, du bien des Peuples, & de la Constitution Monarchique. Toujours en garde contre ses propres lumieres, il ne prenoit jamais le ton décisif. Après avoir exposé son sentiment avec modération, si celui d'un autre étoit jugé meilleur, il en faisoit le sacrifice sans opiniâtreté, pour se réunir à la pluralité des suffrages. On ne le vit jamais

se

se prévaloir de la supériorité de son rang sur les Ministres. Il les regardoit comme ses égaux dans le Conseil, & quelquefois il les écoutoit comme ses Maîtres. Il s'étoit fait une loi d'éviter avec le plus grand soin tout ce qui eût pu altérer le moins du monde ce concert qui doit régner entre les personnes chargées du noble emploi de concourir avec le Monarque à rendre les Peuples heureux. Voici le témoignage que lui rendoit un Ministre qui avoit séance avec lui dans le Conseil d'Etat. » M. le Dau-
» phin exposoit son sentiment avec beaucoup
» de modération, sur-tout quand il n'étoit pas
» conforme à celui du Roi. Quelquefois même
» il n'opinoit que par son silence. La Reli-
» gion, les mœurs publiques, le maintien des
» Loix & des Priviléges des différens Ordres
» de l'Etat, le bonheur des Peuples, la gloire
» de la Nation, & l'autorité du Roi, étoient
» les points cardinaux qu'il ne perdoit pas de
» vue. Jamais on ne s'est repenti d'avoir suivi
» un avis qui eût été le sien.

Mais ce Prince ne fit jamais paroître plus de sagesse & de prudence dans le Conseil, que dans cette circonstance malheureuse où il fut obligé d'y présider en la place du Roi. Circonstance digne d'un éternel oubli, & que je ne rappellerois pas ici, si elle n'étoit déjà con-

ſignée dans des monumens publics ; & ſi le plus ſcélérat des hommes n'avoit ſervi à mettre de plus en plus en évidence les bonnes qualités du Prince dont j'écris la vie.

Le 5 Janvier 1757, ſur les ſix heures du ſoir, Louis XV, accompagné du Dauphin, ſe diſpoſoit à partir pour Trianon, où il devoit ſouper avec la Famille Royale. Au moment où il alloit monter en carroſſe, le nommé Robert Damiens, qui s'étoit poſté dans un petit enfoncement ſous un eſcalier à portée de l'endroit où devoit s'avancer la voiture, ſortit de ſa retraite, s'ouvrit un paſſage à travers les Gardes, heurta en paſſant le Dauphin, & pénétrant juſqu'au Roi, le frappa au côté droit d'un inſtrument en forme de canif. Tout cela ſe fit ſi promptement qu'aucun de ceux qui auroient dû arrêter ce malheureux ne l'apperçut ; il faut obſerver qu'on n'étoit éclairé que par des flambeaux. Le Roi lui-même ne le vit pas quand il lui porta le coup. Il dit ſeulement : » on m'a donné un furieux coup de » poing ; « mais ayant paſſé la main ſous ſa veſte, il la retira teinte de ſang, & s'écria : » je ſuis bleſſé. « Au même inſtant, il ſe retourna, apperçut Damiens le chapeau ſur la tête au milieu d'une multitude de monde. Il dit en le montrant. » C'eſt cet homme qui m'a

» frappé, qu'on l'arrête, & qu'on ne lui fasse » point de mal. « On s'en saisit, & il fut conduit à la salle des Gardes du Corps. Dès qu'il fut arrêté il répéta par deux ou trois fois ; » qu'on » prenne garde à M. le Dauphin.... Que M. » le Dauphin ne sorte point de la journée. «

On auroit peine à imaginer le saisissement dont fut frappé ce Prince, au moment où Louis XV dit qu'il étoit blessé. Il le suivit dans son appartement, & tandis qu'on s'empressoit de procurer au Roi les secours de la Religion & de la Médecine, & qu'on ignoroit encore ce qu'on avoit à craindre ou à espérer, on vit M. le Dauphin s'abandonner à toute la sensibilité de son cœur, & dans un état de désolation, qui partageoit entre lui & le Roi, l'alarme & l'affliction des assistans. Quand les Médecins, après la visite de la plaie, lui eurent assuré qu'elle n'étoit pas mortelle, il passa de l'accablement le plus profond aux sentimens les plus opposés; & comme s'il eût échappé lui-même à la mort, il se sentit, pour ainsi-dire renaître. Mais, en Prince religieux, qui ne connoissoit point les êtres chimériques de bonheur & de hasard, il attribua la conservation d'une tête qui lui étoit si chere, à cette Providence suprême qui veille au salut des Rois : dans le premier transport de sa reconnoissance, il

oublia l'avis qu'on venoit de lui donner à lui-même, de prendre garde à sa personne : & sortant presque seul, il alla droit à la Chapelle, se prosterner aux pieds du S. Sacrement, & rendre graces à Dieu de ce qu'il n'avoit pas permis qu'un si monstrueux attentat fût consommé.

Après cet acte de religion, remarquable par la circonstance, il rentra dans l'appartement du Roi. Ce fut alors que ce Prince lui ordonna d'assembler le Conseil, & d'y présider en sa place. Les Ministres, consternés d'un événement si étrange, étoient incertains & irrésolus dans leurs avis. Le Dauphin qui venoit de se recueillir devant Dieu, paroissoit seul avoir toute sa présence d'esprit. Il les rassura ; & dans une affaire si délicate, & qui mettoit en défaut toutes les regles de la politique, il procéda avec une profondeur de sagesse & de prudence qui étonna tous les membres du Conseil ; & l'un d'eux en sortant s'écria : » Quelle tête ! Chacune de ses paroles est un trait » de lumiere.

A la premiere nouvelle de l'attentat commis contre le Roi, les principaux Officiers du Parlement, c'est-à dire de la grand'Chambre, les autres ayant donné leurs démissions, vinrent lui exprimer les sentimens de leur Compagnie

ſur un événement qui conſternoit toute la Nation. Ce Prince les envoya prendre les ordres du Dauphin. Introduits à ſon audience, ils lui exposerent l'accablement où ce coup avoit jetté tout le Corps de la Magiſtrature, & le ſupplierent qu'il lui plût ordonner que le parricide, qui étoit ſous la Juriſdiction de la Prévôté de l'Hôtel, fût remis entre les mains du Parlement, & qu'il fût permis à tous ceux qui avoient donné leur démiſſion, d'aſſiſter à l'inſtruction du Procès.

Le Dauphin loua le Parlement du zèle avec lequel il ſe portoit à venger le crime commis contre la perſonne du Roi. Quant aux demandes que lui faiſoit la Compagnie, il répondit à la premiere : » Que le Criminel étoit en » mains ſûres & integres. A la ſeconde, que » les Magiſtrats qui avoient donné leurs dé» miſſions, ne pouvoient pas exercer des char» ges dont ils s'étoient privés ; que les leur » rendre pour inſtruire ce Procès étoit une » affaire trop importante, pour n'en pas laiſ» ſer la déciſion au Roi ſeul. Au reſte, ajouta» t-il, Sa Majeſté n'étant, Dieu merci, en » aucun danger, ſera bientôt en état de pren» dre connoiſſance de tout par elle-même. » La crainte de s'éloigner des intentions du Roi, & de lui témoigner ſon affection par un zèle

précipité, l'engagea à n'user qu'avec la plus grande réserve du plein pouvoir dont il étoit revêtu. L'événement justifia la sagesse de sa conduite ; car le Roi n'accorda au Parlement que la premiere de ses demandes.

Voici comment ce Prince parloit de ce monstrueux attentat à l'Evêque de Verdun son ami : » Vous me pardonnerez aisément, je crois, » de n'avoir point répondu à votre lettre de » bonne année ; j'avois de trop cruels sujets » d'occupation pour y penser, & je crois que » l'impression de cet abominable événement » n'aura gueres été moins forte sur vous que » sur moi : car les sentimens d'un aussi bon » sujet que vous approchent un peu de ceux » d'un fils. Pour moi, il m'est impossible de » vous détailler tout ce qui s'est passé dans mon » ame. Je n'ai senti d'abord que la douleur & » le désespoir de perdre un Pere qui me té» moignoit une tendresse, qui redoubloit en» core les déchiremens de mon cœur. A pei» ne ai-je été rassuré sur sa vie, que l'image » de l'attentat commis a étouffé en moi tout » sentiment de joie. Je l'ai vu, & ne puis le » croire : j'étois présent, & quand j'y pense, » je me crois dans l'horreur d'un songe ; il » me semble que je vis dans un autre siecle. » De quelques malheurs que les dissentions

» préfentes m'offriffent le tableau, celui-là ne » s'étoit jamais préfenté à mon imagination. » On reconnoît également la religion, la tendreffe filiale, & la prudence du Dauphin dans toute la conduite de cette affaire.

En fe formant à une vertu, ce Prince ne négligeoit pas celles d'un autre genre. Il eft peu de fciences qu'il ait approfondies comme celle de la guerre. Il l'étudia dès fon enfance par inclination, & depuis par raifon; il eût l'avantage de faire avec Louis XV la glorieufe campagne de 1745. Tout refpiroit encore la joie qu'avoient répandu dans les cœurs les fêtes qu'on venoit de donner à l'occafion de fon mariage, lorfque le Roi fit ordonner des prieres publiques, pour demander à Dieu le fuccès de fes armes, & fe difpofa à paffer en Flandre, pour fe mettre à la tête de fes troupes. On ne devoit pas naturellement s'attendre qu'un jeune Prince, dans de pareilles circonftances, penfât à s'éloigner d'une Epoufe qui poffédoit & méritoit toute fa tendreffe, pour aller s'expofer aux hafards des combats: mais la premiere paffion des grandes ames, fut toujours de voler où l'honneur & le devoir les appelle. Il ne balança pas à rappeller au Roi la promeffe qu'il lui avoit faite l'année précédente, & il le conjura de ne pas lui re-

fuser de faire avec lui cette campagne. Louis XV, ravi de trouver en son fils de si généreuses dispositions, souscrivit à sa demande. On disposa tout pour le départ; & le Vendredi 7 Mai, tous deux en habits militaires, monterent dans la même voiture, pour se rendre au Camp devant Tournay, où ils arriverent le lendemain. Dès qu'ils parurent, ce ne fut de toutes parts qu'acclamations & cris de joie. Les troupes n'avoient point encore vu le Dauphin. Il étoit d'une taille avantageuse, d'une complexion vigoureuse & capable de soutenir les fatigues d'une campagne. Il avoit les traits du visage agréablement formés, le teint de la plus grande fraîcheur, des yeux pleins d'esprit. Une noble simplicité dans tout son extérieur annonçoit en lui l'union d'un bon cœur à une grande ame. Il n'eut besoin que de se montrer, pour gagner l'affection du soldat. Sa présence & celle du Roi, inspirerent à toute l'armée une ardeur incroyable. On ne demandoit plus qu'à combattre.

Le Maréchal de Saxe, après plusieurs marches feintes, pour couvrir son dessein à l'ennemi, avoit jugé à propos d'ouvrir la campagne par le siége de Tournay, place importante de la Flandre Autrichienne. Il poussoit vivement ses travaux, lorsque l'armée com-

binée des Autrichiens, Anglois, Hollandois & Hanovriens, s'avança pour l'obliger à lever le Siége, ou pour lui livrer bataille.

Près de Tournay, sur les bords de l'Escaut, s'offre une plaine assez découverte, au milieu de laquelle est le Village de Fontenoy: c'est l'endroit que le Maréchal avoit destiné pour le champ de bataille, en cas d'une action générale. Le Roi, à son arrivée au Camp, alla avec le Dauphin reconnoître le terrein: & de l'avis des Officiers généraux, il arrêta que l'armée s'y posteroit pour attendre l'ennemi. Le Mardi 11, de grand matin, le Duc de Cumberland, campé dans les environs, s'avança en ordre de bataille. A cette nouvelle, le Roi & le Dauphin passerent l'Escaut au pont de Calonne, & parurent à la tête de l'armée auprès de Fontenoy. Quand ils eurent reconnu l'ennemi, le Maréchal de Saxe leur conseilla de repasser la riviere; mais tous deux refuserent de se rendre à son avis; & se placerent assez près du feu, pour qu'on pût dire qu'ils partageoient le péril de l'action; & assez loin, pour éviter le reproche de s'exposer trop témérairement.

Vers les cinq heures, les armées se trouverent en présence. La droite de la nôtre s'étendoit vers le Village d'Antoin: la gauche

vers le bois de Barry ; le centre étoit à Fontenoy. L'armée ennemie se présentoit en trois corps. Le Comte de Konigseck commandoit l'aile droite, le Prince de Waldeck la gauche : le Duc de Cumberland occupoit le corps de bataille. Sur les six heures les ennemis tirerent un coup de canon, qui fut comme le signal de l'action. L'artillerie étant également bien servie de part & d'autre, on se canonna longtems à succès, ou pour mieux dire, à perte égale : chaque décharge éclaircissoit les rangs & jonchoit la terre de morts.

Enfin l'armée ennemie s'ébranla ; & s'avançant dans la plus belle ordonnance, elle fit mine de vouloir attaquer nos trois Corps en même-tems ; mais se repliant tout-à-coup sur elle-même, elle vint fondre sur le centre de bataille. L'attaque fut terrible : on s'y attendoit, la défense fut vigoureuse. Notre artillerie placée à propos, sillonnoit l'armée ennemie. Les soldats de part & d'autre tiroient à bout portant. Toutes les décharges des nôtres étoient suivies des cris de *vive le Roi & Monseigneur le Dauphin.* Quoiqu'on perdît beaucoup de monde des deux côtés, on combattoit avec le plus grand sang froid. On vit des Officiers * Anglois & François se saluer

(*) Le régiment aux Gardes Angloises s'étant trou-

avec civilité & se défendre de tirer les premiers. Cependant l'affaire n'avançoit pas, le Duc de Cumberland fit changer son ordre de bataille : & du centre, il se porta vers notre gauche. Les décharges de mousqueterie recommencerent alors, & continuerent long-tems dans un ordre presque invariable. Nos troupes avoient perdu du terrein, & se trouvoient à trois cens pas au-dessous de Fontenoy. Cette position, par l'événement, devint funeste à l'ennemi, qui étoit tout à la fois exposé au feu des redoutes du bois de Barry & à celui de l'artillerie de Fontenoy. Mais le Duc de Cumberland, en Capitaine qui sçavoit prendre son parti, fit faire volte-face aux dernieres lignes de son armée, qui forma par ce moyen un quarré long, dont l'un des côtés devoit continuer de presser notre aîle gauche, & l'autre envelopper les redoutes du bois de

vé opposé à nos Grenadiers, les Officiers se saluerent de part & d'autre, en ôtant leurs chapeaux. Alors Milord Charles-Hai, Capitaine aux Gardes Angloises, s'avança hors des rangs : le Comte d'Antroche, Lieutenant des Grenadiers, alla à sa rencontre : » Monsieur, » lui dit l'Anglois, c'est pour vous prier de faire ti- » rer vos gens : Non, Milord, lui répondit le Com- » te, vous devez sçavoir que nous ne tirons jamais les » premiers.

Barry, & faire tête au poste de Fontenoy. Cette disposition réussit aux Ennemis au-delà de leurs espérances. Leur unique bataillon faisoit face de toute parts, ils avoient un plus grand nombre de coups à tirer, & tous les coups portoient. Leurs lignes étoient serrées en bon ordre; les nôtres étoient rompues en plusieurs endroits.

Cependant le Maréchal de Saxe, tantôt à pied, tantôt à cheval, quelquefois en litiere, car il étoit malade, se portoit où le péril étoit plus grand. Par-tout il voyoit notre armée faire des prodiges de valeur, mais qui ne servoient qu'à augmenter ses pertes. Si quelquefois le Soldat cédoit pour un instant aux efforts de cette colonne redoutable, il revenoit à la charge, sans jamais se rebuter, quoique toujours sans succès.

Déjà l'Ennemi, comptant sur une victoire, jettoit des cris d'allegresse, qui l'annonçoient au loin; & les Tournesiens qui du haut de leurs murailles étoient spectateurs du combat, se préparoient à rendre complette la défaite des François. La garnison tenta une sortie; mais des Miliciens & des Troupes de nouvelle levée, qu'on avoit laissées à la garde de la tranchée, firent si bien leur devoir, qu'elle fut repoussée avec perte.

Ce

Ce fut dans cet instant critique, qu'on se détermina à faire un nouvel effort, & par une triple attaque à charger l'Ennemi de front & par les flancs. Ce mouvement fit espérer que les choses changeroient de face. Et les Troupes se montrant aussi pleines d'ardeur, que si elles n'eussent point encore combattu, la charge recommença. Jamais deux armées rivales, poussées par le desir de la vengeance, ne s'entrechoquerent avec plus de furie. C'est en cette occasion que la Maison du Roi, qui n'avoit pas encore donné, se couvrit de gloire. Tout les Régimens François & Etrangers, Cavalerie & Infanterie, se précipiterent sur l'Ennemi avec une égale impétuosité. La colonne Ennemie fit face aux trois attaques, & les soutint avec intrépidité. On la foudroyoit par des charges vives & continuelles; elle répondoit par un feu également meurtrier. Le carnage fut effroyable de part & d'autre. L'Ennemi cachoit ses pertes; les nôtres étoient sensibles. On vit les Régimens du Roi, de la Couronne & d'Aubeterre se retrancher derriere des monceaux de cadavres. L'Armée des Confédérés faisoit ferme, & soutenoit ses premiers succès par de nouveaux avantages. Nos lignes écrasées plutôt qu'enfoncées, paroissoient en désordre en plusieurs endroits. Cependant

on ne vouloit pas céder : plusieurs détachemens ne prenant conseil que de leur valeur, allerent tête-baissée heurter ce bataillon formidable, rien ne fut capable de l'entamer. Le Maréchal de Saxe, qui ne s'inquiétoit pas sans raison, fit dire au Roi & au Dauphin, qu'il étoit tems qu'ils songeassent à mettre leurs Personnes en sûreté, en repassant l'Escaut. Son avis ne fut point suivi. Peu de tems après, on parla de retraite, & plusieurs braves Officiers la jugeoient nécessaire au salut de l'armée. On avoit réservé quatre pieces de canon pour la favoriser en cas d'accident : on pensoit à en faire usage. Le Duc de Richelieu ne fut pas de cet avis. » Point de retraite, s'écria- » t-il, le Roi s'y oppose, & entend que ces » canons servent à la victoire. « En effet, on les braque sur l'armée ennemie, qui n'étoit qu'à quelques pas : on en fait précipitamment plusieurs décharges. La certitude d'être foudroyé l'instant d'après, fait craindre au Soldat d'occuper la place de celui qui vient d'être renversé. Cette colonne, jusqu'alors impénétrable, laisse enfin appercevoir un défaut ; on le cherchoit depuis long-tems : la Maison du Roi le saisit & s'y insinue : les Gendarmes & les Carabiniers élargissent le passage : les autres Régimens suivent. Animés par ces succès, les

Corps chargés des autres attaques, se précipitent sur les lignes qu'ils ont en tête, & les rompent en plusieurs endroits. Ce fut alors qu'on en vint aux armes blanches. La mêlée fut sanglante : mais le Soldat François ayant son adversaire en face, la partie ne fut plus égale. Bientôt le désordre & la confusion s'étant communiqués jusqu'aux derniers rangs de l'armée ennemie, d'un excès de confiance, elle passa au découragement. Les Troupes Angloises furent celles qui firent mieux leur devoir en cette occasion. Mais il fallut céder à la force. Tout plia, tout se débanda. Le Soldat irrité d'une résistance si opiniâtre, ne faisoit point de quartier, & massacroit sans pitié tout ce qui tomboit sous sa main. Ceux qui échappoient au fer du Fantassin, étoient écrasés par la Cavalerie. Les chevaux ensanglantés jusqu'au poitrail, avoient peine à se débarrasser des tas de cadavres, dont la plaine étoit jonchée. Ce qui est bien remarquable, c'est que cette déroute générale d'une armée, peu d'heures avant si formidable, fut l'ouvrage d'un instant. On eût dit qu'on venoit de combattre contre ces Légions enchantées, auxquelles les fictions romanesques attribuent le pouvoir de se rendre invisibles, & de se dissiper dans les airs. Le François étonné de ne ren-

contrer par-tout que des François, respire enfin, & sent tout le prix d'une victoire si long-tems disputée.

Chacun raisonna comme il étoit affecté, sur la cause du gain de la bataille. Les uns l'attribuerent à la présence du Roi & du Dauphin ; d'autres à l'habileté du Maréchal de Saxe : ceux-ci à la charge vigoureuse de la Maison du Roi, ceux-là à l'avis du Duc de Richelieu : d'autres enfin, à la valeur opiniâtre de nos troupes que rien ne put décourager. Peut-être pourroit-on dire que tous avoient raison, & qu'il ne falloit rien moins que le concours de toutes ces circonstances, pour nous assurer la victoire. Tous les Régimens perdirent du monde. Quelques-uns se firent écraser & ne sauverent que leur nom. Plusieurs Officiers se signalerent en cette journée par des traits de valeur, qui eussent honoré les Héros de l'ancienne Rome. Mais les détails ne sont point de mon sujet, qui ne me permet que de donner une idée générale d'une action, à laquelle assista le Dauphin.

Ce Prince, en cette occasion, annonça à toute la France, qu'il étoit l'héritier des nobles sentimens, comme du Sceptre des Bourbon. Si on pouvoit lui faire quelque reproche, ce seroit d'avoir trop craint le danger, & voulu

s'expofer moins en Dauphin qu'en Soldat. Mais l'âge de feize ans eft plutôt celui de la bouillante valeur, que de la parfaite prudence. Dès le commencement de l'action un boulet de canon renverfa & couvrit de terre à quatre pas de lui M. d'Arbaud, qui fut depuis Colonel. Louis XV avoit chargé un Officier de faire ramaffer par les valets de l'armée les boulets qui faifoient voler la pouffiere au bas de l'éminence où il s'étoit pofté. S'étant apperçu qu'il en étoit tombé un aux pieds du Dauphin, il lui cria en riant, » M. le Dauphin, renvoyez-» le aux ennemis, je ne veux rien avoir » d'eux; « mais l'action feule l'occupoit tout entier; il ne répondit rien au Roi. Il ne fit pas même attention à un autre coup, qui renverfa derriere lui un des domeftiques du Comte d'Argenfon. Il vit avec le plus grand intérêt, le Régiment qui portoit fon nom, fe diftinguer entre les autres, fous les ordres du Comte de la Vauguyon, qu'il eftima dès-lors pour fa bravoure; & plus encore depuis, quand il fçut qu'il honoroit le mérite guerrier par la vertu.

Dès les premieres décharges des ennemis, la campagne avoit paru couverte de fuyards, qui fembloient annoncer que tout étoit perdu : le Dauphin voulut les arrêter; & par prieres &

par menaces, il s'efforça de leur inspirer des sentimens plus généreux. Mais ceux à qui il parloit n'étoient point des Soldats, c'étoient les goujats de l'armée que la peur avoit saisis, & qui ne tenoient à leurs Régimens que par l'uniforme qu'ils déshonoroient. Au fort de l'action il demanda au Roi, qu'il lui permît de s'avancer à la tête de sa Maison contre cet épais bataillon, dont la résistance avoit déjà coûté tant de sang à l'armée Françoise. Le Roi rejetta hautement sa demande : jamais refus ne lui parut plus sensible. Sur ce qu'un Seigneur de sa suite, pour l'en consoler, lui représenta que sa vie étoit trop précieuse à l'Etat, pour que le Roi pût consentir à ce qu'il s'exposât au hasard d'une mêlée. » Ma » vie, reprit-il en soupirant, ah ! ce n'est » point la mienne, c'est celle d'un Général, » qui est précieuse en un jour de bataille. « Un instant après, s'appercevant que les choses alloient de mal en pis, & qu'en certains endroits, nos troupes étoient poussées jusques sur les bords de l'Escaut, il oublia les ordres du Roi ; & se laissant emporter par son ardeur, il tira l'épée, s'échappa du milieu de ceux qui l'environnoient, & croyant déjà voir les troupes ranimées par sa présence ; il leur cria d'un ton de voix plein de feu :

» Marchons, François ; où eſt donc l'honneur » de la Nation ? J'ai eu l'avantage, dit le Marquis de Contades, de voir alors M. le Dauphin montrer non-ſeulement le ſang froid du » plus grand courage, mais des traits d'une » habileté peu commune. Il a voulu charger » lui-même à la tête des Grenadiers à cheval, » cette troupe pour ainſi dire invincible. Il » fallut un ordre du Roi, pour qu'il ne joignît pas l'Ennemi, & il s'en tint toujours trop » à portée. Il encourageoit les Soldats qui alloient au combat ; il conſoloit les bleſſés qui » paſſoient ſans ceſſe ſous ſes yeux. Cette bonté paternelle s'étendoit juſqu'au dernier des » Soldats, & ſa charité toujours agiſſante s'occupa après cette ſanglante journée, à recueillir les reſtes languiſſans des victimes de » la gloire, & à leur procurer, par les ordres » les plus précis, tous les ſecours imaginables. » Le Baron d'Eſpagnac, qui étoit préſent à l'action, rend le même témoignage à ſa valeur, dans ſon Hiſtoire du Comte de Saxe. » M. le » Dauphin, dit-il, couroit l'épée à la main, » à la tête de la Maiſon du Roi ; on eut bien » de la peine à l'arrêter. « On ne lui laiſſa pas cependant le tems de joindre l'Ennemi, & on le ramena auprès du Roi, qui le fit reſter à ſes côtés juſqu'à la fin de l'action. Mais dès

que le champ de bataille fut libre, ce Prince, afin de lui inſpirer l'horreur qu'il eut toujours lui-même pour les guerres les plus juſtes, le lui fit parcourir. Il vit là au naturel ce qu'il n'avoit jamais vu que dans l'Hiſtoire.

L'humanité dégradée par la main des hommes, une vaſte plaine abbreuvée de ſang humain, des membres épars & ſéparés de leurs troncs, des monceaux de cadavres, des milliers de mourans qui faiſoient de vains efforts pour ſe dégager d'un tas de morts. Il racontoit lui-même qu'il en avoit vu, qui oubliant qu'ils étoient Ennemis, ſe bandoient mutuellement les plaies qu'ils venoient de ſe faire. D'autres luttant avec la mort, ſe rouloient dans leur ſang, & mordoient la pouſſiere; quelques-uns levoient la tête & rappelloient un reſte de vie, pour crier *vive le Roi*, *& Monſeigneur le Dauphin.* Pluſieurs, tout occupés du ſalut de leur ame, conjuroient le Dieu des batailles d'être pour eux en ce moment le Dieu des miſéricordes. De quelque côté qu'il prêtât l'oreille, il n'entendoit que des cris plaintifs & des gémiſſemens lamentables.

A cet affreux ſpectacle, qui n'eſt pas pour un jeune Prince un ſpectacle inutile, il s'attendrit; le Roi qui s'en apperçut, lui dit: » Voyez, mon » Fils, qu'il en coûte à un bon cœur de rem-

» porter des victoires ! « Le Prince ne lui répondit qu'en essuyant ses larmes. Ce fut dans le même moment, que Louis XV, sans y penser, & en suivant son penchant naturel, lui donna une autre leçon bien digne d'un Prince Chrétien : on vint lui demander comment il vouloit qu'on traitât les blessés du parti ennemi ? » Comme les nôtres, répondit-il, » ils ne sont plus nos ennemis. « Le Dauphin écrivit du champ de bataille à la Reine & à la Dauphine. » J'ai été témoin, dit-il dans » sa lettre, à la Dauphine, de la bravou- » re du Soldat, qui a combattu comme un » lion. « Et dans une autre, qu'il lui écrivit quelques jours après, il lui raconte d'une maniere plus détaillée comment le Roi conduisit cette affaire.

» Dimanche à une heure après midi, le » Roi apprit que les Ennemis n'étoient qu'à » une lieue de nous. Aussi-tôt il fit passer l'Es- » caut à son Armée. Après qu'il eut dîné, il » la joignit sur les cinq heures du soir.... : » Il y trouva une ardeur incroyable : il s'a- » vança à la tête du Camp dans un endroit d'où » on découvroit une partie des Ennemis. Il y » eut le soir quelques coups de fusils tirés en- » tre les Hussards ennemis & nos Grassins, qui » ont fait ces jours-ci des merveilles.

» Sur les neuf heures, le Roi repaſſa l'Eſ-
» caut ſur un pont qu'on avoit fait à une de-
» mi-lieue de Tournay, du côté de la Cita-
» delle, & s'en vint coucher dans une mé-
» chante maiſon d'un Village appellé Calon-
» ne, où tout le monde coucha ſur la paille,
» excepté lui & moi.
» Le lendemain Lundi, le Roi ſe leva à trois
» heures & demie, & dîna à huit. Il ne monta
» à cheval qu'à midi, pour aller examiner la
» ſituation des Ennemis. Il trouva que leur
» Camp paroiſſoit davantage. Nos poſtes avan-
» cés tirailloient quelques coups de fuſil, ſans
» que pour cela les armées s'ébranlaſſent. Com-
» me le Roi s'en revenoit ſur les trois heures
» après midi, il rencontra des fourageurs qui
» avoient jetté leurs trouſſes, & qui retour-
» noient à toute bride au Camp, diſant qu'il
» y avoit une alerte. Le Roi revint ſur ſes pas.....
» Il vit en effet que les Ennemis faiſoient mar-
» cher leur gauche vers le Village d'Antoin.
» On ne pouvoit encore s'imaginer qu'ils en
» vinſſent à une attaque, parce que, diſoit-on,
» ils flairoient trop long-tems la médecine,
» pour avoir envie de l'avaler. Ainſi ce ſoir-
» là il n'y eut rien, on ne fit que s'arranger
» pour le lendemain.
» Le Roi ſe leva avant quatre heures du

» matin; il monta à cheval, passa l'Escaut, » & s'arrêta un peu en deçà d'une Chapelle » appellée Notre-Dame-des-Bois. Ensuite il » s'avança sur une petite hauteur, d'où il » découvrit parfaitement l'armée ennemie com- » me la nôtre........ A neuf ou dix heures il » demanda à déjeûner. Comme on alloit lui » en apporter, les Ennemis commencerent l'at- » taque du poste de Fontenoy, d'où M. de » la Vauguyon, à la tête de la Brigade de » Dauphin, les repoussa vigoureusement, si » bien qu'ils n'oserent plus y remordre...... » Le Roi fut obligé de quitter sa petite hau- » teur, parce que le canon des Ennemis y » donnoit en plein. Il ne put jamais faire re- » venir au combat des fuyards, dont une » grande partie étoient des valets, qui don- » noient l'épouvante au reste. Pendant cette » retraite, qui lui perçoit le cœur de douleur, » son visage ne changea pas, & il donna ses » ordres avec une tranquillité que tout le mon- » de admira...... Quand les Ennemis eurent » abandonné le champ de bataille, le Roi y » vint & y fut reçu avec des cris de joie in- » croyables. Il ordonna qu'on prît soin des » blessés, amis ou ennemis. On a donné à » cette affaire le nom de *Bataille de Fontenoy*. » Le soir, sur les neuf ou dix heures, le Roi

» apprit que les Ennemis s'étoient retirés en
» mauvais ordre, qu'il y avoit beaucoup d'ai-
» greur entre les Anglois & les Hollandois,
» & qu'à leur appel il leur avoit manqué
» quinze mille hommes ; au lieu que nous n'en
» avons perdu que deux mille. Ainsi vous
» voyez que le Roi a remporté une victoire
» complette. Le pauvre Duc de Grammont fut
» tué d'un boulet qui lui cassa la cuisse : adieu,
» ma chere femme, je vous aime plus que
» moi-même. » Après cette fameuse journée,
on pressa le siége de Tournay. Le Dauphin
en suivit toutes les opérations. Par-tout il animoit le soldat par sa présence. Dans une revue qu'il fit du régiment Dauphin, Infanterie, il nomma Chevaliers de Saint Louis plusieurs Officiers qui s'étoient distingués entre les autres à la journée de Fontenoy ; & il répéta à la tête de ce Régiment ce qu'il avoit dit quelques jours avant, en allant visiter la tranchée:
» Je sçais, Messieurs, ce que vous sçavez
» faire. Il n'est pas possible que la place tien-
» ne long-tems devant des troupes si coura-
» geuses. » En effet, peu après il y fit son entrée avec le Roi, le jour de l'Octave de la Fête-Dieu ; & les Autrichiens qui avoient déjà reconnu sa valeur, furent encore édifiés de sa religion : pendant la procession du Saint Sacrement

ment, à laquelle il assista, les Habitans de la Ville admirant son recueillement & sa piété, se disoient les uns aux autres : * » Qu'on ne » devoit point s'étonner que le Ciel se décla- » rât pour une armée qui avoit à sa tête un » Prince si religieux. » La garnison de la place s'étoit retirée dans la Citadelle : cette place tint encore quelques jours, & fut obligée de capituler. De-là Louis XV & le Dauphin s'avancerent à la tête de l'armée victorieuse vers la Ville de Gand : on y arriva la nuit. Le Comte de Lowendal se jetta le premier à l'eau, passa le fossé, fit appliquer les échelles de toutes parts. En un instant les murailles furent escaladées, & les remparts bordés de François, qui allerent ouvrir les portes au reste de l'armée. Elle entra dans la place sans coup férir; & tout cela s'exécuta avec tant d'ordre, de promptitude, & de silence, que comme le dit agréablement un Ecrivain, les Bourgeois qui s'étoient endormis Autrichiens, furent tout surpris de se réveiller François. Bruges ouvrit ses portes au vainqueur. Oudenarde se défendit vigoureusement, & fut emportée. Dendermonde ne tint pas long-tems. Enfin l'armée pa-

* Un Bourgeois de la Ville de Tournay, qui avoit entendu ces paroles, me les a rapportées.

rut ſous les murs d'Oſtende, Oſtende, cette Ville fameuſe par le ſiége qu'elle ſoutint pendant trois ans, contre une armée commandée par un des plus habiles Capitaines de ſon ſiecle, Spinola. Cette place eſt défendue d'un côté par la mer, de l'autre, par des forts & des baſtions, aux pieds deſquels ſont des foſſés larges & profonds, que le Commandant tient à ſec, ou qu'il inonde à ſon gré. Elle renfermoit une bonne garniſon. Sa défenſe fut vigoureuſe ; mais il n'eſt point d'obſtacles inſurmontables pour une armée Françoiſe qui combat ſous les yeux de ſon Roi & de ſon Dauphin : Oſtende ne ſoutint que dix jours de tranchée. Nieuport & pluſieurs autres places moins importantes ſubirent la loi du vainqueur. Louis XV ayant terminé cette campagne, & pourvu à la ſûreté de ſes conquêtes, revint en France avec le Dauphin : ils arriverent à Paris dans le courant de Septembre.

A l'ouverture de la campagne ſuivante, le Dauphin qui deſiroit paſſionnément d'accompagner le Roi dans les nouvelles expéditions qu'il méditoit, lui en demanda la permiſſion ; mais il la lui refuſa conſtamment, conſeillé, dit-on, par quelques perſonnes en place qui craignoient que la vertu du jeune Prince n'éclairât de trop près leurs opérations, & dé-

terminé, comme on l'a cru, par la crainte assez bien fondée que son ardeur ne le précipitât dans quelque fâcheux accident. Mais depuis la journée de Fontenoy, jamais il ne témoigna plus de desir de se signaler contre les ennemis du nom François, qu'au moment où il apprit la défaite de Crevels. Il étoit alors à Versailles. Le Roi étoit allé à Saint Hubert. Le Maréchal de Belle-Isle, à qui le Courier avoit remis les papiers, les envoya au Roi, & vint sur le champ rendre compte au Dauphin des particularités de cette malheureuse journée. Le découragement des troupes fut ce qui le toucha le plus. Sans perdre un instant, il écrit au Roi pour lui demander la permission d'aller se mettre à la tête de l'armée battue. Il emploie dans sa lettre les motifs les plus pressans pour le persuader. Il prévient les difficultés qu'on pourroit opposer à sa résolution : il proteste qu'il ne fera rien que de l'avis des Officiers Généraux : » Non, dit-il en » finissant, je suis sûr qu'il n'y a point de » François dont le courage ne soit ranimé, » & qui ne devienne invincible à la vue de » votre fils unique, qui le menera au com- » bat. » Le Roi lui fit cette réponse : » Votre » lettre, mon fils, m'a touché jusqu'aux lar- » mes ; il ne faut pas se laisser accabler par

» les malheurs. C'eſt aux grands maux qu'il
» faut de grands remedes. Ceci n'eſt qu'une
» échaufourée. Je ſuis ravi de reconnoître en
» vous les ſentimens de nos peres. Mais il
» n'eſt pas encore tems que je vous ſépare
» de moi. Je plains bien le pauvre Maréchal
» de Belle-Iſle, ſon fils nous manquera. Je
» ſerai à Verſailles à une heure.

Le Dauphin, outre le courage qu'on remarquoit en lui, & une connoiſſance exacte de toutes les parties de l'art militaire, avoit encore, dans un dégré ſupérieur, ce qu'on peut appeller l'eſprit de commandement; & ce qui n'eſt pas le moindre mérite d'un Général, le talent merveilleux de s'affectionner les troupes. Ce qui faiſoit dire au Maréchal de Broglie: » Il n'a manqué à M. le Dauphin que l'occaſion pour ſe montrer un des » plus grands Héros de ſa race. » Au dernier Camp de Compiegne, portant déjà depuis long-tems dans le ſein le germe de la maladie dont il mourut, on le vit diriger les travaux comme le plus habile Ingénieur, commander les évolutions avec la dignité d'un Roi, le ton, l'aiſance & la préciſion du Général le plus expérimenté. On remarqua ſur-tout qu'il étoit actif, ſe trouvant le premier à toutes les opérations; généreux, juſqu'à anticiper ſur ſes re-

venus, pour gratifier le soldat; affable, disant dans l'occasion un mot à un Officier, faisant à l'autre un signe gracieux; donnant à tous quelque marque d'attention. Il sortit un jour en uniforme après son dîner pour aller visiter le quartier des Dragons-Dauphin, qui étoit fort éloigné de la Ville. Les Officiers qui n'étoient pas avertis, étoient alors absens. Mais quelques soldats l'ayant reconnu à son uniforme & à son cordon bleu, se mirent à crier: » Voilà notre Colonel. » Tous à l'instant se rassemblerent autour de lui, jettant leurs casques en l'air, & poussant mille cris de joie. Comme ils n'avoient pas de siége à lui présenter, ils lui offrirent une botte de paille, sur laquelle il s'assit au milieu d'eux; les Officiers avertis de son arrivée, se rendirent auprès de lui avec un empressement qu'il est aisé d'imaginer. Il s'entretint familiérement avec eux, & leur demanda la grace de quelques Dragons qui étoient aux arrêts, » ne voulant pas, » dit-il, qu'il y eût aucun malheureux dans un » jour qui lui causoit tant de joie. » Un ancien Officier Général disoit à cette occasion, qu'il se regarderoit comme un personnage dans l'Etat, s'il étoit simple Dragon dans le régiment Dauphin.

Quelque tems avant le départ de Compiegne, après avoir commandé un exercice:

» Mes enfans, dit-il aux soldats, je suis » d'autant plus content de vous, que vous » avez très-bien fait, quoique je vous aie moi-» même fort mal commandé. » Le Prince de Condé lui disoit en revenant du Camp, qu'il avoit été charmé de la maniere dont il avoit paru à la tête de son régiment, & de l'air martial qu'avoient tous ses Dragons ; » N'est-» ce pas bien dommage, lui dit le Dauphin » en riant, que je ne me sois pas trouvé avec » ces braves gens dans des occasions plus bril-» lantes? » Il voulut un jour souper sous sa tente au milieu des Officiers : le repas fut, à la vérité, mieux servi qu'il ne l'est ordinairement dans un Camp ; mais ce qui en fit le principal assaisonnement, ce fut la bonne humeur du Prince, les propos obligeans qu'il adressoit aux convives, sçachant si bien faire distinction de rang & de mérite, que tous étoient satisfaits, & se croyoient placés dans son estime au dégré qui leur étoit dû. La Dauphine, curieuse de voir une armée rangée en bataille, se rendit un jour au Camp. A son arrivée, le Dauphin alla à sa rencontre, lui donna le bras ; & s'avançant vers les troupes : » Approchez, mes enfans, leur dit-il, » voilà ma femme. » Paroles bien éloquentes dans la bouche d'un Dauphin. A peine furent-

elles prononcées, que tout le Camp retentit de cris réitérés de *vive Monſeigneur le Dauphin & Madame la Dauphine.* Les ſoldats des derniers rangs, qui avoient crié ſans ſçavoir pourquoi, recommençoient quand ils apprenoient de leurs camarades la maniere militaire dont le Dauphin venoit de leur préſenter la Dauphine.

Quoique ce Prince fût guerrier par inclination, on pouvoit cependant compter que s'il eût monté ſur le Trône, il eût été pacifique par amour pour les peuples, & qu'il eût préféré le plaiſir de faire le bonheur de ſes ſujets, à la gloire d'humilier ſes voiſins. » Les » plus grands Conquérans, dit-il dans un de » ſes Ecrits, ſont fort au-deſſous des Rois pa» cifiques, juſtes & humains : il eſt bien plus » beau d'être les délices du monde, que d'en » être la terreur. Un Prince, ajoute-t-il, qui » entreprend une guerre uniquement pour ſa » gloire perſonnelle, eſt également en hor» reur & à Dieu & aux hommes ; mais un » Roi digne de l'être l'évite ſans la craindre ; » & la ſoutient avec courage quand elle eſt iné» vitable : il ſe montre dans l'occaſion prodi» gue de ſon ſang, & toujours avare de ce» lui de ſes ſujets.

Dans un de ſes Ecrits, où il traite particuliérement de ce qui concerne les Offices mili-

taires; » il y a, dit-il, plusieurs sortes de cri-
» mes, qu'on peut commettre dans les Offi-
» ces militaires : 1°. La trahison : 2°. Révéler
» aux Ennemis le secret d'une entreprise :
» 3°. Déserter aux Ennemis : 4°. Violer la
» discipline militaire en points essentiels. Tous
» ces crimes emportent peine de mort. La lâ-
» cheté & la poltronnerie, quoique moins cri-
» minelles, peuvent être sujettes à la même
» punition, les conséquences en étant quel-
» quefois aussi funestes que celles de la tra-
» hison. Quelques Etats ont poussé la rigueur
» jusqu'à punir les mauvais succès; mais c'est
» une barbarie inutile & aussi dangereuse qu'elle
» est contre le droit des gens. Enfin le der-
» nier crime, qu'à bien juste titre les Capi-
» taines paient de leur tête, c'est de détourner
» à leur profit, par avarice, la paie & la nour-
» riture du soldat. »

La journée de Fontenoy, mieux que tous les préceptes qu'on eût pu lui donner, avoit fait sentir au Dauphin ce que c'étoit qu'être Roi; & plus la Nation lui avoit paru en cette occasion affectionnée au service de ses Maîtres, & docile à leur voix, plus il se croyoit obligé d'apprendre à ne lui commander qu'avec sagesse. Depuis ce moment, la perspective du Trône, qui présente une idée si flatteuse aux

yeux du vulgaire, qui ne ſçait point en apprécier les charges, eut pour lui quelque choſe d'effrayant. Une Couronne lui parut un fardeau accablant; & lorſqu'il parloit, ou même qu'il écrivoit ſur ce qu'il ſe propoſoit de faire, ſi Dieu l'appelloit au gouvernement des Peuples, il avoit coutume de dire : *Si j'ai le malheur de monter ſur le Trône.* C'eſt d'après ces diſpoſitions, qui avoient toujours fait la regle de ſa conduite, qu'au lit de la mort, il diſoit à ſon Confeſſeur : » Je n'ai jamais été ébloui » par l'éclat du Trône auquel ma naiſſance » m'appelloit, parce que je ne l'ai jamais en» viſagé que du côté des devoirs redoutables » qui l'accompagnent, & des périls qui l'en» vironnent. » Ces ſentimens ne partoient point d'une ame puſillanime : ce Prince, au lieu de ſe décourager à la vue d'une Couronne qu'il redoutoit, ſe prépara par un travail qui ne finit qu'avec ſa vie, à en ſoutenir tout le poids, s'il plaiſoit à la Providence de l'en charger un jour.

Il s'appliqua d'une maniere particuliere à connoître les droits comme les obligations attachés à l'Autorité ſouveraine ; & cette connoiſſance lui parut eſſentielle dans un Prince. » Ne point » connoître, dit-il, l'origine, l'étendue & les » bornes de ſon autorité, c'eſt pour un Prince

» ne connoître ni la nature, ni les propriétés
» de son être. » Les Rois, selon lui, tiennent leur autorité de Dieu seul, dont ils sont comme les Lieutenans sur la terre. » Tout vient
» de Dieu, dit-il, tout doit retourner à Dieu.....
» C'est Dieu qui a mis dans le cœur des hom-
» mes les premieres idées d'un Etre suprême,
» & les premiers principes de la justice, de
» la droiture & de la bonté, pour les diriger
» dans leurs actions. C'est lui-même qui, en
» distribuant aux sociétés les régions diverses
» qu'elles habitent, leur donne des Chefs qui
» les gouvernent....... N'admirez-vous pas la
» bonté par excellence qui réside en Dieu ?
» Son amour pour le bien, sa haine pour le
» vice. Sa bonté qui nous aime avec tant de
» tendresse, qui nous attend avec tant de pa-
» tience, sa justice qui punit aussi sévérement
» qu'elle récompense avec usure ; son amour
» qui ne s'occupe qu'à faire notre bonheur.
» N'admirez-vous pas la sagesse & la subli-
» mité de ses Loix ? La paix que leur observa-
» tion fait régner dans l'ame, le trouble & le
» désordre que leur violement ne manque pas
» d'y produire.

» Mais peut-on réfléchir sur ces grandes vé-
» rités, sans se convaincre que la puissance des
» Rois n'est établie que pour exercer en par-

» ticulier celle de Dieu ? Pour récompenser & » pour punir ; pour effrayer par les châti» mens, attirer par les bienfaits, faire naî» tre une noble émulation, maintenir le bon » droit, le défendre contre la violence, ter» miner les dissensions & les querelles, en» tretenir l'union entre tous les Membres de » l'Etat, alléger, autant qu'il est possible, le » joug de l'autorité, tourner au profit des peu» ples les trésors dont on est dépositaire ; s'oc» cuper tout entier de ce qui peut faire leur » bonheur, leur sacrifier son tems, son plai» sir, sa vie & sa gloire même : voilà les traits » de ressemblance que l'autorité des Rois doit » avoir avec celle de Dieu même..... Quel » bonheur pour les peuples, quand les Prin» ces cherchent en Dieu même les regles de » la conduite qu'ils doivent tenir pour les gou» verner : quand ils interrogent, en quelque » sorte, la bonté, la justice & la sagesse de » l'Etre suprême, pour apprendre de lui la ma» niere de conduire les hommes, & les moyens » de les rendre heureux ? »

» Tout bon Gouvernement, dit-il encore ; » doit avoir pour base la justice & la raison. » C'est-à-dire, comme il l'explique lui-même fort au long, que les droits de Dieu, du Souverain & des peuples, doivent y être respectés

ſelon les regles de la droite raiſon : que Dieu doit y être ſervi par le Souverain & par les peuples ; le Souverain reſpecté de ſes peuples, & les peuples protégés par le Souverain. Quant à l'étendue de l'autorité, n'en donnant aucune au plus puiſſant Monarque pour faire le mal, il veut qu'il l'ait pleine & entiere pour faire le bien, & cette autorité lui étant néceſſaire pour aſſurer le repos de l'Etat & le bonheur des peuples, elle eſt, ſelon lui, de l'eſſence d'un Souverain. » Un Prince, dit-» il, n'exiſte dans le monde politique qu'à » raiſon de ſon autorité. La foibleſſe dans un » Roi, dit-il ailleurs, lui rend toutes ſes ver-» tus inutiles. » Il ſuffiroit pour ſe convaincre de la juſteſſe de ces principes, d'ouvrir nos Hiſtoires : on y voit par-tout que les Etats n'ont jamais été plus agités de troubles, & les peuples plus malheureux que ſous les gouvernemens foibles. Et preſque toujours, le Prince le moins jaloux de ſon autorité, eſt celui qui en prépare à ſes peuples l'uſage le plus rigoureux, pour le jour où il ſentira la néceſſité de recouvrer ſes droits.

Cette autorité, que le Dauphin reconnoît dans un Prince ſouverain, toute abſolue qu'elle eſt, n'a aucun de ces caracteres odieux que lui prête la Philoſophie moderne. Elle prévient

les abus plutôt qu'elle ne les punit. Elle n'eſt ni deſpotique, ni tyrannique, mais bienfaiſante & modérée. L'empire qu'elle exerce eſt tout à l'avantage de la ſociété dont elle contient tous les membres dans cette heureuſe harmonie qui fait le bonheur & la force des Empires; c'eſt toujours ſur le modele le plus parfait, que ce Prince veut qu'un Souverain ſe régle dans l'exercice du pouvoir ſuprême. » Un » Monarque, dit-il, image de la Divinité ſur » la terre, doit la prendre pour modele dans » l'uſage de ſa puiſſance. Elle encourage les » hommes à la vertu par l'attrait des récom» penſes: elle dirige tout, ſelon l'ordre admi» rable qu'elle a établi dans l'univers: immua» ble comme elle, le Monarque doit reſ» pecter lui-même les Loix qui ſont émanées » de ſa puiſſance; & s'il n'a pas de Juge ici » bas, il ne doit jamais oublier qu'il en eſt » un dans le Ciel, qui juge également & les » Rois & les Peuples. «

L'autorité paternelle lui paroît encore une image naturelle de celle qu'un Souverain doit exercer ſur ſes peuples. » Le Monarque, dit» il, doit ſe regarder comme le chef d'une » nombreuſe famille. Il doit aimer ſes Peuples » non comme un Maître aime ſes eſclaves, » mais comme un pere aime ſes propres en-

» fans : il leur doit le même foin, la même
» protection, la même application à les ren-
» dre heureux. Il doit avoir le même défir d'en-
» tretenir & d'augmenter leur refpect & leur
» amour pour la Religion. Il doit être jaloux
» de leur réputation & de leur gloire. « Le princi-
pal objet de l'attention d'un Roi, dit-il ailleurs,
» eft le foulagement de fes Peuples ; & fa plus
» grande gloire, eft de les rendre heureux. «
Voici comment il termine un traité dans le-
quel il rédige par extraits les fentimens des
Auteurs les plus eftimés, qui traitent des droits
& des devoirs de la Royauté. » Je ne puis
» finir cet Ouvrage, fans faire reffouvenir les
» Rois eux-mêmes, de la dépendance où ils
» font du Roi des Rois. Plus ils font élevés
» & puiffans, plus le jufte Juge leur deman-
» dera un compte exact du pouvoir qu'il leur
» a confié. L'éclat de la Couronne & l'éléva-
» tion du Trône, enivrent fouvent les ames
» les mieux nées.... Que les exemples frap-
» pans de vengeance que le Ciel exerce con-
» tre les Conquérans, la terreur du monde,
» & les tyrans de leurs propres Sujets, foient
» toujours préfens à leurs yeux. Qu'ils fongent
» qu'ils ne commandent que pour faire la fé-
» licité, la gloire & le repos de leurs Peu-
» ples ; que tout autre motif de leurs démar-

» ches, eſt un crime aux yeux du Souverain » Maître; & que c'eſt dans la balance redou- » table que leurs actions ſeront peſées, pour » recevoir une récompenſe d'autant plus abon- » dante, ou des châtimens d'autant plus ter- » ribles, que c'eſt pour cette ſeule fin qu'ils » ont été élevés au deſſus des autres mortels. «

Après avoir diſcuté les différentes matieres quiconcernent l'adminiſtration publique, le Dauphin s'appliqua à les rapprocher avec ordre, pour former ſon plan de gouvernement... Il travailloit à cet Ouvrage quand la mort nous l'a enlevé. Il le diviſe en trois Parties. Voici le titre des matieres. PREMIERE PARTIE.... Religion, Conſeils, Miniſtres, Juſtice, Tribunaux, Procès; SECONDE PARTIE.... Finances, Perception des Deniers, Néceſſité des Impôts, Guerres, Subſides, Paix, Marine, Cour, Récompenſes, Libéralité, Avarice, Amas; TROISIEME PARTIE.... Police, Commerce, Abondance, Priviléges, Sévérité, Indulgence, Repréſentations, Amis, Favoris, Plaiſirs, Liberté, Société. *

* Je ne puis m'empêcher de renvoyer ici mon Lecteur à un Ouvrage qui vient d'être publié par ordre du Roi. Ce traité de Politique, intitulé: *Les devoirs des Princes*, eſt l'Ouvrage de M. Moreau, pour l'exécution

Voici comment le Dauphin communiqua un jour ses vues de gouvernement au Président d'Aubert, en les réduisant à une seule maxime générale ; » La gloire & le bonheur d'un » Roi consistent, selon moi, à sçavoir allier » la sagesse, la force & la bonté pour s'assu- » rer la soumission, l'estime & la reconnois- » sance de la Nation. Afin que de tous ces » sentimens réunis, se forme entre lui & elle » cet amour mutuel, & cette confusion d'in- » térêts qui constituent la vraie puissance, & » qui assurent la durée des Empires, auxquels » l'esprit de conquête & la terreur des armes, » ne donnent qu'un éclat passager, acheté au » prix du sang, de l'aisance & de la tranquil- » lité des Sujets, suivi par conséquent, de

---

mais il est celui du Dauphin pour le plan & pour les vues : l'Auteur lui-même se fait honneur de l'avouer. L'esprit de ce Prince s'y montre par-tout au naturel. Ses principes de gouvernement y sont développés avec tant de lumiere & de vérité, qu'on croit à chaque page l'entendre parler lui-même. Quand on a lu cet Ouvrage on ne sçait ce qu'on doit le plus admirer, la profonde sagesse du Dauphin, les lumieres du sçavant Rédacteur de ses principes, ou la générosité du Monarque qui ne craint pas de faire exposer aux yeux des Peuples le tableau de ses devoirs, comme un garant de sa fidélité à les remplir.

» l'affoibliſſement de l'Etat, dont l'ame & le » nerf au dedans, ainſi que la conſidération » au dehors, dépendent de la population, de » l'abondance, & de l'harmonie intérieures. « Voilà des principes clairs & lumineux. L'Evangile & la droite raiſon n'en ont jamais reconnu d'autres. Qu'une Secte impie & ſéditieuſe s'efforce de les traveſtir : que ſous le ſpécieux prétexte d'éclairer les hommes, elle les invite à la révolte contre toute autorité légitime; qu'elle aille même juſqu'à décrier ouvertement la forme du gouvernement, de l'aveu des plus grands Politiques la plus parfaite de toutes; c'eſt de quoi le Dauphin ne fut jamais ſurpris, ſuivant cette maxime qu'il citoit fort ſouvent: » qui ne craint pas ſon Dieu, ne reſpectera » point ſon Roi qui n'en eſt que l'image.

Ce Prince, ſuivant le plan qu'il s'étoit formé, de s'occuper uniquement du ſoin de rendre les Peuples heureux, étudia ſérieuſement la partie des Finances. Il connoiſſoit l'état des différentes Provinces, leurs richeſſes réelles, & celles qui proviennent de l'induſtrie des habitans: ce qui le mettoit à portée de juger, en quelle proportion chacune d'elles pouvoit, ſans s'épuiſer, contribuer aux beſoins de l'Etat. Pour procéder plus ſûrement dans une matiere ſi importante, il chargeoit différentes per-

ſonnes également inſtruites & déſintéreſſées ; de lui remettre des mémoires qu'il comparoit entr'eux & avec ſes propres lumieres. Peut-être avoit-il trouvé ce qu'on cherche depuis long-tems, ce ſyſtême moins diſpendieux pour la perception des Impôts, & ſuivant lequel chacun contribueroit aux charges de l'Etat, en raiſon de ſes facultés. Mais dans la crainte de compromettre quelques-unes des perſonnes qui l'avoient ſervi ſi fidelement, il eut l'attention, pendant ſa derniere maladie, de faire jetter au feu les différens mémoires qu'on lui avoit remis, tant ſur cette matiere que ſur les autres parties de l'adminiſtration publique. Quand il ſentit que ſa fin approchoit il appella l'Officier qui étoit chargé de ſon cabinet d'étude à Verſailles. Il lui confia les clefs des deux ſécrétaires, lui donna la note des papiers qu'il y trouveroit & lui déſigna ceux qu'il devoit brûler. Il porta l'attention juſqu'à lui recommander de s'enfermer dans ſon cabinet, afin que perſonne ne fût témoin de ſon opération. L'Officier muni de ces inſtructions, partit en poſte de Fontainebleau, pour ſe rendre à Verſailles : il trouva tout dans l'ordre qui lui avoit été indiqué. Il eut à brûler une ſi prodigieuſe quantité de papiers, écrits tant de la main du Prince que de mains étrangeres, qu'il lui

fallut plusieurs heures pour s'acquitter de sa commission. De retour à Fontainebleau, il alla rendre compte au Dauphin, de la maniere dont il avoit exécuté ses ordres. Le Prince le fit repartir sur le champ, pour aller jetter au feu quelques autres pieces, auxquelles il n'avoit pas pensé d'abord. Comme les voyages de la Cour ne l'empêchoient point de suivre son plan d'étude, & de s'occuper des affaires les plus importantes, il avoit aussi à Fontainebleau quantité de papiers qu'il fit brûler. » Il me fit » appeller, dit la Dauphine, il me confia ses » clefs, & me dit de chercher tous les papiers » qui étoient dans son bureau & dans son sé» crétaire : je les lui présentai ; il les prit, me » les rendit l'un après l'autre, me dit en riant » ce qu'ils contenoient, & m'ordonna de les » brûler. « Quoique sa prudence nous ait ravi un nombre de pieces précieuses sans doute, ce qui nous est parvenu de ses Ecrits est plus que suffisant pour nous faire connoître l'étendue & la sagesse de ses vues sur les différentes branches de l'administration publique. Il est par-tout d'un style si expressif & si lumineux, que souvent il dit en quatre mots, ce qui feroit pour un autre la matiere d'un discours. » Toute imposition sur les peuples, dit» il, est injuste lorsque le bien général de la

» société ne l'exige pas. « Persuadé qu'un Prince, après avoir cherché les moyens de percevoir les revenus de l'Etat de la maniere la moins onéreuse, doit encore donner tous ses soins à ce qu'ils soient administrés par des mains sages & intégres, il ne fait pas difficulté de dire ; » Un Etat doit périr nécessairement, lorsque ses revenus ne sont pas administrés avec la plus exacte & la plus prudente économie ; & comme s'il eût pu craindre la tentation de dissiper en dépenses superflues les deniers arrosés de la sueur du Laboureur & de l'Artisan. » Le Monarque, dit-il » encore, n'est que l'économe des revenus » de l'Etat. « Maxime que personne n'ignore, mais qui ravit dans la bouche d'un Prince destiné au Trône.

En parlant du crime de péculat, dont peuvent se rendre coupables ceux qui ont part au maniment des Finances : » Nos Rois, dit-il, » ont fait avec justice les Ordonnances les » plus sévéres contre ceux qui malversent dans » le maniment des Finances. François I., ordonne que le péculat sera puni par confiscation de corps & de biens. Il y eut de grandes » contestations sur le sens de cette expression. » Les uns entendant simplement la mort civile ; » & les autres peine de la vie. Je suis de

» ce dernier sentiment ; car on voit que les » Romains d'après lesquels la plûpart de nos » Loix ont été faites, n'ayant d'abord décer» né qu'une restitution du quadruple, ont été » forcés par les cas multipliés, de punir de » mort le péculat. Et notre Histoire fournit » des exemples d'une pareille rigueur.

» Ce crime se contracte & lorsqu'on déro» be l'argent du Prince, & lorsqu'on en fait » commerce. Lorsqu'on fait des gains illicites » & dommageables au public, dans la fourni» ture des munitions de guerre, dans les cons» tructions des Edifices publics, & autres pa» reilles entreprises.

» Les Rois doivent être infiniment réservés » à accorder à des particuliers des exemptions » de tailles & de subsides, qui diminuent le » revenu de l'Etat, & font retomber sur le » pauvre peuple, tout le poids dont la faveur » soulage un petit nombre. Il y a déjà par » toutes sortes de charges & d'emplois un si » grand nombre d'exempts, que l'augmenter, » seroit véritablement une injustice odieuse. » Les exemptions sont souvent plus contrai» res à l'humanité, que les Impôts même.

L'Agriculture parut au Dauphin un objet digne de toute son attention. Il protégea en plusieurs occasions ces Sociétés qui ont travaillé

avec tant de ſuccès à perfectionner cet art la ſource des vraies richeſſes d'un Etat. Il reçut leurs mémoires, & les lut avec plaiſir. Il appelle les Laboureurs » *une claſſe d'hommes* » *utile & précieuſe à la Société.* Il faut, dit-il, que » les Laboureurs, ſans être riches, ſoient dans » un état d'aiſance & ne craignent point, en » rentrant des champs au logis, de trouver » les Huiſſiers à leurs portes : prétendre s'en- » richir en les dépouillant, c'eſt tuer la pou- » le qui pond des œufs d'or. « Comme on lui repréſentoit que ſes revenus étoient trop bornés, & qu'à ſon âge, le Dauphin, fils de Louis XIV, avoit cinquante mille francs par mois pour ſa caſſette : » il ne me feroit » pas difficile, répondit-il, d'obtenir du Roi » la même ſomme : mais comme je ne la re- » cevrois que pour la donner, j'aime mieux » que le pauvre Laboureur en profite, & » qu'elle ſoit retranchée ſur ſes Tailles.

Ce Prince avoit ſur le commerce toutes les connoiſſances néceſſaires pour opiner prudemment dans le Conſeil ſur les moyens de le faire fleurir. Il ſçavoit quelles marchandiſes il étoit plus avantageux à l'Etat de recevoir & de faire paſſer en commerce. Il diſoit ſur quelle mer telle marchandiſe s'embarquoit, à quel Port telle autre abordoit : ayant un jour donné

audience à un Officier de marine ; après l'avoir entendu sur sa demande, il l'entretint de la mer & de tout ce qui concernoit sa profession, & le fit d'une maniere si intéressante, que l'Officier dit tout haut au sortir de son audience : » je ne crois pas qu'il y ait d'hom-» me en France qui entende mieux la marine » que M. le Dauphin : « ses principes sur le commerce, comme sur toute autre matiere, furent toujours conformes à ceux qu'il s'étoit formés sur la Justice, la Religion & les Mœurs. Il n'entendit parler qu'avec horreur de cette maxime que la politique de la Philosophie moderne ne rougissoit pas d'établir. » Qu'un Prin-» ce doit laisser la liberté de la presse, & fer-» mer les yeux sur tous les ouvrages qui pa-» roissent dans ses Etats pour ou contre la » Religion & les Mœurs, parce que la Li-» brairie forme une branche de commerce. « Et c'est à cette occasion qu'il répondoit un jour à la Reine. » Maman, je pense comme vous, » & je dis; malheur à l'Etat, qui auroit besoin » pour subsister, de tolérer ce commerce d'ini-» quité, ou tout autre semblable : C'est un » malade réduit à n'avoir que du poison pour » remede. «

Il envisageoit la licence des Mœurs comme un principe destructeur des Etats les mieux af-

fermis : & si la Providence l'eût placé sur le Trône, il se seroit cru obligé de faire usage de tous les moyens que le pouvoir suprême eût mis en sa main pour rappeller la Nation à l'innocence des mœurs antiques. Son exemple mieux qu'un Edit eût eu force de loi, sur un peuple qui s'en fait toujours une de copier les mœurs de ses Souverains. Suivant ce principe qu'il adopte par-tout, » qu'un Roi doit se re- » garder dans ses Etats comme un pere de » famille au milieu de ses enfans; « il met au rang de ces obligations les plus étroites, de veiller sur les mœurs de ses Sujets. » Le Mo- » narque, dit-il, dans un de ses Ecrits, doit » apporter les soins d'un pere, à régler les » mœurs de ses Sujets. Je n'ai jamais douté, » disoit-il encore, que la morale d'Epicure, à » laquelle on attribue la décadence de l'Empi- » re Romain, ne doive entraîner la ruine » de toutes les Nations chez lesquelles elle s'in- » troduira. « Aussi ne compta-t-il jamais les excès honteux de la débauche au nombre de ces abus, sur lesquels il est quelquefois prudent de fermer les yeux, pour en prévenir de plus grands : persuadé qu'il étoit qu'il ne peut en exister aucun plus préjudiciable au bien même Physique d'un Etat, que celui qui arrête le cours de la population, qui invite le luxe

& la fainéantise ; qui trouble souvent la tranquillité publique, & toujours l'ordre domestique ; qui ruine les familles, qui conseille les vols & les rapines ; qui prépare les empoisonnemens, les suicides & les assassinats ; qui moissonne tous les ans plus de Citoyens à l'Etat, que le fer ennemi ; qui fait de la Capitale un rendez-vous de libertinage, l'école de tous les vices & le tombeau de la jeunesse. » La dé-» bauche, dit ce Prince, est mere de beau-» coup de filles qui sont des furies bien redou-» tables au sein d'un Etat. «

Après avoir considéré le Monarque comme le pere de ses Sujets, pour l'obligation de régler leurs mœurs, il veut qu'il se regarde lui-même pour le devoir de régler les siennes ; non comme un Prince en qui la flatterie ne manque jamais d'excuser les foiblesses les plus condamnables, mais comme un Chrétien comptable à Dieu de sa conduite comme le commun des hommes. » Un Roi, dit-il, ne doit » point avoir de favoris : le nom de Maitresse » fait horreur à un Chrétien. Il ne laissa jamais ignorer ce qu'il pensoit de ces femmes sans pudeur qui ne rougissoient point de chercher, à se faire un nom par la voie de l'infamie, & qui s'applaudissent, comme d'un triomphe, quand elles ont sçu jetter dans un cœur

honnête & vertueux les premieres étincelles d'un feu illégitime ; il regardoit ces ames basſes & artificieuſes comme les plus grands ennemis de la gloire des Princes, & le mépris qu'il avoit pour elles alloit juſqu'à l'indignation. Je ſupprime pluſieurs anecdotes populaires relatives à ce ſujet, parce qu'elles m'ont paru mériter peu de créance ; mais elles ont eu au moins pour fondement les inclinations & les ſentimens décidés du Dauphin ; & l'on ne ſçauroit douter que le titre de *Reſtaurateur des Mœurs*, que le vœu des gens de bien a déjà décerné à Louis XVI, ſon auguſte Fils, n'eût été un de ceux qui l'euſſent le plus agréablement flatté.

Perſuadé cependant, comme il le diſoit un jour à l'Evêque de Verdun, » qu'il étoit plus » facile de former les Mœurs d'une Nation, » que de les réformer, » l'éducation de la jeuneſſe lui paroiſſoit un des objets les plus dignes de fixer l'attention d'un ſage Gouvernement. » Il n'eſt point de naturel ſi heureux, » dit ce Prince dans un de ſes Ecrits, qui ne » puiſſe ſe corrompre par le vice de l'éduca- » tion ; comme il n'en eſt point de ſi ingrat » qu'on ne puiſſe améliorer par une applica- » tion conſtante & des ſoins aſſidus....... Dans » toute ſociété, une partie des hommes con-

» duit l'autre; ceux qui ont eu l'esprit cultivé
» par les lettres, se trouvent naturellement à
» la tête de ceux qui n'ont point eu le mê-
» me avantage, & leur communiquent né-
» cessairement leurs vices ou leurs vertus.:....
» Rien peut-être n'influe plus directement sur
» les Mœurs d'une Nation, que l'éducation
» publique; les plus beaux jours de Lacédé-
» mone, furent ceux où elle éleva sa jeu-
» nesse avec des soins plus particuliers; Rome
» ne fut plus semblable à elle-même, quand
» sa jeunesse commença à se corrompre. » La
protection constante que le Dauphin accorda
aux Jésuites étoit sur-tout fondée sur la per-
suasion que leur Société étoit de la plus gran-
de ressource pour l'éducation chrétienne de la
jeunesse. Un Seigneur lui parloit un jour de
ce qu'il faisoit en leur faveur: » Vous vous
» trompez, lui répondit-il, si vous prenez ma
» conduite pour un effet de prédilection; vous
» me verriez protéger avec le même intérêt
» tout autre Corps que je jugerois aussi utile
» à la Religion & aussi nécessaire à l'éducation
» publique. » Dans le tems qu'on travailloit à
leur dissolution, en France, on lui entendit
dire cent fois dans le Conseil & dans ses
conversations particulieres: » Que deviendra
» la jeunesse de nos Provinces?

L'éducation de la jeunesse l'intéressoit encore par cette affection qu'on éprouve naturellement pour cet âge, celui de la candeur & de l'ingénuité. Il aimoit les jeunes gens, mais de cet amour sage qui ne perd point de vue leurs véritables intérêts. Si quelque Seigneur lui présentoit un de ses fils étudiant dans un Collége, il ne manquoit jamais de l'exhorter à se distinguer par son application au travail, & par son amour pour la vertu. On le vit quelquefois assister à des exercices d'écoliers, & honorer de ses applaudissemens leurs triomphes littéraires. Un de ses valets de chambre (car il ne dédaignoit pas de s'entretenir avec eux) lui parloit de son fils qu'il faisoit étudier à Paris. Le Prince lui demanda dans quel Collége il étoit, comment il s'y comportoit & quels étoient ses succès? Le pere, après avoir satisfait à ses demandes, ajouta qu'il s'étoit arrangé avec les maîtres de son fils, afin qu'il ne fût jamais puni. » Sans doute, lui dit » le Dauphin, que vous avez aussi pris vos » arrangemens avec votre fils pour qu'il évite » de tomber dans les fautes qui mériteroient » punition? » L'Officier persistant à dire, que quelque chose que pût faire son fils, il ne consentiroit jamais à ce qu'on le punît, le Prince se mocqua beaucoup de lui: & quand

il vit ses autres valets de chambre, il leur parla du systême d'éducation de leur camarade, & leur recommanda de lui en faire compliment. Ayant appris qu'un Page à qui il vouloit du bien, avoit perdu au jeu une somme de vingt-cinq louis, il le fit appeller pour lui en témoigner son mécontentement : » Je ne » croyois pas, lui dit-il, que vous eussiez la » bourse si bien garnie ; cependant perdre » vingt-cinq louis, c'est jouer gros jeu pour » un Page. » Comme ce Prince conservoit toujours quelque chose de l'air de bonté qui lui étoit naturel, lors même qu'il étoit obligé de faire un reproche, le jeune homme ne sentit pas qu'il lui en faisoit un, & lui répondit qu'il avoit quelquefois perdu des sommes plus considérables encore. » Oh, vraiment, lui dit le » Dauphin, je me trompois donc bien sur vo» tre compte : car je vous croyois de la con» duite ; mais l'aveu que vous me faites, me » donne tout lieu de craindre que vous n'aug» mentiez un jour le nombre des mauvais su» jets. » Des écoliers de l'Université s'étant trouvés sur son passage dans le bois de Boulogne, le saluerent par leurs cris accoutumés. Le Prince les remercia par un signe de tête le plus gracieux. Les écoliers qui desiroient quelque chose de plus qu'un salut, s'appro-

chent, environnent la voiture & le prient de leur faire donner quelques congés. » Comment, » mes enfans, leur dit-il, il eſt congé au- » jourd'hui, puiſque vous voilà ici, & vous » voudriez qu'il le fût encore demain ? Sure- » ment vous ne faites point attention que la » multiplicité des congés eſt préjudiciable aux » études, & que le Roi a beſoin de ſçavans. » Ce peu de paroles qu'il prononça avec l'air & le ton de bonté qui lui étoient ordinaires, éleva le courage de ces jeunes gens ; ils redoublerent leurs acclamations, & de retour à Paris, ils raconterent avec une eſpece d'enthouſiaſme à leurs condiſciples comment le Dauphin leur avoit fait connoître l'eſtime qu'il faiſoit des ſciences & des ſçavans.

Toutes les vues de ce Prince tendoient à rendre les peuples heureux. Un Officier attaché à ſon ſervice, me racontoit que ſouvent il entroit avec lui dans les moindres détails, relatifs à la ſubſiſtance du bas peuple. Il s'informoit de ce que pouvoit gagner la claſſe des ouvriers qui gagnent le moins ; il calculoit les petites dépenſes néceſſaires pour leur nourriture & celle de la famille qu'il leur ſuppoſoit. Le prix du pain, des légumes & des denrées les plus communes, n'échappoit point à ſes recherches. Un jour qu'il s'informoit de l'état du

pauvre peuple ; sur ce qu'on lui répondit qu'en général il n'y avoit point de misere : » Il faut, » reprit-il, que la Providence veille : car, » suivant mon calcul, il devroit y en avoir. » Toutes les calamités publiques lui devenoient personnelles ; il souffroit avec le peuple, quand il le voyoit réduit à une de ces disettes, que ni la puissance, ni la sagesse du Monarque le plus humain ne sçauroient détourner. Une guerre sanglante ou dispendieuse l'affligeoit sensiblement : une nouvelle imposition devenue nécessaire pour la soutenir le faisoit gémir ; en un mot, chaque charge de l'Etat en étoit une pour son cœur. Le Duc de la Vauguyon, à l'occasion d'une fête qui s'étoit donnée à Versailles pour la naissance d'un Prince, disoit qu'il ne comprenoit pas comment Assuerus avoit pu tenir à la fatigue des festins qu'il donna pendant cent quatre-vingt jours aux Grands de son Royaume. » Et moi, dit le Dauphin, » je ne sçais comment il a pu subvenir à la » dépense ; & je présume que ce festin de » six mois à sa Cour, aura été expié par un » jeûne solemnel dans ses Provinces. » Il faudroit, disoit-il dans une autre occasion, à » l'Ambassadeur d'Espagne, pour qu'un Prince » goûte une joie bien pure au milieu d'un » festin, qu'il pût y convier toute la Nation,

» ou que du moins il pût se dire en se met-
» tant à table : *Aucun de mes sujets n'ira au-*
» *jourd'hui coucher sans souper.* Il ne connut
jamais les dépenses de goût ; il se fit une loi
de n'en occasionner aucune au peuple, & il y
fut fidele toute sa vie. Plusieurs même ont cru
que portant ses vues de bien public jusqu'a-
près sa mort, il n'avoit demandé d'être en-
terré à Sens, que pour épargner à l'Etat les
frais d'une pompe funebre depuis Fontaine-
bleau jusqu'à Saint Denis ; mais c'étoit peu
pour lui de n'être point à charge à l'Etat : il
étoit un de ces cœurs qui ne sont jamais sa-
tisfaits tant qu'ils connoissent des malheureux.
Il soulageoit les besoins du peuple aux dépens
de ses plaisirs & de ses amusemens les plus
légitimes ; on pourroit même dire de ses be-
soins. Quand il fut guéri de la petite vérole,
le Roi lui assigna une somme assez considé-
rable, afin qu'il se procurât les petits agré-
mens capables d'adoucir les ennuis d'une con-
valescence qui devoit être longue : il ne vou-
lut point la recevoir ; & il dit à la personne
qui vint lui faire part de cette disposition du
Roi en sa faveur : » Je puis me passer de cette
» somme, & le pauvre peuple en a besoin. »
En 1750 il fit passer à l'Evêque de Chartres
des secours abondans pour les Habitans d'un

canton du pays Chartrain, qu'un violent ouragan avoit ravagé. Il avoit contribué efficacement, quelques années auparavant, à réparer les pertes immenſes qu'un incendie avoit occaſionnées dans deux fauxbourgs de la même Ville. En 1751, la naiſſance du Duc de Bourgogne, le premier de ſes fils, le mit dans le cas de manifeſter ſes libéralités, qui étoient ſouvent ſecrettes: Et afin que les pauvres priſſent part à la joie que cauſoit à toute la Nation la naiſſance d'un nouvel appui du Trône, il leur fit diſtribuer d'abondantes aumônes. Ayant appris que la Ville de Paris deſtinoit une ſomme conſidérable aux fêtes qu'elle préparoit, il repréſenta au Roi qu'il verroit avec peine tant d'argent s'en aller en fumée; qu'il lui paroîtroit auſſi glorieux, & plus utile à l'Etat que cette ſomme fût employée en faveur des pauvres. Louis XV entrant dans ſes vues, fit connoître à la Capitale, qu'elle ne pourroit rien faire qui fût plus conforme à ſes deſirs, & qui flattât plus agréablement le Dauphin, que de conſacrer au ſoulagement des malheureux la ſomme qu'elle deſtinoit aux réjouiſſances publiques. La Ville applaudit à ces diſpoſitions; les fêtes furent moins brillantes; on paya la dot de ſix cens pauvres filles, & l'exemple de la Capitale fut ſuivi par pluſieurs

Villes de nos Provinces. En 1752 la disette s'étant fait sentir dans les environs d'Angers, le Dauphin fit parvenir à l'Evêque une quantité considérable de riz, pour être distribuée aux pauvres de son Diocèse. Nos Provinces les plus reculées ressentirent dans le besoin les effets de sa bienfaisance. La noblesse indigente, comme le pauvre peuple, pouvoit s'adresser à lui avec confiance. Ce qu'il ne pouvoit pas faire par lui-même, il le faisoit ou par ses représentations auprès du Roi, ou bien en faisant contribuer la Reine, la Dauphine, & les Princesses ses sœurs, & quelquefois en puisant dans la bourse de ses amis. Il témoignoit sa reconnoissance à ceux qui pourvoyoient aux nécessités du pauvre peuple, comme s'ils l'eussent fait à sa décharge. Plus d'une fois des personnes aisées & charitables qui dans des tems de misere publique s'étoient distinguées par leur générosité à soulager les malheureux, furent surprises de recevoir des remercimens de la part de ce bon Prince. L'Abbé de Saint Cyr fut plusieurs fois porteur de semblables complimens. On parloit un jour en sa présence d'une banqueroute considérable & des risques que couroient les particuliers en plaçant leur argent. Les uns disoient qu'il falloit qu'ils exigeassent plusieurs cautions, d'autres qu'ils ne devoient

point placer toute leur fortune d'un côté. » Tout » cela, reprit le Prince, ne vaut pas le secret » de Madame la Comtesse de Toulouse : elle » place à fonds perdus ; & pour plus de sûreté, » elle met hypotheque sur l'humanité toute » entiere, qui, de l'hyver dernier lui est re- » devable de la vie de plusieurs milliers de » malheureux, qui étoient en danger de pé- » rir de misere si elle ne fût venue à leur se- » cours. « L'état d'épuisement où se trouvoit la France en 1759, ayant engagé le Roi Stanislas à se surcharger lui-même pour soulager la misere commune, il lui écrivit en ces termes.

» Monsieur, mon Frere, & très-cher » Grand-Pere, la France reçoit tous les jours » de nouvelles marques de l'affection que » vous lui portez. Vous venez de lui en don- » ner encore une bien sensible dans cette trif- » te circonstance. Je ne puis exprimer à Vo- » tre Majesté, combien j'en ai été touché : » puisse tout le monde suivre en tout vos » exemples & vos leçons ; c'est le souhait le » plus avantageux qu'on puisse former pour » l'humanité : pour moi en particulier vous » sçavez ce que j'en pense, & combien sont » vifs & sinceres les sentimens d'amitié & de » tendresse avec lesquels je serai toute ma » vie, de Votre Majesté, le très-respectueux » Petit-Fils, LOUIS.

Dans une circonstance où toutes ses ressources étant épuisées il lui restoit encore un nombre de malheureux à secourir, il ne crut pas qu'il fût indigne d'un Dauphin de faire par motif de charité, ce que la passion du jeu justifie tous les jours aux yeux des Grands : il eut recours à l'emprunt ; & ne prenant conseil que de son grand cœur, il en fit un, dont le remboursement devoit lui coûter des privations de plusieurs années. S'étant rappellé au lit de la mort, qu'il ne l'avoit pas encore entierement acquitté, il pria le Roi de le faire à sa décharge. Voici ce qu'il lui marqua dans une lettre qui renferme ses dernieres dispositions. » Ayant été » redevable à M. de Montmartel d'une somme très-considérable, dont j'ai déjà acquitté la plus grande partie, je vous prie d'ordonner que le reste lui sera payé : je n'en » ai pas d'état, ayant négligé de garder les » reçus ; mais M. de Montmartel est d'une » probité assez reconnue, pour qu'on puisse » s'en rapporter à sa parole. « Il paroît que cette somme étoit très-considérable, comme dit le Prince, puisque, la plus grande partie acquittée, il en restoit encore cent mille écus, dont Louis XV a ordonné le paiement.

La France étoit comme le théâtre privilégié de ses bienfaits, mais elle n'étoit pas le seul,

feul. Ce bon Prince portoit tous les hommes dans fon cœur ; & bien autrement ami de l'humanité, que ceux qui en ont continuellement le nom fur les levres, il l'alloit chercher au-delà même des mers, pour lui faire éprouver fes bienfaits. Sa charité embraffoit jufqu'aux Régions infidelles ; & plus d'une fois il seconda par fes libéralités le zele de ces Hommes Apoftoliques qui travaillent à étendre dans les Indes le culte du vrai Dieu. Etonné de tout le bien qu'il lui voyoit faire, un Seigneur de fa fuite, lui difoit un jour que tous fes pas étoient marqués par des bienfaits, & qu'on pourroit dire de lui comme du Sauveur ; *pertranfiit benefaciendo.* » Ah ! reprit le Prince ; » que n'eft-il en mon pouvoir, de faire qu'on » ajoute encore : *& fanando omnes ?* « * Cependant le zele avec lequel il fe portoit à foulager la mifere générale des peuples, n'épuifoit pas entierement fa charité : & nous verrons dans la fuite qu'il en faifoit encore reffentir les effets à une infinité de particuliers. Mais ce qui annonce combien étoit fincere & éclairé l'amour

* Ce Seigneur lui difoit qu'on pourroit dire de lui : *il fit du bien par-tout où il paffa* : le Dauphin lui répond : Ah ! que n'eft-il en mon pouvoir de faire qu'on ajoute, *& il guérit tous les malades.*

qu'il avoit pour les peuples, c'eſt qu'en s'appliquant ſi généreuſement à les ſouſtraire aux rigueurs de l'indigence, il deſiroit beaucoup plus encore de les rendre heureux du bonheur que procure la vertu : & ce fut toujours là, comme nous l'avons vu, le but & la fin principale vers laquelle il dirigea toutes ſes études, à laquelle il rapporta tous ſes ſoins. » L'homme vertueux, diſoit-il un jour à la Dauphine, en préſence de l'Abbé de Saint-Cyr, » n'eſt jamais malheureux ; l'homme vicieux » l'eſt toujours. Qu'on banniſſe de la ſociété » les déſordres du vice, on verra diſparoître la plûpart des maux qui l'affligent. «

Fin du Livre ſecond.





VIE
DU DAUPHIN,
PERE DE LOUIS XVI.

LIVRE TROISIEME.



'ÉLÉVATION des Princes devient pour eux un engagement à plus de vertus. Il n'eſt pas néceſſaire au commun des hommes de poſſéder toutes les vertus du Prince ; mais le Prince doit allier aux vertus propres de ſa condition, toutes les vertus de l'homme. Le Dauphin les réuniſſoit dans le plus haut degré de perfection.

Jamais Fils ne fut plus reſpectueux envers ſon Pere, & ne l'aima plus tendrement. Il ne voyoit dans ſa qualité de Dauphin, que celle de premier Sujet du Roi, & une obligation plus

étroite de donner au peuple l'exemple de la soumission due à l'autorité Paternelle & Souveraine. Si quelquefois il s'entretenoit du Roi avec les personnes qu'il honoroit de son amitié, ce n'étoit que pour relever la bonté de son cœur, son amour pour la paix, la justesse de ses vues, la prudence de ses avis dans le Conseil. En bon Fils, comme en bon Citoyen, il se faisoit un devoir d'attacher tous les Sujets à leur Souverain. Protecteur zélé de tous les malheureux, jamais on ne le vit écouter un mécontent. On se rappelle comment s'expliqua sa tendresse filiale dans les deux circonstances qui penserent ravir Louis XV à la France. Il n'étoit pas nécessaire que ce Prince lui signifiât ses volontés. Il s'étoit fait une loi de les étudier lui-même pour s'y conformer en tout. Le sacrifice de ses inclinations les plus cheres, ne lui eût rien coûté pour lui faire plaisir. Ses dispositions à cet égard alloient quelquefois jusqu'à l'inquiétude, comme on vit dans sa derniere maladie. » Il regrettoit infiniment, dit » la Dauphine dans un de ses Écrits, d'avoir » voulu aller à Fontainebleau, parce qu'il » sentoit que cela occasionnoit du dérangement » au Roi. Il lui en parla souvent & encore » quelques jours avant sa mort : sur ce que » le Roi lui dit que cela ne le dérangeoit pas;

» je sens bien, lui répondit-il, que vous le direz » par bonté pour moi ; mais il n'en est pas » moins vrai que si nous étions à Versailles, » vous iriez à Belle-Vue, Trianon ou Choisy ; » & je me reprocherai toujours d'avoir eu la » fantaisie de quitter Versailles. Le Roi lui ayant » protesté de nouveau, qu'il n'y avoit aucun » regret ; quoi, lui dit-il, me parlez-vous en » conscience? Le Roi le lui assura. Ah! lui » répondit-il, que vous me soulagez! «

La tendresse qu'il avoit pour la Reine, étoit également affectueuse, & avoit quelque chose de plus démonstratif, & de plus libre. Elle étoit fondée moins encore sur le bienfait de la naissance, que sur celui de la vertu dont il se reconnoissoit redevable à ses soins & à ses exemples. La Reine de son côté voyoit avec ravissement toutes ses vertus reproduites dans le cœur de son Fils, & lui témoignoit un amour réciproque. Elle en fit le premier de ses amis, & le confident dans le sein duquel elle déposoit avec le plus de confiance & de consolation toutes les mortifications, compagnes inséparables de la grandeur.

La conformité de caractere, d'inclinations & de sentimens, autant que les liens du sang, unissoit de la maniere la plus intime le Dauphin au Roi Stanislas. Le petit Fils admiroit

dans son Aïeul un modele de vertu qui en augmentant son estime & sa tendresse, excitoit son émulation : & l'Aïeul voyoit avec complaisance un autre lui-même dans la personne de son petit-Fils : ils se consoloient par leurs lettres de n'être pas à portée de se voir plus souvent : & quand une circonstance leur procuroit cette satisfaction, ils regrettoient de ne pouvoir la faire durer plus long-tems. Je crois qu'on verra avec plaisir quelques lettres du Dauphin à Stanislas, écrites de sa main & que j'ai copiées, comme les autres que je cite, sur les originaux.

» Monsieur, mon Frere & très-cher Grand-
» Pere, je charge un Courier, * qui, j'es-
» pere ne vous sera pas désagréable, de re-
» mettre cette lettre à Votre Majesté, afin
» que la partie de la famille qu'elle verra ne
» lui fasse pas oublier l'autre. Mais je vous
» avoue que ce n'est pas sans jalousie, que je
» la vois sur le point de jouir du plaisir de
» vous voir & de passer avec vous l'entre-deux
» saisons. J'aurois été bien tenté de me don-
» ner quelqu'embarras au foie ou à la rate
» pour servir de prétexte à un voyage qui

* Madame Adélaïde.

» m'auroit procuré tant de satisfaction : mais
» puisqu'il faut que j'en sois privé, j'essaie
» au moins de m'en consoler en m'entretenant
» de mes respects, & en chargeant mes Sœurs
» de vous rendre fidellement tout ce que je
» pense & ce que je sens, & sur-tout les sen-
» timens de vive tendresse que vous me con-
» noissez depuis que je suis au monde & avec
» lesquels je suis de votre Majesté, le très-
» respectueux Petit-Fils, LOUIS.

» Monsieur, mon Frere & très-cher Grand-
» Pere, c'est avec la plus sensible satisfaction
» que j'ai reçu la lettre que Votre Majesté
» m'a écrite. Les assurances qu'elle me don-
» ne de la continuation de son amitié me flat-
» tent bien agréablement, j'en suis pénétré :
» lisez donc aussi, je vous prie dans mon cœur
» pour y voir & mes sentimens & les vœux que
» je forme pour vous à tous les instans de ma
» vie. Que la vôtre passe les bornes de la plus
» longue ; ainsi s'accompliront les souhaits de
» celui qui sera toute sa vie, de Votre Ma-
» jesté, le très-respectueux Petit-Fils, LOUIS.

» Monsieur, mon Frere & très-cher Grand-
» Pere, Madame la Dauphine vient d'accou-
» cher très-heureusement d'un très-gros Garçon.

» Je crois que cette nouvelle vous fait au-
» tant de plaisir qu'à moi. Ce sera mon pre-
» mier Valet de Chambre, qui remettra cette
» lettre à Votre Majesté, que je prie d'être
» bien persuadée de la tendre amitié & du
» respectueux attachement avec lesquels je se-
» rai toute ma vie, Votre bon Frere & très-
» respectueux Petit-Fils, LOUIS.

» Monsieur, mon Frere & très-cher Grand-
» Pere, M. de Lomont, qui vous remettra
» cette lettre, vous instruira des bontés que
» le Roi a pour lui en faveur de son futur ma-
» riage avec Mademoiselle de Rochechouart,
» qui est une Fille de la plus grande naissan-
» ce, mais sans fortune. Si Votre Majesté, pour
» y suppléer, vouloit bien avoir la bonté de
» lui conserver ses appointemens & de lui
» procurer une pension de six mille livres,
» telle que celle qui vient d'être accordée au
» Vicomte de Chabot, ce seroit une grace qui
» uniroit deux grands noms. J'ai saisi avec em-
» pressement cette occasion pour reparler en-
» core au Roi du Marquis de Boufflers, en
» lui représentant le desir que vous avez de
» l'obliger; il m'a répondu qu'il passeroit im-
» manquablement après le Comte de Gram-
» mont & le Marquis de Rochechouart. Je ne

» négligerai rien, je mettrai tout en œuvre » pour achever au plutôt une chose qui peut » vous plaire, & j'ose me flatter que vous » êtes bien convaincu que si le devoir & la » reconnoissance ne me l'ordonnoient pas, un » sentiment plus libre, mais plus fort & plus » vif, me feroit toujours courir au devant de » tout ce qui doit vous être agréable, dans » l'espérance de vous prouver au moins une » partie du profond respect & du sincere at- » tachement qu'aura éternellement pour vous, » Votre tendre & respectueux Frere, Petit- » Fils, LOUIS.

» Monsieur, mon Frere & très-cher Grand- » Pere, les choses sont enfin arrangées com- » me Votre Majesté l'avoit ordomé : le Com- » te de Lorge & le Marquis de Boufflers par- » tageront le revenu du Gouvernement : le » Comte va marier sa fille : il est pénétré de » reconnoissance & la mienne n'est certaine- » ment pas moins vive. Je profite avec bien » de l'empressement de cette occasion, pour » vous renouveller les assurances des vœux » que je fais & pour votre santé & pour tout » ce que vous pouvez désirer. Que cette an- » née que nous commençons soit suivie d'un » aussi grand nombre d'autres que je l'espere,

» & que tous les biens que vous faites le mé-
» ritent. Je vous prie d'être bien persuadé des
» sentimens d'amitié avec lesquels je serai tou-
» te ma vie, de Votre Majesté, le très-ten-
» dre & très-respectueux Petit-Fils, LOUIS.

» Monsieur, mon Frere & très-cher Grand-
» Pere, je me suis acquitté de vos ordres au-
» près du Roi, qui à la premiere fois que je lui
» avois parlé, ne m'avoit accordé ni refusé ; à
» la seconde, il m'a répondu que le Marquis
» de Boufflers auroit peut-être un jour le Ré-
» giment Dauphin ; mais que pour à présent
» il ne l'auroit pas. Ce sont ses propres paro-
» les que je rends à Votre Majesté, bien
» affligé de n'avoir pû obtenir une grace que
» lui faisoit désirer les bontés qu'elle a pour
» le Marquis de Boufflers, qui de son côté
» me paroît les mériter. Il n'est pas nécessai-
» re de vous renouveller les assurances de la
» vive tendresse & du sincere attachement avec
» lesquels je serai toute ma vie, de Votre
» Majesté, le très-respectueux Petit-Fils,
» LOUIS.

» Monsieur, mon Frere & très-cher Grand-
» Pere, c'est assûrément avec bien de la sa-
» tisfaction, que je vous accorde une Sous-

» Lieutenance réformée, en attendant qu'il en
» vaque une en pied : le Régiment eſt en
» garniſon à Thionville. Je vous prierois, ce
» qui ne vous détournera pas beaucoup, de
» me l'amener ici l'année prochaine, afin que
» je vous y reçoive vous-même. Mais ſçavez-
» vous avec toute votre bonne humeur que je
» ne prétends point du tout plaiſanter, & que
» le regret de ne pouvoir partager avec la
» Reine le plaiſir de vous embraſſer ne me
» donne nulle envie de rire. Non je ne puis
» exprimer à Votre Majeſté, toute la viva-
» cité de mon regret; & tout ce qui me con-
» ſole, c'eſt la certitude où je ſuis du bon
» état de votre ſanté ; la mienne eſt tout-à-
» fait rétablie. Je ſuis abſolument ſans fievre
» depuis trois jours, & j'ai été purgé ce ma-
» tin pour la derniere fois ; il ne me manque
» plus qu'un peu de forces qui ſeront bientôt
» recouvrées : je vous renouvelle encore mes
» regrets qui partent de la plus tendre amitié
» avec laquelle je ſerai toute ma vie, de Votre
» Majeſté, le très-reſpectueux Petit-Fils ;
» LOUIS.

» Monſieur, mon Frere & très-cher Grand-
» Pere, la Reine veut que je vous donne
» moi-même des nouvelles de ma ſanté à la-

» quelle vous voulez bien vous intéresser. Elle
» est de beaucoup meilleure, ma toux est di-
» minuée, quoiqu'elle subsiste encore; mes
» forces sont augmentées sensiblement depuis
» que je suis ici, & mon sommeil, quoiqu'in-
» terrompu, est très-bon. Le lait d'ânesse me
» fait fort bien & commence même à m'en-
» graisser. Je voudrois bien que vous puissiez
» en juger par vous-même, ne connoissant pas
» de plus grande satisfaction que celle de pou-
» voir vous assurer de vive voix de la tendre
» amitié avec laquelle je suis, de Votre Ma-
» jesté, le très-respectueux Petit-Fils, LOUIS.

Cette lettre écrite de Fontainebleau, en date du 16 Octobre 1765, est la derniere que ce Prince écrivit lui-même à son Aïeul. Il se servit depuis ce tems-là de mains étrangeres pour l'informer de l'état de sa santé & lui donner, jusqu'aux derniers instans de sa vie, de nouveaux témoignages de la vive & respectueuse amitié qu'il avoit toujours eue pour lui.

Ces empressemens de piété filiale dans le Dauphin, ne refroidissoient ni sa tendresse fraternelle, ni l'amour conjugal. Son bon cœur étoit inépuisable en beaux sentimens. L'union qui régnoit entre lui & les Princesses ses sœurs alloit jusqu'à la plus parfaite intimité. Il les plaçoit

çoit toutes au même rang dans son cœur; & les égards privilégiés qu'il sembloit avoir pour Mesdames Henriette & Adélaïde, étoient fondés sur l'âge, plutôt que sur aucun sentiment de prédilection : aussi les autres Princesses ne s'en offenserent-elles jamais. C'est dans ce sanctuaire de l'amitié chrétienne, la seule véritable, que se trouvoient encore réunies la simplicité, la franchise, la cordialité, & toutes ces vertus aimables qu'une froide philosophie voudroit exiler de la société, pour y substituer des simulacres de vertus dont les noms mêmes étoient ignorés de nos peres. Quoique le Dauphin fût à tant de titres le chef & le centre de cette petite société, jamais il n'y prétendit de droit, que celui d'être plus ardent & plus empressé dans sa tendresse. La Princesse qui lui parloit l'appelloit mon frere, & il l'appelloit ma sœur, ou plus souvent par son nom de baptême, Henriette, Adélaïde, &c. Jamais on ne vit parmi eux l'ombre de jalousie, de déguisement ou de soupçon. On ouvroit son cœur avec une confiance réciproque. Si on avoit besoin d'un conseil ou d'un motif de consolation, on étoit sûr de le trouver. Le sentiment de l'un devenoit bientôt un sentiment commun à tous. La peine ainsi partagée, en étoit plus légere & la joie plus sen-

ſible. La Dauphine, bien loin d'affoiblir en rien cette belle union, ne faiſoit qu'y ajouter un nouvel intérêt; & l'on eût dit qu'elle ne vouloit poſſéder le cœur de ſon Epoux, que pour le tourner vers les Princeſſes ſes ſœurs. Ce portrait eſt ſi charmant, que j'aurois à craindre qu'on en ſuſpectât la ſincérité, ſi je parlois dans des tems aſſez reculés pour qu'il fût impoſſible de la vérifier.

Le Dauphin & la Dauphine, membres de cette ſociété que compoſoit la Famille Royale, en formoient une enſemble que les nœuds ſacrés du mariage rendoient plus étroite encore. Elevés dans des contrées différentes & ſelon des mœurs qui n'avoient entr'elles rien de commun, leurs inclinations d'abord ne ſympathiſoient pas en tout. Mais les caracteres & les climats n'ont rien entr'eux de ſi oppoſé que la Religion ne puiſſe concilier. Il ne leur fallut, pour fixer réciproquement leur tendreſſe, que le tems de s'étudier & de ſe connoître, & comme tous les deux s'y prêtoient également & tendoient au même but, bientôt leurs humeurs & leurs goûts ſe rapprocherent de telle ſorte, qu'on peut dire qu'ils ne faiſoient plus qu'un cœur & qu'une ame: & toute leur vie, comme un beau jour, ſe paſſa ſans que le moindre nuage en altérât la ſérénité. Ce fut toujours même

façon de penser & d'agir, même éloignement de tout ce qu'on appelle intrigues de Cour, même application à remplir les devoirs de leur rang, même soin à veiller sur l'éducation des Princes & Princesses leurs enfans, même attrait pour la piété, même ardeur pour s'y perfectionner par l'exercice de toutes les vertus Chrétiennes, & sur-tout par un saint & fréquent usage des Sacremens. Et tout cela se faisoit avec cet air simple & naturel qui caractérise la solide vertu, avec ce discernement qui apprécie les circonstances, dans ce bel ordre, qui ne confond jamais les devoirs avec les goûts. La confiance que la Dauphine avoit dans le Dauphin, étoit si entiere, qu'elle ne faisoit pas de difficulté de l'admettre dans son conseil de conscience, de lui découvrir ses dispositions les plus intérieures, & tout ce qui se passoit dans son cœur. Une personne de la Cour ayant relevé cette particularité dans un essai qu'elle lui présenta de la vie de son Epoux, la Princesse ne put se la rappeller sans s'attendrir : » Je vous avoue, lui dit-elle, les » larmes aux yeux, que la privation de ce » secours rend ma perte infiniment plus amere & » m'en rappelle à chaque instant le souvenir. » Une si belle ame ne pouvoit que gagner à être connue : aussi le Dauphin payoit-il sa confiance

par un juste retour ; & il la pria de l'aimer assez pour l'avertir elle-même de tous les défauts qu'elle pourroit remarquer en lui. L'union est bien intime, & la vertu bien parfaite ; quand des Epoux vont jusqu'à se donner réciproquement de pareils gages de confiance.

La naissance de huit enfans, cinq Princes & trois Princesses, fut le fruit d'une alliance si chrétienne & si bien assortie. La premiere demande que le Dauphin faisoit au Ciel quand il lui naissoit un fils, étoit qu'il fût vertueux. Le Roi Stanislas l'ayant félicité sur la naissance du Comte d'Artois, il lui avoue avec cette franchise d'amitié, qui se permet la vérité, sans penser à flatter, que la joie qu'il ressent d'être pere de quatre Princes, ne lui laisse plus rien à desirer, sinon de les voir un jour imitateurs de ses vertus.

» Monsieur, mon frere & très-cher Grand-» Pere, je suis infiniment sensible à la part » que vous prenez à ma joie qui, je vous » l'avoue, ne sçauroit être plus grande. Je me » vois quatre garçons : tout ce que je sou-» haite à présent, c'est que Dieu les conser-» ve & qu'il les fasse ressembler à leur bis-» Aïeul. Ils n'auroient pas besoin d'autre re-» commandation pour être aimés & respectés,

» pour faire le bonheur du pays qu'ils habiteront : pardonnez-moi cette vérité, elle a » échappé au ſentiment qui me pénetre & à la » tendre amitié avec laquelle je ſuis, de Votre » Majeſté, le très-reſpectueux Petit-Fils. » LOUIS.

On imagine aiſément qu'avec de tels ſentimens le Dauphin devoit regarder l'éducation de ſes enfans comme un de ſes devoirs les plus ſacrés. Il leur donna pour Gouverneur le Duc de la Vauguyon, Seigneur d'une valeur & d'une probité reconnues ; & pour Précepteur l'Evêque de Limoges, Prélat, qui joignoit au ſçavoir la noble franchiſe des mœurs antiques ; & qu'il ſuffit de nommer pour rappeller l'idée de la vertu. Il leur déclara qu'il leur transféroit toute ſon autorité, & qu'il vouloit que des enfans deſtinés par leur naiſſance à commander un jour à la Nation, commençaſſent par reſpecter eux-mêmes les regles de la dépendance & de la ſoumiſſion. Ce ne fut point aſſez pour ce Prince d'avoir fait le choix de ceux qui devoient préſider à l'éducation de ſes enfans, afin que la vertu défendit de toutes parts leur innocence, & fermât toutes les avenues au vice, il s'aſſura encore de la probité de tous les Officiers qui devoient avoir

avec eux les moindres rapports de ſervice ; & après de ſi ſages précautions, ne ſe croyant pas encore déchargé de ce qu'il leur devoit, il voulut avoir lui-même ſa partie dans leur éducation, & il la remplit avec un zele & une fidélité, dont aucun Prince de ſon rang ne lui avoit donné l'exemple. Deux fois la ſemaine, le Mercredi & le Samedi, à une heure réglée, le Prélat, Précepteur des jeunes Princes, les conduiſoit à l'appartement de la Dauphine, où le Dauphin lui-même ſe trouvoit. Ce Prince examinoit leur travail, & leur faiſoit rendre compte de ce qui avoit fait la matiere de leurs études depuis la derniere répétition. Afin de leur rendre cet exercice plus utile, en ſuivant également tous les objets, & en particulariſant les détails, il ſe déchargea ſur la Dauphine de ce qui regardoit la Religion & l'Hiſtoire, & ſe réſerva la partie des langues. Pour prévenir les inconvéniens qui réſultent néceſſairement du peu d'accord qui regne entre ceux qui ont part à la même éducation, il convint d'un plan fixe & invariable avec toutes les perſonnes qui devoient concourir à celle des jeunes Princes.

Il ſçavoit exciter leur émulation par des récompenſes, ou des privations ménagées à propos. Il applaudiſſoit tantôt à l'un, tantôt à

l'autre. Un terme bien choisi, une regle heureusement appliquée, une construction aisée, un tour élégant, une phrase harmonieuse devenoient la matiere de ses éloges. Quelquefois il paroissoit charmé de leurs progrès, d'autrefois, il leur en témoignoit sa surprise & l'espérance de les voir bientôt aussi sçavans que lui. Celui qui n'avoit point eu de part à ses éloges, étoit toujours dans la résolution de faire tous ses efforts pour les mériter au prochain exercice. On ne sçauroit imaginer avec quel succès il faisoit usage de ces ressources innocentes pour leur élever le courage & enflammer leur ardeur. L'un d'entr'eux, transporté par son petit enthousiasme, jusqu'à penser à devenir l'émule de son pere dans la science, disoit un jour: » Que je serois content, si je » pouvois sçavoir quelque chose que Papa ne » sçût point ».

Mais les bonnes qualités du cœur étoient celles que le Dauphin reconnoissoit avec le plus de satisfaction dans ses enfans ; & les personnes préposées à leur éducation, étoient sûres de lui causer la joie la plus sensible, en lui racontant quelque trait de leur part qui annonçât une vertu, sur-tout si c'étoit la droiture du cœur, le goût de la piété ou la sensibilité envers les malheureux. Il portoit jus-

qu'au ſcrupule l'attention à éloigner d'eux ce qui auroit pû porter la moindre atteinte à l'innocence de leurs mœurs, & quoique leur âge les garantît encore des dangers de la lecture, il avoit déjà pris des précautions pour qu'il ne leur tombât entre les mains aucune de ces productions frivoles ou licentieuſes, qui, en inſpirant le dégoût du ſolide, jettent ſouvent dans un jeune cœur les premieres étincelles d'un feu qui doit cauſer ſa perte. » Je me rap- » pelle, diſoit-il un jour, d'avoir ſurpris la » vigilance de mon Précepteur, pour lire quel- » ques Romans qu'un Valet de Chambre » m'avoit procurés. Je n'appercevois pas alors » comme aujourd'hui, le poiſon qu'ils ca- » choient : mais je ſerois au déſeſpoir que les » mêmes tombaſſent entre les mains de mes » enfans ». Paroles qui, en ſuppoſant que ces ouvrages de ténebres pénetrent quelquefois juſqu'au cabinet des enfans des Rois, nous font connoître quels doivent être à cet égard les ſoins inquiets des peres de famille & des maîtres qui les repréſentent.

Le Dauphin ſaiſiſſoit toujours, & faiſoit ſouvent naître les occaſions de donner aux jeunes Princes quelques leçons utiles : il leur en fit une des plus frappantes le jour qu'on ſup-

pléa les cérémonies de leur Baptême : après que leurs noms furent inscrits sur le Regiſtre de la Paroiſſe, il ſe le fit apporter ; & l'ayant ouvert, il leur fit remarquer que celui qui les précédoit, étoit le fils d'un pauvre artiſan, & leur dit ces belles paroles : » Vous » le voyez, mes enfans : aux yeux de Dieu » les conditions ſont égales, & il n'y a de » diſtinction que celles que donnent la foi & » la vertu : vous ſerez un jour plus grands » que cet enfant dans l'eſtime des peuples ; » mais il ſera lui-même plus grand que vous » devant Dieu, s'il eſt plus vertueux » Quelque-tems avant ſa mort, comme il conſidéroit combien ſes bras étoient maigres & décharnés ; » voilà, mes enfans, dit-il, en s'a- » dreſſant au Duc de Berry & au Comte de » Provence, ce que c'eſt qu'un grand Prin- » ce ; Dieu ſeul eſt immortel ; & ceux qu'on » appelle les Maîtres du monde, ſont, com- » me les autres, ſujets aux maladies & à la » mort. »

Il fut toujours en garde contre cette indulgence aveugle, l'écueil le plus ordinaire de l'éducation des enfans des Grands. Il avoit pour les Princes ſes fils toute la tendreſſe d'une mere & toute la fermeté d'un pere. S'étant

apperçu dans quelques répétitions, que le petit Duc de Berry n'avoit pas travaillé comme il eût pu le faire, il lui déclara qu'il ne feroit point de la Chaſſe de Saint Hubert, qui devoit ſe faire quelques jours après. Cette Chaſſe eſt des plus brillantes. Les Ambaſſadeurs des Cours Etrangeres y ſont invités ; les Princes & les Seigneurs de la Cour y aſſiſtent. On ſent combien la privation d'une partie de plaiſir de cette nature doit être ſenſible à un enfant : la Reine & les Dames de France la jugerent accablante, & ſe réunirent pour fléchir le Dauphin ; mais ce fut inutilement : il proteſta, & on le ſçavoit aſſez, qu'il avoit pour ce jeune Prince plus de tendreſſe que qui que ce fût ; mais il ajouta que c'étoit pour cela même qu'il vouloit ſuivre de plus près ſon éducation, & ne négliger aucun des moyens qui pouvoient contribuer à en aſſurer le ſuccès. Le Roi étoit charmé de voir les jeunes Princes. » Quand vous empê-
» chez vos Enfans de ſe trouver à mes Chaſ-
» ſes, diſoit-il au Dauphin, c'eſt moi-même
» autant qu'eux que vous mettez en pénitence.
» Vous ſçavez, lui répondit le Dauphin, com-
» bien je ſerois mortifié de vous occaſionner
» la moindre peine, je n'ai jamais enviſagé

» que le bien de mes Enfans dans la condui-
» te que je tiens à leur égard : mes dispositions au reste sont toujours subordonnées
» aux vôtres ; & ils vous accompagneront toutes les fois que vous le jugerez à propos. «
Louis XV, cependant sentant assez que cette fermeté du Dauphin étoit dirigée par un zele éclairé sur les véritables intérêts de ses Enfans, ne voulut jamais rien ordonner en cette partie, que de concert avec lui.

Cette attention qu'apporte un Pere sage à corriger les défauts de l'enfance, peut aigrir & éloigner un mauvais cœur ; mais elle ne fait qu'exciter davantage la tendresse & la reconnoissance d'une ame bien née. Le Dauphin étoit autant aimé de ses Enfans, qu'il les aimoit lui-même. Tous s'empressoient à l'envi d'aller au devant de ce qui pouvoit lui faire plaisir, tous craignoient de lui donner le moindre sujet de mécontentement. Un témoignage de bonté, un air de satisfaction de sa part les transportoit de joie : le plus léger reproche, un ton de voix plus élevé que de coutume les affligeoit à l'excès, & quelquefois jusqu'aux larmes. Un jour où devoit se faire une revue générale des Troupes, qui formoient le Camp de Compiegne, le Dauphin ayant

apperçu le carroſſe des jeunes Princes, qui paſſoit devant les premieres lignes, s'avança à ſa rencontre, le fit arrêter, & mit la tête à la portiere : tous à l'inſtant ſe précipiterent ſur ſon cou : il les embraſſa tendrement l'un après l'autre, ce qui fit pour toute l'Armée un ſpectacle raviſſant. On entendoit de toutes parts l'Officier & le Soldat s'écrier avec tranſport : » Oh ! voyez donc comme il aime ſes » Enfans, & combien il en eſt aimé ! «

Mais ce fut ſur-tout dans la circonſtance de ſa derniere maladie, que parut dans le plus grand jour, ſa tendreſſe Paternelle : après avoir reçu les derniers Sacremens, & dans le tems où, tout occupé de ſon Éternité, il n'avoit plus que de l'indifférence pour toutes les choſes d'ici-bas, il ne perdit point de vue ſes Enfans. Il les raſſembloit à des heures réglées autour de ſon lit, pour leur donner ſes inſtructions. Voici ce qu'en écrit la Dauphine. » Tout le tems qui s'eſt paſſé depuis » qu'il reçut ſes Sacremens pour la premiere » fois, juſqu'à quinze jours avant ſa mort, il » a toujours continué de donner ſes leçons à » ſes Enfans, comme il le faiſoit en ſanté, » quoique ſouvent cet exercice le fit touſſer, » ou lui fatiguât la tête. Quelques jours après

» qu'il

» qu'il fut administré, sur ce qu'il apprit qu'ils
» étoient instruits de son état, il les fit venir;
» & dans la conversation, il dit au Duc de
» Berry : eh bien, mon Fils, vous pensiez donc
» que je n'étois qu'enrhumé? Puis en riant & en
» plaisantant : sans doute, ajouta-t-il, que quand
» vous avez appris mon état, vous aurez dit
» tant mieux, il ne m'empêchera plus d'aller
» à la chasse? Un autre jour pendant la con-
» versation, le propos tomba sur la rapidité
» avec laquelle le tems passe : Le Duc de Ber-
» ry dit que le tems de la journée, qui lui
» passoit le plus promptement, étoit celui de l'é-
» tude. M. le Dauphin, transporté de joie, lui
» dit : ah! mon Fils, que vous me faites de
» plaisir! Car puisque le tems de l'étude vous
» passe vîte, cela me prouve que vous vous
» y appliquez. Je le fis approcher de son lit,
» il l'embrassa tendrement. Le Duc de Berry
» lui avoua pourtant que quand l'étude n'al-
» loit pas bien, le tems lui passoit plus len-
» tement. M. le Dauphin prit delà occasion
» de lui peindre l'avantage & le bonheur d'un
» homme qui sçait faire un bon usage de son
» tems, & au contraire le malheur de ceux qui
» aiment l'oisiveté, ou qui ne sçavent pas s'oc-
» cuper eux-mêmes. Après que les Enfans fu-
» rent sortis, il me répéta encore le plaisir

» qu'il ressentoit de ce que le Duc de Berry
» lui avoit dit. «

Ce ne fut point assez pour le Dauphin d'avoir employé jusqu'aux derniers instans de sa vie à l'instruction de ses Enfans : ne pouvant se dissimuler combien sa mort leur feroit préjudiciable, il pria le Roi de lui donner sa parole qu'il laisseroit la Dauphine Maîtresse absolue de leur éducation.

La veille de sa mort, il témoigna le désir qu'il auroit eu de les voir encore une fois, & de leur donner sa bénédiction ; mais l'extrémité où il se trouvoit ne lui en laissant pas la force, il fit appeller leur Gouverneur. » M. de
» la Vauguyon, lui dit-il, je vous charge de
» dire à mes Enfans, que je leur souhaite
» toute sorte de bonheur & de bénédictions. «
» A ces mots son cœur se serra ; il jetta un profond soupir ; & se tournant vers son Confesseur, il lui dit : » ah, Monsieur, il ne m'est
» pas possible de poursuivre : achevez de di-
» re en mon nom ce dont nous sommes con-
» venus. M. le Dauphin, reprit alors le Con-
» fesseur, recommande pardessus tout aux
» jeunes Princes la crainte du Seigneur & l'a-
» mour de la Religion : il leur recommande de
» profiter de la bonne éducation que vous leur
» donnez, d'avoir pour le Roi la plus par-

» faite soumission & le plus profond respect ; » de conserver toute leur vie pour Madame » la Dauphine l'obéissance & la confiance qu'ils » doivent à une Mere si respectable. «

Le succès ne pouvoit manquer de répondre à tant de soins. Le Dauphin avoit la consolation de voir se développer avec l'âge les plus précieuses semences qu'il jettoit dans le cœur de ses Enfans ; & à juger des autres par ceux d'entre eux dont il pouvoit déjà reconnoître les inclinations & les sentimens, il avoit droit d'espérer que tous retraceroient un jour aux yeux de la Nation son zele pour la Religion, son amour pour les peuples, & l'image de toutes ses vertus.

Ce Prince, aussi bon Maître que bon Pere, étoit l'homme de la Cour le moins difficile pour le service. Il avoit quatre Valets de Chambre, qui au lieu de le servir par quartier, comme il est d'usage à la Cour, s'étoient arrangés entre eux, avec son agrément, pour le servir chacun leur semaine. Comme tous quatres étoient de caracteres singulierement opposés ; il prenoit à l'égard de chacun d'eux un ton & des manieres toutes différentes ; & l'on ne pouvoit s'empêcher d'admirer comment le caractere de celui qui étoit de service sympathisoit toujours avec le sien.

Il étoit en toute occasion d'une humeur égale. S'il faisoit un reproche à quelqu'un de ses Officiers, c'étoit toujours avec cet air de bonté qui corrige sans décourager. Quelquefois il se donnoit la peine d'instruire lui-même ceux qui entroient à son service de ce qu'ils avoient à faire ; & quand il leur échappoit quelque faute, il se contentoit d'en rire. Souvent pour ménager le tems, dont il étoit économe jusqu'au scrupule, il se rasoit lui-même. » J'ai » plutôt fait, disoit-il, que mes Valets de » Chambre n'ont échaffaudé. « L'un d'eux qui le rasoit pour la premiere fois, commençoit à trembler : » Ne craignez pas, lui dit-il ; si » vous me faites quelque entaille, on ne s'en » prendra pas à vous, on croira que j'ai vu » l'Ennemi de près. » Le baigneur ne trembla plus. Il étendoit ses bontés jusque sur le moindre de ses gens : un Piqueur ayant été blessé à sa suite d'une chûte de cheval, il recommanda sur le champ qu'on lui envoyât son Médecin & son Chirurgien : le lendemain il fit une promenade, qui le conduisit comme par hazard auprès de sa demeure, & en passant, il dit à un de ses Officiers : » Je crois » que c'est ici que loge le pauvre Philippe ; » allez demander de ma part comment il va ? « Pendant sa derniere maladie il s'informoit quel-

quefois si l'assiduité des services qu'exigeoit son état ne fatiguoit personne. » Par bonté pour » ses Garçons de la Chambre, & pour les sou» lager, dit la Dauphine, il imagina de faire » veiller alternativement avec eux ses Valets » de Garde-Robe. Il en donna l'ordre devant » eux ; mais son premier Valet de Chambre » lui ayant représenté que ses Garçons de » la Chambre étoient affligés de partager le » service, il envoya chercher un de ses Va» lets de Garde-Robe, & lui dit lui-même : » mes Garçons de la Chambre ne trouvent » pas le service trop fatiguant : ainsi je vous » dispense vous & votre camarade de me veil» ler, & vous remercie de votre bonne vo» lonté. «. Ce Prince, par une conduite si pleine d'humanité, avoit attaché beaucoup plus à sa personne qu'à son rang, tous les Officiers qui étoient à son service. J'en ai vu plusieurs, & je n'en ai trouvé aucun qui ne se soit attendri à son seul souvenir, & qui ne m'ait parlé de lui avec des transports de reconnoissance pour ses bienfaits, & d'admiration pour ses vertus.

Le Dauphin dans un rang si sublime eut des amis, il en trouva même à la Cour : il en eut peu cependant, parce qu'il fut toujours moins jaloux de les compter par leur nombre que

par leurs vertus. Un homme dont il estimoit l'esprit & les talens, qu'il honoroit même pour quelques qualités particulieres, n'étoit pas pour cela son ami. Un Courtisan qui sçavoit lui plaire par la douceur de son caractere, la politesse de ses mœurs & l'heureux assemblage des vertus sociales, étoit encore fort éloigné de sa confiance. Oser dans l'occasion lui dire une de ces vérités qu'on dit rarement aux Princes, eût été un titre plus sûr pour y prétendre. Mais quels que fussent les motifs qui l'engageassent à accorder son amitié, on pouvoit croire que la vertu avoit eu la plus grande part dans sa détermination : pour être son ami, il fallut toujours l'être de la Religion. La conformité de sentimens & d'inclinations, est le premier fondement de l'amitié. Sans le vouloir & sans y penser, on cherche dans ses amis des copies de soi-même, & les plus ressemblantes sont toujours celles qui plaisent davantage ; aussi a-t-on coutume de juger les hommes par leurs liaisons ; & l'on peut dire en effet que si on avoit perdu l'histoire des vertus du Dauphin, on la devineroit sur le nom de ses amis.

Nous avons déjà vu comment il sçavoit allier la qualité de Fils, d'Epoux & de Frere à celle d'ami intime. Aux divers bienfaits dont

il combla ceux qui avoient été chargés de son éducation, il ajouta celui de leur donner part à son amitié. Le Duc de Châtillon exilé de la Cour, ne le fut jamais de son cœur : il lui écrivoit les lettres les plus touchantes, & les plus propres à adoucir la rigueur de sa disgrace. Le nom seul de ce Seigneur valoit auprès de lui la plus puissante recommandation. Il conserva toujours pour son Précepteur l'attachement le plus tendre & le plus respectueux. Quand ce Prélat fut chargé de la feuille des Bénéfices : » Monsieur, lui dit-il, ce n'est » pas à vous que je ferai compliment, mais » au Roi : toute la peine sera pour vous & » tout l'avantage pour la Religion. « Le compliment étoit flatteur, mais il étoit vrai.

L'amitié que le Dauphin témoignoit au Duc de Châtillon & à l'Evêque de Mirepoix, deux personnages également graves & sérieux, étoit plutôt fondée sur la reconnoissance & la vertu que sur aucune conformité de caractere : celle qu'il avoit pour l'Abbé de S. Cyr étoit plus démonstrative, & tenoit de la familiarité. son Cabinet lui étoit toujours ouvert ; & souvent il travailloit avec lui. En le présentant à la Dauphine pour son Aumônier ordinaire : » Madame, lui dit-il, considérez bien ces petits » yeux perçans, ces sourcils noirs, ce front

» imposant : vous voyez l'homme qui m'a fait le » plus de peur dans ma vie. « Cette amitié de préférence étoit la juste récompense de la franchise avec laquelle cet Abbé lui disoit toutes les vérités qui pouvoient lui être utiles. Il se trouvoit un jour chez la Dauphine avec lui : la conversation tomba sur les flatteurs. » Tout le monde » nous flatte, dit le Prince ; & chacun a ses » raisons pour le faire : le Courtisan veut ga» gner notre estime ; & les gens de bien, en » nous supposant des vertus que nous n'avons » pas, veulent nous faire sentir que nous de» vons travailler à les acquérir. « La Dauphine lui demanda si elle étoit du nombre de ces flatteurs. » Quelquefois, lui dit-il, sur-tout » quand je suis malade. « Et Adélaïde, poursuivit la Princesse ? » Oh ! pour Elle & l'Abbé, » répondit-il, en souriant à l'Abbé de Saint» Cyr, je les crois bien disposés à me redres» ser toutes les fois que je n'irai pas droit. «

L'Evêque de Verdun * avoit la plus grande part à son amitié. Pendant sa maladie, c'est à lui qu'il s'adressoit de préférence pour les petits offices de confiance. Il l'avoit fait dépositaire de plusieurs papiers importans qui sont entre les mains

* M. de Nicolaï.

au Roi. S'appercevant un jour que la fatigue & l'insomnie lui avoient altéré les traits du visage : » Vous ressemblez pour le moment, » lui dit-il, à M. de ***, vous avez le mê- » me visage : vous pouvez, lui dit l'Evêque, » en suivant la plaisanterie, confondre mon » visage avec les plus tristes ; mais je vous » prie de ne pas confondre les cœurs. Oh ! » pour cela ne craignez pas, lui dit le Prin- » ce, je ne m'y tromperai jamais. « La nuit qui précéda sa mort, adressant la parole au Prélat, » Je vous en prie, lui dit-il, exer- » cez votre zele envers un mourant ; soula- » gez mon Confesseur, & tâchez de me sug- » gérer les sentimens qui doivent m'animer » en ce dernier moment. « L'Evêque lui obéit. Lorsqu'il eut fini : » Ce que vous me dites me » touche & m'attendrit, lui dit-il, puis lui » prenant la main, il la serra sur son cœur, » en lui disant ; vous ne me quitterez sûre- » ment pas. «

Le Comte de Muy occupoit une place distinguée dans le cœur du Dauphin. En voici une preuve qui me paroît bien intéressante. Ce Seigneur étoit parti pour aller joindre nos Armées : le Dauphin qui, sans crainte pour lui-même, avoit sollicité l'agrément du Roi pour les commander en Personne, craignit ex-

cessivement pour la vie d'un ami qu'il croyoit digne de sa tendresse & de toute sa confiance. Mais en Prince Religieux, il voulut lui témoigner son affection plus efficacement que par la crainte : il eut recours à Dieu ; & en lui demandant le salut de nos Armées, il crut pouvoir lui demander aussi spécialement qu'il éloignât le danger d'une tête qui lui étoit si chere ; & tous les jours jusqu'à la fin de la campagne, il lui adressa la Priere suivante, qu'il avoit lui-même composée. » Seigneur, Dieu » des Armées, seul arbitre de la vie & de la » mort, vous qui du milieu des combats dé» tournez, quand il vous plaît les coups de » dessus ceux que vous voulez sauver, exau» cez, je vous en conjure, l'humble Priere » que je vous adresse ; conservez * L. N. V. » votre fidele serviteur : servez-lui Vous-mê» me de bouclier : détournez de devant lui » le fer & le feu : préservez-le de tout acci» dent : soutenez-le dans ses fatigues, afin » que de retour en santé, il puisse continuer » à m'assister de ses bons conseils, m'aider à » faire triompher la Justice & la Religion & » m'enseigner toujours la voie droite qui con» duit à vous. «

* Louis-Nicolas-Victor.

Dans un des derniers momens de sa vie, voyant le Comte aux pieds de son lit, & s'appercevant que sa douleur étoit extrême, il lui dit du ton le plus affectueux & le plus tendre : » Ne vous abandonnez donc point à la douleur ; conservez-vous pour servir mes Enfans : ils auront besoin de vos lumieres & de vos vertus. Faites pour eux ce que vous avez fait pour moi : je compte sur cette derniere preuve de votre tendresse. J'espere que Dieu les protégera ; mais sur-tout que leur jeunesse ne vous éloigne jamais d'eux. »

Louis XVI ne fut pas plutôt monté sur le Trône, qu'il invita le vertueux ami de son pere à venir l'aider de ses conseils en qualité de Ministre de la Guerre. Ce Seigneur, par un principe qu'il feroit fâcheux pour l'humanité que tous les gens de bien adoptassent, s'étoit déjà refusé à l'honneur d'une pareille marque de confiance que lui avoit donné Louis XV, & la même crainte de ne pas faire assez de bien dans cette place éminente, en y faisant tout le bien qu'il pourroit, l'auroit encore arrêté, s'il n'eût cru devoir sacrifier en cette occasion sa façon de penser aux vœux du Dauphin mourant : quand on vint lui annoncer que le Prince l'appelloit au Ministere ; » j'aurois encore refusé le Roi, dit-

» il; mais je ne puis refuser le fils de M. le » Dauphin.

Perſonne ne s'étoit montré plus inconſolable de la mort du Dauphin que ce vertueux & fidele ami. Ayant obtenu du Roi qu'il ſeroit enterré à ſes pieds, il déſigna lui-même l'endroit de ſa tombe, ſur laquelle il fit graver l'expreſſion de ſa douleur : *huc uſque luctus meus.* » Ma douleur m'a ſuivi juſqu'ici. »

Le Duc de la Vauguyon & l'Evêque de Limoges étoient au nombre des amis du Dauphin avant d'être appellés à l'éducation des Princes ſes fils. Le Cardinal de Luynes avoit auſſi beaucoup de part à ſa confiance. Il voyoit avec plaiſir le Cardinal de Rochechouart. L'eſtime dont il honoroit l'Archevêque de Paris alloit juſqu'à la vénération. Il avoit pour lui les égards & la confiance d'un fils pour ſon pere : La Dauphine obſerve qu'il ne l'appelloit jamais que MONSEIGNEUR. Pendant les troubles qui agiterent ſi long-tems l'Egliſe de France, il le conſoloit dans les entretiens qu'il avoit avec lui, & par les lettres qu'il lui écrivoit. On le vit en toute rencontre prendre hautement ſes intérêts & ſa défenſe. Dans une circonſtance où Louis XV, pour ſouſtraire ce Prélat à l'orage qui le menaçoit, lui avoit donné ordre de ſe retirer à quarante lieues

de

de sa Capitale. Le Dauphin ayant appris que depuis quelque tems l'état de sa santé lui rendoit la voiture incommode, lui procura une des litieres du Roi, pour le conduire à l'Abbaye de la Trappe, qu'il avoit choisie pour le lieu de sa retraite. Pendant sa derniere maladie, il voulut le voir plusieurs fois : & le Roi à qui il en témoignoit un jour le desir, écrivit lui-même sur le champ au Prélat, pour lui ordonner de se rendre aux vœux de son fils. Dans un des derniers entretiens qu'il eut avec lui, il lui avoua, dit la Dauphine, » que ce qui » l'inquiétoit le plus, c'étoit qu'il ne se sen» toit pas assez de crainte des jugemens de » Dieu ; & qu'il appréhendoit que cette dispo» sition de son ame ne fût un effet de la pré» somption. » Enfin, toujours constant dans son attachement & son respect pour son Pasteur, quelque-tems avant de mourir il exigea de lui avec cette simplicité de foi que la Religion seule sçait apprécier, qu'il lui donnât sa derniere bénédiction.

Ce Prince avoit usé de tant de circonspection dans le choix de ses amis, qu'au lit de la mort il s'applaudissoit encore de leur avoir donné sa confiance. » Jusqu'aux derniers momens de sa » vie, écrit la Dauphine, il conserva les mê» mes sentimens pour toutes les personnes qu'il

» avoit honorées de ſon amitié. Il voyoit fort
» ſouvent la Ducheſſe de Caumont, & l'E-
» vêque de Verdun : il leur parloit avec la
» même gaieté qu'il eût fait en ſanté. Quel-
» que-tems avant ſa mort, il fit venir la Com-
» teſſe de Marſan, lui marqua toute l'amitié
» qu'il avoit toujours eue pour elle, & lui
» témoigna beaucoup de regret de la voir
» partir.

Je ne prétends point rappeller ici tous ceux qui ont eu part à la confiance du Dauphin ; & il en eſt ſans doute, dont le nom ne me ſera point parvenu. Mais il n'étoit pas néceſſaire d'être ſon ami pour l'aimer. Il ſuffiſoit de le connoître, de l'entendre ou même de l'avoir vu : chaque trait de ſon viſage ſembloit annoncer une vertu de ſon cœur. Il vint quelquefois, quoique plus rarement dans les dernieres années de ſa vie, ſe promener ſur les Boulevards, au Cours-la-Reine, & juſqu'aux Thuilleries : à l'inſtant une foule de peuple ſe rangeoit autour de lui, & lui laiſſoit à peine le paſſage libre. Les peres le montroient à leurs enfans, les François aux Etrangers :
» Et ſouvent, diſoit un Seigneur qui étoit or-
» dinairement à ſa ſuite, au lieu de dire en
» le montrant, voilà *M. le Dauphin*, on di-
» ſoit : *Voilà notre Dauphin*, ou, *notre bon Dau-*

» *phin.* » Sa vue feule fuffit toujours pour détruire dans l'efprit du peuple les impreffions finiftres que s'efforçoient de donner de fa perfonne ceux qui craignoient fes vertus, ces ames baffes & flétries par le vice, qui n'ayant rien ni de Chrétien, ni de François, ne voient qu'avec dépit que le zèle de la foi & des mœurs foit encore le zèle des enfans de Saint Louis.

Le Dauphin ayant de fon propre fonds tout ce qu'il falloit pour intéreffer en fa faveur, étoit ennemi de toute affectation dans la parure. La folidité de fon efprit fembloit s'annoncer jufques dans la noble fimplicité de fes habits. Il eft à la vérité des circonftances d'appareil où les Rois doivent briller de tout l'éclat du Diadême, & donner en quelque forte à tout ce qui les environne l'empreinte de leur grandeur. Perfonne, en ces jours de cérémonies, ne paroiffoit, après le Roi, plus grand que le Dauphin. Mais, excepté ces occafions rares, on ne le voyoit point fe parer de ces étoffes fomptueufes, qui invitent le peuple au luxe, & à la magnificence. Une riche broderie n'avoit d'attrait pour lui, que lorfqu'elle étoit l'ouvrage des Princeffes fes fœurs.

Pendant le dernier voyage qu'il fit à Compiegne, un jour qu'il revenoit du Camp en

ſimple uniforme & accompagné ſeulement de quelques Officiers de ſon Régiment, Milord Harcourt vint ſe joindre à eux pour leur faire quelques queſtions relatives à la diſpoſition du Camp. Le Dauphin qui en avoit tracé le plan, étoit plus en état qu'aucun de la compagnie de le ſatisfaire ; ce fut lui qui prit la parole. La converſation s'engagea, & roula particulierement ſur l'Art des Campemens, les Uniformes, & les armes défenſives. Le Dauphin avoit reconnu le Milord qu'il avoit vu une fois ; mais celui-ci croyoit avoir affaire à un ſimple Officier, & pendant trois quarts d'heure que dura la converſation, il ſe conduiſit à ſon égard avec toute la familiarité qu'on ſe permet entre égaux : il lui tira même fort librement ſon caſque des mains pour le conſidérer. Quand le Dauphin ſe retira, voilà, dit-il à M. de Beuvron, en le lui montrant, un jeune Officier qui me paroît ſingulierement inſtruit pour ſon âge. Comment l'appellez-vous ? Ce Seigneur qui vouloit jouir plus long-tems du plaiſir de ſa mépriſe, lui dit que c'étoit le Colonel du Régiment Dauphin : L'Anglois inſiſta & dit qu'il voudroit bien ſçavoir ſon nom, qu'il retiendroit, parce qu'il n'avoit jamais rencontré de François plus aimable. Alors M. de Beuvron lui dit que ſon nom étoit Bourbon,

mais qu'ordinairement on l'appelloit *Monsieur le Dauphin*. Le Milord fort surpris se reprocha beaucoup la liberté qu'il avoit prise avec lui, & sentit augmenter son respect & son admiration pour un Prince dont il avoit conçu la plus haute estime, lorsqu'il ne le considéroit que comme un particulier. Quand on raconta au Dauphin que ce Seigneur ne l'avoit pas reconnu : » Il est, vrai, répondit-il, que » j'ai été un peu surpris du ton de familiarité » qu'il prenoit avec moi, mais j'ai cru que » ce pouvoit être un effet des libertés Angloi- » ses.

Ce que le Dauphin parut aux yeux de cet Etranger, il le fut toujours à l'égard de ceux qui avoient l'avantage de s'entretenir avec lui. Il instruisoit, quand il traitoit une matiere sérieuse ; il intéressoit, en parlant des choses les plus indifférentes : on sortoit toujours satisfait de sa conversation. Le fond de bonté qui lui étoit naturel, ne lui suggéroit que des propos obligeans ; & dans l'occasion personne ne sçavoit faire un compliment flatteur avec plus de sel & de délicatesse que lui. Un jour qu'après une revue de son Régiment, il étoit rentré chez lui accompagné de plusieurs Seigneurs & Officiers, le Prince de Condé examinant son casque, lui dit qu'il lui paroissoit pesant.

» Vous vous trompez, lui dit le Dauphin ; » essayez-le. Le Prince de Condé se l'étant mis sur la tête, avoua qu'il étoit moins pésant qu'il ne l'avoit cru, & ajouta qu'il sembloit avoir été fait pour sa tête. Le Dauphin se couvrit lui-même du chapeau du Prince de Condé, & trouvant qu'il lui faisoit fort bien, » cela est vrai, dit-il, ma tête ressemble parfaitement à la vôtre, il y auroit bien de » quoi me donner de l'amour propre. » Un jour, qu'il n'avoit pû s'empêcher de sourire de l'embarras d'une personne qui lui faisoit un compliment, l'Abbé de Saint Cyr à qui il en parloit, lui dit qu'il commençoit à oublier les leçons qu'il avoit reçues dans son enfance ; » vous avez raison, l'Abbé, répondit il, je » crois que je serai enfant toute ma vie : aussi » me garderai-je bien de vous éloigner jamais » de moi. » Un homme qui joignoit à beaucoup de mérite une grande modestie, lui disoit en le remerciant d'un emploi qu'il lui avoit procuré, sans en être sollicité : » Je ne » sçais, Monseigneur, quelle figure je ferai » à côté de mon prédécesseur, qui jouissoit de » toute l'estime publique. » Oh! point d'inquiétu- » de, lui répondit le Dauphin, une belle aurore » n'empêcha jamais le soleil de briller avec éclat. »
Sa gaieté naturelle ne l'abandonnoit jamais,

lors même qu'il s'occupoit des affaires les plus férieufes, ou qu'il fe livroit aux études les plus profondes. Un jour qu'il s'entretenoit avec le Préfident d'Aubert fur des matieres de la plus grande importance, il apperçut fur une terraffe vis-à-vis fon appartement, le Pere Berthier, fon Bibliothécaire, qu'il eftimoit pour fa vertu & pour fon profond fçavoir. Il ouvrit fa fenêtre & l'appella : » Connoiffez-vous, » lui dit-il, le Premier Préfident du Parle» ment de Flandres ? quel homme penfez-vous » que ce foit ? Je l'ai vu quelquefois, répondit le Religieux, c'eft un honnête homme & un Magiftrat éclairé : » C'eft ce que je vou» lois fçavoir, lui dit le Dauphin ; » & il referma la fenêtre ; puis fe tournant vers le Préfident : » Je me doutois bien, dit-il en riant, » qu'il alloit vous rendre cette juftice ; mais » avouez qu'il auroit été plaifant qu'il eût dit » quelque mal de vous : nous nous ferions di» vertis à fes dépens jufqu'à ce qu'il nous eût » fourni fes preuves ; & nous nous ferions di» vertis long-tems. » Auffi-tôt il ferma la parenthèfe ; & reprit la converfation précifément au point où il l'avoit interrompue.

Quelquefois, après avoir étudié pendant plufieurs heures une queftion épineufe, il reprenoit haleine, & s'il y avoit quelqu'un

dans son cabinet, il s'égayoit avec lui, en lui adressant quelques propos sur le ton de la plaisanterie. Dans une circonstance où il avoit travaillé long-tems, & avec application, sur le Livre *de la Concorde du Sacerdoce & de l'Empire*, de M. de Marca, il dit tout-à-coup à l'Abbé de Saint Cyr ; » hélas, mon cher Abbé, » qu'il en coûte de peines pour accorder les » hommes entr'eux! Un Berger, la houlette à » la main, met tout son peuple en mouve- » ment d'un coup de sifflet : deux chiens sont » ses seuls Ministres : ils aboient quelquefois, » sans presque jamais mordre, & tout est en » paix. » L'Abbé lui répondit que si un Roi avoit plus de peine qu'un Berger, il avoit l'avantage de conduire un troupeau d'êtres raisonnables : » Aussi ne voudrois-je pas, reprit » le Dauphin, que ses Ministres fussent aussi » chiens que ceux d'un Berger ; mais conve- » nez pourtant que ces êtres raisonnables de- » vroient bien se montrer un peu plus mou- » tons, & s'accorder entr'eux plus raisonna- » blement qu'ils n'ont coutume de faire ».

Les personnes attachées au service de ce Prince n'avoient à essuyer de sa part aucun de ces accès d'humeur chagrine, dont il est rare que la vertu même affranchisse toujours les plus heureux naturels. La longue & cruelle maladie

dont il mourut, n'altéra pas d'un instant sa douceur & sa sérénité. » Les moindres servi-
» ces qu'on lui rendoit, écrit la Dauphine,
» étoient payés de mille marques de bonté. »
La veille de sa mort il fit appeller ses grands Officiers pour leur témoigner combien il étoit reconnoissant de leurs services, & sensible au souvenir des attentions qu'ils avoient toujours eues pour lui. Il demanda ensuite qu'on introduisit ses Menins *. Quand ils parurent; » ap-
» prochez, Messieurs, leur dit-il, que je vous
» voie tous : je vous remercie bien des pei-
» nés que vous vous êtes données pour moi,
» & sur-tout de l'attachement que vous m'a-
» vez constamment témoigné : j'en suis très-
» reconnoissant. J'ai quelquefois exercé votre
» patience en vous faisant attendre ; je vous
» en demande pardon, & je suis sûr que vous
» me le pardonnez de bon cœur. Adieu donc,
» Messieurs, je vous prie de vous souvenir
» encore de moi. » Quelques momens après,

* Le Comte du Muy, le Comte de Périgord, le Comte de Choiseul, le Comte de Civrac, le Marquis de Rochechouart, le Comte du Châtelet-Lomont, le Marquis de Boufflers, le Marquis de Forreuse, le Comte de Tavannes, le Comte de Talleyrand, le Comte du Rouve, le Vicomte de Choiseul.

comme le Prince de Turenne lui présentoit à boire, il le regarda, & ne se rappellant pas de l'avoir vu parmi les grands Officiers à qui il venoit de marquer sa reconnoissance; » quoi! » M. de Turenne, lui dit-il, je ne vous ai » encore rien dit! ce seroit bien mal à moi » de vous oublier, car je dois être vraiment » touché de votre assiduité, & je vous en re» mercie de tout mon cœur. »

Il étoit dans le caractere du Dauphin de faire tout le bien qu'il pouvoit à ceux qu'il protégeoit, & quelquefois on lui reprocha, défaut ordinaire aux bons cœurs, de protéger facilement; mais persuadé que la justice étoit la premiere regle de la bienfaisance, sur-tout dans un Prince destiné au Trône, il se fit un devoir de lui sacrifier en toute rencontre la recommandation & même sa propre inclination. Dans la distribution des places dont il pouvoit disposer par lui-même ou par son crédit; il sçavoit faire un juste discernement des emplois auxquels les talens seuls doivent donner droit, d'avec ceux que la faveur peut dispenser, & ses faveurs mêmes étoient réglées par une sorte de justice; il les déterminoit par les besoins des concurrens, ou par l'importance de leurs services. Dans l'impuissance de faire autant d'heureux qu'il eût voulu, il fixoit

ſon choix ſur ceux en qui il découvroit des titres de préférence. Quand la juſtice lui avoit conſeillé de placer un bienfait, rien n'étoit capable d'en détourner la deſtination ; & les ſollicitations des perſonnes qu'il avoit le plus à cœur d'obliger ne l'auroient pas engagé à faire tomber ſur la tête d'un protégé, un bienfait qu'il auroit cru devoir être le prix du mérite, ou la récompenſe privilégiée des ſervices. Quoiqu'il ſe montrât toujours auſſi ardent à prévenir les vœux du Roi Staniſlas, que ce Prince l'étoit lui-même à ſeconder les ſiens, il ne faiſoit point difficulté de lui repréſenter dans l'occaſion, avec les ménagemens de la tendreſſe & du reſpect, que ce qu'il ſouhaitoit qu'il accordât comme grace à la perſonne qu'il protégeoit, il le deſtinoit à une autre à titre de juſtice. Voici deux lettres qu'il écrivoit à ce Prince relativement à ce ſujet.

» Monſieur, mon Frere & très-cher Grand-
» Pere, c'eſt avec une véritable peine que
» j'avoue à Votre Majeſté que les idées que
» j'avois ſur ce qu'elle m'a demandé, n'étoient
» pas les mêmes que les ſiennes. Mais cette
» affaire eſt d'une trop grande conſéquence
» pour celui à qui je m'intéreſſe, pour que
» je ne vous expoſe pas avec confiance ſa ſi-

» tuation : c'eſt le Comte de l'Orge, un de
» mes plus anciens Menins, qui, n'étant pas
» fort riche, manqueroit ſans cela un mariage
» très-convenable à ſa fille, avantage que je
» deſire beaucoup de lui procurer ; avec cette
» condition cependant, que dès qu'il jouira
» d'un bienfait que le Roi lui a fait eſpérer
» pour dans quelques années, il renoncera aux
» deux mille écus en faveur de qui vous ju-
» gerez à propos. Vous ſentez qu'il ne falloit
» rien moins qu'une néceſſité auſſi urgente,
» pour que je fiſſe cette repréſentation à Vo-
» tre Majeſté. Je vous prie d'être bien forte-
» ment perſuadé de la tendreſſe vive & reſ-
» pectueuſe avec laquelle je ſuis, votre bon
» Frere & reſpectueux Petit-Fils. LOUIS.

» Monſieur, mon Frere & très-Grand-Pe-
» re, les expreſſions me manquent pour té-
» moigner à Votre Majeſté la reconnoiſſance
» que j'ai de ſes bontés, & ſur-tout de cette
» maniere obligeante & flatteuſe au-delà de ce
» qu'on peut dire, avec laquelle elle a mis le
» ſceau à la grace qu'elle m'a accordée. Les
» termes dans leſquels vous vous exprimez à
» mon égard me comblent de joie, mais ne
» ſçauroient augmenter mon attachement & ma
» tendreſſe.

» Vous

» Vous m'ordonnez de vous parler avec vé-
» rité, & de vous dire tout naturellement ce
» que je pense au sujet de ce que vous me
» proposez ; ce sera toujours autant par in-
» clination que par devoir, que je me ferai
» une loi d'aller au-devant des moindres cho-
» ses qui pourront vous être agréables, & un
» homme qui me viendra de votre main me
» sera toujours infiniment cher ; j'ai trois en-
» gagemens pour les premieres places de Me-
» nins ; le Marquis de Boufflers est encore
» bien jeune, c'est à vous à décider. Si vous
» m'ordonnez de passer outre, j'exposerai au
» Roi & vos ordres & le desir que j'ai de
» vous plaire. J'attends votre réponse pour m'y
» conformer avec la plus grande exactitude,
» & je vous renouvelle, en finissant, les té-
» moignages de ma vive reconnoissance & du
» tendre & sincere attachement, qu'aura tou-
» te sa vie pour vous, votre très-respectueu-
» sement affectionné Petit-Fils. LOUIS.

Plus d'une fois ce Prince, sans en être sol-
licité que par son bon cœur, fit appeller dans
son cabinet des Seigneurs attachés à son ser-
vice, dont il connoissoit le peu de fortune ;
& après les avoir consulté eux-mêmes sur ce
qu'il pouvoit faire en leur faveur, il leur fa-

cilitoit les moyens d'éteindre une dette contractée au service de l'Etat, de procurer une éducation honnête à leurs enfans, de conclure une alliance avantageuse à leur famille ; en un mot, il leur procuroit lui-même, ou il leur obtenoit du Roi, quelqu'un de ces bienfaits qu'il regardoit, avec raison, comme le patrimoine de la Noblesse indigente.

La part qu'il prenoit aux disgraces & aux malheurs d'autrui ne se bornoit point à un stérile sentiment de compassion : il ne connoissoit pas de plaisir plus doux que celui de porter la consolation dans un cœur affligé. Le Roi n'étoit pas à Versailles quand on y apprit la défaite de Crevel : grand nombre de Seigneurs de la Cour se rendirent à l'appartement du Dauphin pour sçavoir quelques nouvelles positives des Officiers au sort desquels ils s'intéressoient. On en avertit le Prince, qui étoit dans son cabinet : il én sortit, & vint lui-même leur détailler les circonstances de cette triste journée. Il s'attendrit avec ceux qui avoient perdu un parent ou un ami : il leur suggéra les plus puissans motifs de consolation, il leur promit sa protection auprès du Roi, & il leur parla à tous avec tant de bonté, que ceux mêmes auxquels il annonça les nouvelles les plus affligeantes, se sentirent déchar-

gés d'une partie de leur douleur avant de sortir de son audience. » Il nous releva tellement le » courage, disoit un des parens du Maréchal » de Belle-Isle, dont le fils avoit été tué, que » nous eussions désiré nous-mêmes être dans » l'occasion de prodiguer notre vie pour un » Prince si généreux & si compatissant.

Le Prince de Galles, fils du Roi Jacques, dans une visite qu'il lui rendit, lui faisoit le récit des malheurs de sa Maison; le Dauphin, après l'avoir écouté avec attendrissement, lui dit en l'embrassant : » Votre fermeté d'ame, » Monsieur, vous éleve au-dessus de la plus » haute fortune, & vos malheurs unissent pour » jamais mon cœur au vôtre. « Tous les malheureux qui pouvoient lui faire parvenir le désir d'avoir une audience, étoient sûrs de l'obtenir. Souvent on l'a vu prévenir lui-même des personnes qui n'eussent osé s'adresser à lui dans leurs peines; & par des marques d'estime & de bonté témoignées à propos, ranimer dans le devoir des hommes en place qui avoient essuyé quelques désagrémens capables de les décourager. La journée la mieux remplie à ses yeux, étoit toujours celle où il avoit consolé un plus grand nombre d'affligés, ou soulagé plus de misérables.

Un bienfait pécuniaire ne lui coûtoit pas plus

qu'un témoignage de bonté : on se rappelle ce que nous avons dit ailleurs. Sa charité n'étoit jamais oisive. Quand elle n'avoit pas pour objet le soulagement des Peuples, elle s'occupoit de celui des particuliers. Soutenir un établissement utile à la Religion, ouvrir l'asyle du Cloître à une ame désabusée du monde, procurer une subsistance honnête à une autre qui s'étoit arrachée à l'erreur par le sacrifice de sa fortune, venir au secours d'un accusé dont l'innocence lui étoit connue, aider un pere de famille à élever ses enfans, faciliter une alliance sortable à une jeune personne qui n'avoit pour dot que sa vertu, assurer la vie à un militaire qui l'avoit lui-même exposée pour l'Etat : c'étoient-là pour le Dauphin des traits de bienfaisance de tous les jours. Ayant appris qu'une Communauté qui édifioit la Capitale par sa régularité, étoit menacée d'une entiere extinction, parce qu'elle manquoit des fonds nécessaires pour relever ses bâtimens, il lui en procura. Il vint un jour *incognito* visiter lui-même les travaux ; & sur ce que la Supérieure lui représentoit que la Maison seroit bâtie trop magnifiquement : » Oh ! » pour cela, lui dit-il, vous me dispenserez » de prendre vos avis : faites votre affaire » de prier Dieu pour nous, je ferai la mienne » de vous loger. « La Communauté ne sça-

chant comment lui témoigner sa reconnoissance, avoit imaginé de mettre au frontispice de la Maison une inscription qui annonçât que le Prince en avoit été le restaurateur : on lui demanda son agrément. » J'ai déjà dit à ces bonnes Da» mes, répondit-il, que je n'avois besoin que » de leurs prieres ; ainsi point d'inscription, ou » je ferme ma bourse.

Il protégeoit la maison des Nouveaux Convertis : il lui paya jusqu'à sa mort une pension de six cens livres. Louis XV avoit assigné, par Arrêt du Conseil d'Etat, une portion de terres incultes situées en Normandie à un jeune Seigneur Turc, issu du sang de Mahomet, qui étoit passé en France pour embrasser le Christianisme : le Dauphin ayant appris que la personne chargée de le faire jouir, traînoit l'affaire en longueur, lui écrivit, se plaignit de ses délais, & lui déclara qu'il entendoit que les dispositions du Roi eussent au plutôt leur effet, & que le fils de Mahomet ne fût pas plus longtems privé d'un bienfait nécessaire à sa subsistance : il voulut voir plusieurs fois le jeune Schérif, à qui il donna toutes sortes de marques de bonté.

On avoit suscité à un Officier du Roi une affaire qui fut portée au Conseil. Le Dauphin, qui s'en étoit fait instruire à fond avant qu'on

en fit publiquement le rapport, se crut obligé de prendre ouvertement la défense de l'accusé, dans la conduite duquel il n'appercevoit que la plus exacte fidélité au Roi & à son devoir. L'affaire néanmoins fut présentée sous un jour si désavantageux, qu'il fut conclu à la pluralité des voix qu'on le feroit arrêter. Le Dauphin désolé de n'avoir pu le soustraire à une disgrace qu'il jugeoit si peu méritée, songea aux moyens de lui épargner au moins ce qu'elle devoit avoir de plus rigoureux. Sa premiere pensée fut de le faire avertir de prendre la poste & de sortir de France sans délai; mais faisant réflexion qu'un avis de cette nature ne seroit propre qu'à le jetter dans de nouveaux embarras, s'il n'avoit pas le moyen d'en profiter, son bon cœur lui suggéra de mettre le comble à la grace en lui envoyant une chaise de poste avec une somme d'argent que l'Archevêque de Paris devoit completter, si elle n'étoit pas suffisante pour fournir aux frais de son voyage, & à sa subsistance dans le pays qu'il choisiroit pour sa retraite.

La premiere fois qu'on lui paya les mille écus qui lui étoient dûs en qualité de Chevalier de l'Ordre : » Voilà, dit-il, un bien qui » m'appartient en propre, & dont je suis maî» tre de disposer; « & sur le champ il assigna

ſur ce revenu des penſions à différentes perſonnes dont il vouloit récompenſer les ſervices ou ſoulager la miſere. Tous les mois il envoyoit aux deux Curés de Verſailles, & aux Sœurs de la Charité, une ſomme pour être diſtribuée aux pauvres de la Ville.

Un jour qu'on lui apportoit l'acquit de ſa caſſette, il en marqua auſſi-tôt l'emploi en faveur de quelques perſonnes qu'il ſçavoit être dans une néceſſité preſſante. On lui repréſenta qu'il feroit de la prudence d'en réſerver un tiers. » Je ne vois pas, répondit-il, que j'aie » beſoin de rien. « On inſiſta ſur ce que ce beſoin pouvoit lui venir au moment qu'il ne s'y attendroit pas. » Il n'y a gueres d'apparence, » repliqua-t-il, qu'un Dauphin ſe trouve ja» mais dans une néceſſité bien urgente; & » aſſurément j'aimerai toujours mieux manquer » du ſuperflu, que de voir des malheureux » qui manquent du néceſſaire. « La ſomme entiere fut diſtribuée. Le dernier voyage qu'il fit à Marly, lui procura le moyen le plus inattendu de ſatisfaire ſon penchant à ſoulager les malheureux. Quoiqu'il eût plus d'éloignement que d'attrait pour le jeu, il ſe prêtoit quelquefois aux uſages, & ne refuſoit pas dans l'occaſion de faire ſa partie : il fit un jour un gain conſidérable. » Il voyoit avec une ſorte de dé-

» pit les monceaux d'or s'accumuler devant lui, » dit une personne qui étoit présente, & il » étoit aisé de s'appercevoir qu'il souffroit de » tant gagner aux dépens des autres. « La fortune l'ayant favorisé constamment toute la séance, il gagna environ cent mille francs. » En vérité, dit-il, je suis honteux de me » voir si riche. « Il ne le fut pas long-tems : un jour lui suffit pour répandre ce qu'une nuit lui avoit procuré; & dès le lendemain il se débarrassa de toute la somme, qu'il distribua en aumônes & en bienfaits de toute espece. »Vous l'eussiez pris » ce jour-là, me dit un Officier qui étoit à son » service, pour un homme employé dans les » finances : il ne fut occupé qu'à compter & » ordonner les distributions des différentes som- » mes qu'il destinoit aux personnes qui lui » avoient été recommandées, ou qu'il con- » noissoit par lui-même. « Le surlendemain l'Evêque de Limoges lui proposa de contribuer à la dot religieuse d'une Demoiselle : » Vous » vous y prenez bien tard, lui dit le Prince; » je doute fort que vous y soyez encore à » tems. « Il appella l'Intendant de sa cassette, qu'il chargea de lui apporter ce qui restoit; il ne lui apporta que dix louis qu'il remit au Prélat, en lui disant : » Je suis bien fâché pour » la pauvre Demoiselle qu'il ne s'en soit pas,

» trouvé cinquante, je les lui aurois donnés
» bien volontiers.

Content du merite de la bienfaifance, il n'en recherchoit point la réputation. Ses bienfaits n'étoient connus que lorfqu'il ne dépendoit pas de lui qu'ils reftaffent ignorés. Plufieurs perfonnes qui recevoient des fecours annuels de fa libéralité, n'en connurent la fource que lorfqu'elle tarit par fa mort. Il ne vouloit point qu'on achetât fes faveurs par des follicitations : à peine fouffroit-il qu'on les reconnût par un remerciment. » Un bienfait, difoit-il, perd » la moitié de fon prix, quand on ne fçait pas » épargner à un homme de naiffance la honte » de le mendier. « Ayant appris que les affaires d'un Seigneur qui lui étoit attaché étoient fort dérangées, il lui fit un don qui le mit dans une fituation commode, & ne lui demanda, pour témoignage de reconnoiffance, qu'un profond fecret. Le Seigneur fe mettoit en devoir de le remercier, il l'interrompit & lui dit en riant : » Taifez-vous, taifez-vous, car affuré» ment je vous ai fait attendre affez long-tems. « Un autre à qui il avoit procuré des fecours abondans pendant qu'il étoit incommodé, n'attendit pas fon rétabliffement pour venir lui marquer fa reconnoiffance. » Ah ! Monfieur, » lui dit le Dauphin, le fervice que je vous

» rends n'eſt rien ; mais je m'eſtimerois heu-
» reux, & je recevrois volontiers vos remer-
» cimens ſi je pouvois vous rendre la ſanté.

On a peine à imaginer comment avec des revenus aſſez bornés, ce Prince trouvoit le moyen de multiplier ſes bienfaits en tant de manieres. Jamais cependant il ne fit une libéralité privée aux dépens du public; & ſi quelquefois il intéreſſa l'Etat, ce n'étoit qu'en faveur de l'Etat lui-même. Mais un Dauphin trouve toujours bien du ſuperflu quand il ſçait ſe contenter du néceſſaire. Il s'interdiſoit toutes les dépenſes de goût ou de fantaiſie : il n'aimoit ni le jeu ni les fêtes. Il ne connoiſſoit aucune de ces paſſions faméliques qu'on n'entretient qu'à frais immenſes. Auſſi économe pour lui-même que grand & généreux pour les autres, après avoir répandu cent mille francs en un ſeul jour dans le ſein de l'indigence, il ne ſe ſeroit pas pardonné la dépenſe inutile de cent écus pour ſa perſonne. » On
» le vit, dit un de nos Citoyens *, qui l'a
» le plus étudié, on le vit réduire ſes propres
» dépenſes, dès qu'il crut que l'exemple de ce
» retranchement pouvoit être utile : j'aime à
» le voir calculer juſqu'au prix d'un habit ; &

* M. Moreau, Diſcours ſur la Juſtice.

» chercher par la simplicité de sa parure à con-
» soler des peuples que le Roi souffroit de ne
» pouvoir soulager. « Sa table étoit une école de sobriété. Ce que ses Officiers jugeoient à propos de lui servir, étoit toujours ce qui lui convenoit. Il n'eût pas souffert qu'ils fissent la moindre dépense extraordinaire pour un mêt recherché. Un grand repas lui étoit à charge, & il ne trouvoit de plaisir dans une longue séance à table, que lors qu'elle lui procuroit l'occasion de lier une conversation intéressante. Jugeant que le vin devoit lui être plus nuisible que salutaire eu égard à sa complexion robuste & sanguine, il s'en interdit tout usage, & l'eau faisoit sa boisson ordinaire. On parloit un jour en sa présence d'un repas somptueux qu'avoit donné un particulier, & du prix qu'il avoit mis à un seul plat. » Je serois bien
» fâché, dit-il, qu'il eût paru sur ma table
» ayant coûté si cher. « Il rappella à cette occasion les festins d'Antoine & de Cléopâtre, & ajouta, » il y a encore aujourd'hui
» de ces petits Antoines qui bravent l'humani-
» té autant qu'il est en eux. «

Le même sentiment d'amour pour les peuples l'animoit en tout. Le désir de se former dans l'art de les rendre heureux, l'attachoit plus fortement au travail que les passions d'in-

térêt & de gloire n'y attachent le commun des hommes. Il eſt peu de particuliers qui menent une vie auſſi ſérieuſement occupée que l'étoit la ſienne. » Il ne comprenoit pas, écrit l'Abbé de » Saint-Cyr à un de ſes amis, comment un » homme raiſonnable pouvoit reſſentir les dé- » goûts de l'ennui : jamais je ne lui entendis » faire cette queſtion ſi commune dans la bou- » che des Grands : *que ferai-je demain!* « Après avoir ſatisfait à ſes devoirs de Religion & d'Etat, l'étude faiſoit ſon unique occupation. Naturellement ami de l'ordre il en vouloit partout, & en mettoit dans toute ſa conduite. Quoiqu'il ne lui fût pas poſſible de fixer invariablement l'heure de ſon coucher, celle de ſon lever étoit toujours la même, & c'eſt aux dépens de ſon repos qu'il vouloit rentrer dans l'ordre, lorſque des circonſtances l'obligeoient de l'interrompre. Quand il craignoit en ſe mettant au lit de ne pouvoir pas le lendemain s'arracher des bras du ſommeil, il diſoit à l'Officier chargé de ſon réveil ; » Souvenez-vous » qu'il faut que je ſois levé demain pour tel- » le heure, c'eſt à vous de vous arranger » en conſéquence : « & il arriva plus d'une fois, qu'en exécution de ſes ordres on le fit ſortir du lit lorſque le ſommeil l'accabloit encore. Ces ſacrifices rigoureux auxquels il ſe condamnoit

damnoit par affection pour ses peuples, ne parurent jamais lui coûter, lors même qu'il sçavoit qu'une classe de méchans Citoyens ne lui en tenoient nul compte, & se demandoient encore, » qu'est-ce que fait le Dauphin pour » le bien de l'humanité ?

Les personnes qui lui étoient attachées lui firent souvent les plus pressantes représentations, pour l'engager à se ménager par un usage plus modéré du travail. Il promettoit d'y faire attention : mais toujours entraîné par son penchant, il avoit peine à y résister dans le tems même qu'on s'appercevoit sensiblement du dépérissement de sa santé.

Une vie si occupée & si dure exigeoit des délassemens, ceux qu'il se permettoit le plus communément, étoient la promenade à pied, & la conversation avec sa famille, & quelques amis choisis. Il avoit du goût pour la musique, mais pour cette musique mâle qui éleve l'ame. Le chant de nos Hymnes Sacrées avoit pour ses oreilles une harmonie que n'eurent jamais les accens profanes de la volupté. Quelquefois, seul dans son cabinet ou avec la Dauphine, il faisoit, du chant d'un Pseaume, le délassement innocent d'une séance à l'étude qui l'avoit fatigué, & c'est ce que traiterent souvent de petitesse, certaines gens qui eussent jugé

sans doute qu'il eût été plus grand & plus digne d'un Prince de chanter une Ariette.

Nous verrons ailleurs ce qu'il pensoit des Spectacles. Au milieu des fêtes les plus bruyantes, où le devoir le conduisoit quelquefois contre son inclination, après s'être prêté autant qu'il le falloit à ce qui étoit de convenance ou d'usage, son attrait le portoit à rejoindre les Princesses ses Sœurs : & souvent, tandis qu'une joie profane transportoit les esprits, & enyvroit les cœurs, il s'entretenoit avec elles des plaisirs bien plus doux que procure la vertu, & du vuide inquiétant que ces pompeuses vanités laissent toujours dans un cœur qui s'y livre. En un certain jour de fête, où il avoit dansé avec la Princesse Henriette sa Sœur, quelqu'un lui faisoit compliment sur la maniere aisée & gracieuse dont il sçavoit cadancer ses pas. Un homme au caractere duquel il convenoit peu de louer la danse, s'avisa de se joindre au flatteur : c'étoit bien mal lui faire sa cour ; aussi paya-t-il le compliment d'une ironie bien propre à faire sentir le peu de cas qu'il en faisoit : » Oui, » oui, dit-il en plaisantant, une danse faite » avec délicatesse & selon les regles de l'art, » a son mérite ; mais pour rendre la cérémo- » nie plus majestueuse encore, il faudroit que

» quand un Dauphin danse, ce fût un Evêque
» qui jouât du violon. «

Quelques-uns des Panégyristes de ce Prince lui donnent pour la chasse un attrait qu'il n'eut jamais, afin de donner par là plus de prix au sacrifice qu'il fit de cet amusement; mais celui qui réunit tant de vertus réelles, n'a pas besoin qu'on lui en prête d'imaginaires: il prenoit de tems en tems cet exercice, moins par goût que par raison de santé, & par complaisance pour le Roi qui l'aimoit beaucoup. Un accident le détermina à y renoncer pour jamais. Au mois d'Août de l'année 1757, il lui arriva ce qu'il appella toujours depuis, & ce qui est véritablement pour un cœur sensible, le plus grand des malheurs, celui de tuer un homme: en revenant d'une chasse qu'il avoit faite aux environs de Versailles, où il étoit resté avec la Dauphine pendant le voyage de la Cour à Compiegne, il voulut décharger son fusil, le coup porta dans l'épaule gauche d'un de ses Ecuyers, nommé Chambord, qu'un corps intermédiaire l'empêchoit d'appercevoir. C'est encore sans fondement qu'on a écrit que ce Gentilhomme s'étoit exposé imprudemment: l'accident arriva sans sa faute, & sans celle du Dauphin. Aux cris lamentables qu'il poussa, le Prince soupçonnant

le malheur, jette son fusil, & court vers l'endroit où il avoit dirigé son coup: quel spectacle! Il apperçoit un homme renversé par terre & qui se rouloit dans la poussiere. Il s'approche de plus près, il reconnoit Chambord qu'il aimoit. A la vue de son corps ensanglanté, il eut le cœur percé de douleur; il se précipita sur lui, & le conjura en l'arrosant d'un torrent de larmes de vouloir bien lui pardonner: l'Ecuyer touché de l'état ou il voyoit le Dauphin, lui dit ce qu'il put pour le consoler lui-même. Le Prince aussi tôt le fit conduire à Versailles pour être remis entre les mains des plus habiles Chirurgiens. Pour lui, la douleur dans le cœur, le visage abbattu, l'esprit tout occupé de son malheur, il s'avança jusqu'au Château tête nue, les cheveux en désordre, & sans s'appercevoir qu'il fût encore en veste. Son accablement étoit si profond qu'on n'osoit pas même entreprendre de l'en distraire. Quelqu'un de sa suite croyant qu'un tel excès de désolation ne pouvoit venir que de la persuasion où il étoit que son Ecuyer étoit blessé à mort, lui dit pour le consoler, qu'il pourroit bien guérir de sa blessure: » Eh quoi! » lui répondit-il, faudra-t-il donc que j'aie tué » un homme pour être dans la douleur? «

Quelqu'extrême que fût son affliction, il se

vit encore obligé de la dissimuler, & d'en cacher soigneusement la cause à la Dauphine qui étoit alors enceinte du Comte de Provence; en rentrant chez lui il prit un verre de liqueur, qu'il crut propre à ranimer les traits de son visage. Il composa de son mieux tout son extérieur, avant de se rendre, selon sa coutume, à l'appartement de la Princesse; une douleur profonde se déguise difficilement à une épouse; elle ne le vit pas plutôt, qu'elle lui demanda quelle étoit la cause de sa tristesse; & elle le pressa tellement, qu'il ne lui fut pas possible de lui en faire un secret. Elle s'empressa aussi-tôt de lui suggérer les motifs de consolation les plus capables de calmer sa douleur. Mais la seule chose qui le soulagea en ce moment, fut de n'avoir plus à se faire violence pour la dissimuler: il s'y abandonna sans réserve, & jusqu'à donner sujet de craindre pour sa santé. L'Officier ne mourut qu'au bout de sept jours. Le Dauphin pendant tout ce tems, ne pensa qu'à lui, ne s'occupa que de lui: non content d'avoir donné les ordres les plus précis pour qu'il fût traité avec toute sorte de soins, il voulut encore s'en assurer par plusieurs visites qu'il lui fit, quoique sa vue seule, comme il l'avouoit lui-même, lui perçât le cœur. Sa mort lui porta un nouveau

coup plus terrible encore. » Hélas ! s'écria-t-il, quand on lui en apprit la nouvelle, » il » est donc vrai que j'ai tué un homme. O Dieu! » quel malheur ! » Cette affligeante pensée ne le quittoit ni le jour ni la nuit : rien n'étoit capable de l'en distraire. Il étoit tellement pénétré du sentiment de sa douleur, que quelquefois il le communiquoit à ceux mêmes qui essayoient d'en modérer l'excès. Un jour qu'on lui représentoit qu'il ne devoit pas s'imputer un malheur dont il n'étoit que la cause innocente. » Vous direz tout ce que vous voudrez, re» prit-il, mais ce pauvre homme est toujours » mort, & mort d'un coup qui est parti de » ma main; non je ne me le pardonnerai ja» mais. » Et dans une autre occasion : » Oui, » dit-il je vois encore l'endroit ou s'est passée » cette scene affreuse, j'entends encore les » cris de ce pauvre malheureux, & il me sem» ble le voir à chaque instant, qu'il me tend » ses bras ensanglantés, & me dit : quel mal » vous ai-je fait pour m'ôter la vie ? Il me » semble voir sa femme éplorée, qui me de» mande : pourquoi me faites-vous veuve ? » & ses enfans qui me crient : pourquoi nous » rendez-vous orphelins ? Ces pensées impor» tunes me suivent par-tout ; & l'usage de ma » réflexion ne sert qu'à me convaincre de plus

» en plus que ce ne sont point des chimeres.

On ne sçauroit se rappeller sans attendrissement la part que toute la Cour prit à cet accident, & combien elle s'y montra sensible. Accoutumé que l'on est dans ce siecle inquiet, aux déclamations séditieuses de ces méchans Citoyens qui ne respectent pas plus le Trône que l'Autel, on seroit tenté de croire que la sensibilité ne sçauroit siéger dans le cœur des Rois & des Souverains, & que ne voyant jamais les objets qu'en grand, ils comptent les hommes par bataillons plutôt que par tête: & voici que deux Villes, Versailles & Compiegne, sont dans le deuil; un Dauphin & une Dauphine dans la douleur; un Roi, une Reine & toute leur famille dans l'inquiétude & les alarmes; un Royaume entier dans une sorte d'agitation, & cela parce qu'un particulier a été blessé par une main innocente.

Louis XV n'eut pas plutôt appris l'accident qui étoit arrivé à son fils, qu'il partit de Compiegne pour se rendre auprès de lui. Rien ne fit plus de plaisir au Dauphin, que la promesse que lui fit le Roi de lui accorder tout ce qu'il lui demanderoit pour la famille de Chambord. Dès que cet Officier fut mort, il le pria de faire une pension à sa veuve. Il n'est point de faveurs & de bienfaits que lui-même

ne lui prodiguât. Il lui déclara qu'il vouloit être son protecteur & celui de ses enfans. Voici comment il lui écrit : » Vos intérêts, Madame, sont devenus les miens, je ne les » envisagerai jamais sous un autre point de vue. » Vous me verrez toujours aller audevant de » tout ce que vous pourrez souhaiter, & pour » vous, & pour l'enfant que vous allez met- » tre au monde. Vos demandes seront toujours » accomplies; & je serois bien fâché que vous » vous adressassiez pour l'exécution à un autre » qu'à moi. Sur qui pourriez vous compter » avec plus d'assurance ? Après l'horrible mal- » heur, dont je n'ose me retracer l'idée, mon » unique consolation sera de contribuer, s'il » est possible, à la vôtre, & d'adoucir, au- » tant qu'il dépendra de moi la douleur que » je ressens comme vous. « La Dame Chambord ne fit point difficulté dans l'occasion de procurer au Dauphin la satisfaction d'être utile à sa famille; & ce Prince enchérissant toujours sur ce qu'elle lui demandoit, lui accorda quelquefois des faveurs auxquelles elle n'eût osé prétendre. Il voulut tenir sur les Fonts de Baptême, l'enfant qu'elle mit au monde quelque tems après la mort de son Mari. Et sur ce qu'on lui représentoit, à cette occasion, qu'il avoit pour la Dame des égards trop

marqués, & qui n'étoient d'usage de la part d'un Dauphin, qu'envers des personnes titrées. » L'usage, reprit-il avec vivacité ? Est-il donc » d'usage qu'un Dauphin tue un Gentilhomme » de sa suite ? « Jamais le souvenir de ce fâcheux accident ne s'effaça de sa mémoire; & comme s'il en eût été coupable il s'en punit, en s'interdisant l'exercice de la chasse pour le reste de sa vie. Il se le reprochoit encore au lit de la mort.

Fin du Livre troisieme.





VIE DU DAUPHIN, PERE DE LOUIS XVI.

LIVRE QUATRIEME.



SI le Dauphin, content de faire montre d'un esprit orné & d'un cœur bienfaisant, eût laissé appercevoir une ame moins vertueuse & moins chrétienne, il n'en eût été que plus grand dans l'esprit de ces hommes assez déréglés pour croire qu'on peut se soustraire à l'opprobre du vice par le mépris de la vertu. Mais ce Prince fut toujours persuadé qu'on ne pouvoit être grand d'une véritable & solide grandeur, que par la fidélité aux devoirs de cette triple justice qu'on se doit à soi-même, & qu'on doit également aux hommes & à Dieu. Et c'est d'après la conviction de ce principe

que lui-même établit dans ses Ecrits, qu'il travailla constamment à réunir aux qualités propres du Prince & de l'homme, toutes les vertus qui forment le parfait Chrétien.

L'enfance est l'âge des défauts. La sienne n'en fut point exempte; & il eut tous ceux qu'on peut regarder dans un enfant comme les suites naturelles d'un caractere bouillant & impétueux: mais jamais les fautes dans lesquelles il tomboit, ne furent de nature à inquiéter sur sa Religion. Lors même qu'en certains momens d'humeur, où s'abandonnant à ses petits chagrins, il affectoit de ne craindre personne, la crainte de Dieu le contenoit & le faisoit rentrer en lui-même. Si quelquefois il témoignoit de la répugnance, ce n'étoit jamais pour ses devoirs de Chrétien; toujours il s'en acquittoit religieusement & avec goût. Parmi les Officiers attachés à sa Personne, ceux en qui il reconnoissoit plus de piété, étoient ceux qu'il aimoit davantage. On étoit sûr de l'intéresser & de lui faire plaisir en lui lisant, ou en lui racontant un trait édifiant; & toujours il témoignoit un vif desir d'imiter les exemples de vertu qu'on lui proposoit. On se rappelle que fort jeune encore, il dit à l'Evêque de Mirepoix que Saint Louis étoit de tous les Rois ses Aïeux, celui auquel il aimeroit mieux ressembler,

bler. Il le prit en effet pour modele ; & la suite de cet ouvrage nous fera reconnoître de plus en plus sa fidélité à retracer ses vertus.

Jamais Prince ne fut plus instruit de sa Religion que ne l'étoit le Dauphin. Il l'avoit étudiée comme Chrétien pendant son éducation : il l'étudia dans la suite en Prince destiné à en être un jour le protecteur & l'appui. Il sçavoit rapprocher méthodiquement toutes les preuves qui en démontrent la divinité. Il disoit dans quel tems une erreur s'étoit élevée, dans quel Concile elle avoit été condamnée. L'Evêque de Verdun, dans un entretien qu'il avoit avec lui sur la Religion, lui parloit du danger qu'il y a pour des fideles peu instruits d'entrer en dispute avec les partisans de l'erreur. » Non, lui dit le Prince, ils ne doivent » pas entrer en discussion avec gens qui peu- » vent être plus subtils qu'eux : mais il me sem- » ble que le paysan le plus simple peut con- » fondre le plus sçavant Héréfiarque, & met- » tre de son côté tous les gens de bon sens, » en opposant à ses vains raisonnemens ce » seul mot de S. Augustin : *Vous n'étiez pas hier.* »

Les productions de la nouvelle Philosophie, si funestes à tant d'esprits, superficiellement instruits de leur Religion, ne firent jamais sur lui qu'une impression d'horreur : nous avons

vu ailleurs ce qu'il en penſoit. Les ſubtilités les plus captieuſes des Impies n'avoient pas même de quoi l'étonner. On l'a vu analyſer en peu de jours leurs ſyſtêmes les plus compliqués, en découvrir tout le poiſon, & y oppoſer le véritable antidote. Souvent le livre en main, il réfutoit leurs ſophiſmes à la premiere lecture & ſans aucune préparation. Un jour qu'il parcouroit, avec l'Abbé de Saint Cyr, une Brochure contre la Religion, la Dauphine entra dans ſon cabinet. » Approchez, lui dit-il, » nous faiſons une lecture édifiante, vous en » profiterez. » La Princeſſe, qui ne s'apperçut pas qu'il plaiſantoit, le pria de continuer. Il n'eut pas plutôt lu la premiere phraſe, qu'elle ſe récria & lui dit que s'il vouloit pourſuivre elle alloit lui tirer ſa révérence. » Vous avez » raiſon, lui dit le Dauphin, en riant, il ne faut » pas ſcandaliſer les foibles. » Auſſi-tôt il ferma le livre. Quand la Princeſſe fut ſortie, il le reprit & tomba ſur un endroit qui avoit quelque choſe de ſéduiſant. L'Abbé de Saint Cyr faiſant alors alluſion à ce qu'il venoit de dire à la Dauphine, lui dit : » Voilà un ſophiſme » qui pourroit en ſcandaliſer d'autres que des » foibles : je ne me ſouviens pas de l'avoir » jamais entendu propoſer. » Comment, M. le » Docteur, lui dit le Dauphin, parce que

» cette vieille chicane de Celſe eſt habillée à » la Françoiſe, vous ne la reconnoiſſez pas? » Il lui cita en même-tems l'Auteur Eccléſiaſtique qui l'avoit réfutée. La premiere fois que l'Evêque de Senlis * entendit ce Prince raiſonner ſur les matieres de Religion, il en fut ſurpris juſqu'à l'admiration : & il dit de lui qu'il la ſçavoit plus en Docteur qu'en Prince. » Vous pouvez vous flatter, m'écrit ce Pré- » lat, que ſi vous faites connoître M. le Dau- » phin tel qu'il a été, vous aurez offert aux » Grands de la terre un des plus parfaits mo- » deles qu'ils puiſſent imiter. Soit que l'on con- » ſidere l'étendue des connoiſſances, ſoit qu'on » enviſage la perfection de ſes vertus, on peut » bien lui appliquer ce que dit Horace : *Quan-* » *dò ullùm invenient parem ?*

Il eſt aiſé de juger par ce que nous venons de dire, combien il étoit éloigné du ſentiment que lui prête un de ſes Panégyriſtes, qui le fait bénir le Ciel d'être né dans le ſiecle éclairé de la Philoſophie. » Il eût parlé bien plus » juſte, (c'eſt une réflexion de la Dauphine) » en diſant qu'il gémiſſoit de vivre dans un » ſiecle qui abuſoit ſi criminellement de ſes

* M. de Roquelaure.

» lumieres. » Cette Princeſſe aſſura qu'elle n'avoit point reconnu le Dauphin au portrait qu'en a tracé le même Auteur ; & entre une infinité de reproches, elle lui en fit trois principaux : le premier de ce qu'il ſemble rougir des vertus dont ſon Héros ſe tenoit le plus honoré. En effet, comme ſi le patriotiſme n'avoit rien de commun avec la Religion, l'Ecrivain, à la faveur de la qualité qu'il ſe donne d'Orateur de la Patrie, ſe diſpenſe de parler des vertus chrétiennes du Dauphin ; il n'en dit pas un mot. Il annonce ſeulement qu'il parlera de l'eſprit de Religion qui l'animoit, & au lieu de tenir parole, il ſe contente de jetter au haſard quelques définitions arbitraires, qui ſemblent inſinuer que l'eſprit de Religion n'eſt autre choſe pour un Prince que l'art de faire entrer la Religion dans ſon plan de Gouvernement, comme un frein propre à contenir les peuples dans le devoir, par la crainte des châtimens ou des remords qui ſuivent le crime. Vues intéreſſées d'un Politique, qui fait ſervir indifféremment le ſacré & le profane à ſa propre utilité : les vues du Dauphin étoient bien plus droites, plus nobles & plus dignes d'un bon Prince. Enviſageant la Religion comme l'unique moyen de conduire l'homme au ſouverain bonheur, il veut qu'un Roi s'appli-

que à la faire fleurir dans ſes Etats ; mais qu'il le faſſe de bonne foi, & avec le cœur d'un Pere, plutôt qu'avec les yeux d'un Politique. » Le Monarque, dit-il, doit s'appliquer dans » ſes Etats, comme un Pere dans ſa famille, » à entretenir & augmenter dans ſes ſujets le » reſpect & l'amour pour la Religion. »

La Dauphine ne put paſſer à l'Orateur de s'être étudié à rapprocher le Dauphin de cette claſſe d'hommes, pour laquelle il eut toute ſa vie le plus grand éloignement, en le repréſentant comme tout occupé *à développer en lui ce qu'il appelle le germe de l'eſprit philoſophique qui ſuit la chaîne des événemens, à rapprocher des ſyſtêmes, à preſſer des abus, à ſaiſir de grands réſultats, à jetter un coup d'œil ſur le cahos des Loix, à faire ſortir du milieu des chocs & des réſiſtances la plus grande ſomme de bonheur ;* en un mot, en ne faiſant valoir dans ce Prince que les vertus ſociales ; *ſa raiſon, ſa bienfaiſance, ſon humanité*, ſelon lui, *la premiere des vertus.*

La Princeſſe trouva encore fort mauvais, qu'il eût diſpoſé de l'amitié du Dauphin en faveur de l'Auteur de *l'Eſprit des Loix ;* & qu'il eût ſuppoſé entr'eux des conférences, qui n'eurent jamais lieu. Ce Prince, il eſt vrai, conféroit volontiers avec les Sçavans, & il en

voyoit souvent; mais jamais ceux dont les sentimens ou la conduite étoient décriés, ou même équivoques. Son inclination particuliere, autant que la crainte de paroître les honorer aux yeux du peuple, lui interdisoit toute espece de commerce avec eux. Quant à ses relations avec le Président de Montesquieu, ce qu'il y a de vrai, au rapport de la Dauphine, c'est qu'aussi-tôt qu'il vit paroître son Traité sur les Loix, il voulut le lire, & il s'en occupa sérieusement; il en fit même des extraits. Mais le jugement qu'il porta de cet Ouvrage est: » Qu'il renfermoit plusieurs vé» rités utiles semées parmi beaucoup d'erreurs » dangereuses. » Il ne vit qu'une fois l'Auteur, à la sollicitation de ses protecteurs; & au sortir de l'audience qu'il lui donna, il le caractérisa fort ingénieusement en disant: » Je trouve que M. de Montesquieu raisonne » en Philosophe, mais en Philosophe trop » Physicien.

La conduite de ce Prince étoit en tout conforme à ses lumieres & à sa foi. Toutes ses actions extérieures étoient aux yeux des peuples une censure du vice & un encouragement à la vertu. Sans s'écarter jamais des regles de la politesse ni des égards dûs à la naissance, au caractere, ou aux emplois, il sçavoit se

montrer indifférent en vers ceux qui l'étoient pour la Religion. Il étoit rare qu'il fit un compliment désagréable, même à un homme notoirement décrié sur l'article de la Religion ou des mœurs ; mais pour peu qu'on le connût on s'appercevoit aisément à son ton, à son air, à ses expressions ménagées, qu'il n'avoit pour lui que de l'éloignement & du mépris ; toujours il donnoit à l'extérieur des marques de considération aux Ministres de la Religion ; mais il étoit encore aisé de distinguer quand elles s'adressoient à la personne, ou seulement au caractere.

En refusant au vice jusqu'aux moindres apparences de son estime, il la réservoit toute pour la vertu. Souvent on le vit dans ses audiences publiques, distinguer par l'accueil le plus honorable un homme vertueux qu'il appercevoit dans la foule. Il étoit satisfait quand il pouvoit être de quelque utilité à la Religion. Il la protégeoit de tout son pouvoir, non pas seulement en politique, & parce qu'elle est le seul lien capable d'attacher sincérement les peuples à l'autorité légitime, mais parce qu'il la regardoit comme l'unique voie qui conduise l'homme au souverain bonheur ; & l'on peut dire qu'il l'honora & la servit beaucoup plus utilement encore par la pratique exacte

des devoirs qu'elle impose, que par le crédit que lui donnoit son rang. Rien ne fera mieux connoître combien la piété de ce Prince étoit sincere & éclairée que ses propres écrits. Il est vrai que dans la morale chrétienne comme dans la foi, personne ne peut faire de nouvelles découvertes. On ne peut dire sur cette matiere que ce qu'ont dit Jesus-Christ & ses Apôtres, & ce qu'une infinité d'Auteurs ont répété : aussi prétends-je bien moins faire un mérite au Dauphin d'avoir écrit les plus belles maximes de piété, que de les avoir gravées profondément dans son cœur; il ne les avoit insérées dans ses Ecrits que par le désir de se les rendre plus familieres, & d'en faire jusqu'à sa mort la regle invariable de sa conduite. Je ne crains point d'en proposer l'extrait que je vais en faire dans la suite de ce Livre, comme un excellent abrégé de Morale.

» La pratique de la Religion chrétienne, » écrit ce Prince, consiste dans l'exercice de » toutes les vertus. Dieu, qui est le maître de » l'homme, demande l'homme tout entier; & » l'homme, pour être entierement à Dieu, doit » être vertueux dans tous les instans & dans tou- » tes les occasions. Parmi les vertus chrétiennes, » il y en a plusieurs qui plaisent au monde, & mé- » ritent son estime; telles sont la prudence, la

» générosité, le désintéressement ; mais on ne » doit pas se contenter de celles-là, qui ne » peuvent que flatter l'amour-propre ; on doit » s'attacher plus particulierement à celles qui » sont opposées à l'esprit du monde : telles » sont la patience, le pardon des injures, la » fuite des pompes & des divertissemens du » siecle. Une ame généreuse aime à souffrir » pour l'intérêt de sa patrie, pour celui même » de la Religion. Les calomnies de ses envieux, » les préventions de la multitude ne sçauroient » l'ébranler : elle résiste aux traits de la jalou- » sie, & son amour-propre se nourrit de la » qualité d'illustre malheureux ; une telle vertu » n'appartient point au Christianisme.

Voici comment il s'exprime sur la piété. » Rien » de plus ordinaire que de s'en former de » fausses idées ; les mondains cherchent à la » décrier, en représentant ceux qui la prati- » quent comme gens tristes & insociables, qui » inspirent à tout le monde leur humeur mé- » lancolique. Mais la vraie dévotion, loin de » nuire à la société, est seule capable d'y main- » tenir le bon ordre. Elle sçait varier ses effets » selon la diversité des états, parce que le Dieu » qu'elle doit honorer, est l'auteur de tou- » tes les conditions. Ainsi pour remplir les » devoirs d'Evêque, de Prince ou d'Artisan,

» il faut suivre les voies diverses que ces états
» même indiquent, & s'appliquer à se perfec-
» tionner dans son état & selon son état. Il est
» des vertus qui sont de toutes les conditions.
» Personne ne peut être dispensé d'aimer Dieu
» plus que toutes choses, d'être chaste, tem-
» pérant, doux, humain, charitable, modeste,
» désintéressé : mais il en est d'autres qui sont
» propres aux différens états. Le grand zele,
» par exemple, pour venger les droits de la
» Divinité, ne doit être exercé que par les
» personnes assez élevées & assez puissantes
» pour en imposer au vice. Un Evêque ne fe-
» roit point son salut dans la solitude, un So-
» litaire dans les travaux de l'apostolat, un
» Artisan s'éloigneroit de la dévotion en res-
» tant toute la journée à l'Eglise, ainsi qu'une
» personne mariée en pratiquant la pauvreté
» réelle d'un Capucin. On peut juger delà
» combien est condamnable l'opinion de ceux
» qui s'imaginent que la piété est incompatible
» avec les conditions relevées, l'état du ma-
» riage ou la profession des armes. Quand elle
» est bien réglée, elle se ménage le tems de
» vaquer & aux exercices spirituels & aux de-
» voirs de l'Etat. «

La foi du Dauphin étoit aussi humble qu'elle étoit vive & éclairée. Il croyoit avec toutes

les lumieres d'un ſçavant & toute la ſimplicité d'un enfant. L'Egliſe ſeule étoit l'interprête de ſa foi. » Quand l'Egliſe a prononcé, dit-il, » un Chrétien fidele fait ſa regle du fond de » ſes Jugemens, ſans lui en conteſter la for- » me. Un fils bien né reconnoît les ordres de » ſa mere, de quelque maniere qu'elle les lui » intime. « Les maux de la Religion, qu'il regardoit comme les plus grands maux de l'Etat, étoient auſſi ceux qui portoient l'atteinte la plus douloureuſe à ſon cœur. Au récit qu'on lui faiſoit des progrès de l'impiété, ou des excès de l'erreur, on l'a ſouvent vu, contre ſon naturel ami de la gaieté, s'abandonner à une triſteſſe profonde, que rien ne pouvoit diſſiper que l'eſpérance qu'on s'efforçoit de lui faire concevoir d'un avenir plus conſolant. Les derniers troubles de l'Egliſe de France l'avoient engagé à étudier à fond les droits du Sacerdoce & de l'Empire en matiere de Religion. Il en connoiſſoit les juſtes bornes, & en prétendant qu'on rendît à Céſar ce qui étoit à Céſar, il eût voulu auſſi que l'on rendît à Pierre ce qu'on ne ſçauroit lui conteſter ſans crime. Dans un endroit où il parle de l'obéiſſance due aux Puiſſances Eccléſiaſtiques & Séculieres : » L'o- » béiſſance, dit-il, doit être éclairée : il faut

» distinguer les différens titres de ceux qui com-
» mandent, afin de ne pas obéir à l'un en
» choses qui seroient du ressort de l'autre. Les
» bornes de leur Jurisdiction sont assez claire-
» ment marquées, & pour peu qu'on s'y ap-
» plique avec droiture, on ne courra pas risque
» de pécher contre l'ordre par trop d'obéissance.«
Jamais on n'eut besoin de l'engager à prendre en main la cause de l'Eglise; lui-même la recommandoit aux premiers Pasteurs; & dans le tems où l'on traitoit ouvertement d'opiniâtreté & de zele indiscret la conduite des Prélats de France les plus respectables, il les exhortoit lui-même, dans ses entretiens & par ses lettres, à ne point se relâcher de leur générosité, à soutenir la pureté de la Foi.

En se faisant un devoir, comme Prince, de protéger l'Eglise de tout son crédit, il s'en faisoit un, comme Chrétien, de la recommander à celui qui a promis de la faire triompher de toutes les puissances de l'enfer : je trouve dans ses écrits la priere suivante : » O Jesus,
» Protecteur & Chef de votre Eglise, souve-
» nez-vous de la promesse que vous lui avez
» faite de ne l'abandonner jamais. Soyez tou-
» jours sa lumiere & sa force, étendez son
» empire, multipliez ses enfans, & conduisez-
» les jusqu'au séjour de l'éternité. «

Cet

Cet esprit de foi qui animoit le Dauphin, le portoit à nourrir sa piété par le souvenir habituel de la présence de Dieu. Voici ce qu'il écrit sur cette matiere : » Dieu est en tout & » par-tout, il remplit par son immensité tou- » tes les parties de l'univers. Il agit immé- » diatement dans toutes ; il voit tout ce qui » s'y passe, & aucun lieu du monde ne sçau- » roit, par son éloignement ou son obscurité, » nous dérober à ses regards. Du haut du Ciel » il a sous les yeux toutes les Nations. Il passe » en revue tous les habitans de la terre ; & les » Rois, environnés de toutes leurs armées, » ne sçauroient lui échapper & se soustraire à » sa vue. Nos yeux, il est vrai, ne l'apper- » çoivent pas ; nos sens ne découvrent pas sa » présence ; mais la raison & la foi nous font » assez connoître que c'est en lui que nous » vivons, que nous agissons, que nous exis- » tons ; & que s'il est présent dans le lieu où » l'on se trouve, il est bien plus particuliè- » rement encore au fond du cœur & de l'es- » prit, qu'il vivifie par sa présence. Cette vé- » rité est assez connue ; mais l'esprit ne s'oc- » cupe que des objets sensibles, on y fait peu » d'attention. «

L'assistance au Saint Sacrifice étoit de tous les exercices de la Religion le plus consolant

pour ſa piété ; il s'en acquitta tous les jours de ſa vie avec la plus exacte fidélité. Il falloit pour qu'il n'aſſiſtât point à la Meſſe, qu'il fût malade à garder le lit. Pendant ſa derniere maladie, ne pouvant ſe réſoudre à être privé plus long-tems des graces attachées à l'aſſiſtance au Saint Sacrifice, il fit élever un autel dans ſa chambre, & juſqu'au dernier jour de ſa vie il y entendit la Meſſe, comme lorſqu'il étoit en ſanté, avec une attention & un recueillement qui excitoient à la piété. Un jour de la Purification, où il ſe trouvoit incommodé, il entendit une Meſſe baſſe le matin, & paſſa enſuite dans ſon cabinet d'étude ; un Officier attaché à ſa perſonne s'étoit propoſé d'aller à la Meſſe lorſque le Prince ſortiroit ; le Dauphin lui demanda vers midi s'il avoit entendu la Meſſe ? L'Officier lui avoua qu'il avoit compté ſur ſa ſortie pour y aller, mais qu'il n'étoit plus tems d'y penſer ; qu'il n'y avoit plus dans Verſailles que la Meſſe des Cordons-Bleus qui alloit ſe dire à la Chapelle du Château, dont la porte étoit fermée aux particuliers. » Comment, lui » dit le Dauphin, vous manqueriez la Meſſe » pour mon ſervice ? J'en ſerois au déſeſpoir. » L'entrée dans la Chapelle eſt une affaire de » protection ; n'y eût-il plus qu'une ſeule pla- » ce, elle appartient à celui qui n'a point été

» à la Messe, & je vous la ferai donner. « Il fit appeller en même-tems le Garde du Corps qui étoit en faction à la porte de son appartement; il lui ordonna d'aller de sa part introduire l'Officier dans la Chapelle, ce qui fut exécuté.

» La Messe, écrit ce Prince, est de tous » les actes de la Religion le plus sacré, le » plus agréable à Dieu, celui qui lui rend le » plus de gloire, & qui procure aux hommes » le plus de graces; mais pour y participer » réellement & de maniere à en recueillir les » fruits, il faut que l'esprit & le cœur soient » présens comme le corps, & uniquement oc- » cupés du grand mystere qui se célèbre. L'excel- » lence du culte que nous rendons au Seigneur, » dit-il ailleurs, consiste dans l'offrande de » cette victime sans tache que nous avons le » bonheur de lui présenter. C'est en elle que » nous trouvons de quoi effacer nos péchés, » de quoi payer à Dieu avec usure tous ses » bienfaits, de quoi nous attirer toutes ses gra- » ces, de quoi enfin honorer dignement sa » majesté suprême. «

Le Dauphin ne paroissoit point dans une Eglise, qu'il n'y édifiât par son recueillement & par les sentimens de foi qu'annonçoit tout son extérieur. Ayant une voix forte & sonore,

que l'on avoit encore perfectionnée, il ne l'employoit jamais plus volontiers qu'à chanter les louanges du Seigneur; & souvent pendant les divins Offices, s'associant au chœur des Fideles, il contribuoit plus que personne à donner à nos divins Cantiques le sentiment & l'harmonie. Tout ce qui avoit quelque rapport à la Religion, & pouvoit contribuer à en relever la gloire, l'intéressoit toujours infiniment. Nous le voyons poser la premiere pierre de l'Abbaye de Panthemont, assister à la consécration de celle de Choisy, se rendre à Saint Cyr pour le Sacre de l'Archevêque de Tours. Il ne vient jamais à Paris, seul ou avec la Dauphine, qu'il n'entre dans quelqu'Eglise, à Notre-Dame, à Sainte Genevieve, à Saint Sulpice, &c. S'il va à l'Abbaye d'Ourscamp, à Saint Denis, au Mont-Valérien, il y assiste au Salut: dans d'autres endroits il donne d'autres marques de sa piété. Il passoit un jour sur les Boulevards de Paris, du côté de Saint Laurent, accompagné de la Dauphine & des Princesses ses Sœurs. Il apperçut de loin une Procession du Saint Sacrement. Aussi-tôt il fit arrêter son carrosse, & charmé de trouver l'occasion de détourner vers Dieu les hommages que rendoit à sa personne le peuple assemblé sur son passage, il s'avance à pied vers la Procession, qu'il

suivit jusqu'au lieu de la station. Là, au milieu de la foule, dont sa piété seule le distinguoit, il se mit à genoux * à côté d'un carreau qu'on lui avoit présenté. Le bon peuple, celui qui suit encore les Processions, ne put voir sans attendrissement la maniere édifiante dont il fit son acte d'adoration. Ce Prince humblement prosterné devant son Dieu, parut plus grand aux yeux de la multitude qu'il n'eût paru dans le plus beau jour de triomphe; & tout le tems qu'il resta à genoux, on vit autour de lui des gens qui essuyoient les larmes que faisoit couler la joie de voir tant de piété dans l'Héritier de la Couronne.

Ces marques extérieures de piété n'étoient dans ce Prince que l'effet de la disposition de son cœur. Toute sa vie quoique partagée entre les différens devoirs que lui imposoit son

* En 1766, Louis XV étant venu tenir un Lit de Justice à Paris, le peuple, à qui l'appareil de cette cérémonie en impose toujours, le suivoit au sortir du Palais, en gardant un silence respectueux. Ce Prince, en traversant le Pont-Neuf, s'apperçut qu'on portoit les Sacremens à un malade. Il fit arrêter son carrosse, descendit, se mit à genoux sur le pavé, qui ce jour-là étoit tout couvert de boue. A cet acte de Religion du Monarque, ce ne fut plus de toutes parts que cris confus, qu'acclamations réitérées de *vive le Roi.*

rang, n'étoit par son union habituelle avec Dieu qu'une sorte de priere non interrompue. Il est beau de l'entendre parler lui-même. » La » priere, dit-il, est une rosée céleste qui fait » produire à l'ame de bons fruits, & qui éteint » en elle le feu des passions. La plus courte » récitée lentement, en pénétrant bien le sens » des paroles, & y joignant le sentiment du » cœur, vaut mieux que la plus longue ré- » citée avec précipitation. Tout rappelle à Dieu » une ame qui vit de la foi, tout lui apprend » à prier. Les embarras du siecle, les de- » voirs de l'Etat ne sçauroient mettre obsta- » cle à cette sorte de priere. Au milieu de » l'affaire la plus sérieuse, le cœur peut s'é- » lever vers Dieu, implorer ses lumieres; » lui offrir son travail & lui témoigner son » amour. Ce n'est pas là détourner son at- » tention, c'est l'exciter par un motif plus no- » ble & plus puissant. Rien de plus utile que » l'habitude de contempler Dieu dans ses ou- » vrages, de reconnoître sa Providence dans » les événemens, de l'associer pour ainsi dire, » à toutes nos entreprises. Sans cela le repos » n'est qu'oisiveté, le travail qu'embarras. «

Les prieres consacrées par l'usage de l'Eglise, étoient celles qu'il adoptoit de préférence. A l'exemple de Saint Louis, il récitoit habituel-

lement l'Office du Diocèse de Paris, & cet exercice avoit pour lui tant d'attraits, qu'il ne l'interrompit que dans les derniers jours de sa maladie. Quelqu'un lui représentoit alors que sa poitrine pourroit en souffrir. » Non, répon-» dit-il, ayant renoncé à toute autre occupa-» tion, celle de réciter quelques prieres à dif-» férentes heures du jour, ne sçauroit me fa-» tiguer. Un jour, écrit la Dauphine, je lui » représentai en lui donnant ses livres, que » dans l'état où il étoit, il ne devoit pas di-» re son Office, parce que cela le feroit tous-» ser. Il voulut cependant essayer, mais la » toux devint si forte qu'il fut obligé d'en » rester à Complies; car il voulut achever » Vêpres qu'il avoit commencées. «

Peu satisfait de payer lui même à Dieu le tribut de prieres que lui offrent ses Ministres, il employa les momens de son loisir à procurer aux personnes les plus occupées, le moyen de s'unir aux prieres communes de l'Eglise. Il distribua lui même en leur faveur un Office qui sans être aussi long que celui de l'Eglise, en a cependant l'esprit & [illegible] forme. Cet Ouvrage fut imprimé à Sens en 1763, par les soins du Cardinal de Luynes. » Monsieur le » Dauphin m'écrit ce Prélat, exigea de moi, » que je le fisse imprimer sous mes yeux, &

» paroître ſous mon nom. J'eus beaucoup de » peine à m'y prêter. Mais l'ordre fut abſolu ; » il n'y a de moi que le Mandement qui ſe » trouve à la tête de l'Ouvrage. «

Outre les différentes prieres qu'il récitoit tous les jours, il avoit encore un tems marqué pour méditer les vérités du ſalut. » La » ſcience du ſalut, dit-il, mérite & exige au » moins autant d'étude que les autres ſur leſ» quelles l'eſprit de l'homme s'exerce. »

Voici ce qu'il écrivoit à un homme de lettres qu'il eſtimoit pour ſes talents & ſa piété. » Vous » ſçavez que je me ſuis emparé de votre plu» me & que j'en diſpoſe comme ſi je la te» nois. J'ai encore un ouvrage à vous deman» der : ce ſont les méditations pour tous les » jours de l'année, partagées en deux points, » courtes & pleines de choſes qui, au nombre » de trois cens ſoixante-ſix, ne forme qu'un » ſeul volume in-12. Il me les faut courtes, » puiſque c'eſt pour méditer, & pleines de cho» ſes ſans aucunes phraſes pour avoir de quoi » méditer ; quand je parle de la méditation, je » la diſtingue f[illegible] de l'Oraiſon. Un Prince ne » peut gueres être un homme d'Oraiſon : » mais il peut & il doit méditer ſes devoirs » & voilà ce que je veux. Que la Loi de » Dieu ſoit renfermée en entier dans l'ouvra-

» ge : point d'idées myſtiques ; des précep-
» tes de la morale Evangélique. Quand vous
» en aurez fait trois ou quatre, vous me les
» enverrez pour voir ſi c'eſt ce que je veux. «
La vertu eſt bien ſolide & bien éclairée dans un Prince, quand elle lui ſuggere ces ſentimens ; cependant comme ſi les aſſiduités d'un Grand de la terre auprès du Roi des Cieux étoient plus indignes de lui, que celles d'un Courtiſan auprès du Monarque, certaines gens aux yeux deſquels un Prince eſt toujours trop religieux, faiſoient un reproche au Dauphin de donner trop de tems à Dieu. On ne peut diſconvenir, il eſt vrai, qu'à n'enviſager ſa conduite que du côté de la Religion, on ſeroit tenté de croire qu'il s'en occupoit uniquement. Mais on ne doit le juger que ſur l'enſemble de ſa vie. Quoique jamais Prince n'ait donné plus de tems à Dieu, jamais Prince n'en donna plus à l'étude de ſes devoirs, à l'éducation de ſes enfans, à ſa famille, à ſes amis & à tous ceux qui vouloient s'adreſſer à lui. On trouve bien du tems, quand on ſçait comme lui en ménager tous les inſtans ; le tems qu'il donnoit à ſes exercices de piété, n'étoit encore qu'une partie de celui qu'il déroboit au ſommeil, aux jeux, aux ſpectacles, & à tous ces amuſemens frivoles dont les Grands ſe font quelquefois des devoirs d'Etat.

La maniere dont ce Prince veut qu'on traite les affaires, annonce bien qu'en mettant celle du ſalut au premier rang, il ne prétend pas qu'on néglige les autres. » Les affaires, » dit-il, pour être bien traitées demandent du » ſoin, de l'application & de la ſuite. Mais » ſi l'on y mêle trop d'empreſſement, de l'a» gitation & du ſouci ; au lieu de les avan» cer on les recule. Donnons à chaque choſe » le tems néceſſaire. La précipitation produit » ſouvent les mêmes effets que la lenteur, » & elle eſt elle-même produite par la pareſſe. » Dieu nous à confié le ſoin de nos affaires. » Il veut que nous les conduiſions nous-mêmes, » que nous nous en occupions, que nous les » ſuivions avec attention, mais ſans perdre » jamais de vue l'affaire principale, celle du » ſalut, à laquelle toutes les autres ſont ſu» bordonnées, & doivent néceſſairement ſe » rapporter. Procurons le ſuccès de nos affai» res par toute ſorte de moyens juſtes & hon» nêtes ; mais traitons-les avec cette tranquil» lité & cette ſorte de détachement que des » Chrétiens doivent avoir pour tout ce qui » appartient à la terre. Sur-tout ne perdons » jamais de vue celui à qui nous devons rap» porter notre travail. Recourons à lui dans nos » difficultés, implorons ſes lumieres dans nos

» doutes ; béniſſons-le dans nos ſuccès ; offrons-
» lui nos revers. »

La parole de Dieu, les lectures de piété, l'exemple des Saints, la converſation avec les gens de bien, ſont ſelon le Dauphin autant de moyens de ſalut, que nous devons rendre efficaces par le bon uſage. » La parole de Dieu,
» dit-il, doit être écoutée avec une ſainte avi-
» dité, beaucoup d'attention, & un grand reſ-
» pect. Si nous voulons que Dieu nous écou-
» te, lorſque nous le prions, écoutons-le
» nous-mêmes quand il nous inſtruit. Ecou-
» tons la parole de Dieu, & non les diſcours
» de l'homme. Détournons notre eſprit d'une
» éloquence humaine, pour ne l'appliquer
» qu'aux vérités éternelles. Si la parole de
» Dieu n'a pas ſervi à notre ſanctification, elle
» dépoſera un jour pour notre condamnation.
» Les entretiens avec les gens de bien, les
» lectures de piété peuvent produire les mê-
» mes effets que les Sermons. Nous trouvons
» dans la vie des Saints de quoi admirer &
» imiter. Sans ſortir de notre état, nous pou-
» vons pratiquer quelque choſe de la fermeté
» des Martyrs, du zele des Pontifes, de la
» pureté des Vierges.

Plein de confiance dans les mérites & la protection de Saint Louis, ſon Aïeul, & de-

puis long-tems ſon modele, il ne laiſſoit paſſer aucun jour ſans lui adreſſer cette Priere: » * Dieu éternel, qui depuis l'établiſſement de » cette Monarchie, lui donnez des marques » d'une protection toute ſpéciale, accordez aux » mérites & aux vœux de Saint Louis, que » ſes Deſcendans, que votre ſerviteur, & » tout votre peuple, ſoient les imitateurs des » vertus qu'il a pratiquées, afin que, conſervant la paix au-dedans & au-dehors, nous » ſoupirions uniquement après la joie de ce » Royaume, où les Rois & les Peuples ne » reconnoiſſant plus que vous ſeul pour Paſteur & pour Pere, ſeront unis entr'eux par » les liens d'un amour éternel. »

Il avoit une dévotion particuliere à la Sainte Vierge. » Adreſſons-nous à elle avec la confiance la plus tendre, dit-il dans ſes Ecrits; » ſongeons aux titres qu'elle a auprès de Dieu;

---

* *Æterne Deus, qui Francorum Imperium benigno favore, ab initio tutaris, Sancti Ludovici precibus exoratus & votis, da nepotibus, da ſervo tuo, da populo; virtutes imitari, quas coluit; ut, pacem intus, pacem foris colentes, ad regni iſtius lætitiam totâ mente tendamus, ubi & Reges & populi tibi, ſoli Paſtori & patri ſervientes, æterno inter ſe charitatis fœdere ſociabuntur.*

» admirons

» admirons sa sainteté, efforçons-nous d'imi-
» ter ses vertus. » Un jour qu'on parloit en sa présence du vœu de Louis XIII : « ce Prin-
» ce, dit-il, entendoit bien les intérêts de la
» Nation, quand il l'engageoit par son exem-
» ple à s'appuyer d'une si puissante protectrice.

La Dauphine ayant été quelque tems en péril, après la naissance du Comte de Provence, il fit vœu, pour le rétablissement de sa santé, d'aller à Notre-Dame de Chartres. La Princesse étant guérie, voulut l'accompagner dans ce voyage de dévotion : & dans un siecle où l'esprit d'incrédulité s'efforce de jetter un vernis de petitesse sur tout ce qui tient à la Religion, on voyoit ces deux vertueux Epoux, à l'exemple de nos plus grands Princes, se faire honneur de la simplicité de leur foi, & de ces pratiques respectables que la piété de nos peres a consacrées, & qui font encore l'édification publique.

Les Sacremens étant les sources de graces les plus fécondes, le Dauphin se proposa d'en faire toute sa vie un saint & fréquent usage. Il ne laissa jamais passer un mois sans s'approcher du Tribunal de la pénitence, & ordinairement il le faisoit plus souvent. Il se disposoit à ce Sacrement par la recherche exacte des moindres fautes. Ne jugeant pas que les

formules d'examen de conſcience propoſées au commun des Fideles, puſſent convenir à un Dauphin, il en compoſa un, analogue aux différens devoirs qu'il avoit à remplir. La diſſolution des Jéſuites en France, l'ayant privé de ſon Confeſſeur; avant de faire un nouveau choix, il voulut conſulter l'Archevêque de Paris qu'il regardoit comme ſon Pere ſpirituel. Tant il eſt vrai que les perſonnes les plus éclairées dans les voies du ſalut, ſont celles qui ſe défient le plus de leurs propres lumieres. Ce qu'écrit ce Prince, annonce bien en effet qu'il eût été plus en état que perſonne de fixer ce choix par lui-même. »Saint Louis, dit-il, » entre les avis qu'il donne à ſon fils, lui conſeille de s'abandonner à la conduite d'un » guide ſûr & fidele. Les qualités qu'on doit » chercher dans celui à qui on veut remettre » le ſoin de ſon ame, ſont ſur-tout la charité, » la ſcience, & la prudence. Si l'une de ces » trois qualités lui manque, l'ame eſt en dan- » ger de ſe perdre. Quand on a trouvé cet » homme, on doit le regarder comme l'en- » voyé de Dieu, avoir en lui une confiance » filiale; & afin que la conſcience ſoit tran- » quille, lui déclarer avec droiture, ſimplicité » & clarté, non-ſeulement ſes fautes, mais » ſes ſentimens, ſes bonnes & mauvaiſes in-

» clinations, ses peines & ses inquiétudes. Le » péché n'est honteux que lorsqu'on s'y abandonne. Mais la contrition par laquelle on le » déteste & la confession dans laquelle on s'en » accuse, lui font perdre sa difformité : il de- » vient la matiere d'un sacrifice qui doit être » consolant pour nous, puisqu'il est infiniment » agréable à Dieu.

Tant de beaux sentimens, & une vie si chrétienne, étoient dans ce Prince le fruit de l'union fréquente avec le Dieu de toute sainteté. Il communioit fréquemment. On ne sçauroit communier trop souvent, quand on s'applique avec autant de soin que lui à ne le faire que saintement. Quoique toute sa conduite ne fût qu'une sorte de préparation à cette grande action, il s'en occupoit cependant trois jours avant d'une maniere plus particuliere ; ne trouvant pas dans les différens ouvrages qui traitent de la Communion, de quoi satisfaire sa pieté, il communiqua ses vues au Pere Griffet, & l'engagea à en composer un qui pût servir pour la préparation à la Communion, & pour l'action de graces après. C'est le Livre qui a pour titre : *Exercice de piété pour la Communion*, le meilleur que nous ayons en ce genre. L'Eucharistie, dit-il, à ce Religieux dans une lettre qu'il lui écrit à ce sujet, est un Sacrement

» qui demande une si grande préparation & » qui mérite tant de reconnoissance, après qu'on » l'a reçu, qu'il me paroît convenable de s'en » occuper une semaine entiere, dont les trois » premiers jours seront employés à la prépa- » ration, & les quatre autres à la reconnois- » sance. Vous pourriez faire pour chacun de » ces jours des réflexions & des prieres con- » venables au sujet. Je voudrois pour le qua- » trieme jour des prieres que je puisse dire » pendant la Messe de Communion; & qui » soient particulieres à cette action, & d'au- » tres prieres encore pour la Messe d'action » de graces que j'entends après la Commu- » nion. Je vous demande en grace, mon Ré- » vérend Pere, de vous mettre au plutôt à » cet ouvrage, & d'y travailler avec la fer- » veur que ne peut manquer de vous inspi- » rer le desir que vous avez du salut des ames. » Il sera très-utile pour le mien, d'autant plus » que je n'en connois aucun qui soit dans ce » goût là; en tout cas vous le feriez mieux » qu'un autre ».

Voici ce qu'il avoit écrit lui-même sur l'Eucharistie. » Ce Sacrement éclaire l'ame sur ses » devoirs: il la dégoûte des plaisirs des sens, » il lui en découvre le néant, il lui en fait sen- » tir le danger, & lui donne la force de ré-

» ſiſter à leurs amorces. Il la ſoutient contre » la ſéduction des mauvais exemples & contre elle-même. Auſſi Jeſus-Chriſt, au jour de » ſon Jugement, n'aura-t-il pas de reproche » plus terrible à faire aux réprouvés, que » de n'avoir pas voulu profiter d'un moyen de » ſalut ſi puiſſant. Pour en profiter, deux cho- » ſes ſont également néceſſaires, communier » dignement, & communier ſouvent. C'eſt en » communiant ſouvent qu'on apprendra à com- » munier plus dignement. Ceux qui n'ont pas » beaucoup d'affaires, doivent profiter de leur » loiſir pour communier ſouvent : ceux qui » ſont chargés d'affaires les plus importantes, » doivent auſſi communier ſouvent, afin d'être » en état d'en ſoutenir le poids. On voit ici » que les ouvrages de Saint François de Sales » n'étoient pas inconnus à ce Prince. »

On a remarqué que depuis qu'il fit ſa premiere Communion, juſqu'à ſa mort, il ne s'étoit jamais écoulé deux mois ſans qu'il ſe fût approché des Sacremens. Ni l'embarras des affaires, ni la diſſipation des voyages, ni le tumulte des armes, ne l'empêcherent jamais d'être fidele au plan de vie qu'il s'étoit tracé. A Compiegne, comme à Fontainebleau, à la tête de nos Armées, comme à Verſailles, par-tout il montroit la même fidélité à fré-

quenter les Sacremens. Sans respect humain ; comme sans ostentation, il ne cherchoit que Dieu pour témoin de sa piété ; mais il n'eût pas rougi d'une action vertueuse, en présence d'une armée entiere qui l'eût désapprouvée. » Je me souviens, écrit le Duc de la Vauguyon, qu'à mon retour de l'Armée, un » homme bien recommandable par ses talens » & ses vertus, M. le Chancelier Daguesseau, » touché jusqu'aux larmes de la piété de M. » le Dauphin, me disoit un jour : Ah, Monsieur, qu'il est beau de voir un Prince de » cet âge ne pas rougir de Jesus-Christ, & » se conduire par ses maximes jusqu'au milieu » du tumulte des armes. »

Dans une visite qu'il fit pendant un voyage de Compiegne, aux Chartreux de Mont-Renaud, près de Noyon, ces Religieux ne purent l'entendre sans étonnement parler au milieu d'eux le langage de la piété avec autant d'aisance & d'onction que l'eût fait un d'entr'eux. Il dit entr'autres choses à ces pieux Solitaires : » Rien ici ne vous empêche de faire » un fréquent usage de la Communion ; vous » devez être heureux : car mes plus beaux jours » sont ceux où j'ai le bonheur de communier, » faisant ainsi, sans y penser, l'éloge de sa foi & de sa piété.

Sa vertu fut toujours au-dessus des découragemens & des vicissitudes qu'éprouvent les ames vulgaires. Ni la séduction des exemples, ni les dégoûts, ni les difficultés, ni les fautes mêmes, quand il lui en échappoit, n'étoient capables d'ébranler sa fidélité au service de Dieu. » S'il arrive, dit ce Prince, qu'en » accomplissant les devoirs de la piété, on soit » tourné en ridicule par les insensés, on doit » s'en réjouir à l'exemple de David, qui se » voyant blamé de s'être livré aux transports » de sa joie en dansant devant l'Arche du Sei- » gneur, témoigna qu'il se tiendroit toujours » honoré de pareilles railleries. Malheur, dit- » il ailleurs, à celui qui voyant qu'il est en- » core sujet à beaucoup d'imperfections, se » laisse aller au découragement & à la tenta- » tion d'abandonner le service de Dieu. Ce » n'est pas être vaincu que d'être tenté, on » n'est vaincu que par le seul découragement ; » & pour être vainqueur, il suffit de vouloir » toujours combattre. »

Il est aisé d'imaginer ce qu'un Prince si religieux pensoit du monde ; c'est-à-dire, selon l'idée que la Religion attache à ce terme, de cette multitude d'hommes, qui vivent au milieu de nous dans l'oubli du salut, & suivant des maximes tout opposées à celles qu'ils font

profeſſion de croire. Voici le tableau que j'en trouve dans ſes Écrits. » Le monde offre à mes » yeux un ſpectacle formé par les paſſions les » plus ſéduiſantes. J'y vois les ſuccès de l'in- » trigue, les triomphes de la vengeance, l'é- » clat des richeſſes, les amorces des plaiſirs, » les charmes de la volupté, le faſte du luxe, » les honneurs de l'orgueil & de l'ambition. » Mais prenant en main le flambeau de la Foi, » pour reconnoître de plus près ce ſpectacle » enchanteur, l'illuſion ſe diſſipe, & je ne » vois plus que des inclinations honteuſes, des » paſſions aviliſſantes, l'ordre renverſé, la gloi- » re dérobée à Dieu, des idoles de chair » adorées, la ſubſtance d'un pauvre conſumée » par les ſuperfluités du riche, des haines » immortelles, des honneurs uſurpés, des biens » mal acquis, & le Prince de ténebres triom- » phant avec empire de ce grand nombre d'ames » aſſervies à ſes loix. Dans le monde on n'en- » tend débiter que des maximes oppoſées à » celles de l'Evangile : on ne voit que des » exemples d'autant plus dangereux, qu'ils » ſont facilement approuvés par la corruption » du cœur. Si l'on ne prend ſoin de ſe pré- » munir contre ces principes & de ſe fortifier » contre ces exemples, il eſt impoſſible qu'en- » fin la vérité ne l'obſcurciſſe, & que les bons » ſentimens ne s'altérent. «

Ce qu'il écrit sur les divertissemens du monde n'est ni moins solide, ni moins lumineux. » Une ame généreuse, dit-il, qui s'attache » au service de Dieu, ne sçauroit se résoudre, de propos délibéré, à lui déplaire dans » les choses mêmes les plus légeres. C'est d'après ce principe qu'on doit porter son ju» gement sur ce qu'on appelle amusemens & » usages du monde. On demande quel mal » il y a de fréquenter les assemblées du grand » monde, les bals & les spectacles châtiés, & » épurés de tout ce qui pourroit y blesser la » pudeur ? Mais pour peu qu'on ait étudié le » cœur humain, on doit sçavoir que ses dé» sirs sont insatiables ; & il est aisé de sentir » que l'élégance de la parure, les jeux, les » danses, & les spectacles, choses indifféren» tes de leur nature, deviennent aisément dan» gereuses par le vice de la nôtre : & d'ail» leurs accoutumer le cœur à s'attacher à des » choses aussi frivoles que le sont toujours les » pompes & les vanités du siecle, c'est le dé» tourner de ce qui doit faire son occupation » principale : & quiconque désire sincérement » de plaire à Dieu, doit renoncer à toutes ces » vanités, & sur-tout éviter avec le plus grand » soin d'y mettre aucune affection. « Voici un trait que je trouve dans les Ecrits de la

Dauphine, & qui quoique peu important en lui-même, peut servir cependant à manifester de plus en plus les dispositions de ce Prince.
» Les derniers jours de sa vie, il étoit quel-
» quefois agité par des rêves inquiétans. Dans
» un de ces momens qui tiennent comme le
» milieu entre le sommeil & l'état de veille,
» tout-à-coup, dit la Dauphine, on l'entendit
» s'écrier : Ah ! mon Dieu, je vous demande
» pardon. M. Collet lui demanda de quoi?
» C'est, lui répondit-il, *je viens de la Comé-*
» *die.* M. Collet lui dit qu'il se rassurât, qu'il
» n'y avoit point été. Oh ! je vous assure,
» reprit-il, *que j'en viens, & j'en suis bien fâ-*
» *ché.* M. Collet lui dit de se tranquilliser,
» parce que s'il y avoit été, il l'y avoit sui-
» vi, puisqu'il ne l'avoit point quitté. M. le
» Dauphin s'étant parfaitement éveillé, lui dit:
» *je l'ai donc rêvé ; je le croyois véritablement,*
» *& j'en étois désolé.* «

Sa conduite simple & modeste, le soin même qu'il prenoit de cacher ses talens, ses vertus & tout ce qui eût pu lui attirer l'estime publique, annoncent combien son cœur étoit éloigné du vice de l'orgueil. » Souvent, dit-
» il, les Princes se regardent comme des Dieux,
» parce qu'ils se ressentent à peine des miseres
» humaines; « & dans un autre endroit. » L'il-

» lustration des Aïeux, la faveur des Grands,
» celle même de la multitude, sont des avan-
» tages d'opinion. La magnificence dont se re-
» paît la vanité de tant d'hommes, n'est que
» le fruit des richesses, avantage purement
» extérieur, & qu'on ne sçauroit sans extra-
» vagance considérer comme inhérent à la per-
» sonne qui le posséde. Les graces extérieu-
» res, la beauté de la figure, celle même
» de l'esprit, sont des dons de la Providen-
» ce purement gratuits. La science même ac-
» quise par le travail, perd son mérite, &
» n'est plus que pédanterie, quand on s'étu-
» die à la faire valoir. Les titres & les hon-
» neurs, dans lesquels on voit qu'un homme
» place sa vanité, le dégradent au lieu de
» l'élever : on sent qu'il n'étoit pas né pour
» en jouir. L'homme modeste ne cherchant
» d'autre gloire, que celle qui est attachée à
» la solide vertu, ne daigne pas même fixer
» ses regards sur ces distinctions frivoles.

» La vaine gloire & la réputation sont cho-
» ses fort différentes : on doit fuir la vaine
» gloire, & conserver sa réputation. On ne
» doit cependant pas porter cet amour de la
» réputation jusqu'aux excès de la délicatesse.
» Car la réputation n'est que comme une en-
» seigne qui indique où réside la vertu. Ainsi,

» le plus sûr moyen d'assurer notre réputation,
» c'est de nous attacher à la vertu. «

Quoique la vie de ce Prince offre le plus heureux assemblage de toutes les vertus Chrétiennes, il y en avoit quelques-unes cependant pour lesquelles il sembloit avoir une estime de préférence. Telle étoit cette belle vertu, qui rapproche l'homme de la nature de l'Ange, & qui caractérise une ame forte & élevée au-dessus des sens. Il n'étoit pas encore en âge de connoître le prix de la pureté, qu'il paroissoit touché de ses charmes : elle fut comme sa vertu favorite, celle de son enfance, celle de sa jeunesse, celle de toute sa vie. Dans l'âge où la passion contraire attaque l'homme avec plus de violence & de succès, il sçut toujours lui résister & la maîtriser. Ni l'enjouement de son esprit, ni les invitations les plus séduisantes, ni les exemples les plus impérieux, ne furent jamais pour lui des amorces de volupté. Ce qui eût été précipice pour le commun des jeunes gens, n'étoit pas même danger pour lui. Une aimable retenue s'annonçoit dans tout son extérieur, & l'on eût dit que la pudeur le conduisoit elle-même comme par la main, à travers les écueils d'une Cour voluptueuse : rien ne fut capable d'entamer sa vertu. » La chasteté, dit ce Prince

» dans

» dans ses Ecrits, est une vertu propre au
» Christianisme, & dont les Philosophes
» Payens les plus éclairés paroissent n'avoir eu
» presque aucune connoissance. Mais Dieu en
» donne dans les Livres Saints une si haute
» idée; il attache à sa pratique de si grands
» priviléges; il enseigne si soigneusement les
» moyens d'y parvenir, qu'il n'est point d'ef-
» forts que nous ne devions faire pour la con-
» server, & pour éviter scrupuleusement tout
» ce qui pourroit y porter la plus légere at-
» teinte: la moindre tache ternit son éclat. La
» chasteté conjugale n'exige pas moins de pré-
» caution que la chasteté parfaite. «

Il regardoit le vice contraire à cette vertu comme également capable de dégrader & d'avilir le Prince, l'homme & le Chrétien.

» Je n'ai jamais compris, disoit-il, comment
» des Ecrivains cyniques ont pu porter l'audace
» jusqu'à qualifier de passion des grandes ames,
» celle qui traîne par-tout avec elle la hon-
» te & l'infamie; qui porte l'amertume & la
» division dans le sein des familles; & qui
» n'offre de toutes parts au milieu de la socié-
» té, que des hommes dont elle abrutit la rai-
» son, des Chrétiens dont elle éteint la foi;
» des Salomons qu'elle aveugle, & sur le salut
» desquels elle laisse à peine à la postérité la
» plus effrayante incertitude. «

Nous avons vu ailleurs comment ce Prince se conduisoit dans son Domestique avec la Dauphine. La conduite qu'il gardoit avec elle en public, annonçoit les mêmes sentimens ; & il étoit aisé de reconnoître à son ton, son langage, & ses manieres, cette tendresse sincere & cordiale, que n'imite jamais bien celle qui n'est que de cérémonie. Souvent lorsqu'il prénoit avec elle le délassement de la promenade, il la conduisoit sous le bras avec cet air d'aisance & de simplicité, qui pour n'être plus d'usage parmi la plupart des Grands, n'en plaisoit pas moins au peuple, qui faisoit à cette occasion les réflexions les plus attendrissantes sur les charmes d'une union si parfaite. Jusque dans nos temples, où ces vertueux Epoux se trouvoient souvent ensemble, les sentimens de piété, dont tous deux paroissoient également pénétrés, faisoient juger de leur tendresse mutuelle. C'est le propre du vice de suspecter la sincérité de la vertu : un cœur déréglé aime à se persuader sur les plus légeres apparences, qu'un homme vertueux n'a au-dessus de lui que l'art de sçavoir feindre ; & souvent par une interprétation maligne, il sçait lui faire un crime de l'action la plus louable ; mais les yeux les plus soupçonneux eurent beau envisager le Dauphin sous tous les points

de vue, étudier ses inclinations, suivre ses démarches, jamais ils n'apperçurent dans sa conduite rien que de louable & d'honnête ; & une horreur souveraine, je ne dirai pas de toute passion illégitime, mais de ce qui eût eu l'ombre de la galanterie. Il étoit tellement réservé avec les personnes de différent sexe, que jamais il ne se permit un mot, un geste, un sourire, qui pût autoriser dans le censeur le plus malin, le plus léger soupçon.

Ce qui le soutenoit & l'affermissoit dans toutes ses vertus, c'est qu'il avoit toujours présentes à l'esprit les grandes vérités de la foi, & sur-tout sa fin derniere. » A la mort, dit-il dans ses Ecrits, » le monde finira pour moi ; tous les objets » qui m'attachent, me seront enlevés : tous » les plaisirs & leurs fausses joies ne me pa- » roîtront plus que des fantômes trompeurs. » Mon corps, cadavre hideux, deviendra la » pâture des vers. Mais qu'elle sera la desti- » née de mon ame ? La perdre pour l'éterni- » té, seroit le plus grand des malheurs ; point » d'efforts donc, point de sacrifices qui doi- » vent me coûter pour l'éviter. « Cette pensée salutaire de la mort, lui devint plus familiere encore les trois dernieres années de sa vie, lorsqu'il eut ressenti les premieres attaques de la maladie dont il mourut. Quoiqu'il

ne changeât rien à ſon genre de vie, & qu'il conſervât toujours ſa gaieté ordinaire, il ſemble qu'il avoit un ſecret preſſentiment du terme où aboutiroit ſon indiſpoſition; & comme s'il eût voulu préparer la réſignation de la Dauphine, en lui faiſant connoître celle où il ſe trouvoit lui-même, un jour qu'il s'entretenoit avec elle de ce qui fixe principalement l'attention des peuples dans la vie des Princes: » Il y a ſur-tout, lui dit-il, deux époques dans » leur vie qui frappent les eſprits: leur naiſſance » & leur mort. Ma naiſſance a dû naturelle- » ment faire plus de ſenſation que celle de mon » fils; & peut-être que dans peu vous ſerez » témoin de l'impreſſion que fera ma mort. » Le jour, dit la Dauphine, que mourut M. » d'Aurillac, Premier Préſident du Grand Con- » ſeil, le Roi dit qu'il auroit été bien à ſou- » haiter qu'il eût eu une demi-heure de plus » pour ſe reconnoître. C'eſt bien peu, dit M. » le Dauphin, qu'une demi-heure pour ſe pré- » parer à la mort. Le Roi dit que cela pou- » voit ſuffire, & moins encore, ſi on ſçavoit » bien en profiter. Oui, ſans doute, repliqua » M. le Dauphin; mais rien n'eſt ſi rare qu'un » bon *peccavi*, & il vaut mieux faire ſes pré- » paratifs d'avance. »

Quand on embraſſe, comme ce Prince, juſ-

qu'aux conſeils de perfection, on eſt bien éloigné de ſe permettre l'infraction des préceptes. Toute ſa vie il obſerva, avec la plus religieuſe exactitude, les jeûnes & les abſtinences ordonnés par l'Egliſe. Il gémiſſoit de l'aveuglement de ces Chrétiens, qui reconnoiſſant encore l'Egliſe pour leur mere, ne ſe font point ſcrupule de ſe ſouſtraire à ſes préceptes, quand un Medecin commode a trouvé dans leur délicateſſe des raiſons ſuffiſantes de diſpenſe. Dans les dernieres années de ſa vie, lorſque ſa ſanté commençoit à s'altérer, & que le jeûne le fatiguoit davantage, ſur les repréſentations réitérées qu'on lui fit de ménager avec plus de ſoin une ſanté ſi précieuſe à l'Etat, il ſe permit pour tout adouciſſement, pendant le Carême, de prolonger ſon ſommeil d'une demi-heure; & il ne céſſa d'être fidele à la loi, que lorſque ſes Médecins lui déclarerent poſitivement qu'il ne pouvoit l'obſerver ſans porter un préjudice notable à ſa ſanté; & alors même il ſe condamnoit encore à des privations certains jours de la ſemaine. L'Evêque de Verdun lui dit un jour, qu'il avoit tort de ne pas ſuivre fidélement les avis de ſes Médecins. » C'eſt, » lui dit-il en riant, que j'ai quelquefois re- » marqué que les ordonnances de l'Egliſe va-

» loient autant, pour la ſanté, que celles de
» la Faculté. »

En Philoſophe Chrétien, il élevoit ſouvent ſon ame à Dieu, & l'invitoit à la reconnoiſſance par le ſpectacle de la nature & la conſidération des différens bienfaits que la main du Créateur, attentive à nos beſoins, nous diſpenſe avec tant de largeſſe. Ses ſentimens ſur cette matiere ſont ſi beaux & ſi touchans, qu'ils ne peuvent être rendus que par lui-même. Ses penſées, toujours grandes & majeſtueuſes, ſemblent acquérir ici un nouveau dégré d'élévation par la nobleſſe du ſujet. Mais ce qui annonce, outre la piété, la force & la fécondité d'eſprit de ce Prince, c'eſt que ce qui ſuit lui a coûté à peine quelques inſtans de réflexion. Je tiens cette particularité du Secrétaire même qui a écrit ſous ſa dictée.

„ Quelle idée, Seigneur, nous donne de
„ votre puiſſance ce vaſte Univers! Vous ſeul
„ l'avez fait ſortir du néant : un ſeul acte de
„ votre volonté fit en un inſtant ce que tout
„ notre eſprit ne ſçauroit même comprendre.
„ Il ne vous en coûta pas davantage pour
„ donner la premiere exiſtence à ce monde
„ viſible, qu'il ne vous en coûte aujourd'hui
„ pour le conſerver. Une ſageſſe infinie diri-
„ ge en vous un pouvoir ſans bornes.

„ Cette sageffe vous désigna le moment pré-„ vu de toute éternité, où la matiere devoit „ prendre son commencement. Alors elle fut „ créée, & reçut de vous toutes les propriétés „ qu'il vous plut de lui communiquer.

„ Dans un auffi grand ouvrage que celui de „ la création, votre propre gloire fut le seul „ motif digne de vous faire agir : qu'il soit „ auffi, ô Dieu souverainement parfait, le seul „ qui regle nos pensées, qui anime nos vo-„ lontés, qui dirige nos actions.

„ Que les biens sensibles qui nous environ-„ nent, nous rappellent sans cesse ceux qui „ nous attendent dans le Ciel. La terre n'est „ qu'un paffage, c'est un lieu d'épreuves. Il „ n'est point d'autre lieu de repos pour nous, „ Seigneur, que celui que vous nous réservez „ dans votre gloire.

„ Que de prodiges de puiffance & de sageffe „ sont renfermés dans le Globe que vous nous „ avez donné pour demeure ! Par-tout on y „ reconnoît une main bienfaisante occupée à „ pourvoir à nos besoins, & qui multiplie tous „ les jours en notre faveur les richeffes de sa „ libéralité.

„ La terre ouvre son sein sous nos pieds „ pour fournir à notre nourriture. L'émail des „ prairies, le cristal des eaux, la variété des

„ plantes, offrent à nos regards un ſpectacle
„ enchanteur. Quelle abondance de biens de
„ toute eſpece la providence du Seigneur nous
„ procure ! Serions-nous aſſez inſenſés pour
„ méconnoître celui même de qui nous tenons
„ tout ce qui ſert à nos uſages ?

„ La terre eſt au Seigneur avec tout ce qu'elle
„ renferme. Il y commande en maître aux
„ élémens inſenſibles. Mortels, admirez donc
„ ce que peut votre Dieu. Il dit : que la lu-
„ miere ſoit faite, & la lumiere eſt faite.
„ Appliquez les yeux de votre eſprit à ce qui
„ frappe ceux de votre corps. Quelle au-
„ tre leçon ſeroit néceſſaire pour vous ap-
„ prendre à reconnoître ſa puiſſance & à lui
„ rendre vos hommages ?

„ Vos ouvrages, Seigneur, ſont auſſi in-
„ compréhenſibles que votre eſſence. Par quel-
„ les ſecrettes loix dirigez-vous la nature ?
„ Que de myſteres renfermés dans ſes plus
„ communes opérations ! Les reptiles de la
„ terre & les inſectes de l'air ne nous décou-
„ vrent pas moins votre puiſſance, que les
„ monſtres marins ou ceux qui habitent les
„ forêts. Dans tous les animaux répandus ſur
„ la ſurface de la terre, je découvre votre
„ immenſité, & la merveilleuſe diverſité que
„ vous ſçavez mettre dans vos ouvrages.

„ Le Soleil brille d'un éclat que nos yeux „ ne peuvent ſoutenir. Ses feux, ſans ſe perdre, ſe communiquent à toute la nature & „ la vivifient. Image & inſtrument de votre „ puiſſance, Seigneur, cet aſtre nous peint vos „ grandeurs, & nous tranſmet les bienfaits de „ votre Providence paternelle.

„ Les Cieux annoncent la gloire de Dieu; „ & le Firmament publie qu'il eſt ſon ouvrage. „ Eh! quel autre que le Tout-Puiſſant auroit „ pu ſuſpendre ſur nos têtes cette multitude „ de globes lumineux, aſſigner à chacun leur „ place, le cercle qu'ils doivent décrire, & „ l'ordre immuable qu'ils doivent ſuivre?

„ Oui, Seigneur, la vue du Ciel matériel „ éleve notre eſprit juſqu'à celui que vous „ habitez. Il s'élance à travers ces eſpaces im- „ menſes pour pénétrer juſqu'à votre Sanc- „ tuaire. Ah! heureux l'inſtant où il lui fera „ donné de vous voir ſans nuages, de vous „ contempler ſans ceſſe, de vous aimer ſans „ partage.

„ O vous, la lumiere de nos ames, diſſi- „ pez les ténébres qui les enveloppent, dé- „ couvrez-nous la grandeur de votre être, la „ ſainteté de vos loix, l'immenſité de vos ré- „ compenſes; & qu'uniquement occupés de ces „ objets, nous ne ſoyons plus diſtraits & ar-

„ rêtés par l'éclat des vanités du fiecle.

„ Votre trône, ô Roi des Rois, eſt envi-
„ ronné d'une foule d'Eſprits bienheureux oc-
„ cupés à contempler vos perfections. Quand
„ nous fera-t-il donné d'être admis parmi eux,
„ & de mêler nos voix à leurs ſacrés Canti-
„ ques ? O ſéjour fortuné, où les Anges &
„ les Elus s'enivrent ſans ceſſe d'un torrent de
„ délices ! Bonheur parfait ! Félicité inaltéra-
„ ble ! Vous nous permettez d'y aſpirer, Sei-
„ gneur, & vos loix ſaintes n'ont pour but
„ que de nous y conduire.

„ Sans quitter la demeure inacceſſible de
„ votre gloire, vous rapprochez les Cieux de
„ la terre : vous permettez qu'on vous y éleve
„ des Temples, & vous les rempliſſez de vo-
„ tre préſence, afin que nous puiſſions vous
„ y préſenter nos vœux & y recevoir l'abon-
„ dance de vos graces.

„ N'envions donc plus aux Eſprits céleſtes
„ la préſence du Tout-Puiſſant : nous jouiſſons
„ du même bonheur. Dieu réſide parmi nous
„ ſous les voiles Euchariſtiques. Environnons
„ ſans ceſſe ſon autel, & préſentons lui, avec
„ un cœur pur, l'encens de nos louanges &
„ de nos prieres.

„ Vous avez daigné, Seigneur, nous preſ-
„ crire les regles de notre conduite. Nous

„ avons entendu votre voix, qui nous a dic-
„ té les loix que nous devons ſuivre : loix
„ ſaintes & immuables, qui en aſſurant notre
„ félicité ſur la terre, nous conduiſent encore
„ à un bonheur éternel dans le Ciel.

„ Non content d'avoir inſtruit l'homme par
„ la publication de la loi ancienne & nouvelle,
„ vous daignez encore lui parler en ſecret par
„ vos inſpirations & par votre grace. Il ouvre
„ ſes lévres pour prier; une voix intérieure
„ répond à ſes demandes & l'inſtruit ſur ſes
„ devoirs.

„ Quelles penſées avois-je, ô mon Dieu,
„ lorſque je ne penſois point à vous ? De
„ quoi m'occupois-je, lorſque je vous oubliois?
„ Quelles étoient mes affections inſenſées,
„ lorſque je ne vous aimois pas ? Créé pour
„ le vrai, je me repaiſſois de la vanité ; je
„ me ſoumettois au ſervice d'un monde qui
„ n'eſt créé lui-même que pour vous ſervir.
„ Vous ſerez déſormais, Seigneur, les délices
„ de mon cœur & l'unique objet de mes af-
„ fections.

„ Vous n'avez beſoin, Seigneur, pour vo-
„ tre gloire, ni d'adorations, ni de louanges.
„ Vous ne les exigez de notre part, qu'afin
„ d'avoir à nous récompenſer de la fidélité
„ avec laquelle nous nous en acquittons. Se-

„ rions-nous aſſez inſenſés pour vous refuſer un
„ tribut, qui par vos bontés tourne à notre
„ propre avantage ?

„ C'eſt à votre reſſemblance, Seigneur,
„ que vous avez créé l'homme. Quelle ſu-
„ blime deſtinée ! Il doit donc participer à
„ l'élévation de vos vûes, à la droiture de vos
„ jugemens, à la pefection de vos actions : il
„ doit être ſaint, parce que vous l'êtes vous-
„ même.

Sous quelque point de vue qu'on enviſage le Dauphin, on ne ſçauroit le méconnoître. Qu'il ſoit Prince, homme ou Chrétien, partout il eſt ſemblable à lui-même, & nous verrons bientôt que ſoutenant conſtamment ſon caractere & ſa vertu, il vit approcher ſa derniere heure ſans trouble & ſans foibleſſe, & parut tel au lit de la mort qu'il avoit toujours été pendant ſa vie. Pluſieurs même ont cru qu'il s'étoit montré ſupérieur à lui-même dans ſa derniere maladie ; mais s'il parut plus grand alors, c'eſt qu'il fut mieux apperçu.



VIE



VIE DU DAUPHIN, PERE DE LOUIS XVI.

LIVRE CINQUIEME.



E Dauphin étoit âgé de trente-six ans, & les rares qualités de son esprit, jointes à une vertu consommée, faisoient concevoir les plus flatteuses espérances, quand on commença à s'appercevoir du dépérissement de sa santé. Il perdit sensiblement son embonpoint. La fraîcheur de son teint se flétrissoit, & la pâleur effaçoit peu à peu les plus belles couleurs de son visage. On vit avec étonnement un tempérament aussi vigoureux que l'étoit celui de ce Prince, se consumer par la langueur. On en chercha la cause & chacun fit ses conjectures. Plusieurs crurent que les maux de la Religion

avoient porté un coup mortel à son cœur. D'autres prétendirent qu'il s'étoit échauffé la poitrine, en donnant trop de tems au travail, & trop peu au sommeil & aux autres délassemens. Peut-être ces différentes causes réunies ont-elles concouru au même effet. Quoi qu'il en soit, deux ans s'étant déjà écoulés depuis qu'il avoit ressenti les premieres atteintes de sa maladie, il se trouva dans un état d'épuisement qui l'accabloit. Toute espece de nourriture lui devint insipide : il ne conservoit plus de goût pour le caffé. Il lui prit un jour envie de manger du raisin ; il s'en trouva fort bien, & continua. Les Médecins lui en permirent l'usage aussi fréquent qu'il le voulut ; il en faisoit presque son unique nourriture. L'appétit lui revint ; & peu à peu il se remit à une nourriture ordinaire. On espéroit que la nature reprendroit enfin le dessus. L'espérance fut de courte durée.

Pendant le voyage de Compiegne, il se fatigua considérablement à exercer les troupes du Camp que le Roi avoit ordonné devant cette Place. Il ne se contentoit pas d'être spectateur des opérations, il les dirigeoit lui-même. Rien ne se faisoit que par ses ordres ; & il se trouvoit par-tout pour les donner. Tous les jours, pendant les matinées les plus fraîches,

on le voyoit dès le lever du soleil ranger lui-même les Troupes en ordre de bataille, & commander les évolutions. Comme ces exercices lui plaisoient, & qu'il en soutenoit volontiers la fatigue, on les jugeoit plus utiles que nuisibles à sa santé. Un gros rhume qui lui survint au retour d'une promenade qu'il fit par un tems humide vers l'Abbaye de Royal-Lieu, porta une atteinte mortelle à sa poitrine, déjà fort affoiblie. Cependant le retour de la Cour à Versailles, étant fixé à quelques jours de là; la crainte de lui occasionner un dérangement, l'engagea à prendre les moyens les plus prompts pour se défaire de son rhume: il garda la chambre, & prit toute sorte de palliatifs. Il vouloit paroître guéri pour le jour du départ, il le parut. Mais à peine fut-il arrivé à Versailles, que le mal s'aigrit sensiblement. Il lui survint un crachement de sang accompagné d'accidens fâcheux. Une saignée le soulagea. Quelques jours après, il parut convalescent, quoiqu'il conservât toujours une toux seche. Par le même motif de complaisance, qui lui avoit fait craindre d'apporter quelque retard au retour de Compiegne, il témoigna au Roi que le séjour de Fontainebleau lui plairoit beaucoup, & qu'il desireroit que le voyage se fît comme de coutume. Il s'y rendit avec

la Cour le 4 Octobre. Les premiers jours après son arrivée, on crut appercevoir un mieux sensible. A la maigreur extrême de son visage, succéda une bouffissure qu'on prit pour embonpoint. Il se trouvoit bien de l'exercice qu'il prenoit : on concevoit des espérances.

Cependant le mal faisoit sourdement des progrès : & au moment où l'on s'y attendoit le moins, tous les accidens qui s'étoient déjà annoncés, reparurent avec des caracteres plus effrayans. La toux devint plus violente, la fievre plus forte, le sommeil plus agité ; & bientôt des expectorations purulentes, indiquerent la formation de l'abcès à la poitrine : de la Cour l'alarme se répandit jusqu'aux extrémités de la France. Tout ce qu'il y avoit d'ames vertueuses dans le monde & dans le Cloître s'empresserent de demander à Dieu, par les vœux les plus ardens, la conservation d'une tête si précieuse à la Religion & à l'Etat. Bientôt après, le danger paroissant de jour en jour plus pressant, on ordonna des Prieres publiques dans toute l'étendue du Royaume ; & ce fut là comme le signal d'une désolation générale, qui ne peut être comparée qu'à celle qu'occasionna la maladie de Louis XV à Metz. L'affliction de tous les gens de bien étoit si sincere & si vive, qu'elle se commu-

niqua à tous les cœurs & entraîna les plus indifférens. Les Etrangers même partageoient la douleur des François. Le Dauphin, comme nous l'avons vu, s'étoit étudié à cacher ses rares qualités, & il y avoit réussi. La France jusqu'alors n'avoit connu qu'imparfaitement le trésor qu'elle possédoit en sa personne : mais après avoir passé toute sa vie dans son cabinet, il fut obligé, si je puis ainsi parler, d'être malade en public. Toutes les personnes de la Cour se faisoient un devoir de leur assiduité à lui faire leurs visites, & lui de sa complaisance à les recevoir. Paroles, actions, sentimens, tout ce qu'il faisoit, tout ce qu'il disoit étoit recueilli & rendu public, tout intéressoit jusqu'à l'attendrissement. On apperçut alors le fond de son cœur. Son mérite ne fut plus un problême. On rendit par-tout hommage à ses grandes qualités. On se reprochoit de ne l'avoir pas connu plutôt : tant il est vrai que les droits de la vertu sont des droits inaliénables, qu'on peut lui contester pour un tems ; mais qu'elle recouvre tôt ou tard.

Les Prieres publiques que l'on fit alors ne furent point, comme on le voit quelquefois, des Prieres de cérémonie : elles étoient commandées par le cœur, beaucoup plus que par les Ordonnances des Evêques ; & l'on vit en

cette occaſion la différence que le peuple met entre un Prince & un Prince. Chacun envisageant la perte du Dauphin comme un malheur perſonnel, vouloit ſincérement l'éloigner, & en prenoit les moyens qu'il jugeoit devoir être les plus efficaces. Nous fumes alors témoins de ce qu'on voit à peine dans ces calamités où tous ont à craindre pour la vie : toutes les fêtes étoient ſuſpendues ; un triſte ſilence régnoit dans ces lieux mêmes de divertiſſemens, qui retentiſſent habituellement de cris de joie. En pluſieurs endroits le zele des Eccléſiaſtiques ſuffiſoit à peine à la piété des fideles, qui, pour adreſſer à Dieu des vœux plus agréables, vouloient ſe mettre en état de grace, & ſe réconcilier avec lui. On ne ceſſa de prier pendant deux mois entiers ; & la ferveur ſembloit redoubler avec le danger. La Capitale ſe diſtingua parmi les autres Villes du Royaume. Pendant les Prieres de Quarante-Heures, toutes les Egliſes des Paroiſſes & des Communautés étoient remplies de monde ; on y entroit reſpectueuſement, on prioit, ſouvent on pleuroit, & on ſe retiroit en ſilence. Tout le tems que duroit le Salut du Saint Sacrement, qui ſe faiſoit les ſoirs de chaque jour, on voyoit dans toutes les Egliſes nombre de perſonnes qui eſſuyoient leurs larmes.

Dans ces jours de deuil & d'affliction, il n'étoit pas rare de voir des gens de tout sexe & de toute condition prosternés au milieu de la place de Sainte Géneviéve, dont l'Eglise étoit toute remplie de monde. Les pauvres habitans des campagnes, plus sensibles encore & plus religieux que ceux des Villes, profitoient des jours où il leur étoit permis de suspendre leurs travaux, pour s'acquitter envers le Dauphin, & demander au Ciel avec plus d'instances la conservation d'un Prince dont ils avoient toujours ouï-dire qu'il ne pensoit qu'à les rendre heureux. Ils arrivoient par troupes dans la Capitale & se rendoient aux tombeaux des Saints protecteurs de la France. Dans la saison la plus rigoureuse, on les voyoit le long des rues & sur les places publiques, se délasser, en mangeant un morceau de pain bis, de la fatigue d'un voyage de plusieurs lieues.

La Famille Royale de son côté, réunissoit tous les genres de bonnes œuvres, pour fléchir le Ciel & détourner le coup qui menaçoit la France. Mais il étoit inévitable, le mal étoit sans remede : & les Médecins déclarerent, que tous les secours de leur art devenans désormais inutiles, il n'y avoit qu'un prodige qui pût opérer la guérison du Dau-

phin. Cette nouvelle, qui se répandit bientôt parmi le peuple, au lieu de ralentir son ardeur dans la Priere, ne fit que l'enflammer davantage; &, puisqu'il falloit que Dieu fit un miracle, on crut que c'étoit la circonstance où l'intérêt de sa gloire autorisoit à le solliciter de sa bonté, & à l'espérer sans présomption.

Les différens Corps de l'Etat, & toutes les Communautés ajouterent aux Prieres publiques, des Prieres particulieres & d'abondantes aumônes. Les pauvres n'étant plus distraits par les inquiétudes de la misere, n'étoient occupés, comme le reste du peuple, qu'à offrir des vœux pour la cause commune. Les troupes qui n'avoient pas oublié la Campagne de 1745, & qui se rappelloient sur-tout les bontés dont le Dauphin les avoit comblées tout récemment au Camp de Compiegne, prirent la plus grande part à la douleur publique, & on remarqua que dans toutes les Villes de guerre, elles donnerent des preuves éclatantes de leur affection envers ce Prince. Ce que fit en cette occasion le Régiment des Dragons-Dauphin, me paroît digne d'être transmis à la postérité: il s'imposa un jeûne solemnel; & pendant qu'il dura, les Eglises étoient remplies de ces braves Guerriers qui, prosternés aux pieds des Autels, conjuroient le Dieu des Armées, avec

toute la ferveur de leur zèle, de leur accorder une vie pour laquelle ils eussent voulu verser tout leur sang. Les Officiers de ce Régiment répandirent de grandes aumônes dans la Ville où ils étoient en garnison; & le pauvre soldat, moins riche, mais aussi généreux que son Officier, trouva de quoi exercer sa charité dans la modicité même de sa paie, dont une partie, par le jeûne qu'il s'étoit imposé, cessoit de lui être nécessaire pour sa subsistance.

Tant de prieres & de bonnes œuvres ne pouvoient être sans effet. Si le Ciel ne nous accorda pas la conservation du Dauphin, il nous accorda du moins de le faire revivre dans un Fils héritier de son amour pour la Religion & pour les peuples; & il lui accorda à lui-même la grace d'une bonne mort, qu'il desiroit uniquement. Un jour qu'on lui parloit des Prieres qu'on faisoit pour lui : » J'en ressens les effets, répondit-il, car » Dieu me fait des graces bien spéciales; & » toute ma crainte, c'est de n'en pas assez » profiter.

Tandis que la France entiere étoit dans le deuil & l'affliction au sujet de sa maladie*, lui-même, possédant toujours son ame en paix, voyoit approcher le moment de sa dissolution avec tous les

sentimens de résignation & de confiance ; qu'une vie passée dans la vertu inspire aux plus grands Saints. Pour donner une juste idée de ses dispositions à ces derniers momens, je crois ne pouvoir mieux faire, que de copier le récit qu'en fait la Dauphine. Ce morceau, le plus précieux peut-être de tout l'ouvrage, ne respire que le sentiment & la vérité. Les détails les moins intéressans y intéressent, par là même qu'ils sont ceux d'une Epouse qui ne pensoit à écrire que pour elle-même.

» Le jour que les Médecins virent un dan-
» ger pressant, la Breuille, suivant l'ordre
» qu'il en avoit reçu de M. le Dauphin, l'en
» avertit. Quoiqu'il fut très-éloigné de cette
» pensée, il en reçut la nouvelle avec une
» fermeté & une tranquillité que la Religion
» seule peut donner. Peu de tems après qu'il
» l'eut apprise, la Reine descendit chez lui,
» je la suivis avec mes enfans. La Reine me
» voyant les yeux rouges, & ne se doutant
» pas du danger où étoit M. le Dauphin, me
» dit que j'avois une fluxion sur les yeux ;
» M. le Dauphin me fixa dans ce moment,
» & se doutant bien de ce qui pouvoit m'a-
» voir rougi les yeux ; il me demanda si cette
» fluxion m'avoit prise en m'éveillant, ou de-
» puis ? Je lui répondis que j'avois eu mal

» aux yeux depuis le matin. Il me fit une se-
» conde queſtion, par laquelle je compris bien
» qu'il me demandoit ſi j'avois pleuré. Je fis
» ſemblant de ne pas entendre. Il en reſta là;
» & continua de parler à la Reine avec ſa
» tranquillité ordinaire.

» L'après-midi il envoya chercher M. du
» Muy, & lui fit beaucoup de queſtions ſur
» une maladie de poitrine qu'il avoit eue. Il
» reçut enſuite la viſite de la Reine. Dès
» qu'elle fut ſortie : *Où croyez-vous*, me dit-
» il, *que ſoit M. Collet ? Car je veux me con-*
» *feſſer cet après-midi : c'a toujours été mon pro-*
» *jet. Envoyez-le chercher.* J'allai chercher M.
» Collet qui étoit chez moi. Je redeſcendis.
» Il me dit de lui apporter ſes livres pour ſe
» préparer, me fit reſter auprès de ſon lit, &
» fit ſa préparation avec la plus grande tran-
» quillité. Quand il fut prêt, il me dit de faire
» entrer ſon Confeſſeur. Sa confeſſion finie,
» il m'envoya chercher, & me dit : *Je comp-*
» *tois faire mes dévotions Dimanche : mais M.*
» *Collet m'a dit tout à la franquette, qu'il va-*
» *loit mieux que je communiaſſe en viatique.*
» Enſuite il me demanda ce que j'avois fait
» toute la matinée. Je lui répondis que je n'a-
» vois pas fait grand choſe. Il me dit : *Vous*
» *vous êtes au moins lavé les yeux.* Il vouloit

» dire que j'avois pleuré. Je lui avouai que » cela étoit vrai ; & dans ce moment même, ne pouvant contenir mes larmes, elles » coulerent de nouveau : il le vit, & me dit » en souriant : *Allons donc, courage, cou-* » *rage.*

» Il envoya ensuite chercher Adélaïde ; & » quand elle fût arrivée, il lui répéta ce » qu'il m'avoit dit sur sa Communion : puis » s'adressant à toutes deux, il nous dit : *Je* » *ne puis vous exprimer, mes cœurs, combien* » *je suis aise de partir le premier : Je suis fâ-* » *ché de vous quitter ; mais je suis bien aise* » *de ne pas rester après vous.* *Cela nous fit pleu-* » *rer : il s'attendrit lui-même, & nous dit :* » *Ah ! finissez donc, vous me faites de la pei-* » *ne ;* & tout de suite il nous conta que M. » Collet lui avoit dit qu'il feroit bien de re- » cevoir ses Sacremens : qu'il espéroit que le » bon Dieu exauceroit les vœux qu'on faisoit » pour lui ; mais que s'il en disposoit autre- » ment... *Oh ! nous dit-il, quand il en a été* » *là, il n'a pu achever tant il pleuroit ; & je lui* » *ai dit qu'il faisoit l'enfant.*

„ Il nous dit ensuite qu'il espéroit recevoir ses „ Sacremens le Jeudi, pourvu que le Roi ne » chassât point, parce qu'il ne vouloit pas le » déranger. Quand le Roi vint chez lui, il » fit

» fit la converſation à l'ordinaire ; mais il le
» queſtionna beaucoup ſur les jours de la ſe-
» maine où il chaſſeroit ; & il fut fort aiſe
» d'apprendre qu'il ne ſortiroit pas le Jeudi.
» Après que le Roi fut ſorti, il me demanda
» ſes livres de prieres, comme il avoit tou-
» jours fait pendant ſa maladie. En me les
» rendant, il me demanda ſi j'avois ſon Cru-
» cifix, qu'il me donnoit à porter dans tous
» ſes voyages. Je lui dis qu'oui, & je lui
» ajoutai qu'il avoit des indulgences *in articulo*
» *mortis*. *Ah ! tant mieux*, *s'écria-t-il*, *il me*
» *ſera bien utile*.

» Le ſoir il envoya chercher le Cardinal de
» Luynes : il lui dit qu'ayant réſolu de rece-
» voir ſes Sacremens, il le prioit de lui dire
» l'uſage de ſon Dioceſe pour l'Extrême-Onc-
» tion. Le Cardinal troublé par cette demande,
» à laquelle il ne s'attendoit pas, répondit qu'il
» craignoit de ſe tromper, qu'il le cherche-
» roit dans le Rituel. *Ah je vous en prie*, lui
» dit M. le Dauphin, *envoyez-le moi par écrit*
» *dès ce ſoir*. Le Cardinal m'apporta le ſoir
» l'extrait du Rituel, que je remis à M. le
» Dauphin, qui me l'avoit déjà demandé plu-
» ſieurs fois dans la ſoirée. Il le lut avec at-
» tention, & me le remit en me diſant : *Gar-*
» *dez-le juſqu'à demain matin ; car il faudra le*

» *montrer à M. Collet ;* ce qu'il disoit, parce » que le Rituel de Sens ordonne qu'on ne » donnera l'Extrême-Onction aux malades que » dans un danger éminent. Quoique son état » lui parût dangereux, il ne le croyoit pas si » pressant qu'il l'étoit, & il vouloit suivre la » regle en tout.

» Le lendemain vers les huit heures il me » dit de faire venir M. Collet, qu'il envoya » au Cardinal, pour s'arranger sur l'Extrême-» Onction. Il me fit appeller pendant ce tems-» là, me demanda son crucifix, & me dési-» gna la place où il vouloit qu'il fût attaché » à son lit. M. Collet revint, je sortis. En-» viron une demi-heure après il me fit ap-» peller, & me dit, en présence de M. Collet, » avec un air riant & tranquille : *je ne comptois* » *recevoir le bon Dieu que demain, mais M.* » *Collet veut que ce soit ce matin.* Il m'ordon-» na en même-tems de lui apporter les livres » dont il avoit besoin, & qu'il me nomma. » Ensuite il me dit : *Où serez vous pendant que* » *je recevrai mes derniers Sacremens ? Il faut que* » *vous restiez en haut chez-vous.* Je lui deman-» dai la permission de me tenir dans un ca-» binet derriere sa chambre ; *eh bien, à la* » *bonne heure*, me dit-il. Il donna lui-même ses » ordres pour l'arrangement de sa chambre,

» pour recevoir le bon Dieu. Il reçut ses Sa-
» cremens à onze heures & demie. Je ne rap-
» porte pas toute l'édification qu'il a donnée
» en les recevant. Ceux qui en ont été té-
» moins peuvent en rendre un compte plus exact
» que moi qui n'y étois pas.

» Après la Messe, qu'il entendit tout de
» suite, il me fit appeller. Le Roi étant
» dans ce moment auprès de son lit, il me
» fit seulement un geste qui exprimoit toute
» sa joie; & je n'oublierai jamais l'air de con-
» tentement, de joie, de béatitude qui bril-
» loit dans ses yeux, & qui étoit répandu
» sur son visage. Le Roi s'étant un peu éloi-
» gné; il me tendit la main, en me disant:
» *Je suis ravi de joie; je n'aurois jamais cru*
» *que recevoir ses derniers Sacremens, effrayât*
» *si peu, & donnât tant de consolation; vous*
» *ne sauriez l'imaginer.* Mesdames vinrent un
» moment après, lorsque le Roi étoit encore
» auprès de son lit: en les voyant, il se mit
» la main sur la poitrine, pour leur faire con-
» noître la douceur des consolations qu'il res-
» sentoit. Il fut très-gai avec le Roi & la Rei-
» ne; mais de tems-en-tems il jettoit les yeux
» sur son Crucifix, qui étoit sur son lit; & il
» le regardoit avec une joie & un contente-
» ment qui éclatoient malgré lui.

» Quand il vit que le Roi alloit sortir ; il
» pria la Reine de se retirer un moment, &
» parla au Roi en particulier. Après son dîner
» il m'ordonna de lui apporter son écritoire
» avec du grand papier, & d'aller chez moi
» jusqu'à ce qu'il m'envoyât chercher. La Rei-
» ne vint après son dîner, il n'avoit pas fini
» d'écrire, il la pria d'attendre. Quand il eut
» achevé, il nous appella la Reine & moi,
» & nous parut fort content. Il avoua pour-
» tant qu'il étoit fatigué, & il se mit sur le
» côté. La Reine qui crut qu'il alloit dormir,
» prit un livre & moi aussi. Au bout d'un pe-
» tit moment, il se retourna, & dit : *ha ! vous*
» *lisez ? j'aimerois mieux que vous fissiez la con-*
» *versation.* Il y prit part lui-même, & répé-
» ta à la Reine combien il avoit éprouvé de
» consolation en recevant ses Sacremens. La
» Reine lui en témoigna sa joie ; mais elle
» ajouta qu'elle étoit remplie d'espérance
» pour sa guérison : il se retourna avec viva-
» cité, & lui dit : *Ah ! Maman, je vous en*
» *prie, gardez cette espérance pour vous ; car*
» *pour moi, je ne désire point du tout de guérir.*
» *Il dit après cela à la Reine : vous devez être*
» *étonnée de ce que je ne vous ai point parlé ce*
» *matin de mes Sacremens ; mais je ne sçavois*
» *pas encore que je dusse les recevoir aujourd'hui.*

» *Il est assez plaisant, que tout le monde en fût*
» *averti, excepté moi.*

» Quand la Reine fut sortie, il envoya cher-
» cher Adélaïde. En arrivant, elle lui dit : j'ai
» quitté pour vous bien bonne compagnie. Car
» j'avois chez moi le Roi & Madame la
» Comtesse de Toulouse. *Voyez, dit-il, en*
» *riant, les égards que l'on a pour les pauvres*
» *mourans ; leur moment est bien brillant, c'est*
» *dommage qu'il ne soit pas plus long.* Il fut très-
» gai toute la journée, & l'on voyoit sa joie
» redoubler toutes les fois qu'il regardoit son
» Crucifix. Après le salut, il fit venir ses en-
» fans, & les reçut à l'ordinaire, sans leur
» parler de son état. Se trouvant seul avec
» Adélaïde & moi, il nous dit qu'il eût vou-
» lu ne pas recevoir l'Extrême-Onction, par-
» ce qu'il n'étoit pas dans le danger pressant
» que le Rituel exigeoit ; mais que M. Collet
» lui avoit représenté qu'il feroit bien de la
» recevoir, tant pour l'édification, que parce
» qu'en la recevant avec toute sa présence d'es-
» prit, il en retireroit plus de fruits ; & que
» d'ailleurs il éviteroit par là un second spec-
» tacle à la famille. Il ajouta qu'il avoit ré-
» pondu à M. Collet, qu'il eût donc à s'ar-
» ranger là-dessus avec le Cardinal de Luynes.
» Il nous dit ensuite qu'il avoit été touché de

» l'état de M. le Prince de Condé, qui avoit
» fondu en larmes pendant toute la céré-
» monie.

„ Le Jeudi matin, il me demanda com-
„ ment j'allois, & me dit : *je crois que vous*
„ *avez plus de force & de courage aujourd'hui ;*
„ *ainsi je vais vous confier ce que j'ai dit hier*
„ *au Roi, quand j'ai prié la Reine de se reti-*
„ *rer : je lui ai demandé qu'il vous laissât maî-*
„ *tresse absolue de l'éducation de vos enfans, si*
„ *je venois à mourir.* Je fondis en larmes, &
„ me jettai sur sa main, sans m'appercevoir
„ que le Roi entroit, & se trouvoit derriere
„ moi. Il le vit, & me dit : *Prenez donc gar-*
„ *de, voilà le Roi.* L'après midi il raconta ce
„ qu'il m'avoit dit à Adélaïde, & lui ajouta :
„ *j'ai bien mal pris mon tems ; car le Roi est*
„ *entré dans ce moment ; & la pauvre créatu-*
„ *re a été obligée de renfoncer ses larmes.* Il nous
„ dit aussi que si le bon Dieu lui prêtoit vie,
„ il espéroit recevoir encore une fois ses Sa-
„ cremens au bout de l'intervalle des dix jours
„ prescrits par le Rituel ; & il compta que le
„ dixieme jour feroit le Samedi. Il le dit aussi
„ au Roi, en lui demandant s'il feroit néces-
„ saire qu'il y vînt, parce qu'il voudroit bien
„ épargner cette peine à tout le monde, & il
„ en chercha les moyens.

„ Quelques jours après, je le priai de s'u„ nir d'intention aux Prieres qu'on faisoit pour „ obtenir sa guérison. *Non*, me répondit-il, „ *M. Collet me l'a défendu*. Je lui dis que je „ ne croyois pas cela : il se mit à rire & me „ dit : *Il est vrai qu'il ne me l'a pas défendu ;* „ *mais il ne me l'a pas permis, parce que cela* „ *me troubleroit & m'agiteroit*. La Reine lui dit „ aussi un jour la même chose que moi, & „ elle ajouta qu'il y étoit obligé, parce que „ sa vie étoit utile & nécessaire à la Religion. „ *Ah! maman*, lui répondit-il, *les vues de la Pro-* „ *vidence sont bien différentes de celles des hommes*. „ Il ne pouvoit pas croire qu'il fût bon à rien., „ ni qu'il fût aussi aimé des peuples qu'il l'é„ toit. Quand il sçut qu'on continuoit les Prieres „ de Quarante-Heures au-delà du tems ordi„ naire, il en parut mécontent, *parce que*, „ disoit il, *selon les regles de l'Eglise, ces Prie-* „ *res ne doivent durer que trois jours*.

„ Il étoit continuellement occupé de la pen„ sée de recevoir le bon Dieu une seconde „ fois, il en parloit souvent ; & au bout de „ huit jours il demanda à la Breuille, s'il n'é„ toit pas encore dans un assez grand danger „ pour communier en viatique. La Breuille „ lui dit qu'il n'étoit pas dans le danger pres„ sant où il avoit été huit jours auparavant ;

„ mais que tant qu'il y auroit de la fievre „ avec crachement de pus, il y auroit du „ danger. *Cela me suffit*, dit M. le Dauphin, „ *car tant qu'il y a du danger, on peut rece-* „ *voir ses Sacremens de dix en dix jours*. Cepen- „ dant ne voulant pas s'en rapporter à lui-même, „ il m'ordonna d'envoyer chercher M. Collet, „ de lui dire ce que la Breuille avoit dit de son „ état, & de lui demander si cela ne suffisoit pas „ pour qu'il fût permis de communier encore en „ viatique. Il fut charmé d'apprendre que M. „ Collet avoit jugé comme lui. Il le vit le „ lendemain, & fixa sa Communion au Di- „ manche vingt-quatre. La veille il nous dit, „ à Adélaïde & à moi, qu'il désireroit beau- „ coup que nous y fussions présentes; & il „ ajouta: *comme je suis mieux, cela ne vous* „ *fera pas la même impression que la premiere* „ *fois*. Il reçut la Communion après sa Messe „ en particulier, n'y ayant dans sa chambre „ que les personnes nécessaires.

„ Un jour que les Médecins le trouverent „ mieux, & même au-delà de leurs espéran- „ ces, ils lui témoignerent leur satisfaction de „ son état. Après qu'ils furent sortis, *voyez*, „ me dit-il, *ce que c'est que l'attachement à la* „ *vie: quand j'ai sçu le danger où je me trou-* „ *vois, je n'en ai été nullement affecté; & je*

„ *sens bien que si les mêmes accidens revenoient,* „ *cela ne m'affligeroit pas davantage ; cependant* „ *ce petit mieux me fait plaisir* : il comptoit cela „ pour un grand attachement à sa vie.

„ Malgré l'état de foiblesse où il étoit, il „ n'a jamais manqué de faire ses prieres & „ ses lectures ordinaires, & même sa médi- „ tation. Il ne récitoit plus le grand Office, „ mais en place, il en disoit un plus court. Il „ lisoit sur-tout avec plaisir *le Testament spirituel* „ *& les saints désirs de la mort*, du Pere Lal- „ lemant. Il demanda un jour à la Reine si elle „ connoissoit ce livre. La Reine lui ayant ré- „ pondu que non : *Ah ! c'est un bien bon livre,* „ lui dit-il, *& qu'il faut lire en santé.* Un jour „ en faisant sa priere, il me dit tout d'un coup : „ *Oh ! voilà une paraphrase du Pseaume tren-* „ *te-septieme* *, *que je n'ai pas le courage de* „ *lire, parce que je n'éprouve rien de ce qui y* „ *est dit.*

„ Dans le tems qu'il paroissoit être mieux, „ & qu'il le croyoit véritablement, il ne vou- „ loit pas qu'on s'en réjouît trop, & sur-tout

* Le Prophête exprime dans ce Pseaume les sentimens d'une ame que la vue de ses iniquités jette dans le trouble & l'agitation ; & le Dauphin, tout le tems de sa maladie, n'éprouva que des sentimens de consolation & de joie.

„ qu'on le crût hors de danger, afin de s'en-
„ tretenir dans les heureuses dispositions où
„ Dieu l'avoit mis. Il nous dit un jour, en
„ nous parlant du tems où il avoit reçu ses
„ Sacremens : *je n'avois pas la moindre frayeur :*
„ *il n'y eut qu'un moment où j'ai eu grande peur*
„ *du purgatoire ; car, me suis-je dit à moi-mê-*
„ *même, je souffre bien ici ; & cependant ces*
„ *douleurs ne sont rien, comparées à un instant*
„ *passé dans le purgatoire : cette réflexion m'a*
„ *effrayé.* Une autre fois, en nous parlant de
„ la consolation qu'il avoit ressentie en recevant
„ ses Sacremens, il nous dit qu'il craignoit
„ que ce ne fût une illusion du démon, par-
„ ce qu'il étoit trop grand pécheur, pour mé-
„ riter tant de graces.

„ Il a été pendant toute sa maladie d'une at-
„ tention & d'une bonté extrêmes pour tout le
„ monde. Il n'étoit occupé que des autres, il
„ s'oublioit lui-même. Les moindres services
„ qu'on lui rendoit étoient payés de mille mar-
„ ques de bonté. Un jour, après avoir passé
„ une nuit affreuse, il dit au premier Médecin
„ de la Reine, qui avoit veillé : *Ah ! mon*
„ *pauvre la Sône, je suis désolé de la mauvaise*
„ *nuit que je vous ai fait passer : allez vous*
„ *coucher, car vous devez être bien fatigué.* S'ap-
„ percevant que la Breuille avoit l'air triste de

„ ce qu'il avoit paſſé une mauvaiſe nuit : *Vo-*
„ *tre viſage*, lui dit-il, *reſſemble toujours à*
„ *mes nuits : cela n'eſt pas bien. Un Médecin*
„ *ne doit pas s'affecter ainſi pour ſon malade.*
„ L'Evêque de Verdun lui diſoit un jour qu'il
„ ne le voyoit jamais s'impatienter : *Eh !*
„ *contre qui voulez-vous que je m'impatiente*,
„ lui dit M. le Dauphin ? *Mes Médecins ſont*
„ *d'une aſſiduité étonnante, les Grands Officiers*
„ *ont pour moi toutes les attentions poſſibles :*
„ *ſi j'ai beſoin d'eux, je les trouve, & ils ſe re-*
„ *tirent quand ils prévoient qu'ils pourroient*
„ *m'importuner.* C'eſt ainſi qu'il ſçavoit rendre
„ juſtice à chacun.

„ Au milieu de ſes ſouffrances il avoit con-
„ ſervé toute ſa gaieté naturelle, ou pour
„ mieux dire, il l'avoit repriſe depuis qu'il avoit
„ reçu ſes Sacremens. Dans les commence-
„ mens de ſa maladie il liſoit des livres de
„ différentes ſciences. Quand il s'eſt apperçu
„ que ces lectures le fatiguoient, il en a cher-
„ ché d'autres qui puſſent l'amuſer ſans le fa-
„ tiguer : c'eſt à l'Abbé de Moſtueges qu'il
„ s'étoit adreſſé pour lui en choiſir. N'étant
„ plus en état de lire, même ces ſortes de li-
„ vres, il dit un jour à l'Abbé de Moſtueges :
„ *L'Abbé, ſi je vous demande encore des livres,*
„ *ne me donnez plus que l'A B C & le Caté-*

„ *chisme, car ce sont les seuls que je sois en*
„ *état de lire.* Il voyoit tous les soirs les pre-
„ miers Gentilshommes de la Chambre, les
„ Grands Officiers & ses Menins; il s'entre-
„ tenoit avec eux sur toutes sortes de ma-
„ tieres avec gaieté. Le matin, après sa
„ Messe, il faisoit entrer tout le monde,
„ même les Ambassadeurs, & il parloit à
„ chacun. Il demandoit pardon aux Ambas-
„ sadeurs du dérangement qu'il leur occasion-
„ noit, en les faisant rester à Fontainebleau.
„ On sortoit toujours de chez lui enchanté de
„ ses bontés, & désolé de ce qu'il se fatiguoit
„ pour parler à tout le monde. Un jour l'Am-
„ bassadeur de l'Empereur s'écria en sortant de
„ chez lui : *Ah ! que de courage & de vertu* :
„ on ne pouvoit se lasser d'admirer l'un &
„ l'autre. Le Maréchal de Richelieu dit un jour
„ tout haut : *Non, il n'y a que la Religion qui*
„ *puisse inspirer tant de courage.* Il étoit logé
„ plus agréablement à Fontainebleau qu'à Ver-
„ sailles, parce que de son lit il pouvoit voir
„ tout ce qui se passoit dans la cour, & cela
„ l'amusoit. *Je suis pourtant mieux ici que je ne*
„ *serois à Versailles*, me dit-il un jour, *il n'y*
„ *a que pour vous que je suis fâché d'y être*,
„ *car votre escalier doit bien vous fatiguer.*

„ Le Roi parlant un jour d'un Prince d'An-
„ gleterre

„ gleterre qui se mouroit, & une de Mesda-
„ mes ayant lu dans l'Almanach l'article des
„ Princes morts : *Vraiment*, dit-il, *j'ai pensé*
„ *être là dernierement. On auroit mis : Louis*
„ *Dauphin, mort à Fontainebleau le vingt-cinq*
„ *Novembre.* Une autre fois, comme le Roi
„ nous annonçoit que nous porterions bientôt
„ le deuil d'un autre Prince ou Princesse, *je*
„ *crois*, dit M. le Dauphin, *que dans les au-*
„ *tres Cours on parle bien aussi de mon deuil.*

„ Un soir après le Salut je me trouvai toute
„ seule avec lui ; je craignis qu'il ne s'ennuyât ;
„ je m'approchai de son lit, & lui dis : Ne
„ voulez-vous pas que j'appelle la Sône pour
„ venir causer, car je crains que vous ne vous
„ ennuyiez ? *Non, mon cœur*, me dit-il, *puis-*
„ *je m'ennuyer quand je t'ai ?* Pénétrée de ces
„ paroles, je fus un moment sans pouvoir ré-
„ pondre ; il crut que je n'avois pas entendu,
„ & me dit du ton le plus doux & le plus tendre :
„ *Avez-vous entendu ce que je vous ai dit ?*
„ Hélas ! mon cœur, lui répondis-je, je vou-
„ drois bien vous être de quelque ressource. *Oh !*
„ me dit-il, *vous ne sçauriez croire de quelle*
„ *ressource vous m'êtes.* C'est ainsi que sa cha-
„ rité lui faisoit regarder comme une ressource
„ les petits soins que ma tendresse s'efforçoit
„ de lui rendre.

„ Le Lundi deux Décembre il se plaignit „ d'un peu d'hémorrhoïdes. Le mal augmenta; „ il se forma une tumeur qui grossissoit de jour „ en jour, & le faisoit beaucoup souffrir. Il „ ne vouloit pas cependant en convenir, di- „ sant toujours qu'il n'avoit pas de douleur, „ mais seulement de la gêne de ne pouvoir „ se tenir ni sur le dos, ni sur le côté gau- „ che, ce qui lui fatiguoit le côté droit; „ mais en dormant il crioit, & quelquefois „ même lorsqu'il étoit éveillé, il lui échappoit „ de petites plaintes. Mais quand on lui di- „ soit, vous souffrez beaucoup: *Non*, répon- „ doit-il, *pas beaucoup.* Vraiment, lui dis-je „ un jour, le bon Dieu veut que vous souf- „ friez de toutes les parties de votre corps, car „ il n'y en a aucune qui ne soit affectée. *Oh!* „ *pour ma tête*, me dit-il, *je l'ai très-bonne* „ *pour végéter, car c'est tout ce je fais.* Un soir „ qu'il souffroit beaucoup, Adélaïde lui dit „ qu'elle ne pouvoit pas revenir de sa patience, „ elle qui l'avoit quelquefois vu jetter les hauts „ cris pour les moindres petits maux, il ne „ lui répondit que ces mots: *C'est que ceci* „ *vient de Dieu, & que c'est pour Dieu.*

„ Ne pouvant rester couché sur le côté gau- „ che, il étoit obligé de tourner le dos au „ Roi, il lui en fit ses excuses en riant. La

„ nuit du douze au treize ayant dormi fort
„ tard, il n'eut pas le tems de faire ses prieres,
„ il me dit l'après-dîner : *Je n'ai non plus prié*
„ *Dieu aujourd'hui qu'un Juif.* Hélas ! lui ré-
„ pondis-je, vos souffrances sont de bonnes prie-
„ res : *Oui*, me dit-il, *si j'en faisois bon usage.*
„ Il regrettoit tant d'avoir manqué ses prieres,
„ qu'il répéta le même propos à la Reine après-
„ dîné & le soir à Adélaïde. Adélaïde lui ayant dit
„ la même chose que moi sur ses souffrances,
„ & en ayant reçu la même réponse, elle lui
„ ajouta qu'elle n'étoit pas en peine de l'usage
„ qu'il en faisoit. *Oh !* lui dit-il, *le Diable est*
„ *bien méchant, il rode par-tout*

„ Toute la journée du treize il fut dans
„ des douleurs continuelles, sans pourtant se
„ plaindre ; mais il ne pouvoit pas rester un
„ instant dans la même situation. La Reine lui
„ ayant dit qu'elle vouloit aller le lendemain
„ à Notre-Dame de Bon-Secours, il lui re-
„ commanda de bien prier pour obtenir de
„ Dieu l'adoucissement des douleurs aigues qu'il
„ ressentoit. Il avoit grand désir que les Chi-
„ rurgiens ouvrissent son abcès ; mais il se sou-
„ mit aux raisons qu'ils lui donnerent pour n'en
„ rien faire. Enfin le soir du treize on l'ouvrit
„ d'un coup de lancette : il n'en sentit d'autre
„ soulagement que de pouvoir se mettre sur

„ fur fon féant : il en fut très-content.

„ Le lendemain dès qu'il vit la Reine, il lui
„ dit : *Maman, vos vœux font exaucés, je fuis*
„ *foulagé ; ma tumeur eft percée.* La Reine lui
„ ayant dit que cela ne l'empêcheroit pas d'al-
„ ler à Bon-Secours ; qu'elle avoit bien d'au-
„ tres graces à demander pour lui ; il lui ré-
„ pondit : *Mais je ne vous avois demandé de prier*
„ *que pour le foulagement des douleurs que j'en-*
„ *durois.*

„ Le foir, quoiqu'il eût beaucoup d'oppref-
„ fion, du froid & un grand redoublement de
„ fievre, il ne fe plaignit pas ; feulement avant
„ de s'endormir, il dit à la Breuille : *Qu'eft-*
„ *ce donc que cette gentilleffe qui m'eft revenue*
„ *aujourd'hui ? Je fens de l'oppreffion.* Quoi-
„ qu'il fût très-mal, il ne s'en doutoit pas ; &
„ dans la journée du Dimanche, il s'occupa
„ beaucoup de fes Pâques, me fit lire des Ca-
„ nons du Bréviaire, & parcourut lui-même
„ les autres pour voir s'il n'y étoit rien dit fur
„ les Pâques des malades. Il vit M. Collet le
„ foir, & lui en parla auffi. Il avoit pro-
„ jetté de faire fes dévotions la nuit de Noel,
„ il m'en parloit fouvent, il faifoit fes arran-
„ gemens pour fes Meffes, & il avoit nom-
„ mé l'Abbé de Tallerand pour les dire. Il
„ s'étoit auffi occupé de l'ornement de la Cha-

„ pelle pour la Messe de Minuit, & il avoit „ envoyé chercher exprès un garçon du garde meuble, pour lui donner ses ordres là-dessus. Il dit en riant à M. Collet, qu'il „ avoit un reproche à lui faire, de ne l'avoir „ pas averti la nuit précédente qu'on disoit la „ Messe, & qu'il devoit y communier. Il „ nous avoit aussi conté qu'il avoit fait ce „ rêve, & qu'il s'étoit trouvé fort embarrassé, „ devant communier à cette Messe, & n'ayant „ pas encore été à confesse. Le soir, quand „ on se retira, il demanda, comme il faisoit „ souvent, qui de la Faculté passeroit la nuit? „ On lui dit que ce seroit l'Apothicaire, mais „ que la Breuille coucheroit dans le cabinet. „ Son bon cœur lui fit dire d'abord : *Mais* „ *pourquoi donc cela ? Si la Breuille & la Sône* „ *ne passent toutes les nuits, ils n'y résisteront* „ *pas. On l'assura que cela ne les fatigueroit* „ *pas.*

» Cependant cette précaution de faire rester » un Médecin, lui fit comprendre qu'on avoit » de l'inquiétude. Il appella Adélaïde, & lui » dit : *Comment me trouvez-vous ce soir ?* Mais, » pas trop mal, lui répondit-elle. *Depuis quelques jours*, lui ajouta-t-il, *je ne suis pas* » *content de mon état.*

» Le lendemain, dès six heures du matin, »

» il envoya chercher M. Collet, & lui de-
» manda ce qu'on penſoit de ſa ſituation ? M.
» Collet lui avoua qu'on craignoit beaucoup
» pour lui. Il lui fit un petit reproche de ne
» lui avoir rien dit dans la converſation qu'il avoit
» eue avec lui la veille, & il s'arrangea auſſi tôt
» pour recevoir le bon Dieu. Quand M. Col-
» let fut ſorti, il appella la Breuille, & lui
» ordonna de lui dire la vérité ſur ſon état ;
» parce qu'il étoit eſſentiel qu'il le ſçût. La
» Breuille ne lui diſſimula pas ſes craintes. Il
» lui demanda s'il étoit en auſſi grand danger,
» que lorſqu'il avoit reçu ſes Sacremens pour
» la premiere fois ? Ayant ſçu que le danger
» étoit plus preſſant encore : *J'eſpérois pour-*
» *tant*, *dit-il*, *faire mes dévotions à Noel. Di-*
» *tes moi ſi je puis encore vivre quinze jours ?*
» La Breuille ſaiſi d'une pareille queſtion, ne
» put pas y répondre ſur le champ. M. le
» Dauphin ſe retourna de ſon côté ; & voyant
» ſon trouble, il le prit par la main ; & avec
» un viſage riant & ſerein : *vous êtes ému* ;
» lui dit-il, *raſſurez-vous ; vous ſçavez bien que*
» *je ne crains pas la mort.* Enfin la Breuille lui
» dit qu'il ne pouvoit lui répondre de rien ;
» cela me ſuffit, dit M. le Dauphin. Il lui
» demanda ſi je ſçavois ſon état. La Breuille
» lui ayant répondu que la Famille en étoit

» instruite, il m'envoya chercher. Je le
» trouvai assoupi : on vint lui apporter un bouil-
» lon : je m'approchai, il me vit & me sou-
» haita le bon jour. Ensuite il me dit : *Pour-*
» *quoi donc ne m'avez-vous pas averti que j'étois*
» *plus mal ?* Je répondis que je n'avois pas
» cru que ce fût à moi à le lui dire. *Eh! à*
» *qui donc*, reprit-il ? Je lui dis que je croyois
» que c'étoit à la Breuille ou à M. Collet. Il
» me demanda comment il recevroit le bon
» Dieu, si ce seroit en cérémonie, ou pen-
» dant sa Messe ? Il m'ajouta que M. Collet
» lui avoit conseillé de le recevoir à la Messe.
» Je lui dis que M. Collet étant de cet avis,
» ce seroit bien de s'y conformer. Un mo-
» ment après il me dit : *Cette fois-ci, je ne*
» *vous dirai pas d'y rester : cela vous seroit trop*
» *sensible.* Je lui dis que malgré l'état où il
» se trouvoit, je ne désespérois pas encore,
» parce que je n'avois point mis ma confiance
» dans le secours des hommes, mais en
» Dieu. Il me répondit : *C'est toujours bien*
» *fait.* Je le priai de s'unir aux Prieres qu'on
» faisoit pour lui, & de prier sur-tout la Sain-
» te Vierge, Saint François Xavier & Saint
» Louis. Il ajouta : *Et mon bon Ange Gardien.*
» Il parla ensuite d'Adélaïde ; je lui deman-
» dai s'il vouloit qu'elle vînt, il me dit qu'oui.

» Quand elle fut arrivée, il lui dit à peu-près
» les mêmes choses qu'à moi sur son état &
» sur ses Sacremens. Quelques momens après,
» il nous appella & nous dit : *J'ai quelque*
» *chose à vous dire à toutes deux ; ou si vous*
» *aimez mieux, me dit-il, que je ne parle qu'à*
» *Adélaïde* : Je lui dis que s'il avoit quelque
» chose à m'ordonner, j'étois prête à l'écou-
» ter : il me dit : *Non, dans le fond, ce n'est*
» *qu'à Adélaïde à qui j'ai à parler.* Je me re-
» tirai ; & il dit à Adélaïde qu'il avoit or-
» donné à son premier Valet de Chambre,
» de lui porter toutes ses tabatieres après sa
» mort, & qu'il la prioit de les donner à ses
„ Menins ; mais qu'elle eût l'attention de n'en
„ pas donner à trois qui ne prenoient point
„ de tabac, & il les lui nomma.

„ La Reine vint à son ordinaire, il lui dit
„ qu'il ne feroit pas comme la premiere fois :
„ qu'il l'avertissoit qu'il recevroit le bon Dieu
„ ce jour-là. Il reçut le Roi avec la même
„ tranquillité. A dix heures & demie, il me
„ dit qu'il étoit tems de faire entrer M. Col-
„ let, puisqu'il devoit communier à onze heu-
„ res & demie. Je le dis au Roi & à la Rei-
„ ne, qui se retirerent. Quand M. Collet fut
„ arrivé, M. le Dauphin me dit de monter
„ chez moi, & de revenir un peu avant la

„ demie, pour lui arranger ses oreillers. Je „ descendis à l'heure qu'il m'avoit marquée ; „ il me demanda ses livres pour la Communion, & me dit : *Ce n'est que pour les trois* „ *quarts : ainsi, restez là avec M. Collet.* Il fit „ ses prieres. Je regardai ses mains, & vis „ avec surprise qu'il ne trembloit pas du tout, „ & qu'il tenoit son livre très-ferme. Quand „ il eut fait ses prieres, il me dit de l'arranger ; & se tournant vers M. Collet, il lui „ dit en riant : *Elle m'aide beaucoup ;* puis il „ me demanda où j'irois pendant la cérémonie. Je lui dis que je ferois comme la premiere fois, & me tiendrois dans le cabinet ; „ *allons*, me dit-il, *adieu.* Quand sa Messe „ de Communion & sa Messe d'action de graces furent dites, il me fit appeller, & me „ dit : *Eh bien, comment vous en va ?* Il dîna „ ensuite, & reçut la visite des Princes. Il „ appella M. le Duc d'Orléans, & lui dit en „ souriant : *Je dois vous ennuyer : car de tems* „ *en tems je vous régale d'une petite agonie.* Il „ lui parla ensuite d'autres choses, & adressa „ la parole aux autres Princes, l'un après l'autre. A trois heures il demanda à la Breuille „ s'il n'alloit pas dîner. Sur ce qu'il lui répondit qu'il ne dîneroit pas, il lui dit avec „ un air de bonté : *Mes dévotions vous ôtent*

» *toujours l'appétit, & vous donnent un visage*
» *de l'autre monde.*

» Il demanda quelque-tems après à Adélaï-
» de, si le Roi avoit donné ses étrennes à la
» Reine; & il dit qu'il seroit curieux de voir
» toutes les nôtres. Adélaïde se doutant qu'il
» avoit envie d'avoir les siennes, le dit au
» Roi, qui la chargea de le lui demander.
» Elle le fit après le Salut. Il lui dit qu'il les
» recevroit volontiers. Le Roi lui donna une
» tabatiere. Il la fit admirer à la Reine, l'ad-
» mira lui-même, & en parut très-content.
» Le soir il nous dit: *Sçavez-vous pourquoi j'ai*
» *eu envie d'avoir ma tabatiere? C'est que j'en*
» *aurai une de plus à donner.*

» Le Mardi, s'appercevant que ses mains
» trembloient, il me demanda pourquoi?
» Vers les huit heures du soir il lui prit un
» étouffement terrible, avec une foiblesse
» considérable. Il fut quelque-tems sans pou-
» voir parler. Quand il le put, il dit qu'il
» étoit bien foible, & demanda en même-tems
» M. Collet. Sur ce qu'on lui dit que M. l'Ar-
» chevêque étoit chez moi, il dit qu'il seroit
» bien aise de le voir. Il le reçut à son or-
» dinaire, & lui parla beaucoup, quoiqu'il
» étouffât.

» Le Mercredi matin, il m'appella & me

» demanda si j'aimois une de ses tabatieres » qu'il me désigna. Je lui répondis que je l'ai» mois assez. *C'est*, me dit il, *que je veux vous* » *en donner deux : celle où est votre portrait, &* » *telle autre que vous aimerez le mieux.* Je ne » pus m'empêcher de lui demander celle qu'il » aimoit le mieux lui-même ? Il me répondit » qu'en vérité il n'en sçavoit rien. M. l'Arche» vêque revint chez lui, & lui donna sa bé» nédiction. M. le Dauphin fit la conversation » avec lui, & lui demanda ce que c'étoit que » les Processions dont on lui avoit parlé la » veille. M. l'Archevêque lui dit que c'étoit » la grande Procession de Sainte Génevieve, » qu'on avoit faite pour lui. *Comment*, reprit» il, *c'est pour moi ? Je ne m'en doutois pas.* » M. l'Archevêque lui ayant parlé de la fer» veur avec laquelle tout le monde prioit pour » lui : *J'espere*, répondit-il, *que ces Prieres ser*» *viront au salut de mon ame : mais pour ce*» *lui de mon corps, je ne le désire pas.*

» Il n'aimoit pas qu'Adelaïde & moi nous nous » éloignassions de son lit. Les derniers jours, » nous allions quelquefois près de la chemi» née, ne pouvant résister à la peine qu'il » nous faisoit. Il nous appella & nous dit : » *Pourquoi vous en allez-vous toujours, est-ce* » *que vous ne pouvez pas vous tenir auprès de*

„ *moi ?* Depuis plusieurs jours il rêvoit souvent. Sa principale occupation dans ses rêves étoit la Messe de Minuit. Il en parloit toujours. Il croyoit y être : au milieu de ses rêves, la voix de M. Collet le faisoit sur le champ revenir à lui. Vers les cinq heures, il me demanda si nous irions bientôt au Salut ? Je lui dis que ce ne seroit qu'à six heures ; que s'il le vouloit, nous nous rendrions plutôt à la Chapelle. Il me dit que non. Dans cet intervalle, depuis cinq heures jusqu'à six, il appella plusieurs fois M. Collet, lui parla bas, & l'envoya parler à la Breuille. A six heures je lui dis que nous allions au Salut. Il me dit : *C'est bien fait.* En rentrant dans la chambre, je fus étonnée de n'y voir aucun Médecin. On me dit qu'il avoit renvoyé tout le monde, & qu'il étoit resté seul avec M. Collet. Je crus qu'il avoit voulu se confesser encore une fois. Je m'approchai de son lit avec Mesdames. Il nous reçut très-bien, & nous parla avec sa tranquillité ordinaire, ainsi qu'au Roi & à la Reine. Mais j'appris le soir, que pendant notre absence, il s'étoit fait dire les Prieres des Agonisans.

„ Tandis que la Reine étoit assise auprès de son lit ; il m'appella, & me dit tout

„ bas :

„ bas : *Je crois pourtant que je passerai encore* „ *cette nuit.* Consternée & troublée de ce pro- „ pos, je lui dis : Ah ! j'espere que cela sera „ encore long : *Non*, me dit-il, *cela n'ira pas* „ *bien loin.* Pénétrée de douleur, je me re- „ tirai. Il appella Adélaïde, & lui dit la mê- „ me chose. Comme elle parloit assez haut „ pour être entendue de la Reine, il lui dit: „ *Paix donc, parlez plus bas.* Il se faisoit tâ- „ ter le poulx à tout moment, & deman- „ doit comment on le trouvoit. Cependant il „ avoit toujours de la gaieté dans l'esprit, & „ plaisantoit encore. Quelqu'un ayant poussé „ une table assez rudement, il contrefit le „ bruit, & demanda à Louise si ce n'étoit „ pas du tonnerre, parce qu'elle en a peur. „ Comme il avoit beaucoup de peine à cra- „ cher & à se moucher, il disoit qu'il en „ avoit oublié la maniere, qu'il auroit bien „ besoin de la rapprendre.

„ Dans la nuit il me demanda. On lui dit „ que j'étois montée chez moi pour me re- „ poser quelques heures, parce que je m'é- „ tois blessée à la jambe. A sept heures du „ matin, il me demanda encore. M. de la „ Sône lui dit qu'il alloit monter pour me „ donner de ses nouvelles. Il vint en effet : „ je me levai tout de suite. Je ne fus pas plu-

„ tôt levée, que son premier Valet de Cham-
„ bre vint me dire qu'il me prioit de lui en-
„ voyer le tabac que la Reine lui avoit fait
„ accommoder la veille. Je descendis sur le
„ champ. Dès qu'il m'apperçut, il me dit :
„ *Quoi! c'est toi-même ?* Je lui dis que je lui
„ apportois le tabac qu'il m'avoit demandé. Il
„ me prit la main, & me dit en me la ser-
„ rant : *Eh bon jour, mon petit cœur; que je
„ suis aise de te voir. Je te croyois perdue. Il
„ y a un moment qu'on m'avoit dit que tu ne
„ descendrois que ce soir. Que je t'aime.* Il me
„ serra encore la main, & je baisai la sienne,
„ hélas! pour la derniere fois. N'ayant plus
„ le courage de rester auprès de son lit j'al-
„ lai me mettre au fond de la chambre. Il
„ m'appelloit à chaque instant. Louise vint. Il
„ avoit un bras hors de son manteau de lit.
„ Je lui proposai de le remettre. Il se tint sur
„ son séant assez long-tems, sans s'appuyer,
„ & pendant que Louise arrangeoit l'autre bras,
„ je ne fis que le soutenir très-légérement.

„ Un moment après, il dit : *que tout le
„ monde sorte, excepté M. Collet* : il étoit allé
„ dire la Messe. Je dis à M. l'Archevêque de
„ s'approcher de son lit, en attendant M.
„ Collet. Dès qu'il l'apperçut, il lui dit : *Ah,
„ bon jour, Monseigneur*; c'est ainsi qu'il l'ap-

„ pelloit toujours ; & il se mit à faire la con-
„ versation avec lui. M. Collet vint. Nous pas-
„ sâmes dans le cabinet. Après qu'il lui eut
„ parlé, il nous fit rappeller. La Breuille lui
„ proposa de prendre d'une potion qu'on lui
„ avoit préparée. Il l'accepta. En la prenant :
„ *ah, dit-il, que cela est fort ; est-ce du Lilium ?*
„ On lui dit que non. Un moment après, il
„ appella la Breuille, & lui dit, *votre drogue a*
„ *pensé me donner un battement de cœur.* Il de-
„ manda ensuite en riant à la Reine, si elle
„ aimoit les Momies d'Egypte ? La Reine lui
„ ayant répondu que non. *C'est*, lui dit-il,
„ *que bientôt vous en aurez une : car les dro-*
„ *gues chaudes qu'on me donne, me dessechent.*
„ La Reine lui dit que quand il se porteroit
„ bien, il auroit bientôt recouvré son embon-
„ point : *Ah oui*, lui dit-il, avec un sourire
„ qui marquoit assez qu'il n'y comptoit pas ; il
„ m'appella ensuite, & me dit : *arrangez-moi*
„ *mes oreillers, & tâchez de me trouver une situa-*
„ *tion qui me mette la poitrine un peu à l'aise*
„ *pour respirer.* Je l'arrangeai de mon mieux,
„ & lui demandai s'il se trouvoit plus commo-
„ dément ? Il me dit : *oui, du moins pour le*
„ *moment.* Il s'assoupit, & se réveilla, en disant
„ à M. Collet : *n'est-on pas à l'élévation ?* M.
„ Collet lui dit qu'on ne disoit pas la Messe.

„ Il demanda à la Reine, si elle venoit de
„ matines? On lui dit que ce n'étoit pas la
„ nuit de Noël. Il dit qu'il l'avoit cru : & son
„ agitation continuant, il commença à chan-
„ ter un Noël. M. Collet lui dit de ne point
„ chanter, parce que cela lui fatigueroit la
„ poitrine. Il dit, *vous avez raison* : & se tut.
„ Un moment après il se mit sur son séant ;
„ & se laissa ensuite tomber, en disant :
„ *Ah! reposons-nous pour un moment.* Je fus si
„ effrayée de l'état où je le voyois, que je
„ crus qu'il alloit avoir une foiblesse, & j'ap-
„ pellai la Breuille. Il s'apperçut de ma frayeur ;
„ & me demanda pourquoi j'appellois le Mé-
„ decin? Je lui répondis que je croyois qu'il
„ se trouvoit mal. Il me dit en riant. *Oh non,*
„ *pas encore.* Puis se souvenant qu'on lui avoit
„ dit que je m'étois blessée à la jambe, il me
„ dit : *n'êtes-vous pas bien fatiguée? Comment*
„ *va votre jambe?* Je lui dis que ce n'étoit
„ rien. Il dit à la Breuille que pour s'être mis
„ un moment sur le côté gauche, il sentoit
„ une douleur au cœur. Il se remit à droit ;
„ mais la douleur continuant toujours, il m'ap-
„ pella & me dit de lui soutenir le bras gau-
„ che. Je le soutins jusqu'à ce qu'il se trou-
„ va mieux. C'est le dernier instant où j'ai
„ eu le bonheur de le voir, car quoique je

„ fois restée quelque tems dans sa chambre, „ je n'ai plus osé approcher de son lit. Je „ l'entendois seulement se plaindre de sa dou- „ leur au côté gauche, qui avoit beaucoup „ augmenté. «

Ici finit la relation de la Dauphine, qui n'a voulu écrire que ce qu'elle avoit vu : elle est continuée par l'Evêque de Verdun, qui est resté auprès du Prince jusqu'à son dernier soupir. Son Confesseur & quelques autres personnes ont aussi recueilli plusieurs particularités de sa maladie, que nous avons été obligés d'omettre, pour ne pas interrompre le récit de la Dauphine.

Au moment où son premier Médecin, fidele à l'ordre qu'il lui en avoit donné, l'avertit du danger de son état : sans s'émouvoir, & sans paroître inquiet, il lui dit avec bonté : „ La „ Breuille, je reconnois ici que vous êtes un „ honnête homme. Je vous ai toujours aimé ; „ & je vois que vous méritez mon estime. „ Eh bien, je vous ordonne de m'avertir „ avec la même franchise, quand vous vous „ appercevrez que le danger sera plus pres- „ sant. « Sur ces entrefaites, la Reine entra avec la Dauphine & les jeunes Princes. » Je „ vous prie, leur dit-il, en regardant son Mé- „ decin, de lui accorder votre amitié ; c'est

„ le plus honnête homme du monde. “ Il se prêta ensuite à la conversation avec la plus grande tranquillité, & sans laisser même soupçonner son danger à la Reine qui l'ignoroit encore.

La premiere chose qu'il fit lorsqu'il fut libre, fut de faire appeller son Confesseur. Il lui fit part de l'ouverture que lui avoit fait son Médecin, & lui ajouta : „ Par la grace de Dieu, je „ ne me sens nulle attache à la vie. Je desi„ rerois bien avoir une meilleure ame ; mais je „ me confie en la miséricorde infinie de Dieu. “ Il lui dit ensuite, qu'il seroit bien aise de se confesser ; & il le fit avec autant de tranquillité, que s'il eût joui de la plus parfaite santé. Il ne comptoit recevoir ses Sacremens qu'à quelques jours de là. Mais le lendemain sur les huit heures du matin, son Confesseur lui ayant proposé de les recevoir le jour même : „ Je ne demande pas mieux, lui ré„ pondit-il ; mais j'aurai bien peu de tems „ pour me disposer à une si grande action. „ L'administration cependant ne devoit se faire que vers midi. Dès ce moment, il se mit en prieres. Après y être resté environ une heure, il demanda qu'on lui fit un entretien en forme de méditation sur les dispositions aux derniers Sacremens, & sur les graces particulieres qu'ils produisent dans l'ame.

A onze heures, le Roi, la Reine, la Famille Royale, les Princes du Sang, les Grands du Royaume, les Ambaſſadeurs des Cours étrangeres, & tout ce qu'il y avoit de Seigneurs à la Cour, ſe rendirent à l'Egliſe pour aller chercher le Saint Sacrement. A cette nouvelle toute la Ville s'émut, le peuple accourut en foule, & remplit en un inſtant toutes les cours du Château. On n'entendoit de toutes parts que des ſoupirs & des gémiſſemens. Quand le malade ſçut que le Saint Sacrement approchoit, il voulut s'aſſeoir ſur ſon lit pour recevoir plus reſpectueuſement ſon Créateur. Le Roi n'ayant pas le courage d'entrer dans la chambre, ſe jetta à genoux à la porte. Le Duc d'Orléans & le Prince de Condé entrerent pour tenir la nappe de Communion. Pendant la cérémonie, tandis que tout le monde fondoit en larmes, & que pluſieurs éclatoient en ſoupirs, le Dauphin paroiſſoit auſſi tranquille & auſſi recueilli que lorſqu'il communioit en ſanté. Un air de ſérénité & de ſatisfaction répandu ſur ſon viſage, annonçoit le calme intérieur de ſon ame. Ce fut le Cardinal de la Roche-Aimon, qui en ſa qualité de Grand-Aumônier de France, fit l'adminiſtration. Dans le trouble où l'avoit jetté ce douloureux miniſtere, il omettoit une des onctions, ſans qu'au-

cun des Miniſtres aſſiſtans le lui fit obſerver. Le Dauphin, le ſeul qui dans ce moment poſſédât ſon ame en paix, s'en apperçut, & l'en avertit avec bonté.

Après qu'il eut été adminiſtré, il demanda qu'on lui dît une Meſſe d'action de graces, qu'il entendit avec ſon recueillement & ſa piété ordinaire. La Meſſe finie, ſon Confeſſeur s'approcha de ſon lit. » Je n'euſſe jamais cru, lui » dit-il, qu'il y eût tant de conſolation à recevoir » ſes derniers Sacremens : Dieu me fait goûter » en ce moment une joie ſi douce, que ja- » mais je n'ai rien éprouvé de ſemblable. « Il vouloit continuer, & l'Abbé Collet raconte lui-même, que ravi de l'effuſion de cœur avec laquelle il exprimoit ſa reconnoiſſance, il ne ſe ſeroit point laſſé de l'entendre : mais penſant qu'il devoit être excédé de fatigue, après avoir paſſé quatre heures en exercices de piété, il lui repréſenta qu'il étoit tems qu'il ſe tranquilliſât. » Non, lui répondit-il, je ne me » ſens nullement fatigué : Dieu a ſoutenu mon » eſprit & mes forces. « Le Confeſſeur, avant de ſe retirer, lui dit qu'il le conjuroit de s'unir aux prieres qui ſe faiſoient par-tout le Royaume, pour obtenir du Ciel ce qui, après le ſalut de ſon ame, intéreſſoit le plus la Nation. » Vous entendez ſans doute ma conſervation, «

lui dit le Dauphin en souriant ? Ah ! Monsieur, reprit le Confesseur, pourriez-vous en douter ? Vous seul ignorez combien vous êtes cher & nécessaire. Le Prince se recueillit un instant, & il répondit ensuite : » Permettez-moi » de m'en tenir à demander uniquement à Dieu » l'accomplissement de sa volonté sur moi ; ses » pensées sont bien différentes des nôtres.« Il cita en même-tems ces paroles de l'Ecriture : *Cogitationes meæ non sunt cogitationes vestræ.* Touché de ces grands sentimens de résignation, son Confesseur lui dit que sa disposition étant en effet la plus parfaite, il ne lui conviendroit pas de chercher à l'affoiblir, & il se retira. Le Roi aussi-tôt s'approcha de son lit & l'embrassa. Le Dauphin s'appercut qu'il avoit les larmes aux yeux : » Ah ! lui dit-il, votre attendrissement » est la seule chose qui me fasse de la peine » en ce moment. Je vous ai toujours été inu- » tile, & je vous laisse chargé de mes enfans. « Le même jour dans l'après-midi il écrivit ses dernieres dispositions & une longue lettre pour le Roi. Il en fit un paquet qu'il scella lui-même de ses armes, & qu'il remit au Ministre qui avoit le Département de la Cour, en le chargeant de le porter au Roi aussi-tôt après sa mort.

Comme on ne doutoit pas que les prieres

de ce Prince ne dussent être agréables à Dieu, on le pressa de prier pour sa propre conservation. La Reine même alla jusqu'à lui en faire une forte d'obligation de conscience, fondée sur ce qu'il étoit nécessaire à la Religion. Il lui répondit : » Maman, ayez confiance : » celui qui a établi sa Religion sans moi, » sçaura bien la soutenir & la faire triompher » sans moi. « Touché cependant de l'extrême affliction de la Famille Royale & de toute la Nation, il se fit un jour violence pour s'unir à des vœux qui n'étoient point les siens, & pour demander à Dieu une grace qu'il ne désiroit point. Mais le lendemain, son Confesseur s'étant rendu auprès de lui : » Non, lui » dit-il, qu'on n'exige plus de moi désormais » que je demande à Dieu ma conservation ; » je sens que cette priere me desséche l'ame » & m'empêche de m'unir à Dieu avec la » consolation que j'ai le bonheur d'éprouver, » lorsque je ne lui demande que des graces » de salut. « Comme on lui parloit de l'état florissant où se trouvoit la Religion dans un des Royaumes de l'Inde, il jetta les yeux sur le Crucifix qui étoit attaché au pied de son lit, & témoigna à la personne qui lui parloit que cette nouvelle lui causoit la joie la plus sensible.

Pendant toute sa maladie, outre le tems qu'il donnoit à ses exercices de piété, seul ou avec la Dauphine, il vouloit que son Confesseur l'entretînt réguliérement une demi-heure chaque jour sur les vérités du salut. » Je » tâche, lui disoit-il dans une conversation » qu'il avoit avec lui, de bien me pénétrer » de ce que vous me dites, afin de me le » rappeller de tems en tems, & d'en faire le » sujet de mes courtes méditations : car dans » l'état où je suis, je ne puis plus en faire de » bien suivies : il m'est presque impossible de » lire par moi-même, & je n'ai jamais pu » m'accoutumer à me faire lire. «

Parmi les différens bienfaits dont il témoignoit à Dieu sa reconnoissance dans les derniers jours de sa vie, il le remercioit sur-tout de trois choses : de lui avoir donné une épouse vertueuse, de lui accorder le tems de se disposer à la mort par les souffrances d'une longue maladie, qui lui laissoit toute sa connoissance, & enfin d'avoir auprès de lui dans ces derniers momens un Confesseur zélé, une famille & des amis qui ne désiroient pas moins le salut de son ame que la santé de son corps.

La nuit du quinze au seize de Décembre ayant été fort orageuse, le lendemain dès six heures du matin, il fit appeller son Confesseur, &

lui demanda qu'il lui dît sincérement ce qu'on pensoit de son état. Le Confesseur lui avoua que quoique l'on ne désespérât point encore que le Seigneur ne se laissât fléchir par les larmes de toute la Nation prosternée aux pieds des Autels, les Médecins cependant craignoient tout pour les suites. A cela le Dauphin répondit : „ Mon unique désir est de communier „ encore une fois : aidez-moi donc pour me „ disposer à recevoir mon Créateur & mon „ Sauveur, qui voudra bien se donner à moi „ dans l'excès de sa bonté, & que je verrai „ bientôt comme mon Souverain Juge. Cette „ réflexion, ajouta-t-il, est effrayante, mais „ elle ne diminue rien de ma vive confiance „ en sa miséricorde.

Toute la matinee fut pour lui un tems de préparation à sa Communion, qu'il fit à onze heures & demie. Depuis ce moment sur-tout on n'osoit plus lui parler du rétablissement de sa santé; l'entretenir de Dieu & de l'Eternité, étoit le plus grand plaisir qu'on pût lui faire. Au milieu de ses plus grandes souffrances, il conservoit toute la gaieté qui faisoit le fond de son caractere. Jamais on n'apperçut sur son front le moindre nuage de tristesse. On eût dit que mourir étoit pour lui une action ordinaire de la vie. Peu de tems avant sa mort,

la

la Providence lui ménagea une épreuve qui eût été capable d'accabler une ame moins forte, mais qui ne lui causa pas la moindre émotion. Il voyoit de son lit tout ce qui se passoit dans une des cours du Château : il s'apperçut un jour qu'on chargeoit à la hâte une voiture d'office : il jugea aisément qu'on faisoit prendre les devants à cette voiture, dans l'assurance où l'on étoit de sa mort prochaine. Il demanda pour quelle raison on la faisoit partir ; quelqu'un lui dit que c'étoit à l'occasion du renouvellement de quartier. Au même instant il vit entrer dans la cour un carrosse, qu'on arrangea avec la même précipitation. „ Voilà sans „ doute, dit-il, le carrosse des Officiers qui „ ont fait mettre leurs effets sur la voiture „ qui vient de partir. « Personne ne sentit l'ironie ; & la tranquillité avec laquelle il parloit, fit croire qu'il étoit très-éloigné de soupçonner la vérité. Il en seroit sans doute resté-là, & nous auroit laissé ignorer l'épreuve à laquelle l'avoit mis cette imprudence, si son humeur toujours gaie ne l'eût porté par occasion à décéler sa pensée. Son Médecin entra pour lui présenter un bouillon ; il étoit fort copieux : en le recevant, il regarda ceux qui croyoient lui avoir fait prendre le change, & leur dit en souriant. „ S'i faut que je le

» prenne tout entier, vous pouvez bien aller » dire à ces gens-là de dételer; car je les fe» rois attendre trop long-tems. »

Le Mercredi dix-huit, vers les cinq heures du soir, il dit à l'oreille à son Confesseur, qu'il désireroit beaucoup qu'on lui récitât les Prieres des Agonisans. Le Confesseur lui représenta que ce seroit donner, avant le tems, l'alarme la plus cruelle. » Ne me refusez pas » cette grace, reprit-il, ces Prieres sont si » belles! Elles m'inspirent de la dévotion: » ce qui annonce qu'il s'en étoit déjà occupé. Nous avons vu plus haut que pour ménager la sensibilité de la Famille Royale, il attendit pour se les faire réciter, qu'elle fût sortie pour aller au Salut. » Il s'y unissoit, dit l'Abbé Col» let, comme un homme qui ne soupire qu'a» près le moment de sa dissolution: & il sem» bloit sortir de lui-même pour s'élever vers » Dieu. »

Les personnes qui restoient habituellement auprès de lui, ne pouvoient lui faire de plus grand plaisir que de l'entretenir de pensées relatives à sa situation: souvent il les en prioit lui-même. „ Si j'étois quelques momens sans „ lui parler, dit son Confesseur, il m'appel„ loit, & me disoit: Parlez-moi de Dieu, „ car cela m'est d'une grande consolation. Le

Cardinal de Luynes lui disoit qu'il devoit être dans la ferme confiance que Dieu lui tiendroit compte du sacrifice qu'il lui demandoit de sa vie au milieu de sa carriere. „ Ah ! „ s'écria-t-il, si vous sçaviez combien ce sa- „ crifice me coûte peu ! Est-il possible, M. „ le Cardinal, qu'on goûte tant de douceurs „ aux approches de la mort ? » M. de la Martiniere, qui étoit alors auprès de son lit, rendit peu de tems après cette exclamation au Roi, qui en fut si pénétré, qu'il ne put retenir ses larmes. Le Duc d'Orléans, frappé jusqu'à l'étonnement de la tranquillité avec laquelle ce Prince envisageoit l'approche de sa derniere heure, disoit à Louis XV : » Est-il pos- „ sible, Sire, qu'aux portes de la mort on „ conserve tant de sérénité, & une paix si „ profonde ? Oui, cela doit être ainsi, ré- „ pondit le Roi, quand on a sçu, comme mon „ Fils, passer toute sa vie sans reproches. „

Le Jeudi dix-neuf, il s'apperçut lui-même qu'il entroit en agonie, il dit un peu avant l'heure ordinaire : „ Je serois bien aise d'en- „ tendre la Messe. Puis en regardant son Cru- „ cifix, il ajouta, que j'aie encore cette con- „ solation, ce sera pour la derniere fois. „ Tout le tems qu'elle dura, il eut les yeux fixés sur l'Autel ; son attention se soutint com-

me s'il eût été en parfaite santé. Les assistans placés comme entre deux sacrifices, jettoient les yeux tantôt sur l'Autel, tantôt sur le Prince mourant ; & leurs prieres étoient des pleurs.

Après la Messe, il dit qu'il étoit tems qu'on lui récitât publiquement les Prieres des Agonisans, qu'il falloit avertir le Grand Aumônier ; quand le Prélat fut entré, on se jetta à genoux, chacun de son côté, & tout le monde se mit à pleurer. Le Prince, toujours semblable à lui-même, étoit presque le seul qui possédât son ame assez en paix, pour s'unir aux prieres qu'on faisoit pour lui. Se sentant distrait par quelque besoin qui l'empêchoit de les suivre avec toute son attention, il les fit interrompre pour un moment. Quand le Grand Aumônier en fut arrivé aux paroles les plus redoutables, qu'il ne prononçoit qu'à voix basse & entrecoupée, le Dauphin, les yeux fixés sur son Crucifix, reprit lui-même d'un ton de voix ferme & animé : „ *Proficiscere anima Christiana de hoc mundo, &c.* * Il répéta avec la même fermeté les autres Prieres qui suivent : quelques instans après il demanda

* Sortez de ce monde, ame Chrétienne, &c.

la Dauphine. On lui dit qu'il falloit qu'il ajoûtât à ses autres sacrifices, celui de ne plus voir cette Princesse. Il ne répondit rien; mais son silence annonçoit sa résignation. Il lui survint au même moment une quinte de toux des plus violentes. Quand elle fut appaisée, pensant combien la Dauphine auroit souffert si elle eût été présente, il dit, comme s'il lui eût parlé: „ Va-t-en, mon cœur, va-t-en, „ cela est trop cruel à entendre. „

S'étant rappellé qu'il avoit promis à son premier Page d'obtenir pour lui un Brevet de Capitaine de Cavalerie, il fit appeller le Ministre de la Guerre, pour lui dire qu'il seroit bien aise de dégager sa parole, & lui demander une Compagnie de Dragons pour son Protégé. Le Ministre lui répondit que la chose n'étoit pas possible pour le présent. Le Prince insista, & lui dit qu'il desiroit pourtant beaucoup de voir le jeune homme pourvu avant de mourir. Le Ministre fit des arrangemens pour lui donner cette satisfaction.

On lui parla, vers le même tems, d'un neveu de l'Evêque de Senlis qui devoit entrer dans le Régiment du Roi, il s'informa de sa conduite, on lui en dit du bien. L'Evêque de Senlis s'étant approché de son lit, il lui demanda comment se conduisoit son neveu.

Le Prélat lui répondit qu'il n'avoit pas à s'en plaindre. „ J'ai envie, lui dit le Dauphin, „ qu'il serve dans mon Régiment : Et sur le champ il donna des ordres pour l'y faire entrer. Ayant revu la personne qui lui avoit parlé avantageusement du jeune homme, il lui dit : „ Dites à l'Evêque de Senlis le bien que „ vous m'avez dit de son neveu, il sera bien „ aise de sçavoir que je le connois.

Sur les deux heures après midi, on lui récita le *Miserere* au pied de son lit. Il dit ensuite qu'il désireroit qu'on lui rappellât de tems en tems quelques passages des Pseaumes ou du nouveau Testament, les plus propres à soutenir sa foi & sa confiance en Dieu. Depuis ce moment, on ne lui récita plus aucune priere suivie. Le Grand Aumônier, le Cardinal de Luynes, l'Evêque de Verdun, & son Confesseur l'entretenoient alternativement selon qu'il le désiroit : en lui faisant, sur quelques textes de l'Ecriture des réflexions analogues à sa situation, quand un passage le touchoit davantage, il se le faisoit répéter deux fois.

A cinq heures, il chargea l'Evêque de Verdun de s'informer de l'endroit où étoit la Dauphine, & de s'assurer par lui-même de sa situation. Dès qu'il le vit rentrer, il lui dit :

Eh bien? L'Evêque lui rapporta que la Princesse étoit avec le Roi chez Madame Adélaïde, qui avoit pour elle les soins les plus empressés, & qui lui donnoit un lit dans son appartement pour la nuit suivante. Le Prince reprenant la parole, dit : „ Elle est bien affli„ gée ? Peut-elle encore pleurer ? „ Et sans attendre la réponse, il dit à son premier Médecin, qui étoit aussi celui de la Princesse : „ La Breuille, croyez-vous qu'il n'y ait rien „ à craindre pour la poitrine de Madame la „ Dauphine ?

Ce fut un moment après qu'il marqua sa reconnoissance à tous ceux qui avoient été attachés à sa personne. Aucun ne fut excepté. Il remercia avec bonté ceux qui l'avoient servi par intérêt, comme ceux qui l'avoient fait par affection, se réservant de faire connoître à ceux-ci en particulier qu'il les avoit toujours distingués de la foule des Courtisans. Pendant toute sa maladie, il ne lui est pas échappé une plainte, pas une parole d'aigreur contre ceux qui s'étoient efforcés de calomnier aux yeux des peuples son mérite & ses vertus. La Dauphine nous apprend seulement qu'un jour qu'on lui parloit de la désolation générale de la Nation, il dit avec sa douceur ordinaire : „ Hélas! il y a six mois que bien

„ des gens me déteſtoient ; je ne l'avois pas „ plus mérité, que l'amour qu'on me témoi- „ gne à préſent. „

Après qu'il eut parlé à ſes Officiers & à ſes Menins, il eut la penſée de faire appeller les jeunes Princes ſes enfans ; mais faiſant attention que l'extrémité de ſon état pourroit être pour eux un ſpectacle trop effrayant, il ſe contenta de faire venir leur Gouverneur, qu'il chargea de leur porter ſes dernieres inſtructions, que nous avons rappellées ailleurs. Il vouloit y ajouter quelque choſe ; mais le Duc de la Vauguyon, accablé de douleur, & fondant en larmes, tomba entre les bras des perſonnes qui étoient auprès de lui, qui le conduiſirent auſſi-tôt dans un arriere cabinet.

Un moment après il demanda, pour la ſeconde fois, des nouvelles de la Dauphine, & il voulut ſçavoir à quoi s'occupoit Madame Adélaïde : quand on l'eut ſatisfait à cet égard, il dit : „ Et la Reine, ſans doute qu'elle eſt „ auſſi bien affligée ? L'état des autres le touchoit beaucoup plus que l'extrémité où il étoit lui-même réduit. Il s'occupoit, avec toute ſorte de bontés, des perſonnes que le devoir ou l'amitié retenoient auprès de lui. Il dit à ſon Confeſſeur qu'il ſe reprochoit bien de l'avoir empêché de dîner. Ayant adreſſé à l'E-

vêque de Verdun quelques paroles qui annonçoient qu'il conservoit encore sa gaieté, le Prélat, à l'occasion de ce qu'il lui disoit, lui répondit que puisqu'il croyoit lire jusques dans le fond de son cœur, il alloit aussi deviner ce qui se passoit dans le sien : & il lui dit, que surement il étoit bien occupé de Madame la Dauphine, & de Madame Adélaïde. » Ah! » vous avez bien raison, lui dit le Dauphin, » je prie Dieu de les consoler. »

Sentant sa fin s'approcher, & ne croyant pas qu'il pût passer la nuit, il dit le soir au Cardinal de Luynes : » Il est tems, M. le » Cardinal, que vous me donniez la derniere » bénédiction & l'Indulgence, *in articulo mor-* » *tis* ». Il lui en avoit déjà parlé. Sur ce que le Cardinal lui représenta qu'il n'étoit point encore à la derniere extrémité, il lui dit : » Vous » voudrez donc bien que je vous fasse éveil- » ler cette nuit. » Le Cardinal l'assura qu'il resteroit toujours auprès de lui. Le Prince lui témoigna combien il étoit touché de son attachement & de son assiduité. Tout ce qu'il disoit annonçoit le plus grand desir de se voir réuni à Dieu. Son Médecin lui ayant tâté le poulx, lui disoit qu'il avoit encore du ressort & de la force : » Tant pis, lui répondit-il. » Mais pensant que cette parole pouvoit lui

» fasse éclater sa puissance, pour vous rendre » à nos vœux. » Le Prince l'interrompant, rejetta avec une fermeté héroïque une pensée qui, selon lui, n'étoit plus celle dont on devoit l'occuper. Plusieurs fois pendant cette nuit il offrit à Dieu le sacrifice de sa vie pour toute la Nation, & spécialement pour le Roi & pour la Famille Royale. » Si j'étois assez » heureux, dit-il à ceux qui étoient autour » de son lit, pour entrer dans le Ciel au » sortir de ce monde, & qu'il plût à Dieu » d'exaucer mes prieres, je vous promets que » vous en ressentiriez les effets : je n'oublie-» rois pas ceux qui m'ont été ici bas les plus ,, chers.

Pénétré de reconnoissance pour la grace que Dieu lui faisoit, de lui conserver jusqu'à la fin la plus parfaite connoissance, il dit, en regardant son Crucifix, qu'il tint presque toujours entre les mains pendant son agonie ; ,, vous voulez donc, ô mon Dieu, que je ,, mette à profit pour l'éternité dans laquelle ,, je vais entrer, jusqu'au dernier instant de » mon agonie. » Vers minuit, il pressa le Cardinal de Luynes de lui donner la derniere bénédiction & l'Indulgence, *in articulo mortis*. En certains momens, la chaleur de la fievre lui causoit des absences, mais fort courtes.

Comme la peine qu'il avoit alors à parler ; l'obligeoit à le faire en peu de mots, & souvent à voix assez basse, pour qu'on pût en perdre quelques-uns, il est probable que ce qu'on croyoit destitué de sens, ne l'étoit pas toujours. C'est ainsi que le Cardinal de Luynes attribuoit au délire ce qu'il lui dit pendant cette nuit : il lui demanda s'il y avoit des caves de sépulture dans le Chœur de sa Cathédrale. Sur la réponse que lui fit le Cardinal, qu'il n'y en avoit qu'une sous l'Autel pour les Archevêques : » Il faudra donc en faire » une, lui dit le Dauphin, car je dois faire » un voyage à Sens : « on découvrit le sens de ses paroles, quand à l'ouverture de son testament, on vit qu'il demandoit à être enterré dans cette Ville.

Cependant sa poitrine se remplissoit, il ne lui étoit plus possible d'expectorer. Comme on lui disoit qu'il devoit souffrir cruellement, il avoua qu'il n'avoit jamais tant souffert de sa vie. Quoique les boissons qu'on lui donnoit alors le fatiguassent & ne servissent qu'à prolonger ses souffrances, il s'efforçoit de les prendre, & n'en refusoit aucune. Ce n'étoit plus dans ces derniers momens, des sentimens de résignation & de confiance, c'étoit des transports d'amour, & des désirs enflammés d'être uni à

son

son Dieu. Il se faisoit tâter le pouls fort souvent ; & il demandoit avec la plus grande tranquillité, s'il alloit bientôt mourir ? Combien d'heures il pourroit encore vivre ? Il demanda s'il iroit bien jusqu'à six heures du matin ? Sur ce qu'on lui répondit qu'il pourroit encore aller plus loin : » Mon Dieu, s'écria-t-il, » serai-je donc encore privé long-tems de la » joie ineffable de votre vue ? « On lui demanda s'il désiroit que Dieu abrégeât ses maux. » Non, répondit-il, je ne veux que sa volonté ; je ne dois pas me lasser, ajouta-t-il, » en regardant son Crucifix, de souffrir pour » l'amour de notre Sauveur, qui a tant souf- » fert pour nous. Je ressens des douleurs dans » la poitrine ; mais cela ne doit point s'ap- » peller souffrir beaucoup. « Son Confesseur lui ayant demandé s'il étoit toujours dans la disposition de ne vouloir que l'accomplissement de la volonté de Dieu sur lui, il lui répondit avec un transport, que ses paroles seules peuvent rendre. » Oui, si j'avois mille vies & » mille santés en ma disposition, je les sacri- » fierois à l'instant au désir qui me presse de » voir mon Dieu & de le posséder. Je n'ai » jamais rien tant souhaité, poursuivit-il, que » de le connoître en lui-même ; il doit être

» bien grand, bien admirable dans l'étendue
» de ses perfections infinies! «

Le Vendredi vers les six heures du matin il perdit tout usage de la parole; son cœur fut la derniére partie qui succomba. Tout étoit mort en lui, qu'il conservoit encore toute la vivacité du sentiment. Dès qu'on lui parloit de Dieu, il s'efforçoit de faire connoître par quelques foibles signes, qu'il entendoit encore. » N'ayant plus de mouvement que dans les » levres, dit l'Abbé Collet, il les remuoit, » quand je lui parlois, pour me faire compren- » dre qu'il m'entendoit. « Quand il ne donna plus aucun signe de connoissance, le Cardinal de Luynes entreprit de lui dire pour la derniere fois les Prieres des Agonisans, qu'il eut bien de la peine à achever. Les Assistans n'y répondirent que par des larmes & des sanglots. Bientôt après on vit ses yeux s'éteindre insensiblement. Il ne paroissoit plus tenir à la vie que par un léger souffle. Aucune agitation violente, aucun mouvement convulsif n'annonça son dernier soupir; il le rendit paisiblement, & comme s'il se fût endormi d'un doux sommeil, après avoir essuyé une agonie de vingt-deux heures. Ce fut le 20 Décembre 1765 à huit heures du matin. Il étoit âgé de trente-six ans, trois mois & seize jours.

Le Cardinal de Luynes chargé d'annoncer cette trifte nouvelle à la Dauphine, dont il étoit le premier Aumônier, lui dit, » Madame, béniffons le Seigneur, nous avons un » Saint de plus à honorer dans le Ciel. Non, » il n'y a pôint de Religieux de la Trappe » qui n'enviât la mort que vient de faire M. » le Dauphin. Et fi quelqu'un me difoit qu'il » n'eft pas un Saint, je lui répondrois : brûlons » donc l'Evangile & renonçons à notre foi. « Quoique la Princeffe fût affez préparée à ce fâcheux événement, elle en fut comme accablée.

Il feroit difficile d'exprimer l'extrême consternation où la mort du Dauphin jetta toute la Nation. La douleur fut générale & auffi vive dans le fond de nos campagnes qu'elle l'étoit à Fontainebleau & à Verfailles. Louis XV. pleura amérement fon Fils unique & l'héritier de fa Couronne. La Reine, victime de fa tendreffe, ne lui furvécut pas long-tems. Les Dames de France auffi affligées que la Reine & la Dauphine, s'efforçoient pour la confoler de contenir les premiers mouvemens d'une douleur dont elles confervent encore tout le fentiment. Héritiers du cœur de leur Pere, les enfans de ce Prince fentirent dans un âge encore tendre, toute la gandeur de leur perte.

Le titre de Dauphin, & les distinctions attachées à ce nom, au lieu de flatter l'enfance du Duc de Berry, ne servirent qu'à perpétuer sa douleur. La premiere fois qu'en traversant les appartemens il entendit crier devant lui, *place à M. le Dauphin*; au souvenir de celui qui portoit ce titre peu de tems avant, son cœur s'émut, on vit couler ses larmes. Le Roi Stanislas, à l'ouverture de la lettre qui lui apprenoit la nouvelle de cette mort, s'écria en soupirant : » La perte réitérée d'une Couronne n'est jamais allée jusqu'à » mon cœur ; celle de mon cher Dauphin » l'anéantit. «

Suivant les dernieres dispositions de ce Prince, son cœur seulement fut porté à Saint Denis, & son corps fut conduit à Sens. De plusieurs lieues aux environs, les habitans des Campagnes accouroient en foule & bordoient les chemins par où passoit la pompe funebre. On eût dit à voir ces pauvres gens, qu'on faisoit les funérailles de leur pere commun : les uns gardoient un silence de tristesse & d'admiration ; d'autres, sans s'être jamais vus, sembloient se connoître & se racontoient comme entre amis, ce qu'ils sçavoient des vertus de ce Prince. Ils répétoient les larmes aux yeux ce qu'ils avoient si souvent ouï-dire. » Il auroit

» voulu diminuer nos tailles & nous rendre » heureux. Oui, disoient-ils encore, c'est Dieu » qui nous a punis, nous ne méritions pas » d'avoir jamais un si bon Roi. « D'autres enfin tâchoient de se consoler, en se disant dans leur langage naïf: * » Il faut espérer que » les Enfans d'un si brave homme ressemble- » ront à leur Pere. » On n'entendoit tout le long de la route, que des regrets attendrissans. Plusieurs accompagnerent le convoi jusqu'à Sens. Les autres après l'avoir long-tems suivi des yeux, reprenoient tristement le chemin de leurs Hameaux. Et c'est ainsi que depuis Fontainebleau jusqu'à Sens; le bon peuple qui connoît encore les vraies vertus rendit l'hommage le plus solemnel à celles du Dauphin & le combla de mille bénédictions.

Il ne paroît pas que ce Prince ait été porté par aucune raison particuliere à choisir Sens plutôt que tout autre endroit pour le lieu de sa sépulture. Louis XV disoit un jour à l'Ar-

* Le Convoi s'étant arrêté dans un petit Village près de Sens, nommé Saint Denis, une pauvre femme en considérant le char qui portoit le corps du Dauphin, se mit à pleurer. » Ne pleure pas, lui dit son mari ; » les Enfans d'un si brave Homme, ne feront pas bâ- » tards, ils ressembleront à leur Pere. «

chevêque de Paris. » Si mon Fils fût mort à » Verſailles il ſe feroit fait porter chez vous. » Je lui ai entendu dire plus d'une fois, qu'il » déſireroit d'être enterré dans l'Egliſe-Mere » du Diocèſe où il mourroit. «

Cependant le peuple un peu revenu du premier accablement de ſa douleur, ſongea à témoigner en la maniere qu'il le pouvoit, ſon amour & ſa reconnoiſſance envers ce bon Prince. On célébra ſes obſeques dans toute l'étendue du Royaume avec un zele & un empreſſement dont on ne ſe rappelle point d'exemple, même en faveur des Rois. Il y avoit comme un combat de générosité entre les différens ordres de l'Etat, à qui ſurpaſſeroit l'autre en témoignages d'affection. On comptoit pour rien la dépenſe, & l'on eût dit qu'après avoir fait une ſi grande perte, on n'avoit plus rien à ménager. Les plus petites Paroiſſes, les Communautés les plus pauvres, les derniers Corps de Métiers, s'empreſſerent comme les autres de lui rendre leurs derniers devoirs. Trop pauvres pour faire l'achat des tentures, & des luminaires, ils ſe les procuroient, lorſqu'on s'en étoit ſervi ailleurs; & en différant de quelques jours leurs cérémonies funebres, ils s'en acquittoient avec autant de magnificence & d'appareil que les plus riches.

Les Univerſités, les Académies, les Orateurs & les Poëtes, célébrerent à-l'envi ſes vertus. Toute la France retentit de ſes louanges. Entraînés par la foule, ſes calomniateurs chanterent la palinodie, & ſe firent ſes panégyriſtes : des plumes accoutumées à décrier la vertu, eſſayerent de louer le Prince le plus vertueux ; & par un contraſte bien biſarre on vit en plus d'un endroit l'éloge du Dauphin à côté d'une invective contre la Religion. M. de Voltaire donna ce diſtique pour être mis au bas de ſon Portrait :

Connu par ſes vertus, plus que par ſes travaux,
Il ſçut penſer en Sage, & mourut en Héros.

Il parut une infinité d'Oraiſons Funèbres, * dont un grand nombre eſt imprimé. On parla du Prince dans toutes les Chaires Chrétiennes, les Curés & les Prédicateurs, qui ne faiſoient pas un diſcours entier à ſa louange, ne croyoient pas pouvoir ſe diſpenſer de rappeller au moins ſon ſouvenir à leur Auditoire ; ſoit qu'ils

* Aucune ne plut tant à Madame la Dauphine, que celle de M. Guillon, Curé des Fſiars, Village au Diocèſe de Paris. Elle dit après l'avoir lue : » c'eſt un Curé de » Campagne qui a le mieux ſaiſi le caractere de M. le » Dauphin. «

exhortassent à la pratique d'une vertu, ou à la fuite d'un vice, l'exemple du Dauphin faisoit autorité : ils en appelloient à sa conduite; & ce morceau étoit toujours le plus touchant & celui qui faisoit le plus d'impression sur les peuples. On vit en plusieurs endroits des Orateurs qui en attendrissant les autres s'attendrirent eux-mêmes jusqu'à verser des larmes & pouvoir à peine terminer leur discours.

Les François dispersés dans les différentes Villes des Royaumes Etrangers, y pleurerent la perte commune de la Patrie. Ceux, qui se trouverent à Cadix, se distinguerent par des dépenses considérables en aumônes & en décorations pour un superbe Catafalque. Comme si la Providence eût voulu que tous les élémens, ainsi que toutes les Nations rendissent hommage à la mémoire & aux vertus de ce Prince, la Pompe Funèbre fut annoncée deux jours avant, par une décharge du canon de treize Vaisseaux François, qui se trouvoient à la rade devant cette Ville. Les coups se répéterent en suite de minute en minute, excepté en certains tems ou il y avoit des suspensions momentanées, pour préparer des salves générales. L'Evêque de Cadix officia. On partagea entre mille pauvres deux mille aulnes de drap qui avoit servi au Catafalque, & on distribua à

chacun d'eux un pain & la valeur de dix fols de France. L'Oraifon Funèbre fut prononcée en Langue Efpagnole, par un Docteur de l'Univerfité d'Offuna. On me permettra d'en extraire quelques morceaux qui annoncent que le Dauphin étoit connu chez l'Etranger comme parmi nous.

La France, dit l'Orateur, » a perdu un Prince que fa grande ame, & la fupériorité de » fes talens dans la fleur de l'âge lui font dou» blement regretter.... La piété & fon amour » pour les peuples, qui faifoient l'admiration » des Etrangers, deviennent aujourd'hui le fu» jet des regrets, & de l'affliction des Fran» çois «. Hélas! Peuvent-ils dire » nous avons » perdu celui qui eût été dans nos faftes un » Clovis, un Charlemagne, un Louis, un » Henri; & fi je ne refpectois les décrets des » Souverains Pontifes, j'ajouterois un Saint.... » Quel bonheur pour un Etat d'être gouverné » par un Prince tel que la France fe le pro» mettoit dans fon Dauphin! ... Un Prince » qui connoît le fond de fes obligations & de » fes devoirs, qui apperçoit la duplicité d'A» chitophel, & la franchife de Nathan; qui » fçait repouffer les traits de la flatterie, & » fe défendre de la féduction des libertins. Un » Prince qui découvre le faux de ces princi-

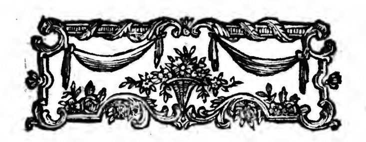
» pes prétendus merveilleux, que les Philo-
» sophes de ce siecle ont coutume de propo-
» ser aux Souverains comme des moyens d'as-
» surer la félicité des Etats. Un Prince qui
» calcule comme Daniel ce que dépense en
» infamies un méchant accrédité, qui devine
» les intentions des impies, qui déconcerte leur
» ligue criminelle & confond leur audace...
» Eglise de Jesus-Christ, que n'aviez-vous
» pas droit d'espérer d'un Prince si Religieux?
» Et vous, Pasteurs de son troupeau, Prêtres
» du Très-Haut, que ne deviez-vous pas at-
» tendre de sa piété?.. Mais si vous vous rap-
» pellez les dernieres instructions qu'il a don-
» nées à ses Enfans, pourriez-vous craindre
» de ne pas retrouver en eux la même protec-
» tion?.. Le Dauphin laisse après lui une
» succession magnifique, qui ne sortira jamais
» de sa maison & de son sang. Il laisse à l'E-
» glise, à la Nation, à l'Europe entiere la
» sainteté de sa vie, & tout l'éclat de ses ver-
» tus, dont la Providence prendra soin de
» perpétuer la mémoire dans la postérité....
» Allez donc, Ame précieuse, allez prendre
» place dans le séjour du repos éternel à côté
» des Charlemagne & des Louis. Acquittez-
» vous envers votre Nation des larmes que
» vous lui faites verser. «

Le Dauphin ne fut pas seulement pleuré des François & regretté de nos Alliés. La mort d'un Prince vertueux est une sorte de calamité universelle. Tous les Peuples de l'Europe se montrerent sensibles à notre perte, sans en excepter ceux que la diversité de Religions ou des oppositions d'intérêts nationnaux eussent dû rendre, ce semble, les plus indifférens. Par-tout où ce Prince étoit connu, on l'estimoit & on l'aimoit. Les Ennemis même de la Nation ne l'avoient jamais été de sa personne. Voici ce qu'écrivoit d'Angleterre au Duc de Nivernois qui avoit été notre Ambassadeur en cette Isle, un homme de Lettres * à portée de connoître & d'apprécier les sentimens de ses Compatriotes... » Permettez à un Etranger de mêler ses lar- » mes aux vôtres & à celles de toute la Fran- » ce. Germanicus pleuré des Romains, le fut » aussi de ses Voisins, des Ennemis même de » leur Empire. Si M. le Dauphin jette en- » core les yeux sur la terre il n'y voit plus en » ce moment que des cœurs François. «

* Le Docteur Maty.

Fin du Livre cinquieme.

V I E



VIE DU DAUPHIN, PERE DE LOUIS XVI.

LIVRE SIXIEME.



A Vertu & la Religion, plus encore que les nœuds facrés du mariage, unifsoient fi intimement le Dauphin & la Dauphine, qu'on pourroit dire qu'ils ne faifoient qu'un cœur & qu'une âme; & leurs vies ont entre elles une fi étroite liaifon, que celle du Dauphin fembleroit n'être pas complette, fi l'on n'y joignoit quelque chofe de celle de la Dauphine. Nous avons déjà fait voir ce qu'étoit cette Princeffe au tems de fon mariage. Ce que nous avons cité de fes Ecrits, en laiffant appercevoir fes fentimens & fes vertus, n'a pu

que faire désirer au lecteur de la connoître plus particulierement ; & je crois qu'il me sçaura gré de rassembler ici les principaux traits qui la caractérisent.....

La Dauphine n'avoit rien de frappant dans son extérieur : Elle étoit d'une taille médiocre, & d'une beauté ordinaire. Ses chagrins & ses malheurs avoient beaucoup altéré les traits de son visage, sur-tout dans les dernieres années de sa vie. Elle avoit dans les yeux & dans l'accent de la voix quelque chose de gracieux, qui sembloit annoncer la bonté de son cœur. Elle portoit une chevelure abondante & d'une longueur démesurée. Elle la fit couper à la mort du Dauphin, & répondit à une personne qui lui en demanda la raison : » Je ne l'en-» tretenois que par complaisance pour M. le » Dauphin, qui la voyoit avec plaisir. « Le défaut de ces traits rares de la figure, qu'un esprit frivole recherche uniquement dans une épouse, étoit avantageusement compensé dans la Princesse par tout ce qui pouvoit plaire au Dauphin : un esprit judicieux & orné, un bon cœur, une ame élevée & solidement vertueuse.

La maniere dont nous avons vu qu'elle profita de son éducation, & sur-tout les progrès qu'elle avoit faits dans l'étude des langues font

assez l'éloge de son esprit. On peut se rappeller avec quel succès elle en fit usage à son arrivée en France, pour fixer sur elle toute l'affection du Dauphin, & faire oublier les trophées d'Auguste à la fille de Stanislas. N'ayant de goût que pour le solide & l'utile, elle s'ennuyoit des passe-tems, dont s'occupent les esprits frivoles.

Amie de la simplicité, ses ajustemens lui paroissoient toujours assez élégans & assez somptueux, quand ils plaisoient à son Epoux. Elle n'avoit que de l'éloignement & du mépris pour cette affectation de parures, qui fait la ressource & toute la grandeur des petites ames. Jamais personne ne connut mieux le cœur humain & ne jugea plus sûrement les hommes. Elle étoit fort jeune encore lorsqu'un soir, en prenant sa récréation avec les Princes & Princesses ses Freres & Sœurs, elle leur dit en riant qu'elle alloit leur donner à chacun leur surnom : & aussi-tôt elle surnomme Frédéric, Pere de l'Electeur régnant, *le Sage* ; Amélie, depuis Reine d'Espagne, *La Prudente* ; Marie-Anne, l'Electrice de Baviere, *la Belle* ; Xavier, Comte de Lusace, *le Guerrier* ; & Charles, Duc de Curlande, *le Bon*. Des personnes qui connoissent ces Princes & Princesses assurent que s'il s'agissoit aujourd'hui de leur

décerner des ſurnoms, on n'en trouveroit pas qui les caractériſaſſent plus parfaitement.

Cet eſprit de diſcernement ſe laiſſa toujours appercevoir dans la conduite de la Dauphine. Jamais elle ne ſe trompa dans le choix de ceux à qui elle donna ſa confiance, ni dans le jugement qu'elle porta ſur les perſonnes qui formoient ſa maiſon. Quand quelqu'un étoit entré à ſon ſervice, en moins de huit jours elle diſoit ſi c'étoit l'affection ou l'intérêt qui le conduiſoit; ſi c'étoit à ſa perſonne ou à la Dauphine qu'il étoit attaché. Elle n'eût pas plutôt connu la Ducheſſe de Brancas, qu'elle l'eſtima; » Elle a, diſoit-elle, le courage de » me ſervir à ſes dépens; & elle aimeroit » mieux s'attirer à elle même l'odieux d'une » exigence minutieuſe, que de laiſſer manquer » mon ſervice. « Une Dame de ſa maiſon ſe déshonora par une baſſeſſe qui étonna tout le monde. La Dauphine n'en marqua pas la moindre ſurpriſe: » Jamais, dit-elle, je n'ai apperçu dans ſa conduite que feinte & duplicité: je la jugeois capable de faire ce qu'elle a fait; mais j'ai toujours cru devoir la » ſupporter. « Le diſcernement & la juſteſſe d'eſprit de la Princeſſe, ſe remarquoient également dans ſa converſation & dans ſon ſtyle. Elle ſçavoit jetter le plus grand jour ſur l'af-

faire la plus compliquée. Elle possédoit dans un dégré supérieur le talent rare de dire clairement beaucoup de choses en peu de mots.» Entre plu-
» sieurs lettres que j'ai de cette Princesse,
» m'écrit une personne qu'elle honoroit de tou-
» te sa confiance, j'en ai une dans laquelle
» elle n'emploie que trois lignes, pour répon-
» dre avec la justesse la plus complette sur les
» matieres les plus diffuses.

Quoiqu'elle possédât les plus rares connoissances, elle ne chercha jamais à briller par l'esprit. Tout ce qu'elle sçavoit, ne lui paroissoit pas mériter qu'on y fit attention. Le seul usage qu'elle fit de l'Italien qu'elle possédoit parfaitement étoit d'en donner quelquefois des leçons au Dauphin qui prenoit plaisir à étudier cette langue avec elle ; & ce ne fut qu'à la mort de ce Prince, qu'on connut qu'elle sçavoit le Latin ; elle voulut lire alors toutes les Pieces Latines qui parurent à sa louange ; & dans les répétitions qu'elle fit depuis aux jeunes Princes, elle embrassa avec la partie de la Religion & de l'Histoire dont elle étoit déjà chargée, celle du Latin que le Dauphin s'étoit réservée. On ne pouvoit pas lui faire plus mal sa cour, qu'en rendant justice à son mérite & à ses vertus. Le langage de la vérité qu'elle exigeoit par-tout ailleurs, l'offensoit en cette occasion,

& lui paroissoit n'être que celui de la flatterie. Et comme il est rare que les Grands disent ou fassent rien de louable, sans qu'on leur insinue plus ou moins adroitement qu'on s'en est apperçu ; il étoit aussi assez ordinaire à la Princesse de paroître peu touchée de ce qu'on lui disoit de plus flatteur, & quelquefois même d'en marquer du mépris. C'est de là, sans doute, que certaines gens qui connoissoient peu sa vertu, lui ont donné de la hauteur, & ont attribué à orgueil ce qui partoi. d'un principe tout opposé : tant il est vrai que les Grands n'ont que le choix de leurs censeurs ; & qu'il leur est comme impossible de réunir jamais tous les suffrages.

Elle exigeoit de l'exactitude dans son service : elle témoignoit quelquefois son mécontentement à ceux qui le négligeoient ; mais c'étoit uniquement par amour de l'ordre ; parce qu'elle ne se croyoit pas maîtresse de dispenser des égards dûs à son rang. Et ordinairement une réprimande ne venoit qu'à la suite de plusieurs manquemens ; souvent elle étoit suivie d'un bienfait, toujours de quelques paroles de bonté, jamais de ressentiment.

Elle étoit patiente & modérée par vertu plus que par caractere. Jamais on ne la vit poursuivre la vengeance d'une injure person-

nelle. Une Dame qui étoit attachée à ſon ſervice, s'étant appropriée des dentelles & différens effets de prix, imagina, pour éloigner d'elle le ſoupçon, d'imputer à la Princeſſe de les avoir diſtraits elle-même en faveur de ſes créatures. La Dauphine en fut informée ; & on lui faiſoit une ſorte de devoir de tirer une vengeance exemplaire d'une ſi indigne calomnie : elle voulut la diſſimuler. Elle porta même plus loin ſa charité : & dans l'eſpérance de faire rentrer la Dame en elle-même, elle prit à tâche de la traiter depuis avec une extrême bonté. On admira cette conduite comme un trait héroïque de modération & de vertu. La Providence à qui elle avoit laiſſé le ſoin de la vengeance la fit éclater peu de tems après. Cette Dame fut convaincue tout à la fois de calomnie & de larcin. Quand la Princeſſe en apprit la nouvelle, ſans applaudir à une confuſion ſi méritée : » Je ſuis bien aiſe, » dit-elle, que ſa perte ne ſoit point venue » de ma part. »

Elle aimoit la vérité, & ne cherchoit qu'à la connoître. Si elle étoit dans l'erreur, elle remercioit ceux qui la détrompoient. En pluſieurs occaſions, elle récompenſa, par des témoignages d'eſtime & de reconnoiſſance, ceux qui avoient le courage de lui épargner, en

l'éclairant par leurs avis, quelqu'une de ces fautes qui peuvent échapper aux Grands & aux personnes en place les mieux intentionnées. » Ne craignez pas, écrit-elle à quelqu'un » qui avoit mérité sa confiance, de me dé» plaire, en combattant ma façon de penser. » Reprenez-moi quand j'ai tort. » Encouragée par une réponse qui expliquoit si clairement ses sentimens, la même personne lui représenta un jour qu'elle avoit fait, sans le sçavoir, une injustice qui pouvoit décourager un corps entier attaché à son service : » Je vous » sçais bon gré, lui répondit-elle, de m'avoir » avertie : je suis persuadée que souvent, » faute d'être instruits, nous sommes dans le » cas de faire des injustices : j'ai reconnu que » j'étois coupable de celle dont vous m'avez » avertie, je l'ai réparée. Nous devons de » la reconnoissance à ceux qui ont le courage » de nous éclairer ; & nous ne devons pas » nous croire infaillibles, parce que nous som» mes élevés. » On mérite bien de connoître la vérité, quand on sçait si bien l'accueillir.

Avec un esprit si solide & tant de vertu ; au milieu d'une Cour brillante, au sein d'une Famille vertueuse, unie à un Epoux si digne d'elle, on s'imagine que la Dauphine vivoit heureuse : toute sa vie n'a été qu'un enchaî-

nement continuel de chagrins & d'adversités.

La Providence qui vouloit donner en sa personne l'exemple d'une vertu généreuse & désintéressée, la fit passer par tous les genres d'épreuves & d'afflictions. Si quelquefois elle commençoit à ouvrir son cœur à la joie, l'instant d'après la replongeoit plus profondément dans la douleur. Ses momens de consolation, quand elle en eut, sembloient ne lui être ménagés que pour lui faire ressentir plus amérement les chagrins qui les suivoient. La France, dont elle faisoit le bonheur par ses vertus & par sa fécondité, ne fut jamais pour elle qu'un séjour de tristesse & de larmes: & l'histoire de ses malheurs a de quoi intéresser tout cœur sensible.

La premiere de ses peines fut sa stérilité, dont on sembloit lui faire un crime, comme si elle eût dû avoir la nature à ses ordres. Le peuple toujours peuple, toujours inquiet & précipité jusques dans ses vues les plus louables, annonçoit déjà l'extinction entiere de la branche régnante des Bourbons. La Princesse qui n'ignoroit pas la disposition des esprits, en étoit sensiblement affligée. Aussi Religieuse que la mere de Samuel, elle s'adressa souvent au Seigneur, dans la ferveur de sa priere: & un jour de la Présentation de la Sainte

Vierge, elle lui fit, d'une maniere plus particuliere encore, la promesse, qu'elle a depuis si bien gardée, d'élever pour lui les enfans dont il la feroit mere. Les momens de la Providence approchoient, mais on ne vouloit pas les attendre : on consulta la Médecine, qui, pour ne point paroître en défaut, ordonna que la Princesse, qui jouissoit de la plus riche santé, se mettroit dans les remedes, & se disposeroit à aller prendre incessamment les eaux de Forges. Elle souscrivit à l'ordonnance : & malgré son extrême répugnance pour un voyage qu'elle regardoit comme une sorte d'exil, elle s'efforça de témoigner à son départ un air de satisfaction & de gaieté qui charma toute la Cour. Elle s'assujettit scrupuleusement au régime qu'on lui prescrivit. Elle essaya de prendre part aux petites fêtes qu'on lui donna pour charmer l'ennui de son séjour aux eaux. Elle se prêta de la meilleure grace du monde à tout ce qu'on exigea d'elle; & quoiqu'elle ne mît sa confiance qu'en Dieu seul, on eût dit qu'elle comptoit uniquement sur les secours de la Médecine.

Ce ne fut que la quatrieme année de son mariage, que la naissance d'une Princesse dissipa les alarmes de la France ; & depuis, la nature se montrant plus docile aux loix de son

Auteur qu'à celles que l'art eût voulu lui prefcrire, chaque année une nouvelle fécondité donnoit un nouvel appui au Trône. L'année fuivante elle mit au monde un Prince dont la naiffance caufa une joie univerfelle à la France. Il fut nommé Duc de Bourgogne ; mais à peine eut-elle goûté le plaifir d'être mere d'un Fils, qu'elle trembla pour la vie de fon Epoux : le Dauphin fut attaqué d'une petite vérole, qui portoit les caracteres de malignité les plus effrayans. Sans ceffe attachée aux pieds de fon lit, elle fut en quelque forte malade avec lui par fes inquiétudes, fes craintes, fes fatigues, & les dangers auxquels elle s'expofa. Le Prince recouvra la fanté ; mais elle partagea bientôt avec lui la douleur d'une perte commune : la conformité de fentimens avoit formé entr'elles & Madame HENRIETTE une union d'intimité. Leur tendreffe & leur confiance n'avoient point de bornes. La mort rompit les doux nœuds qu'avoit formé la vertu : la Princeffe mourut en mil fept cent cinquante-deux. La Dauphine la pleura long-tems, & fentit toujours le vuide qu'elle laiffoit dans cette petite fociété qu'elle formoit avec elle, le Dauphin & Madame ADÉLAÏDE. L'année fuivante il lui nâquit un Prince, qui fut nommé Duc d'Aquitaine ; mais peu de mois après

s'être réjouie de sa naissance, elle pleura sa mort. Cette perte fut réparée par la naissance d'un Fils que le Roi nomma DUC DE BERRY : peu de tems après, la mort de Chambord, sur laquelle le Dauphin ne vouloit recevoir aucune consolation, l'affligea par contre-coup. C'est dans ces mêmes circonstances, que Dieu exigea d'elle un sacrifice qui coûta infiniment à son cœur. La Princesse ZÉPHIRINE étoit l'aînée de ses enfans, & la seule fille qu'elle eût alors : elle étoit dans sa cinquieme année, l'âge où l'enfance commence à avoir plus de charmes, la mort la lui enleva. Dieu la consola de nouveau par la naissance d'un Prince, qui fut nommé Comte de Provence : mais ses larmes coulerent bientôt après pour le sujet le plus affligeant. Au moment où on s'y attendoit le moins, & sans aucune déclaration de guerre préliminaire, le Roi de Prusse entre tout-à-coup dans la Saxe à la tête d'une puissante armée : il pille & ravage une partie du pays, met l'autre à contribution. L'Electeur son pere est fugitif dans ses propres Etats : la Reine sa mere, avec la plupart de ses Enfans, en tombant en la puissance de l'Ennemi, tombent dans la plus humiliante & la plus dure captivité. La résistance qu'opposent les Saxons n'étant pas concertée,

ne

ne put garantir l'Electorat d'une entiere invasion : tout plia, tout gémit sous la loi du vainqueur. Chaque jour étoit l'époque de quelque nouvelle calamité ; &, en fort peu de tems, cette malheureuse contrée se vit entiérement dévastée. » Tous les Saxons que je voyois » arriver à la Cour, raccontoit elle-même » la Dauphine, étoient comme ces envoyés » de Job, qui venoient m'annoncer quelque » nouveau désastre, auquel ils avoient échappé. »

Il est plus aisé d'imaginer que d'exprimer l'affliction où étoit alors cette bonne Princesse. Elle aimoit sa patrie ; elle avoit pour sa Famille l'attachement le plus tendre ; & les maux de sa Famille & de sa Patrie étoient extrêmes, sans que rien pût lui en faire espérer la fin.

Dans l'excès de sa douleur ; la Religion seule fut sa ressource & son soutien. Elle multiplioit ses bonnes œuvres : elle adressoit à Dieu les prieres les plus ferventes : elle ne laissoit passer aucun jour sans réciter celle * que fai-

* » Seigneur, Dieu de nos peres, vous êtes le » Dieu du Ciel, & votre empire s'étend sur tous les » Royaumes de la terre. La puissance & la force sont » entre vos mains ; & personne ne sçauroit vous ré- » sister ; voici que les enfans d'Ammon & de Moab,

soit le saint Roi Josaphat dans une semblable extrémité.

Mais la Religion, en tempérant ses peines, par la résignation, ne lui en ôtoit pas le sentiment. L'éloignement grossissoit encore le mal à ses yeux; & les motifs de consolation qu'on s'empressoit de lui suggérer, ne servoient qu'à le lui rappeller. Elle avouoit à une personne qui avoit part à sa confiance, que souvent, lorsqu'on la croyoit distraite par le travail des mains, elle parcouroit en esprit les Provinces de la Saxe, elle accompagnoit, le Roi son Pere dans ses marches périlleuses, elle suivoit ceux des Princes ses freres qui avoient échappé à la captivité, errans, cherchant un asyle dans les Cours Etrangeres. Elle souffroit seule les maux de tous. Mais un de ces traits tel que l'histoire en offre peu, la tint long-tems

---

» contre les desseins de votre Providence, s'efforcent » de nous dépouiller des Etats dont vous nous avez » mis en possession. O vous, qui êtes notre Dieu, ne » serez-vous pas aussi leur Juge? Nous n'avons pas, il » est vrai, de forces égales à opposer à cette mul- » titude qui est venue fondre sur nous à l'improvis- » te; mais dans cette extrémité, il nous reste encore » une ressource: c'est d'attendre de vous notre secours. » 2 Paralip. chap. 20.

dans les plus mortelles allarmes : par ordre du Vainqueur, les maisons de Dresde furent couvertes de paille, & les caves remplies de poudre & d'autres matieres combustibles ; ensorte qu'au premier signal donné, tous les Habitans, parmi lesquels étoient la Reine, avec plusieurs de ses enfans, eussent péri misérablement au milieu des flammes, & sous les ruines de cette Capitale.

C'est dans cet état déplorable qu'étoient les affaires de la Saxe, quand il survint à la Dauphine un nouveau surcroît de douleur : comme s'il eût été de sa destinée que les événemens les plus monstrueux, entrassent dans la chaîne de ses afflictions, LOUIS XV, qu'elle aimoit comme son pere, & dont elle étoit réciproquement chérie, pensa périr sous ses yeux de la maniere dont nous l'avons rapporté.

Peu de tems après, elle mit au monde un Prince qui fut nommé COMTE D'ARTOIS. Elle eut en même tems la consolation de voir que les Puissances Alliées de la Saxe faisoient en sa faveur les préparatifs les plus sérieux. Elle crut qu'elle touchoit enfin au moment qui alloit finir les maux de sa Maison ; la France le croyoit aussi ; & jamais armée ne se mit en marche avec plus de confiance que la nôtre. Tout, en effet, paroissoit concerté pour la

réussite de l'entreprise ; mais ce succès eût interrompu la suite des malheurs de la Dauphine : nos troupes si souvent victorieuses ; lorsqu'elles n'avoient à soutenir que des intérêts étrangers, furent battues & défaites en combattant en sa faveur. Cet accident lui fut d'autant plus sensible, qu'elle y étoit moins préparée.» » Hélas ! dit-elle, en l'apprenant, la Providence » veut que je sois toujours prête à m'affliger » plus qu'une autre ». En effet, la déroute d'une armée Françoise qui combattoit pour les Saxons, étoit pour elle un double sujet d'affliction, qui ne pouvoit que lui en présager de nouveaux.

Aussi-tôt après la bataille, le vainqueur ; fier d'un avantage qui surpassoit son attente ; fit annoncer sa victoire par une décharge d'artillerie, dans le Palais même de la Reine sa prisonniere. Depuis ce moment, cette Princesse & ceux de ses enfans qui partageoient sa captivité eurent à essuyer les traitemens les plus rigoureux ; on leur ôta tous leurs Officiers pour leur en substituer d'autres qui sembloient gagés, moins pour les soulager par leurs services, que pour aggraver leur infortune, par une inflexible dureté. Ils allerent jusqu'à leur interdire habituellement la promenade dans le jardin du Château ; & s'il la leur

accordoient encore de tems à autre, c'étoit moins par égards pour leurs personnes, que dans la crainte qu'ils ne leur échappassent par la mort. Des traitemens de cette nature faits à une Mere, sont bien cruels pour le cœur d'une Fille tendre & sensible. La Dauphine les ressentoit plus vivement que si elle les eût elle-même éprouvés, & cent fois on lui entendit dire. » Je serois heureuse si je pouvois faire » l'échange du Palais de Versailles, pour la » prison de ma Mere. «

Dans cette extrême désolation, il ne lui échappa jamais la moindre plainte contre le Prince qui en étoit la cause, & elle exigeoit la même retenue de toutes les personnes qui l'approchoient. Une Dame de sa maison après avoir dit que la conduite du Roi de Prusse, envers la Reine de Pologne, étoit sans doute dictée par l'humanité philosophique, commençoit, en suivant la même ironie à établir un parallele injurieux à ce Prince : la Dauphine l'interrompit avec vivacité, & lui dit : » Souvenez-vous, Madame, qu'on doit respecter » dans le Roi de Prusse la Majesté de Dieu, » comme dans les autres Souverains. Si le » Seigneur l'a choisi pour punir l'Allemagne, » pourquoi s'élever contre l'instrument de ses » vengeances ? tâchons plutôt de désarmer sa » Justice par nos Prieres «.

Cependant la ſanté de la Reine s'altéroit de jour en jour, & ne ſe ſoutenoit plus que par l'attente de ſa prochaine délivrance ; mais dès l'inſtant même où l'inſultante allégreſſe du vainqueur lui apprit combien le terme en étoit encore éloigné, de l'état d'épuiſement où ſes chagrins l'avoient déjà réduite, elle tomba dans une défaillance qui la conduiſit en peu de tems au tombeau. La Dauphine étoit encore inconſolable de la défaite des François, quand la nouvelle de cette mort la replongea plus profondément dans la douleur. La tendre affection que lui avoit toujours témoigné cette reſpectable Mere, les ſoins qu'elle avoit pris de ſon éducation, le ſouvenir de ſes vertus, joint à l'image de ſes malheurs, & ſur-tout la circonſtance de ſa mort dans la plus dure captivité ; tout contribuoit à faire couler les larmes de la Princeſſe avec plus d'abondance & d'amertume.

Peu de tems après la mort de la Reine ſa Mere, la Dauphine mit au monde une Princeſſe, qui fut nommée Clotilde : mais dans la même année, elle eut à pleurer la mort de la Reine d'Eſpagne ſa ſœur, & elle vit mourir la Ducheſſe de Parme dans le Palais de Verſailles.

La Providence cependant, au milieu de tant de ſujets d'affliction, paroiſſoit attentive à la

ſoutenir toujours par quelque endroit. Elle voyoit ſe développer de jour en jour dans ſes enfans les plus heureuſes inclinations pour le bien. Le plus avancé en âge, devançoit auſſi les autres dans le chemin de la vertu, & les y attiroit par le charme de ſes exemples : cet enfant chéri lui fut enlevé ; & ſa mort prématurée, en même-tems qu'elle l'accabla de douleur, lui impoſa encore le triſte devoir de conſoler le Dauphin qui s'en affligeoit à l'excès.

L'année ſuivante, un traité de paix rendit Frédéric à ſes ſujets. Toute la Saxe ſembla renaître & oublier ſes maux paſſés, pour ſe livrer à la joie ; mais la Dauphine n'étoit, ce ſemble de ſa patrie, que quand il falloit s'affliger : au lieu de ſe réjouir avec le Roi ſon Pere, qui recouvroit ſes Etats, elle ne ſentit que la douleur de voir deux de ſes freres dans l'humiliation : le Prince Clément par la perte de la Principauté de Liege ; & le Prince Charles, par celle du Duché de Curlande. Ces diſgraces néanmoins pouvoient paſſer pour légéres, aux yeux de la Princeſſe : il lui ſurvint bientôt de plus cruels ſujets d'affliction : après les inquiétudes & les fatigues d'une guerre ſanglante & opiniâtre, le Roi ſon Pere reſpiroit enfin, & commençoit à faire goûter à ſes Peuples les douceurs de la paix. La Dau-

phine en béniſſoit le Ciel ; mais comme Job, elle ne devoit le bénir que pour des pertes : la mort de ce Prince la jetta de nouveau dans le deuil. Frédéric ſuccéda aux Etats de ſon Pere. C'eſt celui à qui la Dauphine, par une eſtime de préférence, avoit donné dès l'enfance le ſur-nom de *Sage* : ce Prince mourut encore, n'ayant, pour parler ainſi, fait qu'eſſayer la Couronne, dans un regne de trois mois.

C'eſt dans le même tems, que l'altération de la ſanté du Dauphin, lui cauſa les plus mortelles allarmes. Les Médecins néanmoins, avoient réuſſi à lesmodérer ; & la naiſſance d'une Princeſſe, qui fut nommée Eliſabeth, lui offrit un nouveau ſujet de conſolation. Elle s'efforçoit d'ouvrir ſon cœur à l'eſpérance, & d'écarter l'affligeante penſée que Dieu voulût mettre le comble à ſes malheurs par la perte de ce qui lui reſtoit de plus cher au monde : mais il falloit qu'elle fût tout à la fois, fille, ſœur, mere & épouſe infortunée : les ſymptômes les plus ſiniſtres lui préſagerent de nouveau le malheur qu'elle redoutoit. Le Dauphin, après avoir perdu inſenſiblement ſon embonpoint, tomba enfin dans la maladie longue & cruelle dont il mourut. On ſe rappelle que tout le tems qu'il fut malade, elle ne le quitta point. Elle vit ſes battemens de cœur, ſes

étouffemens, ses défaillances : elle le vit mourir cent fois avant le jour de sa mort. Toujours résignée cependant, toujours soumise aux ordres de la Providence, jusques dans l'excès de son accablement, elle respecta avec sa Religion ordinaire, la main qui lui portoit le coup le plus sensible.

Quoiqu'elle trouvât déjà dans les dispositions de son cœur trop d'aliment à sa douleur; tout au dehors contribuoit encore à lui en rendre le sentiment plus vif & plus durable. L'affliction générale de la Cour, la maladie de la Reine, la même que celle du Dauphin ; la mort du Roi Stanislas, qui avoit avec ce Prince les plus grands traits de ressemblance, tout sembloit lui redire à chaque instant qu'il étoit mort.

Rassasiée enfin de la vie par tant d'adversités, la Dauphine ne désiroit plus qu'une seule chose au monde, mais elle la desiroit ardemment : c'étoit de pouvoir satisfaire sa tendresse maternelle, & remplir les vœux du Dauphin, en mettant la derniere main à l'éducation de ses enfans ; mais bientôt le dépérissement de sa santé lui annonça qu'elle seroit encore privée de cette consolation.

En voyant une Princesse si digne d'un meilleur sort, accablée de tant de malheurs, qui ne croiroit qu'on va voir autour d'elle un empres-

sement général à lui en adoucir le sentiment ? Tout le contraire arriva : elle n'eut pas même la consolation d'être malade en paix. Louis XV, il est vrai, toute la Famille Royale, & un petit-nombre de gens de bien, lui prodiguerent, jusqu'à son dernier soupir, les soins & les attentions les plus marquées ; mais, du reste, elle ne rencontra par-tout qu'amertumes & que contradictions. On vit de méprisables courtisans, de ces hommes qui s'insinuent par souplesse dans le Palais des Rois, & qui s'y maintiennent par intrigues, s'appliquer à la mortifier & à lui faire sentir, en toute rencontre, qu'elle avoit perdu son époux : elle avoit quelques amis, & ceux seulement qui l'avoient été du Dauphin : ils lui envierent jusqu'à ce léger soulagement, en saisissant toutes les occasions de molester ceux qui étoient connus pour avoir part à sa confiance. » Ne vous effrayez point, écrivoit-elle à l'un » d'eux, des propos que l'on tient sur votre » compte : il est inconcevable combien M. * * * » en a essuyé. Il suffit que je donne mon amitié & ma confiance à quelqu'un, pour qu'il » soit exposé à des persécutions de toute es» pece. » La Princesse sentit & souffrit tout cela sans jamais s'en plaindre, ni en parler qu'à Dieu seul ; excepté dans une occasion où

elle regarda comme un devoir de rompre le ſilence.

Les amis même de la Dauphine l'affligerent plus d'une fois par leur opiniâtreté à croire qu'elle entretenoit ſa maladie, en nourriſſant volontairement ſes chagrins. Tant de malheurs dont ſa vie fut traverſée, & la mort du Dauphin ſur-tout, avoient laiſſé dans ſon cœur un fond de triſteſſe que rien ne pouvoit diſſiper. Cependant, comme s'il eût dépendu d'elle de ſortir de ſon accablement, on lui en faiſoit un reproche : on en appelloit ſans ceſſe à ſa Religion : on lui députa même un Curé de Verſailles, qui lui fit une exhortation preſſante ſur ce ſujet. Elle l'écouta avec bonté, & quand il eut fini : « M. le Curé, lui dit-elle, je ſuis » ſenſible à l'intérêt que vous prenez à ma ſi- » tuation ; mais ce que vous me dites, je me » le dis moi-même à chaque inſtant : enſeignez- » moi donc auſſi le moyen d'en venir à la pra- » tique, & de me dépouiller d'un ſentiment » qui eſt en moi malgré moi ». Enfin, comme s'il eût fallu qu'aucuns des inſtans de ſa vie ne fuſſent exempts des épreuves les plus rigoureuſes, quoiqu'aux approches de ſa diſſolution, elle ſe ſentît plus pénétrée que jamais de la crainte des jugemens de Dieu, nous remarquerons dans la ſuite qu'elle vit la mort s'a-

vancer à pas lents, qu'elle se sentit, pour ainsi dire, entre ses bras, qu'elle se vit expirer.

Cependant tant de disgraces, tant de chagrins & d'afflictions, qui auroient dû, ce semble, absorber son ame, ne servirent qu'à épurer & fortifier sa vertu : & lorsqu'on eût pû demander comment elle avoit le tems & la force de pleurer ses malheurs, on la voyoit encore satisfaire avec la plus exacte fidélité à ses devoirs de Religion, & à tous ceux de son rang.

Amie de l'ordre, elle en mettoit dans sa maison comme dans sa conduite. Elle avoit toutes ses heures fixes pour les différens exercices qui partageoient sa journée. Elle exigeoit que chacun s'acquittât soigneusement de l'office qu'il avoit à remplir ; & elle-même se faisoit un devoir de l'exactitude aux heures qu'elle avoit indiquées pour son service.

Son premier soin, & celui qu'elle regarda toujours comme le plus indispensable & le plus sacré, ce fut de veiller sur l'éducation des Princes & Princesses ses enfans. Elle l'avoit fait conjointement avec le Dauphin, tant qu'il vécut, elle les fit seule après sa mort. Elle reprit les répétitions des trois jeunes Princes. Le latin comme le françois, l'Histoire sacrée comme la profane, les devoirs de leur

état comme ceux de la Religion ; tout étoit du ressort de cette savante & vertueuse Princesse :.elle vouloit s'assurer par elle-même des progrès qu'ils faisoient dans toutes les parties : & malgré son état de langueur & d'épuisement, elle ne cessa de leur donner ses leçons que la surveille de sa mort.

Elle joignoit á toute la tendresse d'une bonne mere, cette fermeté uniforme qui fait contenir les enfans, & plier au bien leurs inclinations naissantes. En cultivant leur esprit, elle s'attachoit encore plus à former leur cœur. Elle leur recommandoit souvent le respect pour le Roi & pour la Reine, l'attachement & la confiance pour les Dames de France, la docilité & la reconnoissance pour les personnes chargées de leur éducation, l'éloignement pour les flatteurs & pour tous les hommes vicieux, la compassion pour les malheureux, l'estime & l'amour des Peuples. Elle leur faisoit sentir qu'étant destinés à être un jour en spectacle à la Nation, leur conduite particuliere influeroit nécessairement sur les mœurs publiques ; & que, comme Dieu leur tiendroit compte de tout le bien auquel leur exemple auroit donné lieu, sa justice aussi leur imputeroit le mal que pourroit occasionner leur in-

conduite. Mais elle aimoit sur-tout à leur rappeller les sages leçons que leur avoit donné leur pere, & les grands exemples de vertu qu'il leur avoit laissés. C'est pour leur instruction, autant que pour sa propre consolation, qu'elle écrivit le détail si touchant de la maladie de ce Prince.

Elle portoit jusqu'au scrupule l'attention à éloigner d'eux tous les livres qui auroient pu donner la moindre atteinte à la pureté de leur foi, ou à l'innocence de leurs mœurs. La grande facilité que le jeune Comte de Provence annonçoit pour les langues, engagea plusieurs personnes à lui représenter qu'il seroit à propos de l'appliquer à l'étude de l'Anglois : elle s'y opposa constamment, en disant qu'il n'en étoit pas encore tems ; & comme on lui en demandoit la raison : » C'est, répondit-elle, » que la connoissance de cette langue lui ou» vriroit trop de livres dangereux à la foi de » ses peres : (1) il pourra l'apprendre, com-

---

(1) Cette crainte de la Dauphine peut nous paroître ici hors saison ; mais il lui étoit permis, ce semble, de craindre jusqu'à l'excès pour son fils, une erreur qui avoit été trop long-tems celle de sa Famille ; & que le Roi son Pere avoit abjurée.

» me a fait M. le Dauphin, dans un âge plus » avancé. »

Cette Princeſſe n'ignorant pas que la Religion donne la plupart des vertus, & que toujours elle les perfectionne ; c'eſt ſur la Religion qu'elle inſiſtoit davantage. Elle ne croyoit pas que c'en fût aſſez pour une Mere Chrétienne, de dire à ſes enfans : » Ayez de la Religion, » ſoyez juſtes, ſoyez vertueux ; » ſentences vagues & toujours vuides de ſens pour des enfans ; elle entroit ſur cette matiere dans les moindres détails ; elle vouloit ſavoir s'ils étoient inſtruits des principales vérités de la Foi, ſelon la portée de leur âge : s'ils pénétroient le ſens des prieres qu'ils récitoient. Elle leur apprenoit ce qu'elle ſavoit ſi bien, comment on ſert Dieu en eſprit & en vérité. Elle leur faiſoit comprendre que la ſublimité de leur rang, au lieu de les diſpenſer des ſaintes pratiques de notre Religion, leur impoſoit la double obligation de les reſpecter eux-mêmes, & de les rendre, par leur exemple, reſpectables aux yeux des peuples. Elle vouloit que dès l'âge le plus tendre, ils fuſſent inſtruits ſur les Sacremens ; qu'ils en connuſſent la ſource & l'efficace ; qu'ils appriſſent à en reſpecter la ſainteté, & à en déſirer l'uſage. Elle les inſtruiſoit elle-même ſur la maniere de ſe con-

feſſer ; & dès qu'elle les crut en état de le faire avec quelque fruit, elle leur fit déſirer d'avoir pour Confeſſeur celui à qui elle avoit elle-même donné ſa confiance.

Mais comptant moins, pour le ſuccès d'une éducation ſi précieuſe à ſes yeux, ſur ſes ſoins & ſa vigilance, que ſur les bénédictions du Ciel, elle les ſollicitoit par les vœux les plus ardens. Elle offroit à Dieu ſes prieres, ſes aumônes, ſes Communions, & une infinité de bonnes œuvres, pour lui demander qu'il fit de ſes enfans des Princes ſelon ſon cœur ; & ſi nous les voyons aujourd'hui faire la gloire de la Religion, & le bonheur des peuples, c'eſt à la piété de cette religieuſe Princeſſe, comme aux exemples de ſon vertueux époux, que nous en ſommes redevables.

Après avoir ſatisfait à ce qu'elle devoit à ſa famille, elle regardoit comme un de ſes principaux devoirs de veiller ſur les Officiers qui compoſoient ſa maiſon : elle étendoit ſes ſoins juſqu'aux derniers d'entr'eux ; elle les connoiſſoit tous, & tous ſavoient qu'il falloit, pour mériter ſes bontés, joindre à l'exactitude dans le ſervice la réputation d'une conduite irréprochable. Elle vouloit ſur-tout voir régner parmi eux la bonne intelligence & la ſubordi-

nation. Ayant appris que deux perſonnes, dont l'une étoit dans ſa maiſon, avoient fait parler d'elles par une ſcène domeſtique, elle prit la peine d'examiner elle-même l'affaire ; & ſur ce qu'elle jugea que le tort étoit du côté de la perſonne attachée à ſon ſervice, elle lui enjoignit de faire ſes excuſes à l'autre, de rentrer dans ſon devoir, & d'éviter à l'avenir de pareils éclats par ſa prudence, & même, s'il le falloit, par ſa patience, ſous peine d'encourir ſa diſgrace. L'union & la concorde ſuccéderent à la diviſion, & ſubſiſterent au moins tant que vécut la Dauphine.

Toujours diſpoſée à croire le bien, perſonne n'étoit plus réſervé qu'elle à prononcer ſur un rapport déſavantageux. Si la calomnie la ſurprit quelquefois, ce ne fut que lorſqu'elle avoit été concertée entre pluſieurs ; & dans ce cas même, elle démaſqua plus d'une fois l'artifice. Quand elle reconnoiſſoit l'innocence de la perſonne qu'on avoit voulu perdre dans ſon eſprit, elle ne faiſoit point difficulté d'avouer qu'elle avoit été ſurpriſe, ou ſur le point de l'être. On l'avoit un jour indiſpoſée contre un de ſes garçons de la chambre qu'on lui avoit rendu ſuſpect de larcin ; elle le mit à portée de ſe juſtifier, & il le fit de maniere à la ſatisfaire. L'envie ne ſe rebute pas pour la non-

réussite d'une premiere tentative : ses ennemis imaginerent, peu de tems après, de le faire passer pour imbécile. La Dauphine reconnut encore par elle-même la fausseté de cette nouvelle accusation : elle en fit retomber toute la confusion sur les calomniateurs ; & afin qu'il ne restât pas le moindre nuage sur la réputation de cet Officier, elle ordonna qu'il feroit le service de la chambre hors de rang, dans une circonstance privilégiée, & la plus propre à faire connoître à toute sa maison qu'elle l'honoroit d'une entiere confiance, & qu'elle étoit convaincue qu'il ne manquoit ni d'intelligence ni de fidélité.

Cette Princesse prenoit un soin particulier de ses Pages ; & l'on peut dire qu'elle leur servoit en tout de mere la plus affectionnée. Elle se croyoit obligée de veiller sur leur éducation : elle se faisoit souvent rendre compte de leur conduite : quelquefois elle les interrogeoit pour s'assurer par elle-même de leurs progrès dans l'étude des langues, ou des autres sciences auxquelles on les appliquoit ; & d'après ses observations, ou sur le témoignage de leur Gouverneur, elle leur distribuoit des éloges ou des réprimandes, des récompenses ou des privations. Le Marquis de la Farre avoit mérité son estime par la régularité de sa con-

duite : elle fut bien aiſe de le lui témoigner d'une maniere diſtinguée le jour qu'il lui ſeroit préſenté en quittant ſon ſervice ; & afin que le compliment flatteur qu'elle lui deſtinoit ſervît de leçon à tous ſes Pages, elle voulut qu'ils en fuſſent témoins. » Continuez, Monſieur, » lui dit-elle en leur préſence, à vous conduire » par-tout comme vous avez fait juſqu'ici ; & » comptez ſur mon eſtime & ma protection. Je » me ſouviendrai dans l'occaſion du bon exemple » que vous avez donné à ces Meſſieurs, par » votre exactitude à remplir les devoirs de la » Religion & ceux de votre place. »

L'eſprit d'ordre qui dirigeoit la Dauphine lui faiſoit trouver du tems pour tout, & le ſoin qu'elle apportoit à régler ſa maiſon, ne parut jamais la diſtraire de ce qu'elle devoit à ſon rang & à la Famille Royale. Juſqu'aux derniers jours de ſa vie elle donna ſes audiences de cérémonie, comme celles de faveur & de charité. Le ſincere attachement que le Roi & la Reine avoient pour elle fut toujours payé des plus tendres ſentimens, & d'une attention empreſſée à procurer en tout leur ſatisfaction. La Ducheſſe de Brancas lui parlant un jour d'un certain jeu qui plaiſoit à la Reine : » Pour » moi, dit la Princeſſe, je n'en connois au- » cun qui m'ennuie davantage ; mais puiſqu'il

» plaît à la Reine, je tâcherai d'en faire aussi
» mon jeu favori. » Nous avons déjà remarqué qu'il régnoit entr'elle & les Dames de France une confiance d'intimité, & que le plus cher de ses soins étoit de plaire au Dauphin.

Le travail des mains entroit dans le plan des exercices de sa journée. Elle y donnoit un tems déterminé, & elle le faisoit par principe de conscience. Une Dame lui disoit un jour qu'elle ne comprenoit pas comment elle pouvoit s'amuser d'un travail auquel elle la voyoit occupée : » Je vous avouerai, Madame, lui
» répondit-elle, que je ne m'amuse pas tou-
» jours de mon travail ; mais puisque nous
» participons au péché d'Adam, il est bien
» juste que nous ressentions aussi quelque chose
» des peines que Dieu y a attachées. » Quoique le jeu fût pour elle un travail plutôt qu'un délassement, elle y prenoit part, quand l'occasion & la bienséance le demandoient. La musique faisoit son plus agréable amusement : peut-être parce que l'harmonie charme & tempere les accès de la douleur. Elle aimoit à donner chez elle de petits concerts, dans lesquels elle faisoit toujours sa partie. Elle jouoit avec goût de plusieurs instrumens : elle touchoit sur-tout le clavecin avec une merveilleuse délicatesse.

La bonté de son cœur se manifestoit com-

me naturellement; & l'on ſavoit que c'étoit lui faire un vrai plaiſir que de la mettre à portée de conſoler & de ſoulager ceux qui étoient dans la peine. Quelquefois, ſelon la qualité des perſonnes, ou la diſtance des lieux, elle les appelloit auprès d'elle, elle leur écrivoit, ou elle leur faiſoit parler de ſa part. Ayant appris qu'une Dame qu'elle aimoit étoit dans l'affliction, elle lui écrivit en ces termes: » Je connois, Madame, votre ſituation, & » j'oſe à peine entreprendre de vous conſoler; mais je prie Dieu de le faire; ne vous » laiſſez point abattre; je ſens qu'il eſt plus aiſé » de donner cet avis, que de le mettre en » pratique; mais penſez que vous me donneriez du chagrin, ſi vous vous affligiez à » l'excès. »

Elle étoit auſſi généreuſe que ſenſible: elle n'eſtimoit l'argent que pour le plaiſir de le répandre & de ſecourir des malheureux. Quoique ſes revenus fuſſent bornés, ſes libéralités ſembloient immenſes. Elle trouvoit dans ſes privations le moyen de multiplier ſes aumônes & d'étendre ſes bienfaits, ſans être à charge à l'Etat. Il étoit rare qu'elle refuſât ce qu'on lui demandoit, à moins qu'elle ne crût la demande injuſte, ou que ſa caſſette ne fût épuiſée; car la prudence & la diſcrétion régloient auſſi

ſa bienfaiſance : elle ne vouloit donner que ce qui étoit à elle. Elle n'aimoit point à ſoulager à demi une perſonne qui étoit dans le beſoin. » Je l'ai ſouvent vu, » dit l'Auteur des Mémoires d'après leſquels j'ai travaillé, » donner le » double de ce qu'on lui demandoit. *Il n'y » auroit point aſſez*, diſoit-elle : *quand on en» treprend de ſoulager quelqu'un, il faut le faire » efficacement.* » Elle ne trouvoit pas mauvais que les mêmes perſonnes ſollicitaſſent pluſieurs fois ſes libéralités. Un jour qu'on lui parloit d'une Dame à qui elle avoit ſouvent fait du bien, & qui alléguoit encore de nouveaux beſoins : » Il eſt vrai, répondit-elle, qu'elle » revient aſſez ſouvent ; mais je ſçais que la » pauvre Dame eſt dans la miſère, ſans qu'il » y ait de ſa faute : puiſqu'elle ne ceſſe pas » de ſouffrir, il ne faut pas nous laſſer de la » ſecourir : il lui en coûte ſurement plus pour » me demander, qu'à moi pour lui donner.

Afin que ſes aumônes fuſſent appliquées avec plus de diſcernement, elle avoit coutume de les faire paſſer par les mains de perſonnes plus à portée qu'elle de connoître ceux qui en avoient un vrai beſoin. Quelqu'un lui ayant témoigné la crainte qu'il avoit de l'importuner par la multiplicité de ſes demandes en faveur des malheureux, la Princeſſe lui écrivit : » Loin

» de vous reprocher l'importunité, je vous » avoue que je vous dois bien de la recon» noiſſance : nous ſommes plus obligés que » d'autres de ſecourir les miſérables : comment » le pourrions-nous, ſi l'on ne prenoit ſoin » de nous les faire connoître » ?

A la mort du Dauphin, elle ſe ſubſtitua à ſes engagemens de charité ; enſorte que quand elle mourut elle-même, ce Prince ſembla mourir une ſeconde fois pour une infinité de malheureux. Dans les derniers jours de ſa vie, elle fit parvenir des ſecours conſidérables à une pauvre Communauté près de Villers-Cotterets : elle donna dans le même-tems cinquante louis à une perſonne qui lui étoit recommandée par la Ducheſſe de Noailles, & une pareille ſomme à une Dame de qualité qui ſe trouvoit dans un preſſant beſoin. Ce fut ſurtout après ſa mort que l'on connut l'étendue de ſes libéralités & de ſes aumônes : grand nombre de ceux qui y avoient eu part pleuroient leur bienfaitrice en publiant, les uns les penſions annuelles qu'elle leur payoit, les autres les gratifications qu'elle leur avoit faites.

Elle avoit quelquefois recours aux diſtributeurs des graces ; mais lorſqu'ils ne pouvoient pas ſeconder ſon penchant à faire du bien, elle leur tenoit compte de leur bonne volonté, ſa-

chant se consoler chrétiennement de ne pas pouvoir tout ce que lui suggéroit son bon cœur. » Il est bien juste, » disoit-elle dans une de ces occasions, » que je m'apperçoive quelquefois que » je n'ai qu'un pouvoir borné, & que Dieu » seul est inépuisable dans ses dons. » Elle avoit pour principes de ne demander aucune place dont les fonctions intéressent le Gouvernement; & si elle le fit, ce fut très-rarement, & lorsqu'elle connoissoit parfaitement la nature de la place & l'aptitude du sujet pour la remplir. Mais elle auroit cru commettre une injustice, en interposant son crédit pour procurer à un protégé un de ces emplois qui se doivent au mérite, ou dont l'Etat a coutume de faire la récompense des services. La Duchesse de Brancas lui disoit un jour qu'il lui paroissoit bien surprenant qu'un Officier muni d'un brévet de Capitaine de vaisseau, ne pût pas obtenir l'agrément du Ministre de la Marine pour faire la campagne : la Princesse fit appeller le Ministre pour apprendre de lui-même les raisons de son refus : il lui fit connoître qu'il ne pouvoit déférer aux sollicitations de la Duchesse pour son protégé, sans donner l'exclusion à un bon Officier déjà en possession de ce grade. » Vous avez raison, Monsieur, lui répondit-» elle, de ne jamais sacrifier le mérite à la

» recommandation;

» recommandation ; & je vous sais gré de ce » que par amour de la justice, vous avez eu » le courage de vous défendre contre toute sollicitation, & de refuser même une personne » pour laquelle vous savez que j'ai de l'amitié.

Après une vie si chrétienne & tant de bonnes œuvres de toute espece, la Dauphine ne croyoit pas encore en faire assez pour Dieu. Elle s'affligeoit quelquefois jusqu'aux larmes de sa froideur à son service ; jamais son cœur n'étoit satisfait de ses dispositions. Lorsqu'elle choisit pour Confesseur l'Abbé Soldini, une personne qui la connoissoit particuliérement écrivit à cet Ecclésiastique : » Vous avez pour » pénitente une Sainte qui a la tête dans le » Ciel, & qui se croit les pieds dans l'Enfer. » On peut dire en effet qu'elle opéra son salut avec cette crainte & cette inquiétude salutaires que recommande l'Apôtre, & qui annoncent la vivacité de la Foi & la ferveur de la piété. » Que chacun, disoit-elle un jour, pense, raisonne, & agisse comme il lui plaira dans » l'affaire du salut ; pour moi je croirai toujours que perdre son ame pour l'éternité est » un mal si affreux, qu'une affectation de sécurité à cet égard ne peut être que le comble de la perversité, ou l'effet de la démence. » Un Ecclésiastique qu'elle faisoit distri-

buteur d'une partie de ses aumônes, lui disoit que Dieu lui tiendroit compte de sa charité envers les malheureux. » Tout cela, Monsieur, » lui dit-elle, est un peu de bien mêlé de » beaucoup de mal. » Ce qui animoit & soutenoit sa confiance, c'étoit moins les bonnes œuvres que lui conseilloit sa piété, que les épreuves rigoureuses & les malheurs multipliés dont la Providence l'affligeoit. » Malgré mes » infidélités continuelles, disoit-elle à quelques » personnes avec lesquelles elle pouvoit parler » le langage de la piété, je ne perds pas con- » fiance, & je regarde les différens sujets d'af- » fliction que Dieu m'envoie, comme autant » de preuves qu'il ne m'a pas encore rejettée.

Les désordres & les scandales dont elle entendoit souvent parler, l'affectoient aussi vivement que si elle en eût été comptable à Dieu. Un jour que quelqu'un l'entretenoit du progrès que faisoient l'irréligion & le libertinage, à la faveur des productions de la philosophie moderne, elle s'écria dans le premier mouvement de son zèle : » O mon Dieu, que vous êtes » offensé ! vous le serez donc toujours ? Oui, » Monsieur, ajoûta-t-elle, je puis vous assurer » que si la chose étoit en mon pouvoir, dès » aujourd'hui tous ces ouvrages empoisonnés, » rassemblés de toute la France, seroient mis

» en un tas & réduits en cendres. » Comme elle pouvoit croire que la même personne verroit aussi le Dauphin à ce sujet. » Ne parlez » de rien à M. le Dauphin, lui dit-elle, je » vous promets que dès aujourd'hui le Roi » sera informé de ce que vous me dites. » A la fin de l'entretien elle ajoûta : » Quand je » vous dis de ne pas rapporter à M. le Dau- » phin ce que vous venez de m'apprendre, » ce n'est pas qu'il ne desire beaucoup d'être » instruit sur tout ce qui intéresse la Religion ; » mais ces sortes de scandales, lorsqu'il n'est » pas en son pouvoir d'y apporter le vrai re- » mede, l'affligent jusqu'à le rendre malade. » Après avoir employé tout son crédit en faveur de la Religion, elle s'efforçoit de la dédommager en quelque sorte, par la ferveur de sa piété, des excès & des désordres dont elle ne pouvoit pas arrêter le cours.

Le Dauphin qui se proposoit, suivant son plan de Gouvernement, de tarir les sources de l'incrédulité, recueilloit les différens ouvrages par lesquels les impies s'efforçoient d'étayer leur systême ; & la Dauphine le trouvoit quelquefois occupé de la lecture de ces sortes de livres ; mais jamais elle n'en lut aucun, elle ne vouloit pas même en entendre parler. Un jour qu'elle entroit dans le cabinet

de ce Prince, comme il en tenoit un à la main; écoutez lui dit-il, le merveilleux raisonnement d'un de nos graves Philosophes: » cela » n'est pas nécessaire, lui répondit la Princesse, » je sais bien qu'on ne peut que déraisonner » en raisonnant contre Dieu. « Elle s'étoit également interdit la lecture de tous les livres convaincus ou suspects d'erreurs, elle en fit faire une recherche dans sa bibliotheque, & ne voulut pas qu'il y en restât un seul; la foi pure des Fideles étoit la sienne. Donnant tout son respect à ce qui tenoit véritablement à l'Eglise & au saint Siege, elle n'avoit que du mépris pour le reste. Les voies les plus communes en matiere de dévotion lui paroissoient aussi les plus sûres. Tout ce qui avoit quelqu'apparence de nouveauté ou de singularité lui déplaisoit: pendant la maladie du Dauphin, lorsqu'on faisoit des Prieres publiques par-tout le Royaume, & qu'elle-même multiplioit tous les jours ses bonnes œuvres pour obtenir de Dieu sa guérison, quelques Dames de piété lui proposerent de réclamer l'assistance d'une Religieuse morte en réputation de sainteté, en lui alléguant plusieurs témoignages de l'efficacité de son intercession: » Je crois bien, répondit la » Princesse, qu'en soumettant sa confiance au » futur jugement de l'Eglise, on peut en son

» particulier s'adresser à certains Serviteurs de » Dieu qui n'ont pas encore été reconnus so» lemnellement pour Saints; mais je pense qu'il » est beaucoup plus sur & plus dans l'ordre » d'invoquer la Sainte Vierge & les autres » Saints, dont le crédit auprès de Dieu n'est » pas équivoque, & que l'Eglise elle-même » nous propose d'honorer. «

Elle sçavoit régler ses affaires & distribuer son temps de maniere à se trouver habituellement maîtresse des heures qu'elle destinoit à Dieu. Si quelque circonstance imprévue l'obligeoit d'interrompre un exercice de piété, il n'étoit que différé; & s'il arrivoit qu'un voyage, ou la succession des obstacles l'empêchassent d'y satisfaire dans la journée, elle le faisoit aux dépens de son repos. A quelqu'heure de la nuit qu'elle se trouvât libre, elle ne se dispensa jamais de payer à Dieu un tribut volontaire de prieres qu'elle s'étoit imposée. Dans les jours où elle étoit le plus occupée, elle ne donnoit pas moins d'une demi-heure à la méditation des vérités du salut. La priere étoit comme l'ame de sa vie. Des faveurs reçues de Dieu, des graces à lui demander, des pertes & des revers à lui offrir, tout étoit pour elle occasion de prier. Souvent à la premiere nouvelle qu'elle recevoit de quelque fâcheux évé-

nement, on la voyoit entrer dans ſon Oratoire, pour y chercher au pied du Crucifix, des conſolations plus ſolides que celles que peuvent donner la diſſipation des entretiens & la variété des ſituations. Elle éloignoit avec ſoin tout ce qui auroit pu la diſtraire pendant ſes heures de prieres ; & la porte de ſon appartement n'étoit ouverte alors que pour le Roi, la Reine & le Dauphin.

L'aſſiſtance à la Meſſe étoit de tous les exercices de ſa journée le plus conſolant pour ſa piété, & celui dont la privation lui eût le plus couté. A l'exemple du Dauphin, elle demanda pendant ſa maladie qu'on lui dît la Meſſe dans ſa chambre ; & le jour même de ſa mort elle l'entendit encore avec ſon recueillement & ſa ferveur ordinaires. Mais les jours qu'elle regardoit comme les plus heureux de ſa vie, étoient ceux où elle avoit l'avantage de participer plus abondamment aux fruits du Sacrifice par la Communion. Sa préparation pour cette grande action répondoit à la vivacité de ſa foi & à l'ardeur de ſa piété : après avoir fait tout ce qui dépendoit d'elle, il lui ſembloit encore qu'elle n'en avoit point aſſez fait pour préparer à Dieu une demeure qui pût lui être agréable. Elle étoit ſur-tout ſenſiblement touchée du prodigieux abaiſſement où Jeſus-Chriſt ſe réduit

pour se communiquer à sa créature. » Que je » me sens humiliée, disoit-elle un jour à l'oc- » casion des Communions qu'elle faisoit pendant » sa maladie, quand je considere que mon Dieu » ajoute encore à toutes ses faveurs celle de venir » se donner à moi, quand je ne puis plus aller » le recevoir. Si je ne craignois de faire par- » ler, ajouta-t-elle, & d'attirer à mon Confes- » seur le reproche d'indiscrétion, je me ferois » porter à l'Eglise pour y communier. «

Ce profond respect, cependant, & ces grands sentiments d'humilité ne la porterent jamais à s'éloigner de la Communion ; mais seulement à ne rien négliger pour y participer avec fruit. Elle croyoit n'avoir témoigné qu'à demi sa reconnoissance à Dieu pour un bienfait, quand elle ne l'en avoit pas remercié dans la ferveur d'une Communion. Elle communioit tous les ans le jour de la Présentation de la Sainte Vierge, en actions de graces de ce qu'à pareil jour le Roi son pere avoit eu le bonheur d'abjurer l'erreur, & d'entrer dans le sein de l'Eglise Romaine. La Communion étoit sa grande ressource pour toutes les circonstances de la vie ; & c'est sans doute dans le saint & fréquent usage qu'elle en faisoit, qu'elle puisa cette patience inaltérable dans ses malheurs, & cet esprit de mortification qui la portoit à embrasser

avec joie toutes les pratiques de le pénitence Chrétienne.

Bien loin d'éluder par de vains prétextes la loi du jeûne & de l'abſtinence, elle y ajoutoit encore des privations volontaires, & c'eſt de la facilité même qu'elle auroit eu de ſatisfaire ſes ſens, qu'elle faiſoit naître de plus fréquentes occaſions de les mortifier. Elle donna toujours la préférence aux mortifications de l'eſprit ſur celle du corps. Payer par un bienfait une injure dont la vengeance lui eût été facile : ſe taire quand d'un ſeul mot elle eût pu réduire la calomnie au ſilence & à la confuſion : dérober à la Cour la connoiſſance d'une action qui eût été applaudie : recevoir avec bonté une viſite incommode qu'elle eût pu facilement éloigner, c'étoit-là de ces mortifications dont les perſonnes qui l'approchoient de plus près étoient tous les jours témoins ; & ſans doute qu'elle en pratiquoit ſouvent de plus intérieures encore & qui n'étoient connues que de Dieu ſeul. On peut en juger par le trait ſuivant : pendant ſa maladie, le jeune Dauphin ſon fils devoit recevoir la Confirmation, & elle déſiroit beaucoup d'être préſente quand on la lui conféreroit. Le Roi avoit pris l'heure la plus commode pour lui procurer cette ſatisfaction. Les Médecins ne trouverent pas d'inconvénient à

ce qu'elle se rendît à la Chapelle au moment où le Prince recevroit le Sacrement; mais ils lui déclarerent qu'elle ne pouvoit pas y rester pour entendre la Messe qui devoit se célébrer ensuite. La Dauphine, se voyant privée par là d'une partie de ses désirs, fit volontairement le sacrifice de l'autre. Elle envoya avertir le Roi qu'elle ne se trouveroit pas à la cérémonie, & dans le même temps, il lui échappa de dire à une personne de confiance qui étoit auprès d'elle : » puisqu'il plaît à Dieu de me refuser la » consolation de l'ame, il est juste, qu'entrant » dans ses vues, je me prive moi-même de celle » du cœur ; « & cette privation, si l'on en juge par sa tendresse pour ses enfans, devoit être pour elle un vrai sacrifice.

A tant de vertus par lesquelles la Dauphine s'efforçoit de s'élever à la perfection du Christianisme, elle joignoit une extrême défiance de ses propres lumieres. Malgré la justesse & la pénétration de son esprit, on ne la vit jamais s'attacher à ses idées, ni s'entêter de ses opinions. On eût dit qu'il ne lui en coûtoit rien pour déférer, même contre son inclination, aux avis des personnes éclairées & vertueuses auxquelles elle avoit donné sa confiance ; & comme si elle leur eût voué une sorte d'obéissance, sa réponse ordinaire à leurs représenta-

tions étoit, *j'obéirai*. Son premier Médecin ; dont elle connoissoit la religion, lui ayant dit que l'observance des jeûnes & des abstinences de l'Eglise nuiroit à sa santé, elle lui répondit : » vous savez que je m'en rapporte là-dessus » à votre conscience : je suivrai le régime que » vous me prescrirez ; « & quelques mois avant sa maladie, comme il lui représentoit qu'elle donnoit trop peu de temps au sommeil, » je » ne l'aurois pas cru, lui dit-elle, « & d'après son avis elle donna sur le champ des ordres pour qu'on la laissât huit heures au lit. Pendant la maladie du Dauphin, quelques personnes, qui s'intéressoient particulierement à sa santé & qui craignoient avec raison qu'elle ne s'épuisât par ses veilles & ses fatigues, l'engagerent à fixer l'heure à laquelle elle se retireroit dans son appartement, elle le fit. Mais une nuit où il étoit survenu au Dauphin une crise des plus violentes, elle avoit oublié sa résolution. Au moment de sa plus grande inquiétude on vint lui dire que l'heure étoit passée : elle regarda sa montre, & à l'instant elle se retira.

Toutes les vertus de cette Princesse ne firent que s'épurer & se perfectionner jusqu'à sa mort. Pendant la derniere maladie du Dauphin, elle donna à toutes les personnes de son sexe l'exemple le plus frappant de cette ten-

dreſſe également généreuſe & chrétienne, qui doit attacher l'épouſe à ſon époux. Tout le temps que ce Prince fut malade, elle lui ſervit de garde la plus fidelle. Toujours à côté de ſon lit, s'il ſe plaignoit, elle l'entendoit; s'il ſouffroit, elle le voyoit; ſes battemens de cœur, ſes étouffemens, ſes défaillances, rien ne lui échappoit. Quand on l'adminiſtroit, elle étoit préſente; quand par la douceur de ſes paroles il faiſoit fondre en larmes tous les aſſiſtans, elle étoit du nombre. Les Médecins, les Officiers, & tous ceux qui ſervoient le Prince, ſe relevoient à certaines heures, la Dauphine étoit toujours de ſervice pour lui. Tous les jours à ſept heures du matin elle ſe rendoit à ſa chambre, & elle n'en ſortoit plus de la journée que pour lui, ou pour aller à la Chapelle; car elle ne manqua jamais d'aſſiſter à la Meſſe, & elle alloit régulierement deux fois chaque jour prier devant le Saint Sacrement.

Sans aucun ménagement pour ſa ſanté, elle n'avoit d'inquiétude que pour celle du Dauphin, elle ne s'occupoit que de lui. Elle travailloit auprès de ſon lit, elle faiſoit la converſation avec lui, où elle gardoit le ſilence, ſelon qu'il paroiſſoit le ſouhaiter. Elle veilloit à ce que les ordonnances de ſes Médecins fuſſent fide-

lement obfervées. Elle lui préfentoit elle-même les potions & les médicamens qu'il devoit prendre, & il aimoit à les recevoir de fa main. Elle étoit fans ceffe attentive à procurer au malade la fituation la moins incommode : fon lit ne fe faifoit pas fans qu'elle y mît la main ; & plus d'une fois elle fe prêta à des offices plus rebutans encore, mais que fa tendreffe & fa religion lui rendoient chers. On avoit procuré au Prince un excellent lénitif contre la violence de fa toux : comme la qualité & la rareté du remede le rendoient précieux, elle voulut en être feule dépofitaire ; ce qui l'obligeoit à monter tous les jours plufieurs fois un efcalier très-fatiguant. Le Dauphin la pria un jour de fe décharger de ce pénible foin fur un de fes Officiers qu'il lui indiqua : » je me » garderai bien, lui répondit-elle, de me pri- » ver du plaifir de contribuer par moi-même » à votre foulagement : vous fçavez que c'eft » le feul que je puiffe goûter quand vous êtes » malade. »

Le Dauphin, malgré l'altération de fa fanté, n'omettoit aucun de fes exercices de piété : elle lui fit agréer qu'elle les rempliroit avec lui, dans le deffein de lui épargner ce qu'ils auroient de fatiguant. La premiere fois qu'elle lui fit une lecture : » vous êtes la feule, lu » dit-il,

» dit-il, qui me lisiez avec ce ton affectueux
» qui me touche : il faut que vous continuiez
» à être désormais ma Lectrice. » Elle faisoit
avec lui ses prieres du matin & du soir, elle
lui lisoit le sujet de ses méditations, elle récitoit avec lui l'Office de l'Eglise ; &, dans un siecle trop célebre par son impiété, on voyoit les enfans des Rois, & les premiers héritiers du premier Trône de l'Europe, donner au monde un spectacle digne des plus beaux jours du Christianisme. On voyoit ces vertueux Epoux, l'un sur son lit, l'autre à côté : le Dauphin tranquille au milieu de ses souffrances, la Dauphine résignée au fort de sa douleur, s'exhorter mutuellement à bénir le Dieu qui préside à tous les événemens, & chercher dans nos divins Cantiques ces consolations pures que le charme des objets sensibles, & tout l'enjouement des conversations humaines ne porterent jamais dans une ame.

Le Dauphin, dans la crainte que les fatigues & la trop grande assiduité de la Princesse auprès de lui ne préjudiciassent à sa santé, l'envoyoit souvent prendre quelque repos dans son appartement. La Dauphine alors, pour lui procurer la satisfaction qu'il desiroit, s'éloignoit de son lit, mais seulement pour se retirer dans un coin de la chambre : aimant mieux con-

traindre pendant plusieurs heures tous les mouvemens naturels qui auroient pu décéler sa présence, que d'ignorer ce qui se passoit, & ce que disoient les Médecins. Quand le danger du Dauphin parut plus pressant, quelques personnes l'engagerent à le lui faire connoître. Elle se sentit d'abord une extrême répugnance pour ce douloureux ministere ; mais sa religion l'emporta, & elle avoit consenti à s'en charger quand un Médecin, suivant l'ordre formel que lui en avoit donné le Prince, lui fit part de son état. Une plus rude épreuve étoit réservée à la vertu & au grand courage de la Princesse : la nuit suivante il survint au Dauphin un étouffement si violent, que l'on crut qu'il rendoit les derniers soupirs : la frayeur avoit tellement troublé les esprits & saisi tous les cœurs, qu'on sembloit avoir oublié ce qu'il faut faire quand un malade expire : personne ne pensoit à lui dire un seul mot de consolation. La Dauphine alors, s'élevant par la Religion au-dessus des sentimens vulgaires de la Nature, retient ses larmes, étouffe ses soupirs, & semble puiser, dans l'excès même de sa douleur, des forces & un courage qui manquent à tous les assistans : elle se leve, elle prend en main un Crucifix que le Dauphin avoit fait attacher au pied de son lit, elle le lui

colle sur les levres, elle le lui tient devant les yeux ; &, avec ce zele tendre & empressé qui porte la confiance dans une ame, elle ne cesse de l'exhorter, dans les termes les plus touchans, au sacrifice de sa vie, que quand le le calme a succédé à cette terrible crise ; alors la violence qu'elle s'étoit faite lui causa une sorte de défaillance, qui l'obligea de s'éloigner du lit du malade pour reprendre ses esprits ; & quand la joie commençoit à renaître dans tous les cœurs, elle se mit à pleurer. Le Dauphin sentoit tout le prix d'une tendresse si généreuse & si chrétienne ; il l'admiroit souvent, il ne se lassoit pas d'en parler : » quelle digne » femme ! disoit-il à cette occasion ; après avoir » fait le bonheur de ma vie, elle m'aide en» core à bien mourir. » Les Médecins ayant jugé qu'il étoit à propos qu'elle ne parût plus dans la chambre du Prince quand il fut à l'extrémité, il témoigna plusieurs fois combien il étoit sensible à son absence. » Elle avoit, dit-il, en» tr'autres choses, plus d'adresse que personne » à me procurer une situation commode. »

Quoique les soins assidus qu'elle prodiguoit à son Epoux parussent ne rien coûter à sa tendresse, la nature cependant souffroit & s'épuisoit insensiblement. La mort de ce Prince, à la suite de tant de fatigues & de tous ses mal-

heurs passés, fut le dernier coup qui l'accabla. Quand on lui en porta la nouvelle, elle en fut aussi consternée que si elle n'eût pas eu lieu de s'y attendre. Elle étoit alors chez Madame Adélaïde. Les Princes & Princesses ses enfans étoient rassemblés autour d'elle. Dans l'excès de sa douleur elle garde un morne silence, elle jette sur eux des regards de tendresse & de pitié; &, pénétrée de leur malheur comme du sien propre, elle succombe & s'évanouit. Quelque temps après on lui apprend que le Dauphin, par son Testament, a choisi la Métropole de Sens pour lieu de sa sépulture, elle va sur le champ prier le Roi d'ordonner qu'elle soit enterrée à ses côtés. Louis XV ne se contenta pas de lui accorder cette satisfaction, il s'efforça de la consoler par mille marques de tendresse; & comme si la mort de son époux la lui eût rendu plus chere encore, il fit augmenter le nombre de ses Gardes: il lui donna un appartement qu'elle parut desirer au-dessous du sien, & l'on y pratiqua par ses ordres un escalier de communication. Il voulut même, pour épargner à la Princesse la fatigue de l'escalier, qu'on posât chez lui une sonnette qui répondoit à la chambre qu'elle occupoit. Consulté sur le rang qu'elle tiendroit désormais à la Cour, il répondit:

» il n'y a que la Couronne qui puiſſe déci-
» der abſolument du rang : le droit naturel le
» donne aux meres ſur leurs enfans ; ainſi Ma-
» dame la Dauphine l'aura ſur ſon fils juſqu'à
» ce qu'il ſoit Roi. »

La Reine & les Dames de France contraignoient leur douleur, & ſembloient l'oublier pour ne s'occuper que de celle de la Dauphine : elles s'efforçoient d'en modérer l'excès par leur aſſiduité auprès d'elle & les ſoins les plus empreſſés. Elles la tiroient le plus ſouvent qu'il leur étoit poſſible du ſombre appartement qu'elle occupoit : elles la prenoient alternativement dans leurs carroſſes pour la diſtraire par la promenade. Madame Adélaïde tenta tous les moyens, fit uſage de toutes les reſſources de l'amitié pour ouvrir ſon cœur à la conſolation, & en bannir la triſteſſe. Elle paſſoit auprès d'elle les journées entieres : elle ſe privoit de la ſociété des Princeſſes ſes ſœurs, pour lui tenir compagnie pendant ſes repas : elle l'obligea, malgré ſes délicateſſes à cet égard, à reprendre, après ſon deuil, ſes petits concerts, le ſeul amuſement qui eût pour elle quelqu'attrait. La reconnoiſſance de la Dauphine répondoit aux empreſſemens de ſa généreuſe & fidelle compagne : elle lui faiſoit quelquefois des reproches d'amitié de porter trop

loin pour elle ses attentions & ses complaisances : mais elle lui avouoit en même-temps que tout cela ne pouvoit pas encore lui faire oublier qu'il manquoit un troisieme, également cher à toutes deux.

Le premier soin de la Dauphine, après la mort de son Epoux, fut de faire offrir pour lui le saint sacrifice en plusieurs endroits. Elle voulut lire toutes les pieces qui furent composées à sa louange, latines & françoises, imprimées & manuscrites, ce qui ne contribua pas peu à entretenir pendant plusieurs mois toute la vivacité de sa douleur.

On s'appercevoit de jour en jour du dépérissement de sa santé. Son testament, qui est daté du 3 de Février 1766, environ six semaines après la mort du Dauphin, annonce qu'elle avoit dès-lors un pressentiment de sa mort prochaine, & qu'elle s'en occupoit sérieusement. On n'épargna rien pour procurer son rétablissement : les plus célébres Médecins de Paris furent appellés pour conférer avec ceux de la Cour. La Princesse se soumit avec une patience admirable à plusieurs régimes qu'on lui prescrivit successivement, & qui furent tous également inefficaces. Une fievre lente, accompagnée d'une toux seche, la consumoit insensiblement.

Malgré ses infirmités, elle ne tint pas le lit : elle ne changea rien à son genre de vie ordinaire : elle suivit toujours avec le même zele l'éducation des jeunes Princes. Elle admettoit tous les jours les personnes qui avoient les entrées chez elle : elle recevoit les Ambassadeurs ; elle écoutoit tous ceux qui avoient quelques affaires à lui communiquer, ou quelques besoins à lui exposer ; elle multiplioit ses bonnes œuvres & ses exercices de piété : tous ses fonds étoient employés à soulager les malheureux, & son crédit à les protéger. Voulant, à l'exemple du Dauphin, laisser sa cassette vuide, & ne rien posséder en propre à sa mort, elle disposa pendant sa vie de tout ce qui lui appartenoit : elle légua à l'Abbaye de la Trappe une somme de dix mille francs pour qu'il y soit dit, tous les jours à perpétuité, une messe pour le repos de son ame & de celle du Dauphin. Le jour qu'elle étoit entrée dans son grand deuil, elle avoit consacré à Dieu sa viduité par la Communion. Plus détachée que jamais de la terre, qui n'avoit été véritablement pour elle qu'une vallée de larmes, elle ne soupira plus qu'après le Ciel : elle s'occupa uniquement du soin de s'y préparer une demeure. Au milieu des agitations d'une Cour dissipée, on la vit retracer toutes les vertus

des saintes Veuves qui honoroient les premiers siecles de l'Eglise : il ne lui échappoit point la moindre faute délibérée : la seule apparence du mal l'effrayoit : son union avec Dieu étoit habituelle, ses Communions étoient fréquentes.

Cependant, tant de vertus, tant de bonnes œuvres, des jours sanctifiés par tant de sacrifices & d'épreuves, ne la rassuroient point encore contre les frayeurs de la mort. Le Dauphin, comme nous l'avons vu, envisageant ce dernier passage en Philosophe chrétien, le craignoit si peu, qu'étonné lui-même de sa sécurité, il demandoit si elle ne seroit pas une illusion de l'esprit de mensonge : pour elle, aussi vertueuse & aussi détachée de la terre que ce Prince, elle craignoit excessivement que sa vie ne fût terminée par une mort toute différente de la sienne. Quelqu'un à qui elle faisoit connoître combien elle redoutoit les jugemens de Dieu, lui rappelloit la constance & la fermeté du Dauphin : » Quel parallele, s'écria t-elle, » c'étoit un Saint, & moi je ne suis qu'une » pécheresse ! Non, ajouta t-elle, quand je » pense au compte que je dois bientôt rendre » à la justice de Dieu, il n'y a que l'amour » immense qu'il me témoigne en se donnant » à moi dans la Communion, qui soutienne

» ma confiance en ses miséricordes. »

Cette crainte de la Dauphine étoit, comme l'on voit, bien différente de ces sentimens stériles qu'éprouvent les ames mondaines aux approches de la mort : en la craignant elle s'y préparoit ; & quoiqu'en aucun tems de sa vie elle n'eût perdu de vue ce terme inévitable, & que depuis la mort du Dauphin, elle en eût fait le sujet le plus ordinaire de ses réflexions, elle crut qu'elle devoit alors s'en occuper plus particuliérement encore. » Je tou-» che à ma fin, disoit-elle un jour, il est tems » que je fasse ma préparation prochaine à la » mort. » Elle la commença le jour de la Purification de la Sainte Vierge, dans la ferveur d'une Communion. Depuis ce tems-là elle voulut que son Confesseur se rendît auprès d'elle deux fois chaque jour, pour l'entretenir du bonheur d'une sainte mort, & des moyens de la mériter. Tous les jours elle en demandoit à Dieu la grace dans le saint sacrifice.

Quoiqu'elle eût communié plusieurs fois dans sa chambre pendant sa maladie, elle ne le fit qu'une fois en viatique : elle voulut, les autres fois, le faire à jeun par respect pour le Sacrement, & sans l'appareil d'une administration publique, pour épargner à la Famille Royale un spectacle affligeant. Pour entrer dans

l'esprit de l'Eglise, & participer, par l'union de ses souffrances, aux graces attachées à la pénitence publique du Carême, elle consacra cette sainte carriere par une Communion qu'elle fit le jour des Cendres. Le même jour, par une dévotion (1) particuliere envers Saint François Xavier, elle commença les exercices spirituels prescrits par les Souverains Pontifes pour gagner les Indulgences. L'Abbé Soldini, prenant delà occasion de lui rappeller la résignation avec laquelle cet Apôtre des Indes avoit accepté la mort, à la vue de la Chine qu'il desiroit ardemment de gagner à Jesus-Christ, lui dit: » Pour vous, Madame, ce que vous » regarderiez en ce moment comme la plus » précieuse conquête, ce seroit de pouvoir » mettre la derniere main à l'éducation de » vos enfans; mais si Dieu demandoit de » vous que vous ajoutassiez encore ce dernier » sacrifice à tous les autres ? . . . . Ah ! ré- » pondit-elle aussi-tôt, je ne desire rien tant » que l'accomplissement de sa sainte volonté ; » je m'y soumets de tout mon cœur ; & je

(1) Elle étoit fondée sur un bienfait spécial, attribué par la Famille à la protection de ce Saint, & dont un tableau conserve la mémoire dans la Maison de Saxe.

» me repose absolument sur lui seul du soin » de mes enfans.

Son premier Médecin, à qui elle avoit expressément ordonné de l'avertir, dès qu'il appercevroit que le danger de son état deviendroit plus pressant, le fit huit ou dix jours avant sa mort : mais comme il ne s'étoit pas expliqué en termes bien positifs, il crut qu'il n'avoit pas été entendu de la Princesse : il le dit à son Confesseur, qui lui en parla lui-même plus ouvertement : » J'ai fort bien compris, lui répondit-elle, ce que m'a voulu » dire mon Médecin ; mais, comme je voyois » son embarras, je n'ai rien repliqué pour ne » pas l'attrister davantage. »

Cependant on s'étonnoit qu'une Princesse d'une si grande piété, connoissant le danger de son état, ne parlât point de recevoir ses derniers Sacremens : quelques personnes même, par un zele plus empressé que charitable, commençoient à en murmurer, & accusoient ouvertement son Confesseur d'user de ménagemens qui n'étoient plus de saison, & qui pouvoient scandaliser le public. L'Abbé Soldini fit part à la Dauphine de ces inquiétudes de la Cour : » Je sais, lui répondit-elle, que je dois, » avant que de mourir, un hommage public à la » Religion ; mais on ne fait pas attention que si

» je communie en Viatique, je ne pourrai » plus, suivant l'usage du Diocèse, communier que dix jours après ; & puis-je me » promettre de vivre encore dix jours? Ainsi » je désirerois, quoi qu'on en dise, faire encore demain une Communion à jeun & en » particulier, qui me servira de préparation » à celle que je ferai ensuite en Viatique : » j'ai besoin, ajouta-t-elle, d'être fortifiée puissamment pour ce dernier passage. Elle communia en effet le lendemain Mercredi, comme elle l'avoit désiré ; & le Dimanche suivant elle fut administrée publiquement. Elle donna elle-même tous les ordres nécessaires pour la cérémonie ; & tout le tems qu'elle dura, tandis que le Roi & la Famille Royale fondoient en larmes, on remarqua en elle le même contentement & la même sérénité qu'on avoit admirés dans le Dauphin. Elle avoua qu'elle n'avoit jamais goûté dans une plus douce paix le bonheur de posséder son Dieu. Sa préparation pour le recevoir avoit duré deux heures, son action de graces l'occupa le reste de la journée. Dans l'après-midi elle disoit à son Confesseur : » Il me semble que j'aurois assez de courage en ce moment pour faire mes derniers » adieux à mes enfans ; mais ce jour-ci doit » être tout pour Dieu, je les verrai demain. »

Elle

Elle fit venir d'abord les Princes : elle se proposoit de leur donner elle-même ses dernieres instructions ; mais dès qu'elle les vit, ses entrailles s'émurent, elle n'en eut pas la force : trois Princes, trois enfans, qui avoient perdu leur Pere & qu'elle alloit laisser sans Mere : leur malheur, leurs larmes, leur enfance, il n'en falloit pas tant pour lui faire sentir qu'elle étoit mere, & la pénétrer de la plus profonde douleur : il ne lui fut possible en ce moment de leur parler que le langage muet de la tendresse & de la Religion : elle leur donna sa bénédiction en versant des larmes : son Confesseur alors, s'acquittant en son nom du devoir que son attendrissement ne lui permettoit pas de remplir, leur dit : » Messeigneurs, Madame la Dauphine m'ordonne de vous dire » qu'elle vous donne sa bénédiction de tout » son cœur, & qu'elle prie le Seigneur de » vous combler de toutes les siennes. Elle » vous recommande de marcher devant Dieu » dans la droiture de votre cœur : d'honorer » le Roi & la Reine ; de les consoler en retraçant à leurs yeux les vertus de votre Auguste Pere : de ne vous écarter jamais des » sages avis que vous donnent les personnes » qui sont chargées de votre éducation, & de » vous souvenir de prier Dieu pour elle «.

Ce ne fut que le lendemain qu'elle vit les deux Princesses : elle leur donna également sa bénédiction. Elle les exhorta elle-même à profiter de la bonne éducation qu'on leur donnoit, & à prier Dieu pour elle après sa mort. Madame Clotilde, déjà en âge de sentir la grandeur de sa perte, exprima sa douleur par des cris qui retentirent dans tout l'appartement. La Dauphine voulut encore voir quelquefois les jeunes Princes : elle s'occupa d'eux jusqu'aux derniers instans de sa vie : elle les recommanda cent fois aux personnes qui avoient part à leur éducation, à tous ceux qui les approchoient, & d'une maniere toute particuliere à Madame Adélaïde, qu'elle conjura, par la tendre amitié qui les avoit unies, de leur servir désormais de pere & de mere, & de les aider de ses bons conseils.

Elle passa la nuit du Jeudi au Vendredi dans les douleurs les plus aiguës. Elle avoit de moment à autre, des étouffemens qui la jettoient dans une sorte d'agonie. Dès que le calme revenoit, elle portoit les yeux sur son Crucifix, elle élevoit son cœur à Dieu, & lui adressoit ses prieres. S'étant rappellée que ce fut à pareil jour que le Sauveur du monde souffrit pour l'amour des hommes : » Je vous rends graces, » ô mon Sauveur, s'écria-t-elle, de m'avoir

» ménagé cette conformité avec vous, & je » vous conjure d'unir mes souffrances aux vô» tres. »

Le matin l'oppression fut moins violente ; mais les accès de toux furent fréquens & cruels. Elle demanda néanmoins qu'on lui dît la messe, qu'elle entendit avec sa piété & son recueillement ordinaires. Elle eut quelque tems après un entretien avec l'Archevêque de Paris ; &, à l'exemple du Dauphin, elle voulût, quand il prit congé d'elle, qu'il lui donnât sa bénédiction.

L'après-midi il lui survint une sueur froide, dans un moment où le Roi & les Dames de France lui faisoient leur visite : elle leur en témoigna de l'inquiétude ; mais les Médecins la rassurerent. Une heure après son Confesseur s'appercevant qu'elle agonisoit, lui dit : » Réjouissez-vous, Madame : vous allez, en » échange d'une vie passée dans la tristesse & » les larmes, commencer un regne éternelle» ment heureux. » A ces paroles, la pensée du prochain jugement de Dieu causa encore à la Princesse un mouvement de frayeur assez violent, mais qui dura peu. La Religion ranimant sa confiance, elle parut plus tranquille que jamais ; & elle offrit à Dieu ce dernier sacrifice, dans les sentimens de la plus par-

faite résignation. Elle dit à son Confesseur : » Vous direz au Roi que je lui renouvelle en » mourant mes remercimens de toutes les bon» tés qu'il a eues pour moi tout le tems que » j'ai passé en France. » Allons, dit-elle en» suite, il est tems qu'on récite pour moi les » Prières des agonisans. » Elle s'y unit de cœur & de bouche. Quand elles furent récitées, elle demanda au Cardinal de Luynes, à l'Evêque de Verdun & à son Confesseur, qu'ils l'entretinssent successivement, & qu'ils récitassent des prieres au pied de son lit. Elle suivoit les exhortations & les prieres avec la plus grande attention. Elle avoit les yeux fixés sur son Crucifix : elle le colloit souvent sur ses levres, avec l'expression de la piété la plus affectueuse. C'est dans ces sentimens, & en conservant toute sa connoissance jusqu'au dernier soupir, que cette vertueuse Princesse termina, par une mort paisible, une vie passée dans l'amertume & la douleur : ce fut le Vendredi 13 de Mars de l'année 1767. Elle étoit âgée de 35 ans, 3 mois & 9 jours.

Dans son testament, elle faisoit plusieurs legs d'amitié & de reconnoissance, tant à la Famille Royale qu'aux personnes qui avoient eu part à sa confiance & à celle du Dauphin. Elle recommandoit au Roi les Officiers de sa

Maiſon : elle lui rappelloit la parole qu'il lui avoit donnée de la faire enterrer auprès du Dauphin : elle le prioit de ne rien changer à l'éducation des Princes ſes fils, & de donner tous ſes ſoins pour ne mettre auprès d'eux, au tems de leur mariage, que des perſonnes qui aient la crainte de Dieu & l'amour de la Religion.

FIN.

A ROUEN,

Chez la Veuve BESONGNE & Fils, Imprimeurs-Libraires de Mgr. le Garde des Sceaux, rue Ganterie, 1777.

ERRATA.

PAGE 32, lig. 26, de se voir être, *lisez*, de se voir mere.

Page 39, lig. 8, sa santé, *lisez* sa faute.

Page 217, lig. premiere, ses peuples, *lisez*, les peuples.

Page 261, lig. 17, choses indifférentes, *lisez*, choses qui ne sont pas indifférentes.

Page 278, lig. 12, pour, *lisez*, que pour.

Page 368, lig. 13, lesmodérer, *lisez*, les modérer.

Page 372, lig. 24, elle les fit, *lisez*, elle le fit.

Page 396, lig. derniere, vous êtes la seule, lu, *lisez*, lui.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Ouvrage qui a pour titre : *Vie du Dauphin, Pere de Louis XVI, &c.* C'eſt le tableau de la vie & de la mort d'un digne Rejetton de Saint Louis ; il n'eſt rien qui mérite mieux l'impreſſion.

A Paris, ce 5 Juillet 1777.

DE SANCY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le ſieur Abbé PROYART, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé, *Vie du Dauphin*... s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire impri-

mer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du Présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIRO-

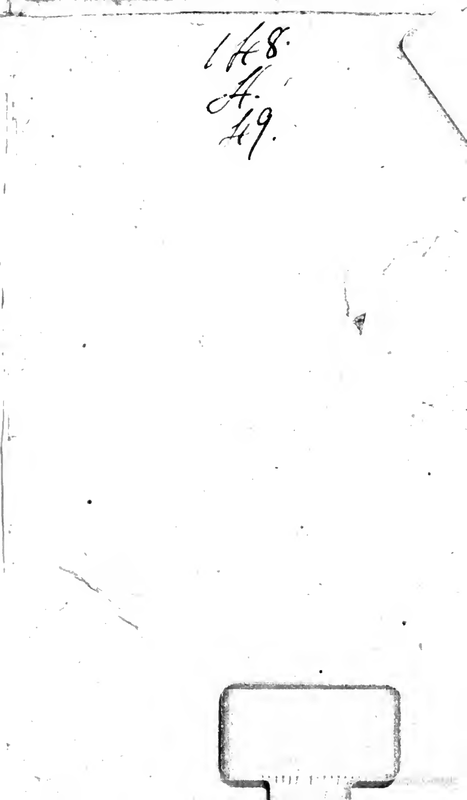
MENIL ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL ; le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le vingt-cinquieme jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cent soixante-dix-sept, & de notre regne le quatrieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LEBEGUE.

Registré sur le Registre de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1115 fol. 394, conformément au Réglement de 1723, qui fait défenses, article IV, à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires &

Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres, pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre huit exemplaires prescrits par l'article CVIII du même Réglement. A Paris, ce 8 *Août* 1777.

Signé, A. M. LOTIN, l'aîné, Syndic.


148.
A.
49.


148.
A.
49.

